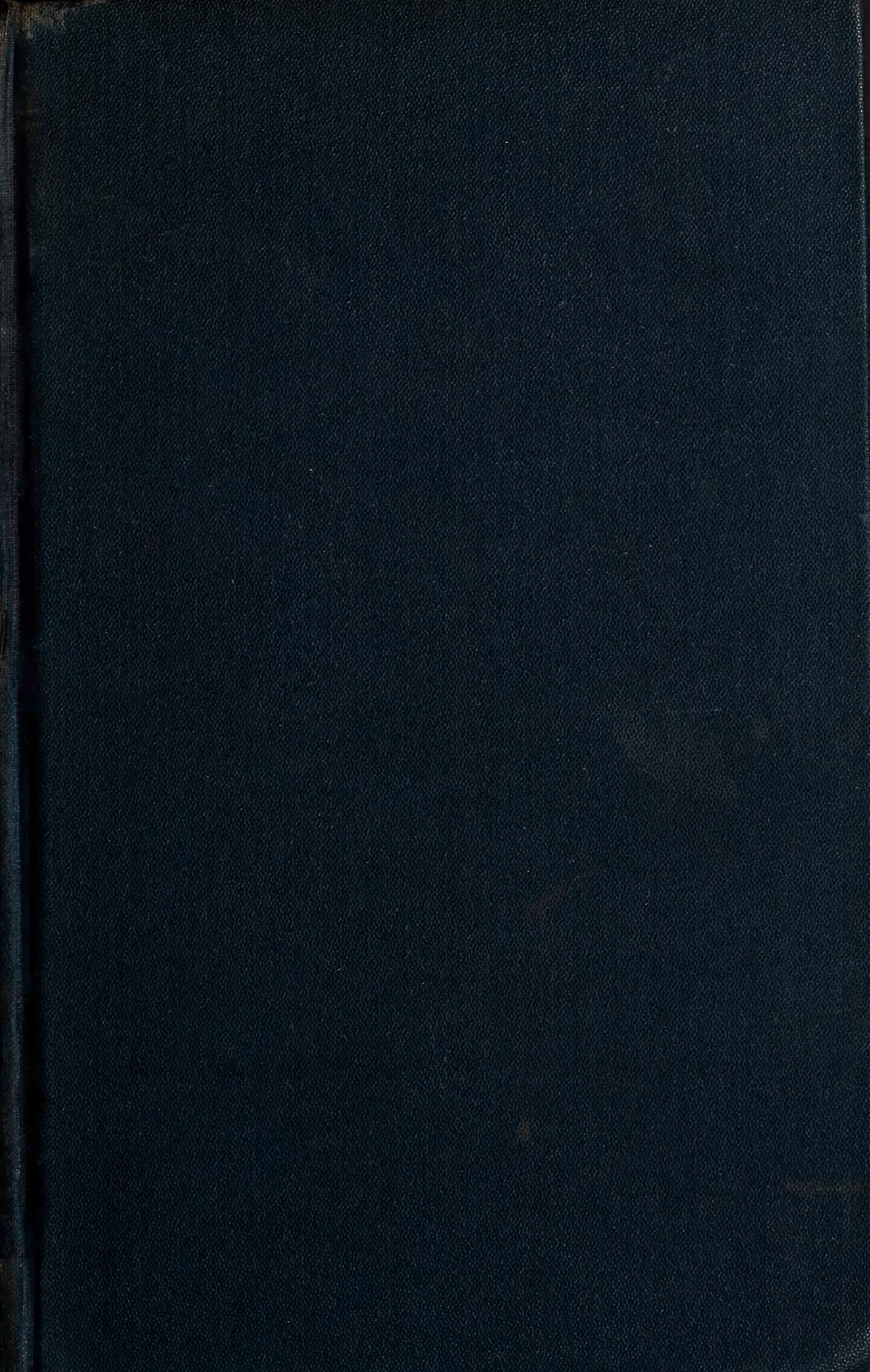
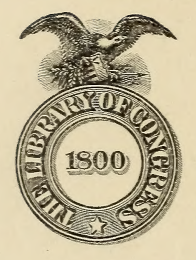



THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

VOYAGES
AUTOUR DU MONDE,
EN TARTARIE ET EN CHINE.

VOYAGES

DE BENJAMIN DE TUDELLE,

AUTOUR DU MONDE,

COMMENCÉ L'AN 1173.

DE JEAN DU PLAN CARPIN,

EN TARTARIE.

DU FRÈRE ASCELIN ET DE SES COMPAGNONS

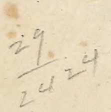
VERS LA TARTARIE.

DE GUILLAUME DE RUBRUQUIN,

EN TARTARIE ET EN CHINE, EN 1253.

SUIVIS

Des additions de Vincent de Beauvais et de l'histoire de Guillaume de Nangis, pour l'éclaircissement des précédents voyages.



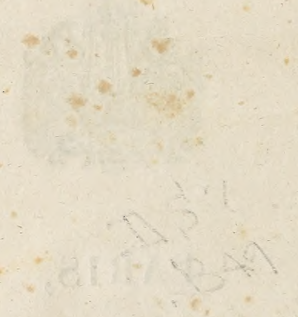


PARIS,

IMPRIMÉ AUX FRAIS DU GOUVERNEMENT

POUR PROCURER DU TRAVAIL AUX OUVRIERS TYPOGRAPHES.

AOUT 1830.



VOYAGE

DU

CÉLÈBRE BENJAMIN

AUTOUR DU MONDE,

COMMENCÉ L'AN 1173.

INTRODUCTION.

C'est ici un abrégé des relations de Benjamin, fils de Jonas de Tudelle, du royaume de Navarre, qui, ayant entrepris un long voyage, dans une grande quantité de pays fort éloignés, eut le courage de l'achever, et le soin de décrire ce qu'il avoit vu lui-même, ou appris sur le témoignage de gens * dignes de foi, et dont la renommée étoit parvenue jusques en Espagne. Non content de rapporter cela, il a encore fait mention de la

* C'est-à-dire des Juifs, dont les choses qu'il en a apprises sont fort suspectes ; ce qui n'empêche pas que ce ne soit un très-bon auteur à l'égard de celles qu'il a vues : il y a peu de voyageurs qui aient plus vu que lui. Pour les universités dont il fait mention ici, ce ne sont que des synagogues, ou des écoles de Juifs, dont il qualifie les principaux de gouverneurs, mais qui dans le fond ne peuvent avoir eu que quelque petit commandement sur leurs gens, qu'ils peuvent s'être procuré avec de l'argent. Le lecteur doit aussi observer que ce qui le surprendra peut être vrai, parce que, depuis les voyages de Benjamin, le monde a bien changé de face en Europe et en Asie, sous la domination des Turcs aussi bien que des Tartares.

plus grande partie des principaux et des plus fameux d'entre les Juifs qui demeuroient dans tous les différens endroits par où il avoit passé, jusqu'à ce qu'enfin de retour qu'il fut en Castille, il en fit le rapport à ceux de sa nation l'an de la création 4933, et de notre Seigneur 1173.

VOYAGE

DE BENJAMIN,

FILS DE JONAS.

Voici de quelle manière Benjamin, fils de Jonas, dont la mémoire est en vénération, commence ses relations :

Après être parti de la ville de Saragosse, je vins, en suivant l'Ebre, à Tortose. De là je me rendis en deux jours à Tarragone, ville ancienne, qui, ayant été bâtie tant par les enfans d'Enoc que par les Grecs, est restée comme un monument d'antiquité. Elle n'a point en toute l'Espagne sa pareille, dans la belle structure de ses édifices ; outre que le rivage de la mer qui la borde rend sa situation très-agréable. Une autre traite de deux jours me mena à Barcelone, où il y a une sacrée synagogue que les sages (1) fréquentent.

(1) Epithète dont les Juifs se servent en parlant de leurs rabbins et des disciples que ceux-ci instruisent dans leurs traditions.

Ceux qui y président sont les très-dignes rabbins Seseth, Sealthiel, Schelomob, fils du R. Abraham, frère d'Hhazzidai d'heureuse mémoire. Barcelone est une petite ville, mais très-belle, située sur le bord de la mer, où le commerce attire une grande quantité de marchands qui y viennent en affluence de toutes les parties du monde. Il y en vient de Grèce, du Pisan, de Gènes, de Sicile, d'Alexandrie, d'Egypte, et de tous les confins de la terre d'Israel. Au départ de là je me rendis en un jour et demi à Girone. La synagogue que les Juifs y ont n'est pas grande.

Après avoir quitté cette ville, j'arrivai en trois jours à Narbonne, ville qui est le siége de la loi, dont elle fait part à toutes les autres. Les docteurs qui y sont méritent d'être considérés et respectés pour leur savoir : singulièrement Kalonimos, fils du grand et vénérable rabbin Théodore, de bienheureuse mémoire, estimé descendu en ligne directe du sang de David (1). Il jouit tranquillement des héritages et des biens en fonds qu'il tient des princes du pays, sans crainte que personne puisse les lui ravir. Entre les principaux, il faut aussi compter le R. Abraham, chef de cette même assemblée, comme aussi les R. Machir et Juda, avec plusieurs autres de leur mérite, tous disciples de la sagesse. Cette assem-

(1) Bien des savans nient que les Juifs aient aucune généalogie certaine, tant royale que sacerdotale.

blée pouvoit être en ce temps là de trois cents Juifs. La ville de Bidrasch n'en est éloignée que de quatre lieues : on y voit une université (1), que les disciples des sages qui la gouvernent rendent célèbre, dont les chefs sont Selemoh Hhalpetha, et Joseph, fils de Nathanael, d'heureuse mémoire. Après deux lieues de chemin je gagnai le mont Trémulus, qui s'appeloit autrefois Pessulanus, mais qu'on nomme aujourd'hui Montpellier, lieu fort commode pour le trafic.

La ville n'est éloignée que de deux lieues de la mer. On y vient de tous côtés pour y trafiquer. Les chrétiens et les autres s'y rendent d'Algarve (province du Portugal), de Lombardie, du royaume de la grande Rome, de toute la terre d'Egypte et d'Israel, de toutes les provinces de France, d'Espagne et d'Angleterre ; en sorte qu'il s'y trouve des peuples de toutes sortes de langues, surtout ceux de Gènes et de Pise. Il y a en cet endroit des disciples de la sagesse les plus célèbres de ce siècle, principalement Ruben, frère de Théodore, et Nathan, frère de Zacharie, et Schelemia ; mais par-dessus tous, Samuel et Schelemia avec Mardochée, décédé depuis peu. Quelques-uns d'entre eux sont très-riches, fort libéraux envers les pauvres, et prêts à servir ceux qui ont recours à eux.

A quatre lieues de là, on trouve Lunel, avec

(1) Synagogue, ou école, avec les rabbins et leurs disciples.

une fameuse université où les Israélites s'appliquent continuellement à l'étude de la loi. C'étoit en ce lieu que vivoit ce grand maître Meschulam, qui est à présent départi de cette vie, dont les cinq fils qu'il a laissés en ce lieu, sont les riches et très-sages rabbins, Isaac, Jacob, Aaron et Ascher le Pharisien, qui, séparé des occupations mondaines, s'attache quelquefois nuit et jour au livre de la loi, et qui, pour se mortifier, ne mange point de viande. Il est fort versé dans les traditions et opinions des anciens. De plus ce grand R. Moïse Grisso, et le vieux Samuel, enfin le prêtre Sélémo, avec le médecin Juda, fils de l'Espagnol Thebon. Ce sont ceux là qui enseignent tous ceux qui viennent des pays étrangers pour apprendre la loi. Ils leur donnent, aux dépens de l'université, de quoi vivre et se vêtir, pendant qu'ils y restent pour étudier. En vérité ils observent bien la loi, ils méritent le nom de sages, secourant le frère qui est du pays comme celui qui vient de loin. La synagogue de cet endroit est d'environ trois cents personnes, et elle est éloignée d'une autre lieue de la mer.

Deux lieues au-delà on trouve Beaucaire, ville très-grande. Les Juifs y sont au nombre de quarante, et ont une célèbre académie, dont le docteur Abraham, fils du R. David, d'heureuse mémoire, est le professeur, homme célèbre par ses actions aussi bien que par sa sagesse et sa connoissance, tant dans l'Ecriture que la tradition.

C'est pourquoi ceux des pays éloignés le viennent trouver pour apprendre de lui la loi, lesquels il reçoit avec beaucoup d'humanité. Que si quelqu'un n'a pas le moyen de s'entretenir, il le lui fournit fort libéralement de sa bourse, car il est très-riche. Il y a encore dans le même endroit d'autres hommes savans, comme Joseph, fils de Ménuhhem, et Benbentseth, Benjamin, Abraham et Isaac, fils de Moïse, d'heureuse mémoire.

Quatre lieues par delà on rencontre la petite ville de Noghètes, avec une université composée de cent professeurs de la sagesse, dont voici les principaux, Isaac, fils de Jacob, Abraham, fils de Juda, Eliézer, Isaac, Moïse et Jacob, fils du grand R. Levi, d'heureuse mémoire. Cette petite ville est à trois milles de la mer, et située sur le Rhône, qui traverse toute la Provence. Le principal du lieu est le très-noble et très-honorable Abba, fils d'Isaac, d'heureuse mémoire, qui en a reçu le gouvernement du premier gouverneur (1). Après avoir encore fait quatre lieues, j'arrivai à la ville d'Arélate, communément appelée Arles, où je trouvai des Juifs au nombre de deux cents, dont les plus considérables sont Moïse, Tobie, Isaie, Sélémoh et l'illustre Na-

(1) Quelque chef des Juifs, dont le gouvernement, à leur manière de parler, étoit, selon M. Constantin l'Empereur, à Daman, ville du Mogolistan, en Asie, dans le royaume de Guzarate, entre la ville de Surate et celle de Bacaim.

than, avec le célèbre R. Abba-Meri : d'où en trois jours je vins à Marseille, ville fameuse par les sages et excellens hommes qui y demeurent, aussi bien que par les deux colléges qui y sont de près de trois cents Juifs ; l'un est plus bas sur le bord de la mer, au-dessus duquel l'autre paroît élevé, comme une haute tour sur une éminence où il est situé. Ils y ont un grand consistoire (1) composé des disciples de la sagesse, entre lesquels Simon, fils d'Antolius, et Jacob, son frère, avec Lébarus, tiennent les premiers rangs dans le collége le plus exhaussé ; et dans le plus bas, c'est le riche Jacob Pirpsienus, avec Abraham, et Mair, son gendre, et un autre Mair. Cette ville, qui est sur le rivage de la mer se rend considérable à cause de son commerce. De là on est en quatre jours transporté à Gènes, ville maritime dans laquelle demeurent deux honnêtes Juifs, Samuel, fils de Calaam, et son frère de Sephta, ville d'Afrique.

Gènes est ceinte de murailles, elle n'est soumise à aucun roi, mais elle a ses magistrats choisis par le suffrage des bourgeois, pour la gouverner. Chacun a chez lui une tour, d'où il se défend en cas de tumulte. Les Génois sont puissans sur la mer par le moyen de leurs galères, dont ils se servent pour faire des courses

(1) Pour les affaires de leurs synagogues, et les lois de leur gouvernement.

sur leurs ennemis, et en rapporter chez eux les dépouilles. Ils font la guerre à ceux de Pise, grande ville qui en est éloignée de deux jours de chemin. On y compte près de dix mille tours. Chaque maison a la sienne pour se défendre dans les différends qui peuvent arriver. Ses citoyens sont braves, ils n'ont ni roi ni prince à qui ils obéissent, obéissant seulement aux sénateurs qu'ils établissent eux-mêmes. L'assemblée des Juifs est de vingt personnes, dont Moïse, Hbaiim et Joseph sont les premiers. Au reste, la ville est sans murailles, à quatre milles de la mer, où les vaisseaux ne laissent pas d'entrer et d'en sortir par une rivière qui coule au travers du pays et passe dans la ville. Quatre lieues plus loin est la grande ville de Lucques; j'y trouvai près de quarante Juifs, et, entre les principaux, David, Samuel et Jacob, trois savans rabbins. En six jours je fus jusqu'à Rome, ville autrefois très-grande et la maîtresse des nations. J'y rencontrai près de deux cents Juifs, tous de fort honnêtes gens, et exempts de tout tribut, dont quelques-uns étoient au service du pape Alexandre (1), le plus grand pontife de toute la religion chrétienne. Entre les plus savans que j'y connois, il y a en premier lieu le grand David, et Jehiel, jeune homme d'un rare mérite et d'une grande pru-

(1) Alexandre III, anglais, qui succéda en 1159 à Adrien IV, Henri II régnant alors en Angleterre.

dence, qui étoit à la cour du pape, qui lui avoit donné la charge de sa maison, et l'avoit établi comme le directeur de toutes ses affaires domestiques.

C'est le neveu de Nathan qui a composé le livre Aruch avec des commentaires. Joab, aussi fils du grand Selomon, y est, aussi bien que Menahem, chef de la synagogue, et Benjamin, fils de Sabthi d'heureuse mémoire. Rome est divisée par le Tibre en deux parties. Dans la première, il y a un fort grand temple (1), appelé le Capitole (2), avec le palais de Jules César, et plusieurs autres édifices d'une grandeur et d'une structure si admirable, qu'ils surpassent les autres qui sont dans le reste du monde. La capacité de cette ville est de vingt-quatre milles. On y compte quatre-vingts palais de quatre-vingts rois, depuis le règne de Tarquin jusques à celui de Pipin, père de ce Charles qui le premier conquit l'Espagne, possédée par les Ismaélites. Hors la ville on voit le palais de Titus, qui n'eût point l'honneur (3) d'être reçu par les trois cents sénateurs, parce qu'il avoit employé trois ans au siége de Jérusalem, c'est-à-dire un de plus qu'ils ne lui avoient prescrit. De plus, il est resté une partie du pa-

(1) Autrefois dédié à Jupiter.

(2) Du nom de la forteresse bâtie sur la même montagne.

(3) Cette réflexion sur Titus, appelé *Deliciæ Orbis*, pourroit bien être un ressentiment de l'auteur.

lais de Vespasien, bâti à la manière d'un temple, qui est un très-grand et solide édifice. Outre cela, le palais du roi Malgalbinus (1) est remarquable, qui contient trois cent soixante petites maisons royales, selon le nombre des jours dont l'année est composée ; de sorte que leur circuit, autant qu'on en peut juger par les ruines, est de trois milles.

On assure qu'autrefois il se livra un combat dans le même palais, où plus de cent mille hommes furent tués, dont on voit encore aujourd'hui les ossemens élevés en un monceau. L'empereur fit représenter ce combat en sculpture de marbre sur tous les côtés de ces petits palais, où une armée étoit opposée à l'autre, avec une infinité de figures d'hommes, de chevaux, d'armes et autres instrumens de guerre, afin d'en laisser à la postérité un monument éternel. Il s'est trouvé au même lieu, dans une voûte souterraine, un empereur et sa femme assis sur leur trône, et près de cent officiers de l'empereur, dont les corps, qui avoient été embaumés, ont été conservés jusques aujourd'hui.

Il paroît encore deux colonnes (2) de cuivre qui ont été trouvées dans un temple, faites par le roi Salomon, avec cette inscription qui a été gravée, sur l'une et l'autre, en lettres hébraïques :

(1) L'auteur a peut-être écrit Galbinus ou Galienus.

(2) M. Constantin l'Empereur dit qu'elles sont dans une petite chapelle de la basilique de Saint-Etienne.

Salomon, fils de David; et les Juifs de Rome m'ont assuré qu'il en distille tous les ans, le 9 du mois d'ab (1) une sorte de sueur qui ressemble à des gouttes d'eau. Il ne faut pas que j'oublie de faire mention d'un lieu sous terre, où l'on dit que Titus avoit caché les vaisseaux du sanctuaire, qu'il emporta de Jérusalem; et d'une voûte vers le bord du Tibre, qui sert de sépulture à dix justes, d'heureuse mémoire, mis à mort à cause de leur zèle pour le gouvernement juif. Davantage je vis dans un certain endroit des ouvrages de pierre représentant Samson, portant en la main un globe, et Absalon, fils de David, comme aussi Constantin-le-Grand, qui bâtit Constantine, qu'on a appelée depuis Constantinople. Enfin les beaux ouvrages, les somptueux édifices, et les monumens y sont en si grand nombre qu'il est impossible de les comprendre ici. Après avoir quitté Rome, je prie le chemin de Capoue, où je me rendis en deux jours. C'est une grande ville, qu'on dit avoir été autrefois bâtie par le roi Capys. Elle est belle, mais les eaux en sont malsaines singulièrement pour les enfans. Le nombre des Juifs qui y étaient se peut monter à trois cents, dont quelques-uns sont estimés à cause de leur grande sagesse.

Les plus considérés sont les deux frères Konpassus et Samuel, outre le grand rabbin Zaken, et David, homme si considérable, que quelques-

(1) Ab, mois de juillet.

uns l'appellent notre prince. Je fus ensuite à Pouzol, qui est une grande ville, dont Sinsan Hadar-Ghezer jeta les fondemens, après avoir évité par la fuite la colère de David, mais il avint une inondation qui submergea les deux tiers de la ville avec tout le peuple qui les habitoit; en sorte que les tours aussi bien que les tribunaux de justice qui étoient au milieu de la ville se voient aujourd'hui dans la mer. Ce qu'il y a de curieux, dans le même lieu, est une Fontaine qui y sourd, où se trouve, à la superficie de l'eau, du vitriol que l'on a soin de recueillir pour l'usage de la médecine. Les bains y sont excellens à cause de la vertu de leurs eaux, qu'on estime fort salutaires pour toutes sortes de maladies; ce qui fait qu'elles sont beaucoup fréquentées singulièrement par les Lombards qui y vont chercher en été leur guérison. Au partir de là, on fait quinze milles par un chemin pratiqué sous les montagnes.

Romulus, le premier roi des Romains, le fit faire dans l'appréhension qu'il avoit de David (1) et de son général d'armée Joab. Il fit faire d'autres semblables ouvrages sous les montagnes, où est à présent la fameuse ville de Naples, très-bien fortifiée, qui a sa situation près de la mer, et qui fut bâtie par les Grecs. C'est la demeure

(1) Notre auteur ne rapporte ici que ce que les autres Juifs lui ont dit.

d'environ cinq cents Juifs, qui y ont entre leurs plus célèbres rabbins, Ezéchias, Salum et le prêtre Elie avec Isaac de la montagne Hor. De là, je passai en un jour à Salerne, illustre école des médecins. Près de six cents Juifs demeurent en cette ville, et les plus distingués en érudition sont Judas, fils d'Isaac, le grand personnage Melchisedek, de Siponte, le prêtre Salomon, Elias de Grèce, Abraham de Narbonne, et Thimon. Salerne a de fortes murailles du côté de la terre, et de l'autre, la mer qui l'environne, avec une très-bonne tour sur le haut d'une montagne, pour la défendre. A la distance d'une demi-journée se trouve Malfi, où il y a quelques vingts Juifs, au nombre desquels le médecin Hhanancel, Elisée et le vénérable Abuel, sont les plus renommés. Les habitans de ce lieu ne s'occupent qu'au négoce, ils ne savent ce que c'est que d'ensemencer des terres, et ne vivent que des provisions qu'ils achètent; parce que leur demeure est sur de hautes montagnes et au sommet des rochers, qui les rend invincibles par la force des armes. Ils ne laissent pas d'avoir des vignobles, des jardins avec des vergers d'oliviers et autres arbres, qui leur fournissent des fruits en abondance. La ville de Benévent n'en est éloignée que d'une journée de chemin. Elle est grande et située en partie sur le rivage de la mer, et en partie sur la montagne. Les Juifs y ont une assemblée de près de deux cents person-

nes; leurs principaux sont Colonymus, Zerab et Abraham, hommes illustres. La route de là à Malchi est de deux jours, ville d'une contrée du royaume de Naples, nommée la Pouille, nom qui dérive de Pul, c'est-à-dire des fèves qui y abondent. Des deux cents Juifs ou environ qui y demeurent, Abhimaghats, Nathan et Saddoq en sont les chefs. La traite à Ascoli di Satriano se fait en un jour; j'y trouvai quelques quarante juifs, conduits par les R. Contilum, Tsemahh son gendre, et Joseph.

Je continuai mon chemin à Trani, autre ville éloignée de deux journées de la précédente, et placée sur le rivage de la mer. C'est un port où ceux qui vont par un motif de religion à Jérusalem ont coutume de s'assembler, à cause de sa situation très-propre à s'embarquer pour ce voyage. Deux cents Juifs y forment une assemblée sous les très-dignes R. Élie, le prédicateur Nathan et Jacob. Pour la ville, elle est belle et grande. On se rend en un jour à Michael Devar, qui fut autrefois une grande ville, mais qui a été détruite par Guillaume, roi de Sicile, ce qui fait que non-seulement elle est sans Juifs, mais encore dépeuplée de toutes sortes d'habitans. Je ne mis après qu'un demi jour à venir à Tarente(1),

(1) Elle a donné le nom aux *tarentules*, qui sont une espèce d'araignée dont la morsure dérange tellement les humeurs qu'en peu de momens le patient pleure, danse, vomit,

de là où commence la juridiction de la Calabre habitée par des Grecs. Tarente est une grande ville ; on y compte jusques à trois cents Juifs, qui ne manquent pas de gens savans, entre autres, Maali Nathan et Israel. Après une autre journée de chemin je trouvai Barnedis au bord de la mer, avec dix Juifs qui sont teinturiers en laine. Otrante, qui en est distante de deux journées, est aussi voisine de la mer ; elle dépend des Grecs, et sert de demeure à près de cinq cents Juifs qui ont entre leurs principaux Ménahem Caleb, Mair et Maali. M'étant embarqué à Otrante, je passai en deux jours à Corfu, où je ne vis qu'un Juif nommé Joseph : jusqu'ici cette île a fait partie du royaume de Sicile ; et après une navigation de deux jours, à Leptan, qui est le commencement de l'empire d'Emanuel (1), empereur des Grecs. Le nombre des Juifs qui y étoient pouvoit monter à cent, au-dessus desquels Selahhias et Ercules avoient la supériorité. Je ne fus pas plus de temps à arriver à Achilon, où le premier de dix Juifs qui y habitent s'appelle Sabthi ; mais en moins d'un jour, je vins à Natolicon, qui est sur un bras de mer : d'où je fus porté à Patras, qui appartient à Antipater, un des quatre

tremble, pâlit, crie, se pâme et meurt bientôt ; le grand et unique remède de ce mal est la musique. (Mison, *Voyage d'Italie*.)

(1) Qui étoit alors empereur de Constantinople.

rois des Grecs, entre lesquels le royaume d'Alexandre fut divisé après sa mort. On y voit encore de très-grands et anciens édifices, et il peut y avoir cinquante Juifs sous Isaac, Jacob et Samuel, leurs chefs. Il n'y a qu'un demi-jour de traversée de là à l'Épante (1). Cent Juifs ou à peu près y demeurent proche de la mer, sur lesquels Gazarias, Salum et Abraham président. Le chemin ne fut que d'un demi-jour à Crissa, où demeurent environ deux cents Juifs qui possèdent sur le Mont-Parnasse (2) des terres qu'ils cultivent. Sélémoh, Hhaüm et Jedaia y ont la primauté. Ayant de plus été deux jours en chemin, je parvins à Corinthe, et y rencontrai trois cents Juifs : ceux qui priment parmi eux sont Léon, Jacob et Ezéchias. De là je fus en trois jours à Thèbes, ville autrefois très-grande, où les Juifs sont au nombre de deux mille, les plus excellens ouvriers en soie et en pourpre qu'il y ait en toute la Grèce. Ils ont aussi les plus savans et les plus habiles maîtres de ce siècle, entre lesquels excèlent ce grand R. Aaron Curéus, son frère Moïse, Hhaiah, Elie de Thiatire, et Jectan, auxquels personne d'entre les Grecs ne peut être

(1) L'Epante, capitale de la Livadie en Grèce, célèbre par la grande bataille remportée, à son voisinage, par don Juan d'Autriche, général de la flotte chrétienne, sur celle des Turcs, l'an 1571.

(2) Qui a deux sommets fort fameux consacrés autrefois l'un à Apollon et aux Muses, et l'autre à Bacchus.

comparé, si ce n'est à Constantinople. J'allai ensuite, tout d'une traite à Egrifou; l'assiette de cette ville est sur le bord de la mer qui lui attire un grand nombre de marchands qui y abordent de toutes sortes de pays. Le nombre des Juifs qui y sont se réduit à cent, dont Elias le chantre, Emanuel et Caleb sont le plus en réputation. Il y a la même distance de cette dernière place à Jasbutérisa, ville maritime, avec le même nombre de Juifs, qui avoient au-dessus d'eux Joseph, Samuel et Nathania, le principal de tous. Il n'y a pas plus de chemin à Robinca, ni plus de Juifs, qui sont sous la conduite de Joseph d'Eliézer et d'Isaac. La traite suivante pour venir à Sinon Potamon fut d'une journée entière, les Juifs étoient quarante en tout avec leurs R. Salomon et Jacob. C'est à cette dernière place que commence la Valachie, dont les habitans demeurent dans les montagnes. Les Valaques, qui égalent les cerfs en légèreté, descendent de leurs montagnes pour enlever aux Grecs quelque butin. On n'a pu jusqu'ici s'en rendre maîtres, à cause de la difficulté des lieux inaccessibles où ils se retirent, dont eux seuls connoissent les routes. Ils ne sont ni chrétiens ni juifs, quoi qu'il y en ait beaucoup entre eux qui prennent les mêmes noms que les derniers, et qui se vantent d'avoir été autrefois Juifs qu'ils appellent leurs frères. Que si par occasion ils les rencontrent, ils se contentent de leurs dépouilles sans les tuer comme ils font

les Grecs. Je n'ai remarqué en eux aucune forme de religion. Après avoir quitté ce pays, j'arrivai en deux jours à Gardégin, ville ruinée n'ayant pour tout habitans que peu de Grecs avec quelques Juifs. La course n'est pas plus longue à Armilon, grande ville maritime, qui tient lieu de foire aux Vénitiens, aux Pisans, aux Génois, en un mot à toutes les nations. C'est une contrée spacieuse, dans laquelle je trouvai bien cinq cents Juifs; Siloh est un des premiers, Joseph en est le gouverneur, et Salomon le chef. De cette ville à Bissine il faut employer une journée entière; il y a à peu près une centaine de Juifs, et ceux qui président sur les autres sont le grand Sabthai, Sélémoh et Jacob. Ayant été deux jours sur la mer, j'abordai à Séleucie (1), bâtie par Séleucus, un des quatre rois qui s'établirent après Alexandre. C'est une très-grande ville qui n'a guère moins de cinq cents Juifs Le premier de tous est Samuel avec ses fils attachés à l'étude de la sagesse. Il a été fait (2) commandant de sa nation par le roi de la ville; il faut y ajouter aussi son gendre

(1) Il y a trois villes de ce nom, l'une qui étoit autrefois dans l'Isaunie, en l'Asie mineure, et est à présent dans la Caramarie; l'autre dans la Syrie, à trois lieues d'Antioche, et la troisième à quatre lieues de la dernière ville.

(2) Les rois de ce temps là avoient coutume de vendre aux Juifs le commandement sur ceux de leur nation; en sorte qu'ils ne dépendoient point du magistrat sur les affaires de la synagogue.

Sabthai, Elias et Michel. Ces Juifs ne s'occupent que des arts mécaniques, dont ils tirent leur subsistance. De cette place on vient en deux jours à Mitricin, où ils ne sont pas plus de vingt conduits par Isaic, Machis et Eliab. Dans le même espace de chemin, on arrive à Darman, où ils peuvent être cent quarante sous les R. Michel et Joseph : mais à Canisthol, qui n'en est éloigné que d'un jour, je n'y en trouvai qu'environ une vingtaine. De là le chemin à Abidom, située sur la mer, est de trois jours, et il en faut cinq pour gagner Constantinople à travers des montagnes. C'est une très-grande ville, la capitale de tout le royaume de Javan habité par les Grecs, et où est la cour de l'empereur Emanuel, qui commande à douze rois, qui y ont chacun des tours et des quartiers, avec le commandement sur tout le pays qui leur est soumis. Le plus considérable de tous s'appelle le grand Aphrippos, le second Miga Démastocos, le troisième Rominos, le quatrième Makdacos, le cinquième Alchasom Magli ; et les autres sont distingués par de semblables noms. La ville de Constantinople contient dans son enceinte dix-huit milles, en telle sorte que la terre en baigne la moitié, et que l'autre tient au continent, et qu'elle est placée entre deux grands bras (1) de

(1) C'est-à-dire entre les mers de la Méditerranée et du Pont-Euxin, ou la mer Noire.

mer, l'un du côté de la Russie, et le second du côté de l'Espagne. C'est un lieu fort fréquenté par toutes sortes de marchands tant des provinces et régions de Babylone, de Mésopotamie, de Médie, de Perse, que des royaumes et contrées d'Egypte, de Canaan, de Russie, d'Hongrie, aussi bien que de Psianki, de Burie, de Lombardie, et d'Espagne. Cette ville est commune à tout le monde sans distinction de pays ou de religion, des marchands qui s'y rendent de toutes parts. Il n'y en a point sur la terre qui puisse s'égaler à elle, si on en excepte Badget, la plus puissante place des Ismaélites. On y voit le fameux temple de Sainte-Sophie, où réside le patriarche des Grecs, dont la doctrine est différente de celle du pape de Rome. Le nombre des temples y est pareil à celui des jours de l'année, mais le trésor du premier est d'une valeur inestimable, les présens et les richesses qu'on y apporte de différentes îles, forteresses et régions, le rendent si considérable qu'il n'a point dans le monde son pareil. Il y a dans le milieu du temple des colonnes d'or et d'argent, de grands chandeliers, des lampes, et autres riches décorations dont le nombre est presque infini.

Tout joignant les murs du temple, est la place qu'on appelle Hippodromus, destinée pour le divertissement du roi, où l'on donne tous les ans de grands spectacles le jour de la naissance de Jésus de Nazareth. On y fait voir devant le roi et

la reine les diverses figures de tous les hommes du monde avec leurs différens habits. Il y paroît aussi des lions, des ours, des léopards aussi bien que des ânes sauvages, qu'on lâche les uns contre les autres, d'où il s'ensuit un terrible combat. Il y a aussi un pareil spectacle d'oiseaux : et je ne crois point qu'il y ait sur la terre des jeux de cette magnificence. Outre le palais que les ancêtres du roi Emanuel lui ont laissé, il en a fait bâtir sur le bord de la mer un autre qui se nomme Bilbernæ, dont les colonnes aussi bien que les murailles sont couvertes d'or et d'argent, sur quoi il a fait graver tant ses propres guerres que celles de ses ayeux. Il s'est fait faire dans ce palais un trône d'or enrichi de pierres précieuses, et qui est orné d'une couronne d'or aussi suspendue de chaînes qui en sont pareillement. Le tour de cette couronne répond au trône qui en est environné, et est semé de perles aussi bien que de diamans dont personne ne peut dire le prix, et qui jettent un éclat si resplendissant qu'on en est presque éclairé la nuit sans le secours d'aucune autre lumière. Il y a là une infinité d'autres choses qui paroîtroient incroyables si on en faisoit le récit. C'est dans ce palais qu'on porte les tributs annuels tant en or qu'en vêtemens de pourpre et d'écarlate, dont les tours sont toutes remplies, de sorte que pour l'opulence des richesses et la beauté de la structure, il surpasse tous les autres de la terre. Le seul revenu de la ville, qui con-

siste aux droits qu'on paye dans les marchés, et le port, avec le tribut des marchands, est estimé à vingt mille écus d'or par jour. Pour ce qui regarde les Grecs qui habitent ce lieu, ils abondent en or et en pierreries ; d'où vient qu'ils sont d'une magnificence extraordinaire dans leurs habits faits d'étoffes cramoisies, mêlées d'or, avec une broderie travaillée à l'aiguille. Et lorsqu'ils sont sur leurs chevaux richement enharnachés on ne peut les distinguer des princes. Leur pays est fort étendu, abondant en toutes sortes de fruits, où il y a une grande quantité de blé, de vin et de viande, mais enfin le meilleur du monde. Les Grecs sont très-habiles dans les sciences où ils sont élevés, mais aussi ils s'adonnent beaucoup au plaisir; ils boivent et mangent chacun sous sa vigne et à l'ombre de son figuier. Ils prennent de toutes les nations, qu'ils appellent barbares, des troupes à leur solde pour faire la guerre au sultan, roi des Torgamans qui portent le nom de Turcs; parce que les délices et l'oisiveté les ont rendus eux-mêmes efféminés et incapables pour le combat, et il paroît en eux une certaine impuissance contractée dans la mollesse qui les fait plus ressembler à des femmes qu'à des hommes. Il n'y a dans l'enceinte de la ville aucun Juif, ils en sont séparés par un courant d'eaux, et renfermés entre celui-là et un bras de la mer de Sophie, ils ne peuvent s'y rendre que par bateau et seulement pour affaire de commerce. Ceux-ci y sont approchant de

mille, qui s'assemblent avec les disciples de la sagesse, leurs maîtres, au nombre desquels tiennent le premier rang le grand Abtalion, Abdias, Aaron Cuspus, Joseph Scharginus et Eliakim, le gouverneur de tous. Une partie d'eux sont des ouvriers en habits de soie et la plupart de riches marchands. Il n'est permis à aucun Juif d'aller à cheval, si ce n'est à Salomon d'Égypte, le médecin du roi, dont les Juifs reçoivent de grands services et beaucoup de consolation dans leur captivité qui est fort rude. Les Grecs les ont en aversion sans avoir égard aux bons non plus qu'aux mauvais. Surtout les tanneurs qui jettent devant leurs portes les eaux sales qui ont servi à préparer leurs peaux, et animent contre eux le peuple, qui les poursuit dans les rues, en les maltraitant et leur faisant ressentir les effets d'un rigoureux esclavage. Ce qui n'empêche pas que les Juifs, comme j'ai dit, ne soient riches, et gens de bien, charitables, et observateurs de la loi, qui souffrent avec patience la misère de leur servitude. L'endroit de leur demeure se nomme Péra.

A deux journées de Constantinople, on trouve Doroston, où les Juifs ont une assemblée d'environ cent personnes dont Moïse, Abias et Jacob sont les rabbins qui y président; autant de chemin par delà est Galipolin avec près de deux cents Juifs; leurs principaux sont Élie Caphid, Sabthai Zura et Jaac Migas, nom qui en langue naturelle des Grecs signifie une tour. Il y a la même

distance à Calas, avec cinquante Juifs qui ont pour leurs maîtres Judas, Jacob et Sémaias. En aussi peu de temps on vient à Mitylen, une des îles de la mer, dans laquelle je trouvai en différens lieux dix universités d'Israélites. Après avoir été trois jours en chemin, j'arrivai à Hichan, où il y a quelques cinq cents Juifs, dont les chefs s'appellent Elie, Thiman et Sabthai. C'est un lieu qui produit la plante (1) dont on prend la résine qu'on appelle mastic : d'où je me rendis en deux jours à Ismos, la demeure de trois cents Juifs gouvernés par Sémarie, Ghobadias et Joel. Là se rendent plusieurs congrégations d'Israélites. Ayant employé trois autres jours sur la mer, je débarquai à Rhodes, et j'y rencontrai près de cinq cents Juifs sur lesquels Aba, Hananeel et Elie ont la prééminence. Dophros en est éloigné de quatre journées, les Juifs y ont aussi une assemblée avec leurs maîtres. Cependant il s'y rencontre quelques Juifs hérétiques, appelés Cipriens et Epicuriens, que les Israélites excommunient en tous lieux, parce qu'ils profanent le soir du sabbat, et qu'ils observent celui du premier jour.

Après une traite de deux jours on gagne Corkos. C'est là que commence la terre d'Edom, qui est ce qu'on appelle l'Arménie aussi bien que le royaume du roi Turus, dont la souveraineté s'étend jusqu'à Hhadochie, la métropole, et au pays

(1) Nommée Lentisque.

des Thogarmans, qui portent le nom de Turcs. La distance est égale à Malmistras, autrefois nommée Tharsis, et qui a sa situation près de la mer. Jusqu'ici elle a dépendu du royaume des Javanois, qui sont les Grecs. C'est encore la même distance entre cette place et la grande ville d'Antioche, située dans la vallée de Jaboq sur le fleuve Pir, qui descend du mont Liban dans le pays d'Emath. Antiochus bâtit cette ville, dont les murailles contiennent dans leur enceinte une fort haute montagne, sur le sommet de laquelle il y a une fontaine et un homme qui a la charge de distribuer l'eau par des canaux faits de gros troncs d'arbres cachés sous terre dans les maisons des plus considérables de la ville, que le fleuve environne du côté de cette montagne. C'est la place la mieux fortifiée de toutes celles qui appartiennent à ceux qui ont une religion différente de la nôtre. Les Israélites y sont en quelque nombre, ayant à leur tête Mardochée, Haim et Ismael. Au départ de là, ma traite fut de deux journées à Liga ou autrement Laodicée(1); deux cents Juifs y demeurent, dont Hhaia et Joseph sont les conducteurs. Je ne mis pas plus à aller à Gebal ou Baghalgad, qui est au-dessous du mont

(1) Il y a quatre villes de ce nom; la première à sept lieues d'Antioche, au midi; la deuxième au septentrion de cette dernière place; la troisième sur la source du Farfar; la quatrième dans la grande Phrygie, et dont saint Jean reprend si vivement l'Eglise. (*Apoc.* 3.)

Liban. Cette ville touche aux limites des peuples qu'on appelle Hhæssisins, qui ne suivent point la doctrine des Ismaélites, mais d'un certain vieillard qu'ils reconnoissent pour leur prophète, dont ils exécutent, à la vie et à la mort, les commandemens. Ils le nomment Hheichal Hhassissin, et ce n'est que selon son bon plaisir que tous les habitans des montagnes y entrent et en sortent. Sa résidence est dans la ville Karmos, d'où commençoit autrefois la contrée de Séhon. Les montagnards n'ont point d'autre religion que celle qui consiste dans la doctrine de leur vieux prophète. Tout le monde redoute en tous lieux leur fureur, parce qu'ils n'épargnent pas même les rois, dont ils scient le corps. L'étendue de leur pays est de huit journées de chemin. Ils font la guerre aux chrétiens, qui sont de ceux qu'on distingue du nom de Francs, aussi bien qu'au roi de Tripoli, la même ville que Trabelos dans la Syrie. Il n'y a pas long-temps que par de grands tremblemens de terre qui arrivèrent dans la contrée de Tripoli, un grand nombre tant de gentils que de Juifs furent abîmés et ensevelis sous les ruines des maisons et des murailles, et que dans le même temps plus de vingt mille hommes périrent dans toute la terre d'Israel. De là on est en une journée à une autre Gebal, où se terminent les limites des enfans d'Amon, et sert de demeure à cent vingt Juifs. Cette ville appartient aux Ginotins, dont le prince s'appelle Gilianus. On y a découvert le

lieu d'un ancien temple construit par les Amonites avec leur idole sur un siège qui est estimé son trône, la figure est de pierre, couverte d'or et accompagnée de deux autres statues de femmes assises à chaque côté de la première, au devant de laquelle il y a un autel sur quoi les Amonites offroient des sacrifices et des parfums. Mair, Jacob et Lemha sont les premiers entre les Juifs habitans de cette ville qui est située sur le rivage de la même mer du pays d'Israel. De ce lieu à Birot il y a une journée de chemin et environ quarante Juifs, entre lesquels Salomon, Ghobadia et Joseph ont la préséance.

Le chemin à Siiadam (1), autrefois Sidon, est d'un jour ; c'est une grande ville, qui peut avoir une vingtaine de Juifs. A près de dix milles de là on trouve des peuples qui font la guerre aux Sidoniens ; ils s'appellent en leur langue Dogzün, quelques autres leur donnent le nom de Païens. Ils ne sont d'aucune religion, habitent sur de hautes montagnes dans des cavernes profondes, n'obéissent à aucun prince ; mais ils vivent en sauvages entre des rochers et des lieux escarpés ; leur pays a trois journées d'étendue jusqu'à la montagne d'Hermon. Abominables par leurs incestes, les pères se marient avec

(1) Sidon, sur la côte de Phénicie, en Syrie, à dix-huit lieues de Damas. On attribue à ses habitans l'invention du verre aussi bien que de la navigation.

leurs filles. Ils célèbrent tous les ans une fête où tant les hommes que les femmes assistent à un banquet commun, où ils changent entre eux de femmes. Leur sentiment est que, lorsque l'âme d'un homme de bien est séparée de son corps, elle entre dans celui de quelque enfant qui est dans le même moment engendré; que si c'est un méchant homme la sienne passe dans le corps d'un chien ou dans celui d'une autre bête. C'est ainsi qu'ils raisonnent de la même manière qu'ils vivent. Aucun Juif ne demeure parmi eux; mais il ne laisse pas d'y avoir des ouvriers et des teinturies qui les vont trouver pour y exercer leur art, ou y faire quelque trafic; ils en sont reçus avec humanité, après quoi ils se retirent. Ces peuples sont d'une très-grande légèreté, fort dispos à parcourir les montagnes et les collines, et avec ces dispositions, il n'y a point de mortels qui les puissent subjuguer. De Sidon on vient à la nouvelle Tyr, ville d'une grande beauté, ayant au dedans un port fort commode, où les navires abordent entre deux tours construites de chaque côté. De sorte que les publicains, qui ont soin du port, étendent toutes les nuits une chaîne d'airain d'une de ces tours à l'autre, qui empêche la sortie aussi bien que l'entrée des navires et que personne n'y apporte rien. Je ne crois pas que dans tout le monde on puisse trouver un semblable port. Il y a dans cette belle ville approchant de cinq cents Juifs, dont quelques-uns

sont très-entendus dans les constitutions judaïques, où excellent entre autres le juge Ephraïm d'Egypte, Mair de Carceschone, et Abraham, chef de l'université. Plusieurs ont des navires qu'ils envoient en mer pour faire fortune. D'autres y font le beau verre de Tyr, le plus curieux et le plus estimé du monde. On y trouve aussi de très-bon sucre, dont on fait beaucoup de cas. Que si on monte sur les murailles de la ville, on voit l'ancienne Tyr, ensevelie sous les eaux de la mer qui la couvre, à un jet de pierre de la nouvelle. Et pour en découvrir les tours, les places publiques et les palais qui sont au fond, on n'a qu'à s'y transporter dans une chaloupe. Ce qui rend encore la nouvelle Tyr fameuse, c'est qu'elle est comme la place publique où les marchands se rendent de toutes les parties du monde.

Je poursuivis ma route à Akadi, qui portoit autrefois le nom de Ghaco, où j'arrivai en un jour. Cette place borne la région de la tribu Asser, et est le commencement du pays d'Israel. Comme elle est située sur l'Océan, son port la rend célèbre, pour la commodité que tous les chrétiens qui vont à Jérusalem ont de s'y embarquer. La rivière Cadumin, qui coule au travers de la ville, ne contribue pas peu à la rendre belle. Les Juifs qui y demeurent sont au nombre de cent avec Sadoc, Japheth et Jona qui les conduisent. Trois lieues plus loin est Niphas, qu'on nomme aussi Gad la propre. La mer borne

cette ville d'un côté, et le mont Carmel la domine de l'autre. On trouve les sépulcres de plusieurs Israélites, aux pieds de cette montagne, dans laquelle on voit l'antre du prophète Elie, et tout auprès une chapelle que les chrétiens ont bâtie sur la croupe; il reste encore des marques de l'autel qui fut détruit et brûlé du temps d'Achab, dont il est fait mention dans un passage fort remarquable de l'histoire d'Elie. Le lieu où étoit posé cet autel est en ligne circulaire ayant presque quatre coudées de diamètre, et à côté de la même montagne, il y a le torrent Chison qui en descend. Caphar-Nahhum en est distante de quatre lieues; cette ville qui a retenu son ancien nom est sur un lieu fort exhaussé, d'un aspect encore plus grand que celui du Carmel.

Après une traite de six lieues, je vins à Césarée, que les habitans du lieu nomment Siterie, qui s'appeloit autrefois Gad de Palestine. Il y demeuroit dix Juifs et deux cents Cuthæi, c'est-à-dire Juifs de Samarie proprement appelés Samaritains. C'est une très-belle et très-bonne ville, placée sur le bord de la mer, la même qui fut rebâtie et augmentée par César, dont elle a depuis retenu le nom. Parti de là, je me rendis en un demi-jour à Cacos ou Keghila, qui est sans Juifs; et en aussi peu de temps à Spargoreg, que les anciens nommoient Luz, où je ne trouvai qu'un seul Juif qui étoit teinturier. Pour la route à Sébaste, elle est d'un jour entier. C'est la Samarie

où étoit le palais d'Achab, roi d'Israel, dont on peut encore discerner quelques vestiges. Ç'a été une forte ville située sur une montagne, délicieuse tant pour les fontaines et les ruisseaux qui l'arrosent, que pour les jardins et les vergers plantés d'oliviers avec d'autres arbres fruitiers qui en rendent le séjour fort agréable; mais il n'y a pas un seul Juif qui y habite. Il ne s'en trouve point non plus à Néapolis, appelée autrefois Sichem, qu'on rencontre à deux lieues de là sur la montagne d'Ephraim. La ville est au fond d'une vallée entre les montagnes Gérisin et Ebal, et sert de demeure à environ cent Cuthæi qui n'observent que la loi de Moïse, et qu'on appelle, comme je l'ai dit, Samaritains. Ils ont des prêtres de la race du prêtre Aaron (qui jouit à présent de son repos). Ceux-là ne s'allient qu'aux hommes ou aux femmes de leur famille, afin que leur postérité se conserve sans mélange : d'où vient qu'on les appelle en ce lieu Aaronites. Ils ne laissent cependant pas d'être les ministres et les prêtres des lois propres aux Samaritains; car ils font des sacrifices et offrent des holocaustes dans une synagogue qu'ils ont sur le mont Garizin, selon ce qui est écrit dans le livre de la loi : *Vous présenterez l'offrande sur la montagne de Garizin;* c'est pourquoi ils assurent qu'ils y ont un véritable sanctuaire. Le jour de Pâques, ou autres fêtes, ils offrent l'holocauste sur l'autel construit, à la montagne Garizin, de pierres

prises du Jourdain par les enfans d'Israel. D'ailleurs ils se vantent d'être de la tribu d'Ephraim, et c'est chez eux que se trouve le sépulcre du juste Joseph, fils de notre père Jacob (qui repose en paix). En effet, il est écrit: *Les os de Joseph, que les enfans d'Israel apportèrent d'Egypte, furent enterrés en Sichem* (Jos. 24. 32.) Mais ils ne se servent point de ces trois lettres, y חה, HE dans le nom de notre père Abraham, Hheth, dans celui d'Jshhac, Ghain en Jaghacob, au lieu desquelles ils emploient la lettre א. C'est un signe évident qu'ils ne sont point de la postérité, ni de la semence d'Israel, puisqu'ils ignorent ces trois caractères de la loi de Moïse, qu'ils disent savoir sans cela. Cependant pour ne pas se souiller par l'attouchement des morts, des ossemens ou des sépulcres, c'est à quoi ils prennent bien garde. Leur coutume est aussi de se dépouiller, quand ils doivent aller à la synagogue, de leurs habits ordinaires, et, après s'être lavé le corps avec de l'eau, d'en prendre d'autres destinés à cet usage, ce qu'ils pratiquent tous les jours. La montagne Garizin est pleine de fontaines et de jardins qui la rendent fort agréable, au lieu que celle de Ghebal est aride et pierreuse; c'est entre les deux que la ville de Naplouse est placée, comme je l'ai déjà remarqué. A quatre lieues de là est le mont Gilboagh que les chrétiens appellent Gilboé. Son terrain est fort sec et stérile. D'où, après quatre autres lieues, on descend

dans la vallée d'Ajalon, appelée par les chrétiens du lieu Val de Luna. Le mont Moria n'en est distant que d'une lieue. C'est où est Gara qu'on nomme la ville de David, et qui s'appeloit autrefois Gabaon. Je n'y vis point de Juifs.

Je fis encore trois lieues et j'entrai dans Jérusalem; la ville est petite, ceinte d'une triple muraille, où il y a de toutes sortes de peuples, des Jacobites, des Arméniens, des Grecs, des Georgiens, des Francs (1), en un mot, de toutes les nations du monde. Il y a là une maison commode pour la teinture des laines et des draps, dont les Juifs paient tous les ans la rente au roi, à condition qu'eux seuls aient la liberté d'exercer cet art. Leur demeure est en un coin de la ville, au-dessous de la Tour de David, dans laquelle les murailles des vieux édifices que nos ancêtres avoient bâtis, restent encore de la hauteur de dix coudées. Les autres bâtimens sont de la façon des Ismaélites; c'est pourquoi il n'y en a aucun dans la ville dont la solidité soit comparable à celle de la tour de David. Les deux maisons pour l'hospitalité y sont remarquables. Les chrétiens appellent ceux qui en ont soin les hospitaliers. Ce sont des chevaliers qui envoient, d'une de leurs maisons, près de cinq cents hommes bien armés pour le combat; dans

(1) C'est ainsi qu'on appelle en Asie les Européens occidentaux.

l'autre, on y reçoit tous les malades qui viennent s'y rendre, dont on prend soin, et à qui on fournit toutes les choses nécessaires dans le temps de leur maladie ou de leur convalescence, et quand ils meurent, on pourvoit à leurs funérailles.

C'est dans la première de ces maisons, appelée l'Hôpital de Salomon (à cause qu'il est dans le lieu du palais que Salomon y avoit), c'est-là, dis-je, que les chevaliers demeurent, entre lesquels il y en a tous les jours cinq cents disposés pour l'action ; c'est à quoi tous les confrères de cette société se sont engagés par le vœu qu'ils en ont fait, sans compter un grand nombre de Français et d'Italiens qui y viennent après avoir voué le même engagement, dont ils s'acquittent pendant un ou deux ans qu'ils y demeurent. Ce qu'il y a de plus à Jérusalem, est un très-grand temple nommé le Sépulcre, du lieu de la sépulture de Jésus de Nazareth. La ville de Jérusalem a quatre portes qui ont chacune leur nom. L'une est celle du sommeil d'Abraham, l'autre est la porte de David, la troisième de Sion, et la dernière de Josaphat. Celle-ci est vis-à-vis la maison sainte, qui étoit autrefois dans le même lieu, où est une église qu'on appelle le Temple du Seigneur, placée dans le même endroit de l'ancien sanctuaire.

Ce temple est une très-belle et très-grande voûte, construite par Chémar Ben Alchetab. Il

est à présent bien fréquenté par les chrétiens qui n'y ont aucune image ou tableaux, mais qui n'y viennent que pour y faire leurs prières. A l'opposite de ce lieu, on voit une des murailles du sanctuaire, qu'on nomme aujourd'hui la Porte de Miséricorde, et c'est à l'entrée de cette porte que les Juifs viennent faire leurs dévotions devant la muraille. Il se voit encore à Jérusalem, dans le palais de Salomon, de belles écuries que ce roi fit faire de son temps. C'est un édifice très-solidement bâti de grandes pierres de taille, et d'une structure qui surpasse celle de tous les autres bâtimens du monde. L'ancienne Picine où l'on égorgeoit autrefois les victimes s'est conservée jusqu'à présent, et les Juifs écrivent chacun leur nom sur la muraille du lieu. De la porte Josaphat on va dans le désert, nommé le Désert des Peuples, où se trouve un monument qui porte le nom de la main d'Absalon, avec le sépulcre du roi Uzias, et une grande fontaine dont les eaux coulent dans le torrent Kédron, auprès de laquelle il y a un superbe bâtiment qui fut l'ouvrage de nos ancêtres. Il y a fort peu d'eau de fontaine à Jérusalem ; c'est pourquoi la plupart des habitans ne boivent que de l'eau de pluie qu'on conserve dans des citernes. Pour aller de la vallée de Josaphat au mont des Olives, il faut toujours monter ; car entre la ville et cette montagne, il n'y a rien que cette vallée. Du mont des Olives on découvre la mer de Sodome, et à

deux lieues de la même mer, on trouve la statue de sel en laquelle la femme de Lot fut changée. Il est vrai qu'elle diminue à force d'être léchée par les animaux, mais elle reprend aussitôt sa première grosseur. Quand on est sur la même montagne, on voit à découvert toute cette grande plaine que la rivière Sitim traverse jusqu'à la montagne de Nébo.

Celle de Sion est vis-à-vis de Jérusalem, et l'on n'y voit aucun autre édifice entier qu'une église de chrétiens. On remarque de même, devant Jérusalem, trois endroits qui ont l'apparence de cimetières, où l'on entreroit autrefois les Israélites. Les tombeaux sont encore en un état décent, et il est facile d'en discerner la forme, mais elle se perd tous les jours, à cause que les chrétiens en tirent des pierres pour servir à bâtir leurs maisons particulières. Toute l'étendue de Jérusalem est environnée de hautes montagnes, mais c'est sur celle de Sion que doivent être les sépulcres de la famille de David, dont on ignore le lieu. En effet, il y a quinze ans qu'un des murs du temple, que j'ai dit être sur la montagne de Sion, croula.

Là dessus le patriarche donna ordre à un prêtre de le réparer des pierres qui se trouveroient dans les fondemens des murailles de l'ancienne Sion. Pour cet effet, celui-ci fit marché avec environ vingt ouvriers, entre lesquels il se trouva deux hommes, amis et de bonne intelligence.

L'un d'eux mena un jour l'autre en sa maison pour lui donner à déjeuner. Etant revenus après avoir mangé ensemble, l'Inspecteur de l'ouvrage leur demanda la raison pourquoi ils étoient venus si tard; auquel ils répondirent qu'ils récompenseroient cette heure de travail par une autre. Pendant donc que le reste des ouvriers furent à dîner, et que ceux-ci faisoient le travail qu'ils avoient promis, ils levèrent une pierre qui bouchoit l'ouverture d'un antre, et se dirent l'un à l'autre: Voyons s'il n'y a pas là-dessous quelque trésor caché. Après y être entrés, ils avancèrent jusqu'à un palais soutenu par des colonnes de marbre et couvert de feuilles d'or et d'argent. Au-devant il y avoit une table avec un sceptre et une couronne dessus. C'étoit là le sépulcre de David, roi d'Israel. Celui de Salomon avec les mêmes ornemens étoit à la gauche, aussi bien que plusieurs autres des rois de Juda, de la famille de David, qui avoient été enterrés dans ce lieu. Il s'y trouva aussi des coffres fermés; mais on ignore encore ce qu'ils contenoient. Les deux ouvriers ayant voulu pénétrer dans le palais, il s'éleva un tourbillon de vent, qui, entrant par l'ouverture de l'antre, les renversa par terre, où ils demeurèrent, comme s'ils eussent été morts, jusqu'au soir. Un autre souffle de vent les réveilla, et ils entendirent une voix semblable à celle d'un homme qui leur dit : *Levez-vous, et sortez de ce lieu.* La frayeur dont ils étoient saisis

les fit retirer en diligence, et ils rapportèrent tout ce qui leur étoit arrivé au patriarche, qui le leur fit répéter en présence d'Abraham, de Constantinople, le pharisien, et surnommé le Pieux, qui demeuroit alors à Jérusalem. Il l'avoit envoyé chercher pour lui demander quel étoit son sentiment là-dessus ; à quoi il répondit que c'étoit le lieu de la sépulture de la maison de David, destiné pour les rois de Juda.

Le lendemain on trouva ces deux hommes couchés dans leur lit, et fort malades de la peur qu'ils avoient eue. Ils refusèrent de retourner dans le même lieu à quelque prix que ce fût, assurant qu'il n'étoit pas permis à aucun mortel de pénétrer dans un lieu dont Dieu défendoit l'entrée. De sorte qu'elle a été bouchée par le commandement du patriarche, et la vue en a été ainsi cachée jusqu'aujourd'hui. C'est le pieux Abraham même, dont j'ai parlé, qui m'a fait ce récit.

Bethléhem de Juda est à deux lieues de Jérusalem, et à un demi-mille du tombeau de Rachel, construit, dans un carrefour, de douze pierres, selon le nombre des enfans de Jacob, et couvert d'un dôme porté sur quatre colonnes. Sur les pierres de ce tombeau on lit les noms des Juifs qui ont passé par là. Au reste, il peut y en avoir au nombre de douze qui demeurent à Bethléhem,

situé dans une campagne arrosée de fontaines et de ruisseaux.

Après six lieues de chemin, je vins à Hébron, qui a son assiette dans une plaine. Pour l'ancienne Hébron, qui étoit la métropole, elle avoit la sienne sur une montagne, mais elle est à présent déserte. La vallée où est située la ville d'Hébron est double, c'est-à-dire que le lieu de sa situation est partagé en deux, où se trouve aussi le grand temple qui porte le nom de Saint-Abraham. Les Juifs y avoient autrefois leur synagogue, dans le temps que les Ismaélites étoient maîtres du pays : les chrétiens, qui en ont depuis pris possession, y ont bâti six sépulcres sous les noms d'Abraham, de Sara, d'Isaac, de Rebecca, de Jacob et de Lia. Sur quoi, les habitans font croire aux voyageurs que ce sont les monumens des patriarches ; ce qui fait qu'on y apporte en offrande de grandes sommes d'argent. Mais il est certain que lorsque quelque Juif y vient et donne au portier une récompense, on lui fait voir la caverne avec une porte de fer, qui est encore un reste d'antiquité. Il descend à la faveur d'une lampe allumée dans la première voûte, où il ne trouve rien, non plus que dans la seconde, jusqu'à ce qu'il soit dans la troisième. C'est en celle-là que sont les monumens d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Sara, de Rebecca et de Lia, placés vis-à-vis l'un de l'autre; chacun desquels est distingué par le nom et les caractères différens qui y sont gravés en cette manière:

Sepulcrum Abraham patris nostri, super quem pax sit ; les autres inscriptions suivent la teneur de celle-ci. Une lampe est ardente nuit et jour en ce lieu souterrain, que les ministres du temple ont soin d'entretenir. On voit dans le même endroit des ossemens d'anciens Israélites, qui sont dans des tonnes, que les différentes familles d'Israel y ont apportés, et qui y ont resté jusqu'ici. Il est facile d'observer dans la double vallée les monumens de l'ancienne maison de notre père Abraham. Il sourd auprès une fontaine, et il n'est permis à personne d'y bâtir une maison par le grand respect qu'on porte à Abraham.

De là ma route fut de deux lieues à Beth-Gébarin, qu'on appeloit autrefois Maressa, où il n'y avoit que trois Juifs. Ayant avancé cinq lieues, je me rendis à Torondolos Gabraléris, autrefois Sunam, où j'en trouvai trente. Trois autres lieues après, je vins à Saint-Samuel de Silo. Silo est une petite ville à deux lieues de Jérusalem. Mais après que les chrétiens eurent chassé les Ismaélites de Romatha, la même que Rama, où les Juifs conservoient dans leur synagogue le corps de Samuel qui y avoit sa sépulture, ils l'en retirèrent pour le transporter à Saint-Samuel de Silo, où ils bâtirent la grande église de ce nom, laquelle y est restée jusques à présent. Ayant pris le chemin de la montagne Moria, je gagnai, après une traite de trois lieues, Pesipua, dans la contrée de Gibgha, qui étoit

celle de Saül et autrefois la contrée de Benjamin, où il ne se trouve point de Juifs. A une distance de trois lieues se trouve Beth-Nobi, la même qu'on appelle Nob : c'est une ville sacerdotale; à moitié chemin avant que d'y arriver, on aperçoit deux roches que la mémoire de Jonathas a rendues célèbres, dont l'une s'appelle Botsen, et l'autre Sina.

De cette ville, où je ne vis que deux Juifs, teinturiers de profession, je vins, après avoir fait trois lieues, à Ramas ou Harama, dont une partie des murailles aussi bien que des édifices est un ouvrage des siècles passés, comme on en peut être assuré par les inscriptions qui sont restées dans les pierres. On y voit de plus les vestiges, aussi bien que les ruines et la situation d'une très-grande ville : le nombre des Juifs qui y sont se réduit à trois. Le cimetière que les Israëlites ont en ce lieu, et qui se montre encore, avec beaucoup de tombeaux, dont il est rempli, a bien deux milles de long. Il y a de là cinq lieues à Gapha, autrefois Japho, et que quelques-uns appellent Jope. Il ne demeure dans cette ville, voisine de la mer, qu'un seul Juif qui y exerce l'art de teindre en laine. Il n'y en a aucun à Ebalin, où l'on arrive après trois lieues de chemin. On voit encore dans cette ville, autrefois nommée Jebna, la place d'une ancienne école. La tribu Benjamin ne s'étend pas plus loin que là. On compte trois lieues à Palmin, les

anciens l'appeloient Asdod ou Asot. C'étoit une ville de Palestine fort célèbre, mais elle est à présent ruinée et sans Juifs. La ville d'Ascalon en est éloignée de deux lieues. C'est la nouvelle Ascalon, bâtie par Esdras sur le bord de la mer, et qui fut au commencement appelée Benibéra. Il y a une distance de quatre lieues entre cette Ascalon et l'ancienne détruite depuis long-temps. Mais pour la nouvelle, c'est une grande et belle ville, bien remplie de peuples, qui y abondent de tous côtés pour y négocier, à cause qu'elle est sur les confins d'Egypte. C'est aussi la demeure de près de deux cents savans Juifs dont les plus sublimes sont Tsamahh, Aaron et Salomon: outre quarante de ceux, appelés Caraïtes, qui ne s'étudient qu'à la seule signification du texte des livres sacrés, avec trois cents autres qui suivent la doctrine des Samaritains. Il se voit au milieu de la ville un puits que les habitans appellent en langue ismaélitique, Bir Abraham Alchelil, c'est-à-dire le puits du grand Abraham, qui le creusa du temps des Palestins. De là je passai par Ségura, qui avoit autrefois le nom de Lud, d'où en un demi-jour j'arrivai à Zarézin, ou Jezrephel, où il y a une certaine grande église, et un seul Juif qui travaille à la teinture. Quatre lieues ensuite on trouve Sipuria, autrefois Tsipori, où sont les sépulcres de ce grand maître appelé Hakados et de Hhavah, qui revenoient de Babylone, avec celui de Jonas, fils d'Amithai le

prophète; outre ces tombeaux il s'y en voit encore d'autres fort anciens. Tibériade en est distante de trois lieues, située sur le Jourdain, près du lac appelé la mer de Génézareth, au travers duquel le Jourdain coulant avec impétuosité va se répandre, vers la mer du Sel, dans une rase campagne, qui est le lieu nommé Asdoth Hapisga, d'où étant sorti, il tombe dans cette mer de Sel, qui est la mer de Sodome. Il demeure à Tibériade à peu près cinquante Juifs qui ont pour leurs principaux Abraham le prophète, Muchthar et Isaac. Il sort aussi de la terre de ce lieu des eaux chaudes qu'on appelle les bains de Tibériade. Tout près de ces bains est la synagogue de Caleb, fils de Jéphunne. Ce lieu est aussi la sépulture d'une quantité d'Israélites, qui y ont leur tombeau, et entre autres Jean, fils de Zachée, et Jonatas, fils de Lévi. Tout ceci est dans la basse Galilée. En deux jours de chemin je fus à Timin, dite, dans le temps passé, Tamnatha, illustre par le sépulcre de Samuel le juste, aussi bien que d'autres Israélites : et en un jour à Ghasth, que les anciens nommoient Gus Hhaleb, où environ vingt Juifs font leur demeure. Après avoir fait cinq lieues je me transportai à Maran, ou Maron. En ce lieu sont les sépulcres d'Hillel et de Samai sous une voûte avec vingt autres de leurs disciples. Benjamin, fils de Jephté, et Juda, fils de Bathire, y ont aussi les leurs aussi bien que les autres. Ayant continué six lieues, je trouvai Ghalmal avec cin-

quante Juifs, lieu fameux par la quantité des tombeaux qu'on y a faits pour les Israélites. Kadis, qui est la même que Nephthalim, n'en est séparée que d'un jour. Elle est sur le rivage du Jourdain. C'est là que sont les anciens sépulcres d'Eléazar, fils de Gharoch, d'Eléazar, fils d'Azarie, d'Hun, surnommé Rotundus, de Rosbac et de Jose de Galilée ; avec un monument qui reste encore de Barak, fils d'Abinogham. Je ne restai qu'un jour en chemin pour venir à Bélinos, connue autrefois sous le nom de Dan. Près de cette ville le Jourdain sort d'un antre, et après avoir couru trois milles, il se joint à un courant qui descend des extrémités de Moab. On montre au devant de cet antre l'autel d'une idole qu'un certain Michée érigea, et qui fut adorée en ce temps-là par ceux de Dan ; il n'y a pas loin de là à l'endroit où Jéroboam, fils de Nabar, éleva un autel sur lequel il plaça le veau d'or. Jusques ici s'étendent les limites d'Israel du côté de la mer la plus éloignée.

Après avoir quitté Bélinos, deux jours de chemin me menèrent à Damas, qui fait le commencement du royaume de Noraldin, roi des Togarmans, qu'on appelle communément Turcs. C'est une très-grande et très-belle ville ceinte de murailles ; le pays qui en dépend est rempli de jardins avec d'autres lieux de délices, jusques à quinze milles aux environs, qui est l'étendue qu'on lui donne. Il est impossible de trouver sur

la terre de ville plus abondante en toutes sortes de fruits que Damas, que les deux rivières Amna et Pharphar, qui descendent du mont Hermon, récréent de leurs eaux. Car elle est située au-dessous de cette montagne, et l'Amna coule dedans la ville, dont l'eau est distribuée par des canaux dans les maisons des grands, aussi bien que dans les marchés et places publiques. La contrée d'elle-même y attire ceux de toutes les autres contrées du monde à cause des affaires qu'on y fait. De plus le Pharphar, traversant toute la ville, va arroser les jardins d'alentour. Les Ismaélites y ont une synagogue qu'ils appellent Gumagh Dumesq, c'est-à-dire synagogue de Damas. Jamais on ne vit en toute la terre un pareil édifice. Les habitans assurent que c'étoit le palais royal de Ben Hadad. La muraille de verre qui y a été faite par art magique est surprenante; elle est percée de trous, dont le nombre est par ordre et répond aux jours de l'année solaire; en sorte que le soleil, entrant chaque jour dans chacun de ces trous, parcourt les douze degrés qui font les heures du jour, et ainsi il montre à quel temps du jour et de l'année on est. Au dedans du palais, il y a des loges d'or et d'argent propres à prendre le bain. Le siége est de même et assez grand pour contenir quatre personnes. Je vis la côte d'un géant suspendue dans le même palais, longue de neuf paumes, et large de deux. On prétend que c'est celle d'un roi de l'ancienne

race des géans, nommé Abchamas, comme il est écrit sur la pierre de son tombeau, où il est aussi marqué que son règne s'étoit étendu par tout le monde. On compte à Damas jusques à trois mille Juifs, entre lesquels il y en a plusieurs qui s'appliquent à l'étude de la sagesse et d'autres qui sont fort riches. Esdras est le chef de toute l'assemblée de la terre d'Israel, Sarsalom, son frère, le principal juge, Matsliahh préside à l'ordre des lecteurs, Mair est la gloire des sages, et Sadik le médecin. Les Caraïtes, qui s'attachent à la seule écriture, sont près de deux cents, et les Samaritains cinq cents. La paix et la concorde règne parmi tous, sans que pour cela ces différens partis s'unissent ensemble par le mariage.

A mon départ de Damas je pris le chemin de Galaad, qui n'est que d'une journée. C'est l'ancienne Giléad, contrée d'une grande étendue arrosée de rivières et de fontaines, et diversifiée de jardins et de vergers où les Israélites habitent au nombre de soixante. A une demi-journée de là est Salcatha, autrefois Saléca. Dans une pareille distance on trouve Baghal-Beik, qui se nommoit anciennement Baghala, dans une vallée qui est au-dessous du mont Liban. Salomon fit bâtir cette ville en faveur de la fille de Pharaon. Il reste encore une partie du palais, dont les pierres ont vingt paumes de long et douze de large, et elles sont construites d'une manière qu'on n'y a rien employé pour en faire la liaison ; c'est une

opinion commune que ce n'est point l'ouvrage des hommes, maïs d'Asmodée : une fontaine qui a sa source au commencement de la ville l'embellit de ses eaux qui coulent au milieu. Il se voit aussi dans le désert une autre ville qui est Thadmur, que Salomon fit construire sur le même modèle, et de pierres de pareille grandeur; elle est environnée de murailles sans aucune habitation au dehors et à quatre lieues de Baghala. Il y a quatre mille juifs à Thadmur, gens courageux et bien instruits au combat; ils font la guerre aux chrétiens aussi bien qu'aux Arabes qui sont sous la domination du roi Noraldin, et vont au secours des Ismaélites leurs voisins. Les premiers d'entre eux sont Isaac, surnommé le Grec, Natham et Uziel. Je vins en un demi-jour à Kiriathin, qui est la Kiriathaim du temps passé; je n'y vis aucun Juif, à la réserve d'un teinturier : le chemin est d'une journée toute entière à Hamath, qui a retenu son ancien nom : sa situation est au-dessous du Liban, le long de la rivière Jabok. Dans ce temps-là, il y périt en un jour quinze mille hommes par un tremblement de terre qui arriva, dont il ne resta que soixante-dix habitans, entre autres les plus considérables; Ghola le prêtre, le vieux père Caleb et Muchtar eurent ce bonheur : c'est une demi-journée à Siha, ou si voulez Hhatsor : d'où la traite est de trois lieues à Lambin, et de deux à Hhaleb, dont le nom aussi bien que de la contrée étoit autrefois Aram Tsoba, où le roi

Noraldin a un palais entouré d'une haute muraille. Il n'y a dans toute la ville ni puits, ni fontaine, ni rivière; c'est pourquoi on n'y boit que de l'eau du ciel conservée dans des citernes, qu'on appelle, en langue ismaélitique, Algub. On y compte quelques quinze cents Israélites, dont les chefs sont Moïse de Constantinople, Israel et Seth. Deux lieues plus loin j'arrivai à Baalits, au temps passé Péthoran, voisine de l'Eufrate. Là se voit encore la tour de Balaam, fils de Béhor, (le nom des impies puisse-t-il être aboli!) laquelle est d'une figure qui répond aux heures du jour. Le nombre des Juifs qui sont dans la ville est peu considérable. En un demi-jour on est à Kelagh Geher, appelée des anciens Sélagh Midbéra, et des latins Petra Deserti. C'est l'unique place que les Arabes ont retenue depuis, qu'après avoir été chassés par les Turcs de leurs habitations et de leurs villes, ils ont fui dans les déserts. Les Juifs y sont près de deux mille, leurs illustres s'appellent Sédéchias, Hhava et Salomon. Une journée fait tout le chemin à Dakia, qui se disoit autrefois Chalné, et est le commencement de la terre Senaar, ou de la Mésopotamie qu'elle sépare du royaume des Turcs. C'est la résidence de près de sept cents Juifs sous la conduite de Zachée de Nedib, autrement nommé Sagi-Nebor, et de Joseph. Ils ont en ce lieu la synagogue qu'Esdras le scribe bâtit à son retour de Babylone à Jérusalem. Une autre synagogue de même façon faite par les

soins du même Esdras se trouve à l'ancienne Hharan, qui est à deux journées de là. Il n'est resté en ce lieu, où notre père Abraham avoit une maison, aucun édifice ; il ne laisse pas d'être en vénération aux Ismaélites qui le fréquentent pour y faire leurs prières. A deux journées de cet endroit, on vient en un lieu d'où sort la rivière que les habitans appellent Achabor, dont le nom étoit autrefois Hhabor, qui, après avoir parcouru la Médie, va se rendre à la montagne Gozen, où il y a environ deux mille Juifs. Deux autres journées après on rencontre Netsibin, autrement Nisibis, qui est une grande ville qui a des rivières en abondance et une assemblée de mille Juifs. Avec autant de chemin on arrive à Gezir ben Ghamar, environnée du Tigre, au pied de la montagne Ararat, ou du mont Taurus, à la distance d'environ quatre milles du lieu où l'arche de Noé se reposa; mais Ghamar Ben Achetab transporta cette arche du haut de la montagne, dont il se servit pour construire le temple ou la synagogue des Ismaélites, auprès de laquelle celle qu'Esdras fit se voit encore aujourd'hui, où les Juifs, qui sortent de la ville les jours de fêtes, s'assemblent pour y prier : dans cette métropole de Gezir ben Ghamar habitent environ quatre mille Juifs que Mubhhar, Joseph et Hhalia conduisent. La suivante route, à Al-Mutsal, qui avoit autrefois le nom de la grande Assur, n'est pas plus longue que la précédente ; mais le nombre

des Juifs monte à sept mille, gouvernés par Zachée, prince du sang du roi David, et par Joseph l'astrologue, conseiller du roi Zinaldin, frère de Noraldin roi de Damas. Cette ville, qui fait le commencement du royaume de Perse, a conservé toute son ancienne grandeur; elle est sur le bord du Tigre, et n'est séparée que d'un pont de l'ancienne Ninive qui étoit près du même fleuve, et est ruinée de fond en comble. Il est cependant resté quelques villages et plusieurs châteaux dans l'espace de sa première enceinte, d'où l'on ne compte qu'une lieue à la ville Adbael.

La ville d'Assur a trois synagogues de trois différens prophètes, Abdias, Jonas, fils d'Amithai, et Nabum, fils d'Elcusseus. Ayant été trois journées plus avant, j'atteignis Rahaban, dite dans les siècles passés Rehhoboth, située sur les bords de l'Euphrates; deux mille Juifs en sont habitans, entre lesquels priment Zéchias, Ahud et Isaac. C'est une ville considérable tant pour sa grandeur que pour sa beauté, bien munie de murailles qui l'entourent de tous côtés avec de bonnes fortifications, sans parler des jardins et des lieux pleins de délices qu'elle a dans ses faubourgs. Sur le rivage du même fleuve, on rencontre Karkésia, autrement Charchamis, qui n'est séparée que d'une journée de Rahhaba, ayant environ cinq mille Juifs qui y habitent avec Isaac et Elhhana, qui ont la prééminence. En deux jours on va à

Al-Jobar, dont l'ancien nom étoit Pombeditha, dans la contrée Nahardagha, en laquelle ville il se trouve environ deux mille Juifs avec un assez grand nombre de sectateurs de la sagesse dont les plus élevés sont le grand Hen, Moïse, Eliakin. On y voit les deux célèbres tombeaux de ces fameux maîtres Juda, Samuel, et les deux synagogues qu'ils firent bâtir avant leur mort paroissent chacune devant l'un et l'autre sépulcre; de plus, ceux du prince Bestenai, qui fut le conducteur de ceux qui étoient en captivité, de Nathan et de Néheman, fils de Papha. A la sortie de ce lieu je fus cinq jours en chemin pour arriver à Hhardan, où il y a jusqu'à quinze mille Juifs, dont Zachen, Joseph et Nathnael sont les plus éminens. De cette ville-là la traite à Ghukbéran la capitale, est de deux journées. Cette ville, qui fut bâtie par Jéchonias, roi de Juda, contient près de dix mille Israélites entre lesquels Josué et Nathan tiennent tiennent le premier rang.

Bagdad est éloignée de deux journées; c'est une grande ville où commence l'empire du calife Abasidas, chef des Croyans, qui est de la famille de leur prophète, et sous ce nom il est en vénération à tous les rois Ismaélites; car il en est comme le souverain pontife; il a au dedans de la ville un palais bâti sur un terrain uni qui contient dans sa circonférence trois milles, où il y a une multitude de toutes sortes d'arbres non seulement fruitiers,

mais encore d'autres, avec toutes sortes d'espèces d'animaux. Au milieu de cette forêt d'arbres, les eaux du Tigre qui y sont conduites y forment un grand étang. Lorsque le calife va en ce lieu soit pour s'y récréer, soit pour s'y promener ou pour y manger, ses officiers lui donnent le divertissement de la chasse et de la pêche : il y est toujours accompagné d'une grande suite, tant de ceux de son conseil que des princes de la cour. Le nom propre de ce grand roi est Abasidas Ahmed. Il aime extrêmement les Israélites, est savant dans les langues, s'applique fort à la lecture de la loi mosaïque, sait très-bien l'hébreu, qu'il lit et qu'il écrit en perfection ; il s'est fait cette religieuse loi de ne se servir, pour son boire, son manger et son vêtir que de ce qui provient du travail de ses mains. L'art où il s'exerce est de faire des nates d'une manière très-curieuse, qu'il donne à ses officiers marquées de son cachet pour être vendues au marché. Les grands du pays ne manquent pas de les acheter, et il vit du provenu de cet argent. C'est un homme de probité, gardant sa foi, attaché au culte de sa religion, d'un abord affable, et parlant aisément à tout le monde.

Les Ismaélites n'ont pas la liberté de le voir. Mais les pélerins, qui se rendent des pays les plus reculés au fameux temple de la Mecque dans la contrée d'Eliman ou d'Arabie, passent par Bagdad pour saluer le calife. Lorsqu'ils sont entrés

dans le palais, ils s'écrient : « Daignez, notre » Seigneur, la lumière des Ismaélites, le rayon » éclatant de notre loi, daignez nous montrer la » splendeur de votre face » ; à quoi il n'a point d'égard. Alors ses plus grands favoris lui font encore cette prière : « Répandez, Seigneur, votre » paix sur ces gens qu'un merveilleux désir de » venir à l'ombre de votre gloire, a attirés des » extrémités de la terre. » Dans le même moment, il laisse tomber de la fenêtre un des côtés de sa robe, que les pélerins baisent avec beaucoup de dévotion. Après qu'un des princes le plus en faveur leur a dit : « Allez en paix, puisque notre » Seigneur, le flambeau des Ismaélites, vous a » reçus et donné sa paix » : ceux-ci, qui ont pour lui le même respect que pour leur prophète, s'en retournent avec joie chacun en sa patrie, contens de la manière que ce prince les a congédiés de sa part. Et à leur retour chez eux, leurs frères, leurs parens et amis baisent par respect leurs vêtemens. Chacun des seigneurs, qui sont les officiers du calife, ont leur palais renfermé dans le sien. Ils ne vont cependant point sans les chaînes dont ils sont liés. Des sentinelles veillent continuellement chez eux pour remarquer si quelqu'un ne trame rien contre la personne de ce grand roi. Parce qu'il étoit arrivé une fois que ses frères conspirèrent contre lui et avoient choisi un d'entre eux pour régner, de là vient qu'il fit un décret portant que tous ceux de sa race et de

sa famille seroient liés de chaînes de fer, de peur qu'ils ne fissent un pareil attentat sur le puissant roi. Chacun d'eux ne laisse pas d'avoir leur cour particulière où on leur rend de grands honneurs, et d'avoir des villes, des bourgs et des terres dont ils reçoivent, par les mains de leurs trésoriers, les droits et les tributs, faisant souvent des festins et s'abandonnant au plaisir pendant tout le cours de leur vie. Il y a au palais de ce grand roi des bâtimens d'une prodigieuse grandeur dont les colonnes sont d'or et d'argent avec les appartemens du dedans qui en sont tout revêtus, outre qu'ils sont enrichis de toutes sortes de perles et de pierres précieuses qui servent à les rendre plus magnifiques. Il ne sort de ce palais qu'une fois par an, à la fête de Pâque, qu'ils appellent Ramadan. Il y a un grand concours de peuples de toutes les nations qui viennent ce jour pour avoir le bonheur de le voir. Une mule le porte revêtu de ses habits royaux d'étoffe d'or et d'argent, ayant à la tête une tiare éclatante de pierreries d'un prix inestimable. Mais il a sur sa tiare un voile noir, qui est une marque de la modestie dont il fait profession, comme s'il disoit, cette somptueuse magnificence que vous admirez sera couverte de ténèbres au jour de la mort. De plus, il a à sa suite tous les princes ismaélites habillés magnifiquement et montés à cheval, tant ceux d'Arabie et de Médie, que de Perse et du pays Tuboth, distant d'Arabie de trois mois de chemin.

De sa cour il va à un temple qu'on appelle la grande maison de prière, qui est près de la porte Bosra. Cette maison de prière passe chez eux pour la plus considérable. Tous ceux qui célèbrent ce jour de fête, soit hommes, soit femmes, portent des habillemens de pourpre et de soie. Vous trouvez par les chemins et les places toutes sortes d'instrumens de musique qui jouent à son passage, pendant que d'autres chantent et dansent. Le salut que tout le monde fait au calife est : *La paix soit sur vous, notre seigneur et notre roi.* Pour lui, il baise son propre vêtement, avec lequel, et quelquefois avec la main qu'il étend, il leur fait entendre qu'il leur rend le même salut. De cette manière il continue jusqu'à l'entrée du lieu de prière, où après être monté sur une tour de bois, il interprète d'en haut la loi en manière de sermon. Ceci fait, les sages d'entre les Ismaélites se levant lui souhaitent les plus précieuses bénédictions, et le félicitent sur la grandeur de sa majesté, aussi bien que de son extraordinaire piété, dont il vient de donner de si beaux témoignages, ce qu'ils désirent pouvoir lui être conservé de longues années. Ce que les autres soutiennent de leurs acclamations, en répondant *Amen.* Ensuite, après les avoir tous bénis, il égorge un chameau. C'est pour eux le festin pascal, car il en fait distribuer la chair à ses principaux officiers qui doivent goûter de la bête tuée par le saint roi, de quoi ils font chez eux

de grandes réjouissances. Cette cérémonie achevée, chacun se retire, et le roi retourne lui seul par le rivage du Tigre, pendant que ses officiers et les seigneurs de sa cour prennent les devants sur la rivière, pour l'attendre jusqu'à ce qu'il entre dans son palais. On pose des gardes sur le chemin pendant toute l'année, qui ont soin que personne ne marche dans la route par où il a passé, et qui devient sacrée par les vestiges de ses pieds. Il se renferme dans sa cour tout le reste de l'année, sans plus en sortir. Pieux et équitable dans sa loi, il mène une vie fort pure. Il a fait bâtir un palais au-delà du Tigre, sur le rivage d'un certain bras de l'Euphrate, qui coule de l'autre côté de la ville, avec de grandes maisons, des marchés et des hôpitaux propres pour l'entretien des pauvres malades. On y compte plus de soixante apothicaireries bien pourvues de médicamens et de drogues qu'on y apporte de la maison du roi. Ainsi donc tout ce qu'on croit nécessaire, tant pour la nourriture que pour la guérison des malades, leur est donné aux dépens du prince, jusqu'à ce qu'on ne doute plus de leur parfaite convalescence. Il y a outre cela dans le même lieu un palais qu'on nomme Daralmarapthan, c'est-à-dire la Maison de miséricorde, destiné pour renfermer et traiter les fous qu'on retient enchaînés tant qu'ils n'ont pas recouvré leur bon sens. Mais aussitôt que la raison leur est revenue, ceux qui sont gagés du roi

pour les examiner tous les mois, ont soin de les renvoyer chacun chez soi. Le roi a fait tout ceci dans le dessein d'exercer la miséricorde généralement à tous ceux qui se trouveroient à Bagdad attaqués de quelque maladie tant en leur corps qu'en leur esprit. Ce qui prouve, ce que nous avons dit, qu'il est plein d'humanité et de bonne intention. Il se trouve dans cette ville environ mille Juifs qui mènent une vie tranquille et douce sous le traitement benin de ce grand roi. Quelques-uns d'entre eux sont fort savans, président dans les assemblées, et s'étudient fortement à la loi mosaïque. Il y a dix de ces assemblées, et Samuel, fils d'Eli, est chef de la plus grande. Les autres ont pour chefs Gaon Sagau, le lévite, qui l'est de la seconde, Daniel Sod de la troisième, Eliézer Hahhaber de la quatrième, Eliézer ben Tsamahh de la cinquième; celui-ci, qui tire son origine du prophète Samuel, veille à l'ordre et sait jouer avec ses frères parfaitement bien de la harpe avec la même méthode qui étoit en usage du temps que la maison du sanctuaire subsistoit encore. Hhajadias, la fleur de ses compagnons, est le chef de la sixième. Haggée préside à la septième, Esdras à la huitième, Abraham, surnommé le saint Père à la neuvième, et Zachée, fils de Basathneus, à la dernière. Tous ceux-ci portent le nom de Vacans, parce qu'ils n'ont d'autre soin que de gouverner la so-

ciété (1). Leur fonction est de juger des affaires, de rendre la justice aux Juifs du pays tous les jours de la semaine, excepté le second jour, qu'ils viennent tous ensemble devant le grand Samuel, premier en chef, qui, avec ces dix vacans et chefs d'assemblées, satisfait à quiconque demande son droit. Cependant ils ont encore au-dessus d'eux Daniel, fils Hhasdai, appelé le conducteur de la captivité, qui a un livre de sa généalogie qui fait voir qu'elle descend de David. Les Juifs l'appellent notre Seigneur et le conducteur des captifs. De même les Ismaélites disent, quand ils parlent de lui, notre Seigneur, fils de David. Son autorité est grande dans toutes les assemblées des Israélites, sous la protection du prince des croyans, ou seigneur des Ismaélites. Ce seigneur a fait un décret muni de son sceau, par lequel il lui donne, aussi bien qu'à sa postérité, tout pouvoir sur toutes les assemblées des Israélites en tout ce qui regarderoit la juridiction de sa loi. Il a ordonné aussi, tant aux Juifs qu'aux Ismaélites, de se lever par respect devant lui, et de le saluer. Le même commandement est fait à tous les autres peuples de quelque croyance qu'ils soient. Qui fera le contraire doit être puni de cent coups de bâton. Lorsque ce Daniel sort pour aller voir le roi, il est accompagné d'un grand

(1) En matière de religion; comme le patriarche des Grecs fait à présent, sous le turc, à l'égard de ceux de sa créance.

nombre de cavaliers tant Juifs que Gentils, qui ont à leur tête un homme qui crie : *Préparez le chemin au Seigneur, le fils de David, comme il est juste.* Pour lui, il paraît à cheval revêtu de vêtemens de soie relevés en broderie à la phrygienne. Sa tête est ornée d'une grande tiare qu'un voile blanc couvre, et autour du voile, il porte une riche chaîne. C'est de lui que dépendent tous les colléges ou assemblées que les Israélites ont dans le pays de Babylone, en Perse, à Charsan et à Leba, nommée aujourd'hui Aliman, comme aussi à Diarbeich, dans toute la Mésopotamie, dans la province de Rut, dont les habitans demeurent sur la montagne d'Ararat, aussi bien que dans le pays des Alains, renfermé de hautes montagnes, où on ne sauroit entrer et dont on ne peut sortir que par des portes de fer qu'Alexandre y plaça : outre encore les autres synagogues qui sont en Syrie parmi les Thogarmans ou les Turcs, jusques aux montagnes d'Asna : de même que chez les Gergéniens, et ceux qui sont voisins de la rivière Ghihon.

Les Gergéniens sont les mêmes que les Géorgiens, peuples qui ont quelque teinture de christianisme; enfin toutes celles qui se trouvent aux extrémités des régions les plus excellentes, jusque même dans l'Inde. C'est de l'autorité et par le pouvoir reçu de ce prince des captifs, que les assemblées et synagogues de toutes les nations du monde s'élisent

chacune un chef et un prédicateur, lequel après avoir été élu doit venir recevoir l'imposition de ses mains, pour être confirmé dans sa charge. De là vient que ceux qui ont été choisis lui apportent des présens de toutes les parties de la terre. Ses revenus sont très-considérables; outre ceux qu'il retire des terres, des jardins et des vergers qu'il possède en grand nombre en Babylone par droit d'héritage, il a encore des maisons qu'il loue au public avec d'autres qui servent au négoce des Juifs qui lui en paient la rente, et son pouvoir est si bien appuyé que personne n'oseroit lui faire de tort ni de violence. De plus, il y a un certain droit qu'il tire tous les ans des marchés aussi bien que de tous les marchands du pays, sans compter le tribut qu'il reçoit de toutes les différentes régions du monde. C'est un homme fort versé dans les livres sacrés aussi bien que dans les autres sciences, et il nourrit tous les jours un grand nombre d'Israélites. Quand il arrive que quelqu'un de sa famille est établi chef de la captivité, il fait présent d'une grande somme d'argent au roi, aussi bien qu'aux grands et aux magistrats. Au jour que le roi lui impose les mains pour marque de l'autorité et du commandement qu'il lui accorde, on lui prépare le second chariot du roi, avec tous les ornemens qui en dépendent, sur lequel il monte, et est reconduit du palais chez lui en grande pompe au son des tambours et des flûtes. Après quoi il fait lui-même

l'imposition des mains sur ceux de l'assemblée. Les Juifs qui habitent cette capitale font profession de la sagesse, dont ils sont les disciples (1), et ont de grandes richesses. On compte vingt-huit synagogues, tant dans Bagdad, que dans le faubourg qui est au-delà du Tigre, qui a son cours au travers de la ville. Mais la grande synagogue, qui appartient à ce chef de la captivité, est construite de marbre marqué de toutes les plus belles couleurs et enrichi d'argent. Et sur les colonnes on y a gravé en lettres d'or plusieurs versets des psaumes. Il y a devant l'arche, qui contient les livres sacrés, dix rangs de siéges dont les marches sont de marbre; le plus élevé est pour le chef de la captivité avec les plus éminens de la famille de David. Bagdad est une grande ville où il y a une forteresse défendue d'une muraille qui a trois milles de tour. Pour ce qui regarde la contrée, c'est la plus abondante de toute la terre de Senaar en beaux jardins aussi bien qu'en arbres fruitiers de toutes les espèces les plus excellentes; elle est le rendez-vous de tous les négocians du monde, et comme une pépinière d'hommes doctes, de philosophes et de gens savans non-seulement dans les mathématiques, mais encore dans les sciences de l'astrologie et de la cabale.

(1) C'est ainsi que Benjamin appelle ceux qui étudient sous les rabbins et qui apprennent le *Talmud*.

Après être parti de là, je vins en deux jours à Géhiaga, connue autrefois sous le nom de Resen, et qui étoit de ce temps là très-considérable. Les Juifs, qui y sont à peu près cinq mille, y ont une grande synagogue avec un cimetière qui la joint, où il y a une voûte que les sépulcres de plusieurs anciens docteurs rendent fort célèbre. En un jour je me rendis à l'ancienne Babel, qui avait trente milles de circuit, mais qui est entièrement ruinée. Il y reste encore des ruines du palais de Nabuchodonosor, qui sont inaccessibles à cause que c'est un repaire de dragons et de toutes sortes de bêtes venimeuses. Il n'y a pas plus de vingt mille pas de là au lieu où habitent vingt mille Juifs, qui y ont des synagogues pour y prier, ce qu'ils font aussi dans le plus haut appartement que Daniel fit bâtir de pierres de taille aussi bien que de briques, ainsi que l'étoit le temple et le palais de Nabuchodonosor avec la fournaise ardente où Ananias, Misael et Azarias furent jetés. Toutes ces choses sont vues dans la vallée connue de tout le monde. De ce lieu on fait quinze milles pour arriver à Hhilan. Dix mille Israélites y sont divisés en quatre synagogues, dont une est celle de Mair, qui y est enterré, auprès de laquelle on voit les sépulcres du grand Zéphiri, fils d'Hama, et du grand Maar. Les Juifs s'y assemblent tous les jours pour y prier. Le chemin est de quatre milles pour aller à la tour qu'on avoit commencé à bâtir au temps

de la division des langues, et qui étoit construite de cette sorte de brique (1) qu'on appelle en Arabe Lagzar. Le fondement avoit deux milles de long; les murailles étoient larges de deux cent quarante coudées, et vers le centre, de cent longueurs de roseau. Il y avoit des chemins de dix coudées de large, qui s'élevoient d'une manière spirale tout au haut de l'édifice, où, étant monté, on découvroit vingt milles à la ronde, d'autant plus que le pays est fort étendu et très-uni. Mais ce bâtiment a été consumé du feu du ciel, et est détruit jusqu'à la partie la plus basse. A une demi-journée de là, on trouve Naphahh, avec deux cents Juifs et une synagogue de ce grand Isaac surnommé Naphheus, qui a sa sépulture vis à vis. Trois lieues par delà, est la synagogue du prophète Ezéchiel, près de l'Euphrate. De l'autre côté, dans le même lieu, il y a soixante tours, et entre chaque tour, une synagogue. A l'entrée de la première on voit la représentation de l'arche où sont les livres sacrés, et derrière la synagogue est le monument d'Ezéchiel, fils de Buz le prêtre, sous une grande et belle voûte que Jéchonias fit faire dans le temps qu'il fut suivi de trente cinq mille hommes, après avoir été délivré de prison par le roi Evil-mérodak. On trouve ce lieu entre la rivière Co-

(1) De huit pouces de large, six d'épaisseur, et douze de long.

bar et l'Euphrate. Jéchonias, aussi bien que ceux qui l'accompagnèrent, y sont représentés sur les murailles, Jéchonias à la tête, et Ezéchiel le dernier. C'est un endroit pour lequel on a eu jusqu'ici beaucoup de respect. On s'y assemble en un certain temps pour y prier depuis le commencement de l'année jusqu'à la fête des expiations, qu'on célèbre avec beaucoup de joie. Le même prince, qu'on appelle le chef de la captivité, y vient de Bagdad avec les chefs respectifs des autres assemblées. Ils demeurent sous des tentes qui sont dressées en plusieurs endroits de la campagne, jusqu'à vingt-deux milles à l'entour. De plus les marchands Arabes s'y rendent, et on y tient une grande foire qui est fort pleine de monde. On expose en ce temps là ce grand livre si fameux tant pour son autorité que pour son antiquité, écrit par le prophète Ezéchiel, dont on fait la lecture au jour des expiations. Une lampe brûle nuit et jour sur le tombeau d'Ezéchiel, depuis le temps qu'elle fut allumée par le même prophète, et qu'on a soin d'entretenir d'huile et de mèche. On voit aussi dans le même endroit un certain édifice sacré par les livres dont il est rempli, et qui ont été conservés depuis le temps de la première maison aussi bien que de la seconde; car c'est la coutume, et cela a toujours été, que tous ceux qui n'ont point d'enfans y consacrent tous leurs livres. D'ailleurs les Juifs qui viennent de Médie et de Perse, pour y offrir

leurs prières, le font dans la synagogue du prophète Ezéchiel, tant pour eux que pour ceux de leur pays.

Les plus grands d'entre les Ismaélites font aussi la même chose, ayant beaucoup de vénération pour Ezéchiel, et de respect pour sa mémoire. Le nom qu'ils donnent à ce lieu est en leur langue Darmélihha, c'est-à-dire Congrégation. Il n'y a pas jusqu'aux Arabes qui fréquentent cet endroit avec la même dévotion. A un demi-mille de ce lieu, sont les sépulcres d'Ananias, de Mizael et d'Azarias, couverts chacun de belles et grandes arcades. Quelque guerre qui arrive en ces lieux, il n'y a point de mortel qui ose y toucher, ni profaner la sainteté du lieu, qui est révéré tant par les Juifs que par les Ismaélites, à cause du prophète Ezéchiel. On fait trois milles pour se rendre à Alkotsonath, où habitent près de trois cents Juifs. Le grand Papha, Huna, le docteur Joseph de Sis, et Joseph, fils d'Hhama, y ont leurs sépultures, et chacun une synagogue qui est à l'opposite, où l'on va prier. Ghein Saptha est distante de trois lieues, lieu consacré par le sépulcre de Nahum, fils du prophète Elcuseus.

Une journée de chemin conduit à Capharle-Paras, que les sépulcres d'Hhssidai, de Ghakiba et de Dusa rendent célèbres. Une demi-journée de plus, on arrive à Capharméhamidbar, où les docteurs David, Juda, Kubéria, Séhora et Abba

sont enterrés. Une journée par de là, on trouve la rivière Liga avec le sépulcre du roi Sédéchias, dessous une grande arcade. Encore une journée, on vient à Rupha, ville illustre par le monument du roi Jéchonias, d'une belle construction; de l'autre côté, il y a une synagogue avec sept mille Juifs. Surie, que les anciens nommoient Mathasia, est à une demi-journée. C'est où les chefs de la captivité et les principaux des assemblées étoient au commencement. C'est aussi la sépulture du grand docteur Sarica, d'Haison son fils, de Saadias l'orateur, du prêtre Samuel, fils d'Hhophinus, du prophète Séphanias, fils de Chussus, fils de Godolias, et de plusieurs autres de la famille de David, principaux chefs de la captivité et des assemblées, qui demeuroient en ce lieu avant sa destruction. On est en deux jours à Séphitbib, ville située en Nahardagha, et en un demi-jour à Elnachar, autrement Pumbeditha sur le bord de l'Euphrate ; là on voit la synagogue de celui qu'on appeloit le Rabbin par excellence, et celui de Samuel avec leurs sépulcres auprès. De là on va par des déserts au pays de Séba, qui est appelée à présent la terre d'Aliman, qui borne du côté du septentrion la contrée de Sénaar, dont l'étendue toute déserte est de vingt journées de chemin. Je vins jusqu'au lieu habité par les Juifs qui sont nommés Récabites, ou les gens de Théma. Théma est le commencement de leur juridiction, et ils ont

Anna pour leur gouverneur. La ville de Théma est grande et bien fréquentée. Leur pays, qui est entre les montagnes septentrionales, est de quinze journées d'étendue. Il y a de belles villes et bien fortifiées, qui ne reconnoissent aucune autorité étrangère, d'où les habitans font des incursions auprès et au loin, pillant tous ceux qu'ils rencontrent dans les pays qu'ils traversent jusqu'à celui des Arabes qui sont ligués avec eux. Ces mêmes Arabes demeurent dans des tentes, changent d'habitations dans leurs déserts, et font des invasions sur toutes les terres d'Aliman pour y attraper quelque butin. Pour les Juifs dont nous parlons, ils cultivent les champs, entretiennent des pâturages, ont des troupeaux et du bétail, possèdent une contrée vaste et spacieuse, et de leur provenu, ils en donnent les décimes à l'usage des disciples de la sagesse, continuellement appliqués à l'étude et à l'exhortation, pleurant toujours sur Sion et sur Jérusalem, dans une perpétuelle abstinence de vin et de viande; leurs habits sont pauvres et déchirés, leur demeure est dans des antres et sous des chaumines; ils n'interrompent leurs jeûnes qu'au jour du sabbat, et implorent sans cesse la miséricorde de Dieu pour la délivrance d'Israel. C'est aussi la prière de tous les Juifs habitans de Théma et de Télimaas, où ils sont près de cent mille hommes (1). Entre

(1) Comme il l'a appris des autres Juifs.

ceux-ci, Salomon Hanassi, c'est-à-dire au-dessus des autres, avec son frère Hhanan Hanassi, est de la postérité du roi David, comme le livre qui en prouve la généalogie de siècle en siècle le fait voir clairement. Ils ne vont qu'avec des vêtemens déchirés, et jeûnent tous les ans en considération de tous les Juifs qui sont détenus en captivité. Il y a dans cette province environ quarante villes, deux cents bourgs et cent châteaux. Thenai est la principale ville, et le nombre des Juifs qui habitent dans les villes et autres lieux de cette contrée se peut monter à trois cent mille. D'ailleurs, la capitale est ceinte de larges murailles et d'un long circuit, en sorte que elle renferme des champs où on a la commodité de semer du blé, et d'en recueillir en abondance : outre les vergers, les jardins qui en rendent la demeure fort délicieuse. Salomon Hanassi y a un palais. Tilmaas n'est ni moins grande, ni moins belle, située entre deux hautes montagnes, avec de bonnes fortifications et cent mille Juifs qui y demeurent, entre lesquels il y en a de très-savans et de très-riches. Chabar est éloigné de Tilmaas de trois journées. On rapporte que ce sont ceux de Ruben, de Gad et de la demi-tribu de Manassès prise par Salmanasar, roi des Assyriens, et envoyés par lui en ce lieu, qui bâtirent ces villes si peuplées et si bien munies, d'où ils ont fait et font encore la guerre à tous les royaumes voisins, mais qu'aucune nation ne peut approcher

à cause des vastes déserts qu'une étendue de dix-huit journées rendent impénétrables. Chibar est une autre grande ville de cinquante mille habitans juifs, du nombre desquels il y en a quantité de très-savans et fort braves, qui viennent quelquefois aux mains tant avec les Babyloniens, que les peuples des parties septentrionales et les Elimanites, leurs voisins. Cet endroit est où commence l'Inde ou l'Indostan, et de cette ville des Juifs il faut faire vingt-cinq journées de chemin pour gagner la rivière Vira, qui coule au travers de la contrée d'Eliman, et qui est la demeure des trois mille Juifs. Après sept autres journées on rencontre Néasat avec sept mille Israélites, parmi lesquels Nédajan a la réputation d'un grand homme. De là à Bostan on emploie cinq journées. C'est une ville près du Tigre, où il y a mille Juifs, dont plusieurs s'étudient à la sagesse et possèdent de grandes richesses. La rivière de Samura en est éloignée de deux journées; une ville de même nom fait le commencement de la Perse, et sert de demeure à quinze cents Israélites. Ce lieu est célèbre à cause du sépulcre d'Esdras, scribe et prêtre, qui, allant en ambassade à Jérusalem auprès du roi Artaxerxes, mourut en cet endroit. Les anciens ont édifié devant son sépulcre une grande synagogue, et les Ismaélites ont aussi bâti de l'autre côté une maison de prière par la grande vénération qu'ils ont pour sa mémoire, ce qui est cause que les Juifs

sont fort aimés des Ismaélites qui y viennent pour prier. La traite est de quatre milles à Chuzsétham dans la contrée dite autrefois Elam, pays des Elamites. C'étoit une grande ville, mais dont la plus grande partie est détruite et déserte. On ne laisse pas de remarquer encore dans ses ruines Susan Habita, qui est un très-grand palais du roi Assuérus d'une très-belle architecture, dont il reste d'excellens morceaux qui en sont comme les échantillons. Il demeure dans cette ville sept mille Juifs, qui s'assemblent dans quatorze synagogues qu'ils y ont, devant une desquelles on voit le sépulcre de Daniel. Le Tigre traverse la ville aussi bien que le lieu habité par les Juifs. Ceux qui demeurent de ce côté du fleuve sont les plus riches, ils ont des marchés fournis de toutes sortes de marchandises et pleins de négoce; mais de l'autre, les moindres et les plus pauvres y demeurent; ils n'ont ni marchés, ni commerce, ni jardins. Piqués par là de jalousie, de voir prospérer les autres, ils ont cru que le voisinage du sépulcre de Daniel étoit la cause de leur opulence. C'est pourquoi ils leur ont fait la proposition qu'il leur fût permis de le transporter de l'autre côté; laquelle étant rejetée, on en vint à la dispute et après à la bataille. Ce différent, qui coûtoit toujours la vie à quelqu'un de part et d'autre, dura long-temps, jusqu'à ce qu'enfin les uns et les autres en étant las, firent cet accommodement que la tombe de Daniel seroit alterna-

tivement portée tous les ans à l'un et à l'autre côté, ce qui a été fait et réitéré pendant quelque temps. Entre ces entrefaites, Sénigar Saa, fils de Saa, vint en cette ville. Saa est empereur de toute la Perse, et commande à quarante-cinq royaumes. On l'appelle en arabe Sultan Alporas, c'est-à-dire grand roi de Perse. Son empire s'étend depuis l'embouchure du fleuve Samura jusqu'à la ville de Semarchoth, atteint jusqu'à la rivière Gozen, pénètre dans le pays Ghisbor, comprend les villes de Médie, les montagnes d'Hhapton, et parvient aux excellentes contrées où les animaux paissent parmi les bois dont les arbres distillent la myrrhe.

En un mot, l'étendue de tout son empire demande quatre mois et quatre jours pour le traverser. Lors donc que ce prince, qui demeura quelque temps dans la ville, s'aperçut un jour qu'on transportoit d'un côté à l'autre la tombe de Daniel, et qu'il vit une multitude de Juifs aussi bien que d'Ismaélites l'accompagner, il en demanda le sujet, et l'ayant connu, il jugea qu'il étoit indigne de souffrir une pareille irrévérence envers Daniel ; mais après avoir bien mesuré l'intervalle de part et d'autre, il fit renfermer la tombe dans une grande chasse de verre, suspendue justement au milieu par des chaînes d'airain qui étoient attachées à une grosse poutre : de plus il fit bâtir un grand temple consacré à l'usage d'une synagogue ouverte à tous les habitans de la terre, dont l'en-

trée n'est refusée à aucun homme, soit Juif, ou autre qui y veut faire sa prière. Cette même chasse se voit encore suspendue aujourd'hui de la même manière. L'empereur, non content de cela, publia un édit par lequel il étoit défendu de pêcher à un mille plus bas ou plus haut du lieu où la chasse pendoit, et cela par un respect religieux pour Daniel.

A mon départ de là, je pris la route de Robard-Bar, distante de trois journées, où je trouvai près de deux mille Juifs avec un grand nombre de professeurs de la sagesse, aussi bien que de gens très riches; mais ils y sont réduits en captivité sous la domination d'un prince étranger. Je mis encore deux journées pour me rendre à la rivière Vaanath, en un lieu qui est la demeure de quatre mille Juifs, et quatre autres pour arriver dans le pays de Molhhoath, dont les habitans ne suivent point la doctrine des Ismaélites : ils habitent de très-grandes montagnes, soumis à un vieillard qui a sa résidence dans la contrée Alchésisin. Les Israélites ont parmi eux deux colléges (1), et ils se joignent ensemble pour faire la guerre. Les hautes montagnes où ils se retirent les mettent à couvert du joug de la Perse; s'ils descendent de leurs montagnes, c'est pour courir sur les terres de leurs voisins, et ils y retournent après les avoir pillées, vivant sans craindre d'être attaqués ni

(1) Synagogues.

forcés par aucune puissance. Les Juifs qui demeurent parmi eux, sont du nombre des sages (1), et obéissent au chef de la captivité de Babylone. Le chemin à Gharian est de cinq journées, il y a vingt-cinq mille Juifs en ce lieu, où est la première de toutes les universités (2) que les habitants des montagnes Hhaphthon ont au nombre de plus de cent. La Médie y prend son commencement, et les Juifs qui l'habitent sont de la première captivité que le roi Salmanasar y conduisit. Leur langage est Chaldéen, et on voit parmi eux plusieurs amateurs de la sagesse. Ils sont voisins de la capitale, nommée Ghamaria, qui est du royaume de Perse, distante seulement d'une journée. Ceux de ce pays sont sous la domination du roi de Perse à qui ils payent le tribut. La loi qui règle le tribut dans tout le royaume des Ismaélites, est que chaque mâle au-dessus de quinze ans est obligé de donner chaque année une pièce d'or qu'ils appellent Amire de la valeur d'une morabetine et demie, pièce d'or d'Espagne. Il y eut, il y a douze ans, un certain nommé David Elroi de la ville de Ghamarie, qui avoit été disciple à Bagdad, d'Hasdai, chef de cette captivité, et du vénérable Jacob, chef de l'assemblée deLévi: cet homme, après être devenu fort savant dans la loi mosaïque aussi bien que dans les autres con-

(1) Rabbins.
(2) Synagogues.

noissances de Talmud, et très-versé dans la langue des Ismaélites, dans l'écriture et la cabale, se mit dans l'esprit de prendre les armes contre le roi de Perse, d'amasser les Juifs habitans des montagnes Hhaphthon pour faire la guerre à toutes les nations, et d'aller ensuite prendre d'assaut Jérusalem. Afin de mieux exécuter son dessein, il fit quelques faux miracles pour persuader les Juifs qu'il étoit envoyé de Dieu pour prendre Jérusalem, et les délivrer de la servitude; en sorte que plusieurs ajoutèrent foi à ses paroles, et lui donnèrent le nom de Messie. La renommée de ceci vint jusqu'aux oreilles du roi de Perse, qui l'envoya chercher pour discourir avec lui. Il l'alla trouver avec un courage intrépide, et interrogé s'il étoit le roi des Juifs, il l'assura avec beaucoup de fermeté; sur quoi le roi le fit prendre incontinent et jeter en une prison où ceux qui y sont envoyés par l'ordre du roi sont retenus toute leur vie. Cette ville est en Dabsthan proche du grand fleuve Gozen. Trois jours après le roi tint conseil avec les princes de sa cour et ses ministres d'état, pour délibérer sur ce nouveau remument des Juifs; voici que ce David parut tout à coup en leur présence, sans que personne eût contribué à le délivrer de sa prison : ce que le roi voyant avec admiration, lui demanda qui l'avoit amené là, ou l'avoit mis en liberté? « Ma sagesse, lui répondit-il, et mon savoir, je ne crains ni vous ni les vôtres. » Le roi s'écria : Saisissez cet homme :

mais les princes et les ministres répondirent qu'ils entendoient bien tous sa voix, mais qu'aucun d'eux ne pouvoit voir sa personne. Le roi fut si surpris de cet effet de sa sagesse, qu'il se tut d'étonnement; au lieu que David dit, parlant au roi: Voici la voie par où je commence, et il se mit à marcher devant le roi, qui alla après lui avec tous les grands qui le suivirent. Lorsqu'ils furent venus au bord du fleuve, David étendit sur les eaux son mouchoir et passa dessus, à la vue de tout le monde, étonné d'un tel prodige. Ce fut en vain qu'on essaya d'aller après dans de petits bateaux pour le prendre, et il n'y eut personne qui ne publiât qu'il ne se pouvoit trouver un pareil enchanteur dans tous les lieux de la terre. Mais pour David, ayant fait en un jour le chemin de dix journées, par la vertu du Nom inexplicable, il arriva à Elghamaraia, où il rapporta aux Juifs tout ce qui lui étoit arrivé, qui ne pouvoient trop admirer les merveilles de sa sagesse. Là-dessus, le roi de Perse envoya à Bagdad des messagers à Almir Almunad, souverain calife des Ismaélites, pour lui donner avis de cela et le prier de faire en sorte que le souverain chef de la captivité aussi bien que les principaux des assemblées détournassent David Elroi d'une entreprise si hardie; autrement, si on n'y prenoit point garde, il menaçoit tous les Juifs qui étoient dans son royaume d'une totale destruction. Toutes les universités

de Perse, frappées de la terreur de ces menaces, écrivirent sur le même sujet des lettres au grand chef de la captivité, et aux plus considérables des assemblées qui fussent à Bagdad; en voici la teneur: « Pourquoi nous verrez-vous mourir à » vos yeux nous et toutes les universités sujettes » de ce royaume? Réprimez, nous vous en conju- » rons, cet homme, de peur que le sang innocent » ne soit répandu. » Sur quoi le chef de la captivité et les autres chefs d'assemblées écrivirent à David en ces termes: « Nous voulons que vous » sachiez que le temps de notre délivrance n'est » pas encore venu, les signes que nous en atten- » dons ne paroissent pas encore. Un homme en- » flé du vent de ses propres desseins, n'est pas » l'homme fort que nous espérons. C'est pourquoi » vous en avertissant, nous vous enjoignons de » vous désister de la témérité de vos desseins et » de vos entreprises; sans quoi soyez rejeté de » tout Israel. » Ils dépêchèrent aussi des courriers à Zachée Hanassi, qui étoit dans la contrée d'Assur, à Joseph, surnommé le Voyant, à Butha Alpelech, qui y demeuroit, pour les avertir d'écrire fortement à David qu'il eût à se tenir en repos: ce qu'ils eurent soin de faire en diligence. Leurs remontrances furent inutiles. Il ne voulut point quitter la méchante voie où il avoit commencé à cheminer; jusques à ce qu'un certain roi des Torgamans, nommé Zinaldin, relevant du royaume de Perse, eut persuadé le beau-père

de David Elroi, par le moyen de dix mille pièces d'or qu'il lui envoya, de tuer son gendre, et de mettre ainsi fin à la vie d'un si méchant homme. Celui-là résolu de faire le coup, le perça de son épée chez lui dans le temps qu'il étoit couché : et telle fut le succès de ses desseins et de sa vaine sagesse. Sa mort n'apaisa point encore la colère où étoit le roi de Perse contre les Montagnards aussi bien que les autres Juifs ses sujets. Il fallut qu'ils implorassent, par des députés, l'assistance du chef de la captivité, qui alla lui-même trouver le roi, qu'il pacifia par la douceur et la sagesse de ses discours. Il sut si bien le confirmer, par un grand nombre de talens d'or qu'il lui donna, dans son ancienne débonnaireté, que toute la région fut rétablie dans un repos universel.

De ces montagnes, dont nous venons de faire mention, il y a dix journées de chemin à la grande et principale ville de toute la Médie, qui est Hhamdan, dans laquelle sont environ cinquante mille Israélites, et vis-à-vis, dans une synagogue qu'ils y ont, on voit les sépulcres de Mardochée aussi bien que d'Esther. Quatre journées plus outre, on trouve Tabaréthan, où les Juifs au nombre de quatre mille habitent le long de la rivière Gozen. Sept autres journées plus loin est Asbaham, ville très-spacieuse, et la capitale du royaume contenant dans son enceinte dix mille pas d'étendue. Le nombre des Israélites

qui y demeure est environ de quinze mille, ayant à leur tête le grand Salomon, qui a été établi par le chef de la captivité leur gouverneur, tant dans l'université de cette ville que dans toutes les autres places qui dépendent de la Perse. De là au bout de quatre journées de chemin j'arrivai à Siaphas, capitale de cette partie de la Perse, dont le royaume a tiré son nom. Il y a à Siaphas environ dix mille Juifs. Ginah en est à une distance de sept journées. La ville est d'une grande étendue, le long de la rivière Gozen, dans un pays vaste et uni. Le commerce l'a rendue fort célèbre par le concours de toutes les nations qui y abordent : il peut y avoir quelques huit mille Juifs. A l'extrémité du royaume est située la grande et fameuse ville Samarcant, cinq journées de chemin plus loin que Ginah : le nombre des Israélites qui y sont est de cinquante mille, entre lesquels Abdias Hanassi préside, et plusieurs sont considérables pour leur sagesse, aussi bien que pour leur opulence. On va en quatre journées à Tubot, ville capitale, et c'est dans les forêts d'alentour qu'on trouve l'animal qui fournit aux hommes le musc. Après avoir cheminé vingt-huit jours de suite, je gagnai les montagnes de Nisbon, penchantes de toute leur hauteur sur le fleuve Gozen, qui coule au bas. Ces montagnes, qui appartiennent au royaume de Perse, ont entre autres habitans beaucoup de Juifs. On rapporte qu'il y a quatre tribus d'Israel qui habitent

dans les villes de Nisbon ; savoir : Dan, Zabulon, Asser et Nepthali, lesquelles furent amenées du temps de la première captivité par le roi Salmanasar, selon qu'il est écrit, et il les amena en Lahhlahh et Habor, les montagnes de Gozen, montagnes de Médie. Leur région montagneuse, mais pleine de villes et de forteresses, comprend vingt journées de chemin, et le long de l'un de ces côtés, la rivière Gozen a son cours. Les habitans de ces lieux ne portent le joug d'aucune nation, mais ils ont un gouverneur qui les conduit, dont le nom est Joseph Amarca, le lévite. Ils ont parmi eux des sectateurs de la sagesse ; ils cultivent leurs champs, font la guerre d'intelligence avec ceux de Chus, et traversant les déserts, ils vont faire des expéditions jusques en Ethiopie : mais ils sont en amitié avec ces païens de Turquie qui adorent les vents et qui vivent dans des lieux déserts. Ces barbares ne mangent point de pain et ne boivent point de vin, mais se repaissent de la chair crue des animaux, lorsqu'elle est encore toute rouge de leur sang fumant, ou que le temps l'a desséchée ; quelquefois même ils dévorent sans autre façon les membres qu'ils ont arrachés d'une bête. Leur visage est sans nez et ils ont en la place deux trous par où ils respirent : ces mêmes peuples sont amis des Israélites. Mais il arriva, il y a quinze ans, qu'ils firent irruption avec une puissante armée où ils se rendirent maîtres de Rai, qu'ils passèrent au fil de l'épée,

et après avoir pillé les maisons et la campagne, ils en rapportèrent un grand butin dans leurs déserts. Le ravage qu'ils firent fut si grand que depuis plusieurs siècles on n'en avoit jamais vu ni entendu un pareil exemple. C'est pourquoi le roi de Perse, extrêmement irrité de la hardiesse de ces barbares qui avoient osé faire de son temps ce qu'ils n'avoient pas eu l'insolence d'entreprendre du temps de ses ancêtres, résolut de les détruire entièrement. Là-dessus, il fit lever toutes les troupes nécessaires à cette expédition; et ayant cherché quelque guide qui sût les lieux retirés de cette nation, il s'en présenta un qui assura être du même pays et en connoître toutes les demeures: de plus, comme à la demande qu'on lui fit de ce qu'il y avoit à faire pour cette expédition, il répondit qu'il étoit seulement nécessaire de faire provision de pain et d'eau pour quinze journées de chemin, qu'il falloit passer dans les déserts: on suivit son conseil. Mais quinze jours après tant les hommes que les bêtes vinrent à manquer de nourriture, sans connoître en quel lieu aller, ni découvrir aucune apparence de demeure. Le roi fit appeler le guide, à qui il reprocha de ne pas tenir la parole qu'il lui avoit donnée de lui montrer le chemin, et sur ce qu'il s'excusa de l'avoir manqué, il fut par ordre du roi mis à mort. Cependant une partie de l'armée étoit déjà périe de faim. C'est pourquoi il fut ordonné que chacun feroit part à son cama-

rade des provisions qu'il avoit, et qu'on partageroit à toutes les troupes ce qu'il y avoit de bêtes. De cette manière, après avoir erré treize autres jours par les déserts, on arriva enfin dans les montagnes de Nisbon, où les Juifs demeurent. L'armée de Perse se rafraîchit dans les jardins et les vergers qui sont en grand nombre dans ce lieu-là, aussi bien qu'auprès des fontaines qui y sont. C'étoit dans la saison que les fruits étoient mûrs. Ils mangeoient donc et vivoient de ce qu'ils trouvoient dans le pays, sans voir aucun homme qui se présentât à eux. Ils ne laissèrent pas de voir sur les montagnes quantité de villes et de tours, ce qui obligea le roi d'envoyer deux officiers pour s'informer quelle sorte de nation habitoit sur ces montagnes, et tâcher d'y passer en traversant la rivière soit à la nage ou en bateau. Ceux-ci trouvèrent un grand pont défendu de tours en bon état, dont l'entrée étoit fermée, et au-delà du pont il y avoit une grande ville. Ces deux hommes qu'on avoit envoyés à la découverte n'eurent pas plutôt crié devant le pont, qu'il parut un homme qui leur demanda ce qu'ils cherchoient et de quel part ils venoient ; mais ils ne s'entendirent point, qu'un interprête qui savoit la langue persienne ne fût venu. Alors ils firent connoître qu'ils étoient officiers du roi de Perse, qui les avoit envoyés pour apprendre qui ils étoient, et à quel prince ils obéissoient. L'interprète répondit, Nous sommes Juifs, et ne

sommes soumis à aucun roi, ni à aucun prince du monde, mais seulement à un certain qui a le principal commandement entre les Juifs. Sur les questions qu'on leur fit touchant les adorateurs des vents, qui sont des barbares de Turquie, ils répondirent : C'est une nation avec laquelle nous sommes en alliance. Quiconque a intention de leur nuire sache qu'il s'attaque à nous. De retour que ces deux officiers furent auprès du roi, ils lui firent le récit de tout ceci, dont il fut fort épouvanté. Or le lendemain ils envoyèrent offrir le combat au roi de Perse, qui dit qu'il n'étoit pas venu pour leur faire la guerre, mais aux idolâtres ses ennemis. Que s'ils vouloient combattre avec lui, il se vengeroit de cette insulte, en faisant tuer tous les Juifs qui habitoient dans son royaume : qu'il savoit que la situation du lieu les rendoit les plus forts, mais qu'il les prioit de ne point le molester ; de souffrir qu'il vînt à une bataille avec ses ennemis Copher Altorech, et de fournir des vivres à son armée. Sur cela les Juifs tinrent conseil, où il fut résolu, selon le bon plaisir des Israélites, d'acquiescer aux demandes du roi de Perse à la considération des Juifs qui étoient dans son royaume. Le roi donc fut reçu chez eux et entretenu quinze jours avec son armée très-honorablement. Mais pendant ce temps-là, ils firent savoir ceci par des exprès qu'ils envoyèrent à leurs alliés Copher Altorech. Aussitôt qu'ils en eurent avis, ils assemblèrent leurs trou-

pes pour aller attendre l'ennemi aux passages des montagnes. Favorisés par l'avantage du lieu, ils firent un si grand carnage des Perses qui vinrent les attaquer, qu'avec une poignée de monde ils furent défaits et obligés de s'en retourner dans leur pays. Il se trouva dans cette occasion un Juif de cette province, qui, ayant, sur les belles promesses d'un certain cavalier de Perse, suivi le roi dans son royaume, tomba dans la servitude sous ce même cavalier qui s'en rendit le maître. Mais un jour que ceux qui savoient le mieux tirer de l'arc s'exerçoient en présence du roi, on lui montra Moïse, comme le seul qui les surpassoit tous en adresse : ce qui donna lieu au roi de lui faire quelques demandes sur le sujet de son esclavage, dont il lui dit ouvertement la cause. La liberté lui fut sur le champ rendue; on le revêtit de vêtemens d'écarlate, et le roi le combla de bienfaits. Mais sollicité d'embrasser sa religion sous promesse de grandes richesses, et du gouvernement de la maison du roi, qu'on lui proposa, il refusa humblement de le faire. Le roi ne laissa pas de lui procurer une place chez le grand Salom, prince de l'université d'Aphahan, dont il épousa la fille avec le consentement du père. C'est ce même Moïse qui m'a raconté toute cette histoire.

Ayant quitté ces régions, je changeai ma route pour venir à Chevathaan, par où coule le Tigre, qui descendant de là va se rendre dans la mer de

l'Inde, après avoir formé dans son embouchure l'île de Nekrokin, qui comprend une étendue de six journées. Il n'y a qu'une fontaine; outre ses eaux, il ne s'en boit point d'autre que celle de pluie qu'on a soin de conserver au défaut des rivières qui y manquent. Quoiqu'on ne cultive point la terre de cette île, elle ne laisse pas d'être fort considérable, par le commerce des Indiens et de tous les insulaires de cette mer, aussi bien que des marchands de Senaar, d'Eliman et de Perse, qui y apportent de toutes sortes d'habits de soie et de pourpre, avec du chanvre, du lin, du coton, des indiennes, du froment, de l'orge, du mil, de l'avoine, et de tout en abondance. Il n'y a pas jusqu'aux légumes et autre nourriture qu'ils n'échangent entre eux et dont ils ne fassent trafic. Les marchands Indiens y transportent une grande quantité d'épiceries. Pour ceux de l'île, ils servent aux autres de facteurs aussi bien que d'interprètes; c'est l'unique moyen qu'ils ont pour vivre. J'ai trouvé en cet endroit quelques cinq cents Juifs. Une heureuse navigation de dix jours me porta de là à Kathiphan, où demeurent cinquante mille Juifs. C'est en ce lieu que se trouve le Bdellium, qui est un ouvrage merveilleux de la nature, fait de cette manière; le 24 du mois Nisan, il tombe sur la superficie des eaux une rosée que les habitans recueillent: après l'avoir renfermée, ils la jettent dans la mer, afin qu'elle aille au fond; mais au milieu du

mois Tisri, deux hommes descendent au fond de la mer, attachés à des cordes, qu'on retire après qu'ils ont ramassé de certains reptiles (1) qu'on ouvre, ou qu'on fend pour en tirer la pierre précieuse qui y est renfermée. Je continuai ma route qui fut de sept journées à Haalan ; c'est par où on entre dans le royaume de ceux qui adorent le soleil pour leur dieu, peuples de la postérité de Chus, fort adonnés à l'astrologie. Ils sont de couleur noire, sincères, d'une grande exactitude à garder leur foi tant à l'égard des promesses que des dépôts. C'est la coutume chez eux, qu'après avoir reçu dans leurs ports tous ceux qui y viennent des pays étrangers, on fait écrire par trois commis leurs noms qui sont portés au roi : cela fait, on les conduit eux-mêmes devant lui, qui leur promet sa protection pour toutes leurs marchandises, qu'il ordonne de débarquer dans la campagne, sans qu'il soit besoin de personne pour les garder. D'ailleurs, il a un gouverneur qui a son siége de justice, à qui on dénonce tout ce qui se trouve de perdu dans le pays, et par son moyen, il est facile à celui qui en est le maître de le recouvrer, lorsqu'il donne des marques certaines pour reconnoître ce qui lui appartient. Cette fidélité est observée universellement dans tout le royaume. Toute la région est sujette depuis Pâques jusqu'au commence-

(1) Huîtres où sont les perles.

ment de l'année, c'est-à-dire dans le printemps et l'été, à des chaleurs excessives. C'est pourquoi depuis la troisième heure du jour jusqu'au soir, tout le monde demeure renfermé dans sa maison. Mais après, chacun exerce sa profession et vaque à ses affaires pendant toute la nuit à la faveur des lanternes et des lampes qui sont allumées dans toutes les rues et places publiques; car il est impossible de le faire de jour à cause de l'extrême chaleur. Le poivre croît dans cette contrée aux arbres que les habitans plantent aux environs de toutes les villes. Chacun a ses propres jardins assignés et marqués de leurs bornes. Le poivre provient d'un arbrisseau fort petit, qui porte une semence blanche. Après l'avoir cueillie on la met dans des bassins, où on l'arrose d'eau chaude, et on l'expose au soleil, afin qu'étant desséchée et endurcie, elle se puisse mieux conserver; c'est ce qui la rend noire. On trouve dans le même endroit de la canelle, du gingembre et quantité d'autres sortes d'aromates. Ils n'enterrent point leurs morts, mais les ayant embaumés de diverses drogues et d'épiceries, ils les mettent sur des siéges couverts de rets faits avec une certaine distinction qu'on observe selon le rang des familles. En cet état, la chair avec les os se sèche et devient si roide qu'ils conservent la même ressemblance qu'ils avoient étant vivans, et que chacun de ceux qui sont en vie reconnoissent les ancêtres dont ils descendent en une ligne de plu-

sieurs siècles. Le soleil est le dieu qu'ils adorent sur des autels fort grands, qui sont en quantité hors de la ville dressés partout à un demi-mille à la ronde. Ceux de la ville sortent de bon matin, et vont pour assister au lever du soleil, auquel il y a sur des autels des images consacrées, d'une figure ronde, à la ressemblance de cet astre, qui tournent par art magique, à mesure qu'il se lève, avec beaucoup de bruit et de lumière comme s'ils étoient en feu. Ils portent tous à la main, les hommes aussi bien que les femmes, des encensoirs pour offrir leur encens au soleil, et de cette manière ils font voir leur extravagance. On trouve en tous les lieux de cette région des Juifs au nombre de mille familles d'une couleur aussi noire que les habitans mêmes. Ce sont gens candides et de probité, attachés à l'observation des commandemens et de la loi de Moïse, lisant les prophètes et assez entendus dans la connoissance du Talmud, aussi bien que des coutumes. Après avoir laissé ce pays, et une navigation de vingt-un jours, je descendis dans les îles Chénéray, dont les habitans, appelés Dugbün, adorent le feu. Les Juifs qui habitent parmi eux sont estimés vingt-trois mille. Ces Dugbüns ont, en chaque lieu, leurs prêtres consacrés aux superstitions de leurs temples. Ces mêmes prêtres sont les plus habiles du monde en fait d'enchantemens et de sortiléges. Devant chaque temple il y a un chant spacieux où brûle tous les jours un grand feu qu'ils nom-

ment Elbotha, et au travers duquel ils ont coutume de faire passer leurs enfans pour les y purifier. C'est aussi au milieu de ce bûcher qu'ils jettent les corps morts qui y sont consumés. Il arrive même que des nobles du pays s'y dévouent tout en vie, par un sacrifice qu'ils font de leur personne en grande solennité. Aussitôt que quelqu'un d'eux a signifié à ses parens et amis qu'il a la dévotion de l'entreprendre, il en est félicité avec beaucoup d'applaudissement, et tout le monde le salue de ces paroles : « Que vous êtes » heureux et que vous vous trouverez bien de » cette bonne action ». Le jour donc qu'il doit accomplir son vœu, il est d'abord régalé d'un grand festin, et ensuite conduit à cheval, s'il est riche : que s'il est pauvre, il est accompagné à pied de ses proches ou autres au bord du champ, d'où ayant pris sa course, il saute dans le feu. C'est alors que ses amis et ceux de sa famille commencent à danser avec de grands transports de joie, et à se divertir au son des tambours jusqu'à ce que le feu l'ait entièrement consumé. Deux jours après, deux des principaux prêtres vont en la maison du défunt, où ils commandent à ceux de sa famille de préparer la maison pour y recevoir leur père, qui doit y venir ce même jour, et leur déclarer ce qu'ils ont à faire. Là dessus, on fait venir de la ville quelques témoins, et voilà que Satan s'apparoît sous sa figure, à qui la femme et les enfans demandent, comment il

se trouve en l'autre monde. J'ai été, dit-il, à mes compagnons, qui n'ont point voulu me recevoir jusqu'à ce que j'aie payé à mes parens et amis ce que je leur dois. En même temps il partage ses biens à ses enfans, et leur commande non-seulement de satisfaire aux dettes de ses créanciers, mais encore de se faire payer de ses débiteurs. Après que les témoins ont couché par écrit ses ordres, il s'évanouit de leur présence. Par le moyen de cet artifice et la magie de leurs prêtres, qui savent ainsi autoriser leurs mensonges, ces peuples soutiennent fermement et croient leurs superstitions comme des vérités, s'estimant les plus heureux peuples de la terre. Pour aller de ces îles à Sin dans la Chine aux extrémités de l'orient, il faut être quarante jours sur la mer. Quelques-uns assurent que cette mer est un détroit sujet à de violentes tempêtes, que la planète Orion y excite avec tant de furie, qu'il est impossible à aucun navigateur de les surmonter ou d'en échapper, parce qu'elles entraînent les navires dans les endroits les plus resserrés de cette mer, d'où il est impossible de les retirer, et les vaisseaux y demeurent si long-temps, que les hommes, ayant consumé leurs vivres, y périssent, danger auquel on est souvent exposé. On a trouvé un moyen de l'éviter qui pourra faire plaisir à ceux qui auront la curiosité de le savoir. Voici de quelle manière on s'y prend. On a la précaution d'apporter dans le vaisseau des peaux

de veau, en aussi grand nombre qu'il y a d'hommes, qui, dans le temps que le vent les jette dans les endroits les plus périlleux de cette mer, se renferment avec leur épée chacun dans une de ces peaux qu'ils cousent d'une manière que l'eau n'y puisse entrer ; après quoi ils se roulent dans la mer. Les aigles, qui sont fort fréquens en cette région, et qu'on appelle des griffons, ne les ont pas plutôt aperçus, que, les prenant pour quelques bêtes, ils se lancent dessus et les transportent à terre, soit dans quelque vallée, ou sur quelque montagne. Mais lorsqu'ils sont prêts à arracher et manger leur proie, l'homme renfermé dans la peau, tue sans tarder le griffon de son épée. C'est de cette façon qu'une grande quantité se sauve.

De là, après un chemin de trois jours, on se met sur mer, où l'on est quinze jours pour arriver à Gingalan, qui est la demeure de mille Juifs ; mais il n'y en a point à Cholan, qui en est éloignée de sept jours de navigation. En douze jours je vins à Zébid, où il y en a fort peu. J'entrai en huit jours de chemin au milieu de l'Inde, qu'on nomme Baghdaan ou Ghéden, qui dépend de la région de Thélassar. C'est une contrée remplie de très-hautes montagnes, habitées par un grand nombre de Juifs qui ne sont sujets à aucune nation. Ils ont des villes et des tours bâties sur le sommet des montagnes, d'où descendant avec leurs forces, ils ravagent la contrée d'Hamagthan, autrement la Libye, qui est de la

domination d'Edom, et dont les habitans sont appelés Libyens. C'est contre ceux-là que les Juifs font la guerre, et chargés des dépouilles de leur pays qu'ils ruinent souvent, ils s'en retournent sur leurs montagnes, où aucun mortel n'oseroit les aller attaquer. Il y a beaucoup de ces Israélites, habitans de ces lieux, qui vont trafiquer en Perse aussi bien qu'en Egypte. De là à Azzuan, on fait un chemin de vingt journées par les déserts de Scheba, le long du fleuve Pisson, qui descend des montagnes d'Ethiopie.

Les Azzuanites ont un roi qui s'appelle en langue ismaélitique sultan Alhhabas. Une partie de ces peuples vivent en bêtes, paissant les herbes qu'ils trouvent sur les bords du fleuve Pisson. Leur manière d'aller nus et errans feroit croire qu'ils sont privés de la raison qui conduit les autres hommes. Ils n'observent pour l'acte de la génération aucune différence de personnes, se servant pour cela de la première qu'ils trouvent, sans considérer l'âge, la qualité, le respect, ou la proximité du sang. La région qu'ils habitent est très-chaude. Lorsque les autres Azzuanites tombent sur eux pour faire quelque proie, ils le font en exposant dans la campagne du pain de froment, des raisins et des figues sèches; car y accourant, ils les prennent aisément, et les amènent avec eux pour les vendre en Egypte ou dans les royaumes voisins. Et ce sont là ces esclaves noirs que tout le monde sait être de la

postérité de Cham. Du pays d'Azzuan il y a douze journées de chemin à Hhalavan, où l'on compte treize cents Juifs. Mais de là on fait en compagnie de marchands une traite de cinquante jours, au travers du désert appelé Tsahhara, jusqu'à Zévilan, qui est la même région, qu'on appelle Hhavila, sur les côtes de Guinée. Souvent il se trouve dans ce désert des montagnes de sable que le vent enlève et disperse avec tant de violence qu'elles accablent et font périr des troupes entières de voyageurs. Mais ceux qui peuvent échapper ces dangers reviennent chargés de richesses; car, outre le fer, l'airain, toutes sortes de fruits et de légumes, avec le sel qu'ils apportent, ils sont encore bien fournis d'or et de pierres précieuses. C'est une province d'Ethiopie qui porte le nom de Alhhabas, et est au couchant.

D'Alhhabas on vient en treize jours à Kits, ville capitale et le commencement du royaume d'Egypte, dans laquelle il y a environ trente mille Juifs. Il ne s'en trouve que vingt à Pium, distante de cinq journées. Cette ville étoit appelée autrefois Pithon. Il se voit encore quelques monumens des ouvrages d'architectures faits par nos ancêtres dans la construction des bâtimens de cette ville.

En quatre jours on fait le chemin à Misraim : c'est une grande ville située près du Nil, et qui a donné son nom à toute la région, où sont deux mille Juifs distribués en deux synagogues ; la

première, dite Saamin, qui est fréquentée par les uns sous le nom d'Israélites; la seconde, nommée Ghirhhakum, par les autres sous celui de Babyloniens. Ils sont distingués entre eux par l'ordre de la lecture qu'ils divisent différemment dans chaque synagogue, car les Babyloniens ont coutume de lire toutes les semaines les sections de la loi, selon l'ordre que l'on suit en Espagne; en sorte que chaque année ils achèvent de lire toute la loi; au lieu que les Israélites divisent chaque section en trois parties, et ne parcourent la loi que tous les trois ans. Les uns et les autres cependant, assemblés solennellement deux fois l'année, offrent ensemble leurs prières, savoir à la fête de la réjouissance de la loi aussi bien qu'à celle de sa publication.

Le plus grand entre les principaux, et qui tient le plus haut rang, c'est Nathanael, chef de l'assemblée. Il préside à toutes les universités d'Egypte, et c'est lui qui établit les maîtres aussi bien que les administrateurs des biens des synagogues. Il est encore un des premiers ministres du grand roi et des plus chéris qu'il ait à sa cour, qu'il tient dans le beau palais de Soan, qui est à Misraim, ville capitale de tous les Arabes. Le nom du Roi est Amir Almumanin Eli, fils d'Abitaleb, et les habitans sont appelés Morédim, c'est-à-dire des rebelles; d'autant qu'ils se sont soustraits à l'obéissance de l'empereur des fidèles Abasidas, qui réside à Bagdad. De là vient

qu'il y a une perpétuelle dissension entre ces deux rois. Le premier a établi sa cour dans le palais de Soam, qui lui revenoit le plus, à cause de la situation du lieu. Il sort deux fois l'année de son palais, l'une au jour de leur Pâque, et l'autre au temps que le Nil sort de son lit. Quoique la place de Soan soit fortifiée de bonnes murailles, Misraim n'en a point du tout, mais d'un côté elle est environnée du Nil. C'est une grande ville bien pourvue de marchés aussi bien que d'auberges, et où se trouvent quantité de Juifs très-riches. Pour ce qui regarde le pays, on n'y vit jamais de pluie, de gelée, ni de neige, mais il y fait une chaleur excessive. Le Nil, qui s'enfle tous les ans dans le mois Elul, se répand sur toute la surface de la terre, qu'il couvre jusqu'à quinze journées de chemin, pendant deux mois de suite, Elul et Tisri, la rendant par ce moyen très-féconde. Les anciens ont eu cette précaution d'élever, dans l'île que le Nil forme, une colonne plus haute de douze coudées que les eaux n'ont coutume de monter. Que si ce fleuve croît à une hauteur qu'elle soit couverte, c'est un signe très-certain que toute la région sera à quinze journées de chemin inondée ; mais s'il ne vient qu'à la moitié, il n'y aura que la moitié du pays arrosé. Celui qui a la charge d'examiner cet accroissement le mesure tous les jours, et va au palais de Soan crier : *Dieu soit loué, le fleuve est haussé à telle hauteur*. L'accroissement se fait pendant

quinze jours, et quand l'eau couvre entièrement la colonne, on est assuré d'une grande abondance. Tous ceux qui ont des champs dans ce pays font creuser de grandes fosses qui restent remplies de poissons, le Nil venant à diminuer, dont les habitans se nourrissent, ou qu'ils salent pour vendre aux marchands qui les transportent autre part. Les poissons de ce fleuve sont si gras qu'on en fait de l'huile pour l'entretien des lampes. Quiconque mange des poissons ou boit des eaux du Nil, ne s'en trouve jamais mal, quelque excès qu'il en fasse. Car ces eaux ne servent pas seulement de breuvage, mais encore de médecine pour une trop grande réplétion. Les sentimens sur l'inondation du Nil ont été de tout temps partagés, mais l'opinion des Egyptiens est que, toutes les fois que cela arrive, il tombe de grandes pluies dans les régions qui sont au-dessus de l'Ethiopie, c'est-à-dire dans la terre d'Hhabas (1), que nous avons dit s'appeler aussi Hhavila.

Lorsqu'il n'arrive point d'inondation en Egypte, on n'y sème rien, d'où vient la stérilité et la famine. On ensemence les terres au mois de Marhhesuam (septembre), après que le Nil s'est retiré. Mais on sème l'orge au mois Adar (février), et le froment dans le mois suivant, nommé Nisan. Dans le même mois, les cerises sont mûres, et il

(1) Abissinie, dans la haute Ethiopie.

y a abondance d'amandes, de concombres, de citrouilles, de pois, de fèves, de lentilles, de toutes sortes d'herbages comme persil, asperges, laitues, coriandre, chicorée, choux et beaucoup de raisin. Enfin c'est une terre très-fertile et abondante en toutes choses, où les jardins et les vergers sont arrosés de lacs et de canaux remplis des eaux du Nil. En effet, ce fleuve, s'étendant jusqu'à la ville de Misraim, se divise en quatre principales branches, dont la première continuant son cours au travers de Damiète, appelée autrefois Caphtor, se rend à peu de distance de là à la mer.

La seconde y entre de même, après avoir arrosé de ses eaux la ville de Rasir, voisine d'Alexandrie. L'autre prend son cours vers le chemin qui conduit à la grande ville d'Asmon dans les confins d'Egypte. On rencontre, sur l'une et l'autre rive de chacune de ces branches du fleuve, un grand nombre de villes, de forteresses et de bourgades, où les voyageurs peuvent aller tant par terre que par eau. Il est impossible de trouver dans tout le monde un pays plus habité que l'est cette région, qui d'ailleurs consiste en de grandes plaines couvertes de tous les biens que la terre peut produire. La nouvelle Misraim est éloignée de deux lieues de l'ancienne Misraim, qui n'est plus qu'un désert. Il y reste cependant encore plusieurs vestiges d'anciennes murailles, aussi bien que de maisons, avec beau-

coup de monumens, des greniers bâtis par Joseph, qui sont encore sur pied. Il paroît aussi dans le même lieu une pyramide si artificieusement travaillée, qu'il n'y a rien dans le monde de semblable à cet ouvrage qu'on dit être un merveilleux effet de la magie. Pour ce qui est de ces greniers, ils furent bâtis d'une espèce de pierre et de ciment qui en a rendu la construction d'une solidité inébranlable. Hors des enceintes de la ville, il y a une ancienne synagogue qui porte le nom de notre bienheureux docteur Moïse, desservie encore aujourd'hui par un vieux disciple de la sagesse qui en est le ministre, qu'on appelle Alsich Abunetser, ce qui signifie le vieux père gardien. Le diamètre de cette ville ruinée est de trois milles, d'où on compte huit lieues à la contrée de Gossen. C'est la même que Bulzzir Zzelbizz, où il y a une grande ville de ce nom avec près de mille Juifs. A une demi-journée de là, j'arrivai à Ghizkal le Ghein al Zzemezz, ou autrement Raghmesses. On découvre dans les ruines de cette ville quelques restes des édifices de nos bienheureux pères, qui ont l'apparence de tours faites de briques. La traite est d'un jour entier à Al Bubug. Les Juifs y sont deux cents en nombre : il y en a autant à Manziphta, distante d'une demi-journée. De cette ville on fait quatre lieues pour venir à celle de Ramira, en laquelle il y a sept cents Juifs. De celle-ci on est cinq jours à se rendre à Lamhhala, qui n'a

que cinq cents Juifs. Après deux journées de chemin on gagne Alexandrie, qui a reçu son nom d'Alexandre de Macédoine, qui la rendit aussi considérable que nous lisons, par la force des murailles dont il la ceignit, et la beauté des maisons et des palais dont il l'orna. On voit hors de la ville l'académie d'Aristote, précepteur d'Alexandre : édifice d'une structure qui a une belle apparence, contenant vingt colléges, où l'on venoit de toutes les parties du monde pour apprendre la philosophie d'Aristote. Des colonnes de marbre distinguent un collége de l'autre. Outre que la ville est pleine au-dessus de très-beaux édifices, comme je l'ai dit, il y a encore au-dessous des arcades, sur lesquelles ils sont bâtis, des places souterraines d'où l'on peut venir sans être vu dans celles qui sont à découvert. Une de ces places cachées sous terre s'étend l'espace d'un mille, depuis la porte Résid jusqu'à celle du Port, d'où on a fait une chaussée qui avance un mille dans la mer, et sur la chaussée une tour fort haute, que les habitans du lieu appellent Magraah, et les Arabes, Magar Alexandria, c'est-à-dire le phare d'Alexandrie. On assure qu'Alexandre avoit placé sur le haut de cette tour une sorte de miroir dans lequel on pouvoit voir, à la distance de plus de cinq cents lieues, tous les vaisseaux de guerre qui venoient tant de la Grèce que des parties occidentales dans le dessein d'insulter l'Egypte. Avec cette précaution

elle fut long-temps défendue, jusqu'à ce que beaucoup après la mort d'Alexandre il arriva un navire dont le capitaine s'appeloit Sodorus, grec de nation, et homme aussi fin qu'intelligent. C'étoit du temps que les Grecs étoient assujettis aux Egyptiens. Ce Grec qui, selon le rapport qu'on en fait, avoit apporté avec soi un présent considérable tant en or et en argent qu'en une robe d'écarlate, jeta l'ancre devant cette tour, ainsi que tous les marchands qui abordoient en ce lieu avoient coutume de faire. Après avoir souvent invité et régalé le garde de la tour, aussi bien que tous ceux qui servoient sous lui, il le fit un jour boire avec ceux de sa suite plus que les autres fois; en sorte qu'étant tous ensevelis dans un profond sommeil, Sodorus profita de cette occasion. Il mit en pièces le miroir, et s'enfuit en Grèce avant que personne en eût connoissance. Depuis ce temps-là, les affaires des Egyptiens commencèrent à déchoir, parce que ceux d'Edom mirent en mer une flotte de grands et de petits vaisseaux, avec lesquels ils attaquèrent d'abord l'île de Crète et ensuite celle de Cypre, qui sont restées jusqu'aujourd'hui en la possession des Grecs; tout ce que les Egyptiens ont pu depuis tenter contre eux a été inutile. Quoi qu'il en soit, il est constant que cette tour a été jusqu'à présent d'un grand usage aux gens de mer, pour leur indiquer la route qu'ils doivent tenir; car de jour elle se fait voir jusqu'à

cent milles de loin, et de nuit le feu qu'on y tient allumé sert comme d'un grand flambeau à la faveur duquel les navigateurs sont sûrement conduits au port. Surtout, Alexandrie s'est rendue très-célèbre par le concours de toutes les nations que le commerce y attire. On y voit des peuples de tous les royaumes de la chrétienté. Il y en a qui viennent de Valence, de Toscane, de Lombardie, de l'Apulte, de Malcbi et de Sicile; d'autres de Cracovie, de Cordoue, d'Espagne, de Russie, d'Allemagne, de Suisse, de Danemarck, de Gelats et de Flandres; quelques-uns d'Hitar, de Normandie, de France, du Poitou, d'Angers, de Gascogne, d'Arragon et de Navarre. Il y en arrive aussi de la partie occidentale des Ismaélites, comme l'Andalouzie, Algarve, l'Afrique, et même l'Arabie; outre ceux qui sont du côté de l'Océan Indien vers Havila, la région des Abissins, et le reste de l'Ethiopie; sans oublier les Grecs aussi bien que les Turcs. Il y a dans cette ville un grand trafic d'épiceries qu'on y apporte de l'Inde et que les marchands chrétiens achètent. Chaque nation a dans cette grande ville de commerce ses magasins, ses marchés, et ses boutiques distinguées selon les marchandises qui sont de son négoce. Il se voit à Alexandrie, près du rivage de la mer, un sépulcre très-ancien, orné de toutes sortes de figures d'animaux et d'oiseaux, qui y sont représentés avec des caractères qu'aucun homme ne

sauroit ni lire ni déchiffrer, à cause de leur antiquité. Quelques-uns croient que c'est la sépulture d'un roi qui régnoit avant le déluge. La longueur du sépulcre est, selon la manière de mesurer des Espagnols, de cinq empans, qui est la distance du pouce au petit doigt quand on les étend, et sa largeur est de six de ces mesures. Les Israélites qui demeurent dans cette ville sont au nombre d'environ trois mille. D'Alexandrie à Damiète, le chemin est de deux journées entières, et il n'y a pas plus de deux cents Juifs. On rencontre à une demi-journée de là Sonbat, dont le lin que les habitans sèment est très-beau; ils en font des toiles qu'ils transportent dans tous les pays du monde. En quatre journées on se rend à Aila, autrefois Elim, que les Arabes qui habitent dans le désert ont à présent en leur possession. Deux journées de plus, on vient à Raphidim, habitée par des Arabes sans qu'il y ait aucun Juif; et encore une journée on est à la montagne de Sinaï, au sommet de laquelle il y a un monastère dont les moines s'appellent Syriens: mais aux pieds de la montagne on voit une grande forteresse, nommée le mont Sinaï, dont les habitans parlent chaldéen. Ils sont sous la domination des Egyptiens, la montagne n'étant éloignée de l'Egypte que de cinq journées. Il n'y en a qu'une du mont Sinaï à la mer rouge, qu'on nommoit anciennement Suph. Cette mer est une baie de l'Océan Indien qui regarde du côté de

Damiète. On va par cette baie en un jour à Tunis, qui s'appeloit autrefois Hhanas, où quarante Israélites demeurent. C'est là que se termine le royaume d'Egypte. Après une navigation de vingt jours, je fus porté à Messine, qui est l'entrée de la Sicile. Messine est située sur un détroit qui sépare l'île de Sicile de la Calabre. J'y trouvai environ vingt Juifs. Le terroir de cette île est d'une grande fertilité qui la fait abonder en toutes sortes de fruits qui croissent dans les jardins et les vergers dont elle est remplie. C'est le rendez-vous de tous les pélerins qui font le voyage de Jérusalem, à cause que le passage de là en Syrie est fort commode. Je fis en deux jours le chemin à Palerme, grande ville qui comprend deux milles de long aussi bien que de large. Il se voit dans cette ville un palais royal qui fut bâti par le roi Guillaume. Près de quinze cents Juifs demeurent en cette ville, avec un grand nombre tant de chrétiens que d'Ismaélites.

La contrée est arrosée de quantité de fontaines et de ruisseaux, produit beaucoup d'orge et de froment, a un grand nombre de jardins ; en sorte qu'il n'y en a point dans toute l'île de mieux cultivée : c'est pourquoi le roi y a toujours sa demeure. Il sourd au milieu de la ville une grande fontaine, qui forme un vivier, ou une piscine comme les Arabes l'appellent, ceinte de murailles et remplie de poissons de toutes les espèces. On voit sur ce vivier de petites nacelles peintes et

embellies d'or et d'argent qui appartiennent au roi, dont il se sert souvent pour s'y divertir avec les dames de sa cour. Le roi a aussi dans ses jardins un grand palais dont les murailles reluisent partout de l'or et de l'argent dont elles sont couvertes. Le pavé en est de toutes sortes de marbre, où la représentation de tout ce qui se voit dans le monde a été tracée en vermillon. Il ne se trouve en aucun endroit de la terre des édifices qui approchent de ceux de cette ville. Messine, comme je l'ai dit, est à l'entrée de l'île, où tous les peuples du monde abordent pour passer à Syracuse, à Catane, à Mazara, à Petalorian et à Trapane. Toute l'étendue de l'île est de six journées. C'est aux environs de Trapane qu'on trouve le corail, que les Arabes appellent en leur langue Almorgan. De Trapane on passe en trois jours à Rome, et en cinq on va par terre de Rome à Lucques. D'où ayant pris ma route par l'Apennin, Maurienne et les Alpes, j'arrivai en douze jours à Saint-Bernardin, qui est le commencement de l'Allemagne. Les assemblées que les Israélites ont en Allemagne sont toutes sur le Rhin, depuis Cologne, la première ville de l'empire, jusqu'à Susenbourg, qui est dans le pays qu'on appeloit autrefois Aschenas, à quinze journées de la première ville. Voici les villes d'Allemagne où il se trouve, aux environs de la Moselle, des synagogues toutes composées d'habiles gens, savoir : Coblentz, Andernach, Caub,

Creutznach, Bingen, Germesheim et Munster. C'est ainsi que les Israélites sont dispersés par toute la terre. Mais quiconque empêchera que les Israélites ne se rassemblent, ne verra jamais le signe qui paroîtra de leur félicité, et n'aura point de part au bonheur d'Israel. Le temps viendra que Dieu nous visitera dans notre captivité, et qu'il exaltera la corne de son Christ; alors chacun dira : « Je prêterai la main aux Juifs pour les » ramasser ensemble. » Au reste il y a dans toutes ces villes des colléges avec des disciples de la sagesse, qui aiment leurs frères, et ne parlent que de paix à ceux qui sont auprès d'eux aussi bien qu'aux autres qui viennent de loin. C'est avec joie qu'ils exercent envers les derniers l'hospitalité par la bonne chère qu'ils leur font, et cette douce consolation qu'ils leur donnent en disant : « Réjouissez-vous, mes frères, car le jour du sa- » lut arrivera en un clin d'œil : que si nous n'eus- » sions pas douté de son prompt avènement, » nous serions déjà rassemblés. » Cependant nous ne le pouvons avant que le temps d'allégresse ne soit arrivé, qu'on n'ait entendu la voix de la tourterelle, aussi bien que des ambassadeurs qui disent incessamment : *Que Dieu soit toujours magnifié.* D'ailleurs ils ont coutume de s'écrire des lettres par lesquelles ils se confirment mutuellement dans la doctrine de Moïse : ne cessant jamais de pleurer sur Sion, et de lamenter Jérusalem ; d'implorer la miséricorde de Dieu, et de vaquer à la prière,

revêtus d'habits lugubres, et observant une continuelle abstinence. Outre ces principales villes d'Allemagne pourvues de synagogues, dont nous avons fait mention, on trouve encore Strasbourg, Augsbourg, Mantern, Freising, Bamberg, Tsor et Regenspurch, sur les confins de l'empire, où l'on rencontre parmi les Juifs qui y habitent un grand nombre de gens riches, et faisant profession de la sagesse. Allant au-delà, on entre dans la Bohême, où est Prague, et d'où on se rend en Esclavonie, dont les habitans, appelés par les Juifs Cananéens, vendent leurs enfans à toutes les nations. Les Russiens font la même chose. L'étendue de ce royaume est fort grande, à la prendre depuis la porte de Prague jusqu'à celle de la grande ville Saint-Nicolas, autrement nommée Pinégo, qui est située à l'extrémité du royaume. Toute la région est pleine de montagnes et de forêts où se prennent les animaux qui ressemblent à la marte, et qu'on appelle zibelines. L'air y est si froid en hiver que les habitans ne peuvent en cette saison sortir de leurs maisons. C'est tout ce que nous avons à dire de la Russie. A mon retour de là, je me rendis en France, que les anciens appeloient Sarphat, et de la ville Alsodo, j'arrivai en six jours à Paris, la capitale du royaume, où le roi Louis a son palais. C'est là aussi qu'on voit des disciples de la sagesse les plus savans qu'il y ait dans tout le monde, qui s'appliquent jour et nuit

à étudier la loi, d'une grande affabilité envers les étrangers et d'une agréable société avec tous les Juifs leurs frères. Que le Dieu de miséricorde aie compassion d'eux aussi bien que de nous, et qu'il accomplisse à l'égard des uns et des autres ce qui est écrit : « Et si tu te convertis, le Sei-
» gneur ton Dieu te rassemblera du milieu de
» tous les peuples où il t'a dispersé. »

FIN DU VOYAGE DE BENJAMIN.

VOYAGES

TRÈS-CURIEUX

FAITS ET ÉCRITS PAR LES RR. PP.

JEAN DU PLAN CARPIN, CORDELIER,

ET N. ASCELIN, JACOBIN,

Envoyés en qualité de légats apostoliques et d'ambassadeurs de la part du pape Innocent IV, vers les Tartares et autres peuples orientaux.

AVERTISSEMENT

DE PIERRE BERGERON

SUR CES VOYAGES.

Pour une plus parfaite intelligence de ces voyages, il est bon de savoir que le pape Innocent IV, touché des grands ravages que les Tartares faisoient dans la chrétienté, se résolut d'envoyer deux sortes de religieux vers ces barbares, pour les prier de se désister de tant de maux qu'ils y causoient par leurs incursions, et les exhorter à recevoir la foi chrétienne.

Les premiers qu'il y envoya en 1246, de l'ordre de Saint-François, furent le frère Jean du Plan Carpin, et le frère Benoît, polonois, et les autres de l'ordre des Frères Prêcheurs, s'appeloient F. Ascelin, F. Simon de Saint-Quentin, Alexandre et Albert. Les deux religieux de Saint-François donnèrent la relation de leur voyage, que F. Vincent de Beauvais, jacobin, qui vivoit en ce temps là, a extraite et insérée dans son *Miroir historique*, où il a ajouté ce qu'il avoit appris de bouche du F. Simon de Saint-Quentin, pour suppléer à ce qui pouvoit y manquer.

Cet extrait du livre de Jean du Plan Carpin se voit au trente-deuxième livre du *Miroir historique*, du F. Vincent,

et en a été tiré par Reinerius Reineccius, qui l'a couché dans son grand recueil de l'*Histoire orientale*, l'an 1585. Nous avons conféré le tout avec un manuscrit entier de la bibliothèque de feu M. Petau, et l'avons trouvé assez conforme à l'original.

PRÉFACE

DE JEAN DU PLAN CARPIN.

A tous les fidèles chrétiens entre les mains de qui ce présent écrit parviendra, frère Jean du Plan Carpin, de l'ordre des Frères Mineurs, légat du Saint-Siége apostolique, envoyé ambassadeur aux Tartares et autres peuples d'Orient, leur désire la grâce de Dieu en cette vie, et la gloire en l'autre, avec la victoire sur tous leurs ennemis.

Ayant reçu commandement du Saint-Siége apostolique pour aller vers les Tartares et autres nations orientales, suivant la volonté de notre saint Père le Pape et du sacré collége des cardinaux, nous fîmes dessein d'aller premièrement vers les Tartares : car nous craignions de leur part quelque grand et éminent danger, dont toute l'Eglise de Dieu étoit menacée.

Et bien que nous eussions aussi assez de sujet d'appréhender pour nous-mêmes d'être massa-

crés par ces Tartares et autres peuples farouches, ou pour le moins d'être réduits en une rude servitude, et d'endurer toutes les incommodités de la faim, de la soif, du froid et du chaud, outre les injures et opprobres, que nous avons depuis assez éprouvés, avec tout ce qu'on peut souffrir de peines, hors la mort et l'esclavage; tout cela ne nous a point rebutés, et nous ne nous sommes aucunement épargnés, mais nous nous sommes résolus d'accomplir en toutes manières la volonté de notre bon Dieu, suivant le commandement du saint Père, afin de profiter en quelque chose aux chrétiens, et leur déclarer au moins la bonne volonté et intention de ceux qui nous avoient envoyés, de peur que les ennemis se jetant subitement en leurs pays, ne les surprissent au dépourvu; ainsi qu'il est arrivé déjà une autre fois, lorsque par les péchés des hommes ils ont fait tant de carnages et de maux parmi les peuples chrétiens. De sorte qu'à tout ce que nous avons mis ici par écrit pour votre profit, et vous garder, vous devez ajouter d'autant plus de foi, que nous ne vous disons rien que nous ne l'ayons ou vu nous-mêmes en l'espace de seize mois qu'a duré notre voyage parmi ces gens-là, ou que nous ne l'ayons appris de chrétiens dignes de foi, qui sont sous leur servitude. Aussi avions-nous ordre exprès du saint Père de nous infor-

mer et de voir soigneusement tout ce qui se passoit là, ainsi que nous avons fait le mieux qu'il nous a été possible, le frère Benoît, polonois, de notre ordre, et moi qui l'ai eu toujours pour compagnon inséparable en nos tribulations, aussi bien que pour notre interprète.

RELATION DU VOYAGE

DE JEAN DU PLAN CARPIN,

EN TARTARIE.

CHAPITRE PREMIER.

Frère Jean du Plan Carpin part d'Italie avec ses compagnons et arrive en Russie, où commence le pays des Tartares.

Nous partîmes par le commandement du Pape en l'an 1246 pour aller vers les Tartares, afin de pouvoir détourner l'orage prêt à tomber sur l'Eglise de Dieu. Nous arrivâmes premièrement en Bohême, dont le roi nous conseilla de prendre notre chemin par la Pologne et la Russie, d'autant qu'il avoit des parens assez proches en Pologne qui nous donneroient moyen d'entrer en Russie, et pour cela il nous donna des lettres avec des gens pour nous conduire et défrayer par tous ses états, jusqu'à ce que nous fussions venus auprès de son neveu Boleslaus, duc de Silésie, que nous

connoissions bien, et qui étoit de nos amis. Il nous fit recevoir avec la même bonté que son oncle par tout son pays, et de là nous fûmes vers Conrad, duc de Lantiscie (en Massovie), où de bonne fortune pour nous, nous rencontrâmes le seigneur Vasilic (Basile), duc de Russie, qui nous instruisit au sujet des Tartares, vers lesquels il avoit envoyé des ambassadeurs qui n'étoient pas encore de retour.

Ayant donc su là qu'il nous falloit porter des présens à ces Tartares pour en être bien reçus, nous fîmes acheter quelques peaux de castor, et d'autres animaux, sur les aumônes ui nous avoient été faites pour notre voyage. Ce qu'étant su par le duc Conrad de Cracovie et sa femme, par l'évêque du lieu, et quelques seigneurs et gentilshommes du pays, ils nous firent donner force autre pelleterie. Le duc Basile, à la prière du duc de Cracovie, de l'évêque et des barons du pays, nous mena chez lui, où il nous fit reposer quelques jours, nous défrayant de tout ce que nous pouvions avoir besoin. Nous le priâmes de faire venir ses évêques, auxquels nous fîmes la lecture des lettres de sa Sainteté, qui les exhortoit de retourner à l'union de la sainte Eglise catholique, et nous nous employâmes à les y convier, et le duc aussi. Mais d'autant que le duc Daniel, frère de Basile, n'étoit pas là, mais qu'il étoit allé vers Bathy, ils ne peuvent nous faire aucune réponse là dessus.

Après cela, ce Basile nous fit conduire par un des siens jusqu'à Kiovie, capitale de Russie; mais ce ne fut pas sans péril de la vie, à cause des Lituaniens, qui faisoient d'ordinaire des courses dans la Russie, et principalement aux endroits par où nous avions à passer; car pour les Ruthènes, ou Russiens, nous n'avions rien à craindre à cause du guide que nous avions, et aussi que la plupart d'eux avoient été tués ou emmenés par les Tartares. Etant arrivés à Danilon, nous y tombâmes malades à l'extrémité, après quoi, étant un peu mieux, nous ne laissâmes pas de nous mettre en chariot par des neiges et de grandes froidures, et enfin d'arriver à Kiovie. Là nous eûmes avis que si nous nous servions des chevaux que nous avions amenés pour ce voyage de Tartarie, ils pourroient bien mourir tous de faim par les neiges, à cause qu'ils n'avoient pas l'adresse de chercher l'herbe dessous comme font les chevaux tartares, et que là il ne se trouvoit ni foin, ni paille, ou autre fourrage. Sur quoi nous résolûmes de laisser là nos chevaux, avec deux garçons pour en avoir le soin et les panser, et prîmes des chevaux de louage avec des guides. Le second jour après la Chandeleur, nous partîmes en cet équipage, et arrivâmes au premier village de Tartarie, nommé Canove, dont le gouverneur nous fit donner d'autres chevaux et guides, jusqu'à un autre village où nous trouvâmes un capitaine nommé Micheas, homme

très-méchant, et grand trompeur; mais nous l'adoucîmes tellement à force de présens, qu'il nous fit conduire jusqu'au premier logement des Tartares.

CHAPITRE II.

De quelle manière ils furent reçus par les Tartares.

Etant arrivés là le premier vendredi de carême sur le soir, les Tartares tous armés se vinrent jeter furieusement en notre logement, demandant quels gens nous étions, et leur ayant répondu que nous étions ambassadeurs du Pape, après avoir reçu quelques vivres de nous, ils se retirèrent. Etant partis le matin, les principaux d'entre eux coururent après nous, s'enquérant pourquoi nous venions vers eux, et quelle affaire nous avions : nous leur répondîmes, « que nous venions de la part du Pape, qui est le père et » seigneur de tous les chrétiens, qui nous avoit » envoyés vers les Tartares et leurs princes pour » faire la paix entre eux et les chrétiens, et les » prioit par ses lettres de vouloir recevoir la foi de » Jésus-Christ, qui étoit le seul moyen de se » sauver; qu'il s'étonnoit fort du grand massacre » qu'ils faisoient des chrétiens, et principalement » des Hongrois et Polonois, qui lui sont sujets, » vu qu'ils ne les avoient offensés en rien, et » qu'ainsi il les prioit et exhortoit de s'abstenir » dorénavant de ces excès de cruauté, et de faire

» pénitence du passé; qu'ils voulussent aussi l'a-
» vertir de leur intention en cela, et en toute
» autre chose qu'ils voudroient faire. »

Ayant entendu tout cela de nous, ils nous dirent qu'ils nous vouloient donner des chevaux et des guides pour nous mener vers Corrensa, puis nous demandèrent quelques présens que nous leur donnâmes. Ayant donc monté sur leurs chevaux, nous nous mîmes en chemin; mais eux allant plus vîte que nous, ils envoyèrent un des leurs devant avertir leur chef de notre venue, et de ce que nous leur avions dit. Ce chef ou duc commande à tous ceux qui sont établis en garde contre tous les peuples d'Occident, pour empêcher qu'ils ne viennent les surprendre à l'improviste; on dit qu'il a bien soixante mille hommes de guerre sous son commandement.

Etant arrivés en cette cour, Corrensa nous fit donner logement un peu loin de lui, puis nous envoya demander avec quels présens nous voulions lui faire la révérence; nous leur répondîmes que sa Sainte té n'en envoyoit aucuns, parce qu'il n'avoit pas cru que nous pussions arriver jusqu'à lui; que nous avions en effet passé par des lieux fort périlleux; que toutefois de ce peu que nous avions pour vivre, par la grâce de Dieu et du Pape notre maître, nous lui en ferions volontiers un présent d'honneur. Ce qu'ayant reçu, ils nous conduisirent en la horde ou tente de Corrensa, et nous fûmes avertis de nous incli-

ner par trois fois sur le genou gauche devant la porte de la tente, et de nous garder bien de toucher du pied le seuil de la porte en entrant.

Etant entrés, il nous fallut, les genoux en terre, dire en la présence de Corrensa et des principaux de la cour les mêmes choses que nous avions déjà dites auparavant. Nous lui présentâmes aussi les lettres de sa Sainteté; mais notre truchement, que nous avions amené de Kiovie, n'étoit pas assez capable pour interpréter tout, et il n'y en avoit point là d'autre qui le sût faire. Après cela on nous fit donner des chevaux avec trois Tartares, pour nous conduire vers le prince Bathy, qui est le plus puissant entre eux après l'empereur, et auquel tous les autres obéissent.

Nous partîmes le premier lundi de Carême, et allâmes à grandes journées, tant de jour que de nuit, au grand trot, car nous changions de chevaux trois et quatre fois le jour, tant que nous arrivâmes vers Bathy le mercredi saint. Nous traversâmes tout le pays des Comans, qui est en une plaine par où passent quatre grandes rivières. La première, Niéper, le long de laquelle, du côté de la Russie, se tenoient Corrensa, et Montii, qui est un autre chef plus grand, de l'autre côté de la campagne. La seconde, Don, où étoit un autre prince nommé Tirbon, qui avoit épousé une sœur de Bathy. La troisième, Volga, fort grande, là où campe Bathy. La quatrième, Isaac, là où de part et d'autre sont deux au-

tres colonels. Tous ces chefs en hiver descendent vers la mer, et en été le long de ces rivières, retournent aux montagnes. Cette mer est la grande mer d'où sort le bras de Saint-George, qui est vers Constantinople ; quant à ces rivières, elles sont toutes fort poissonneuses, et principalement le Volga, et les trois premières entrent en la mer de Grèce, dite la Grande Mer. Or, nous cheminâmes plusieurs jours sur le Niéper, qui étoit glacé, et de même le long des rivages glacés de la mer de Grèce avec assez de danger. Car elle gèle le long des bords plus de trois lieues avant; mais avant que nous arrivassions vers Bathy, il avoit eu déjà avis par deux Tartares de nos guides de tout ce que nous avions dit à Corrensa.

CHAPITRE III.

De leur réception par le prince Bathy.

Etant venus vers Bathy aux confins du pays des Comans, nous fûmes logés bien une lieue loin de ses tentes et de sa cour; et comme on nous menoit vers lui, on nous avertit qu'il nous falloit passer entre deux feux, ce que nous ne voulions faire en aucune façon; mais ils nous dirent que nous ne devions faire aucune difficulté de cela, car ce n'étoit qu'afin que si par hasard nous avions quelque mauvais dessein contre leur maître et seigneur, ou si nous portions quelque

venin, le feu pût emporter tout cela; ce que nous leur accordâmes pour ce sujet-là, et pour ôter tout soupçon de nous. Etant arrivés à sa horde ou tente, un de ses officiers et intendant, nommé Eldegay, nous demanda de quels présens nous le voulions régaler; nous lui répondîmes le même qu'à Corrensa. Et ayant reçu nos présens, et entendu les motifs de notre voyage, ils nous firent entrer dans la tente du prince, avec la révérence accoutumée, et l'avis de ne toucher le seuil de la porte; puis nous proposâmes ce que nous avions à dire, et lui présentâmes nos lettres, le priant que quelque interprête nous fût donné pour les faire entendre. Ce qui fut fait le jour de la Parasceve, ou du vendredi saint, et nos lettres furent traduites en langue esclavonne, arabique et tartare. Ce qui fut présenté à Bathy, qui lut et remarqua tout fort attentivement. Puis nous fûmes ramenés à notre logement, mais ils ne nous donnèrent pour tout manger qu'une petite écuellée de millet pour une fois, et cela ne fut que la première nuit que nous arrivâmes.

Ce prince Bathy tient une grande et magnifique cour, et a tous ses officiers, ainsi que l'empereur même. Il est assis en un lieu élevé comme un trône, avec une de ses femmes, et tous ses frères, enfans et autres grands seigneurs, sont assis sur un banc au milieu, et le reste est assis par terre derrière eux, les hommes à droite, et

les femmes à gauche. Ses tentes sont de fine toile de lin, et fort grandes, elles avoient été autrefois au roi de Hongrie. Personne n'a la hardiesse d'entrer en sa tente, excepté sa famille, s'il n'y est appelé, quelque grand et puissant qu'il soit, à moins qu'on sache qu'il le veuille. Nous fûmes assis à la gauche, comme sont tous les ambassadeurs, en allant; mais quand nous retournâmes de la cour de leur empereur, on nous mit toujours à la droite.

On met au milieu une table proche la porte de la tente, et on pose dessus le boire dans des coupes d'or et d'argent. Et jamais Bathy ou autre seigneur tartare ne boit, principalement en public, qu'il n'y ait quelqu'un qui chante et joue de quelque instrument. Et quand il va à cheval, on lui porte toujours un parasol sur la tête au bout d'une lance. Et le même se fait à tous les autres grands princes et seigneurs tartares et à leurs femmes aussi. Ce prince Bathy est assez affable aux siens, qui ne laissent pas pour cela de le craindre fort. Il est fort cruel en ses guerres, et plein de ruses et de stratagêmes; car ayant fait la guerre depuis long-temps, il y est assez expérimenté.

CHAPITRE IV.

Après avoir quitté Bathy ils passent par le pays des Comans et des Cangites.

Le samedi saint nous fûmes appelés à la cour, où l'intendant des affaires de Bathy nous fit entendre de sa part qu'il falloit que nous allassions vers l'empereur Cuyné, mais que quelques-uns des nôtres demeurassent, disant que c'étoit pour les renvoyer vers le Pape, auquel nous écrivîmes par eux, lui rendant raison de tout notre voyage. Mais comme ils retournoient par les terres du duc Montii, ils y furent arrêtés jusqu'à notre retour.

Le jour de Pâques ayant dit notre office, et mangé tellement quellement, nous partîmes avec les deux Tartares que Corrensa nous avoit fait donner pour guides : cette séparation d'avec les nôtres ne fut pas sans beaucoup de larmes de part et d'autre, ne sachant quelle bonne ou mauvaise issue auroit ce voyage que nous allions faire, et si nous allions à la vie ou à la mort. Cependant nous étions si foibles que nous ne pouvions presque nous tenir à cheval ; car tout ce carême là nous n'avions vécu que de millet, avec de l'eau et du sel ; et de même, en tous les autres jours de jeûne, et notre boisson n'avoit été que de la neige fondue sur le feu. Nous pas-

sions donc par la Comanie à cheval, fort vite, d'autant que nous avions des chevaux frais cinq à six fois le jour, si ce n'est lors que nous traversions les déserts ; car alors on nous donnoit des chevaux plus forts, et qui pussent durer au continuel travail. Et cela, depuis le commencement du carême jusqu'à huit jours après Pâques.

Ce pays de Comanie a immédiatement au Nord, après la Russie, les Morduins et Bilères, c'est-à-dire la grande Bulgarie ; les Bastarques, qui est la grande Hongrie, puis les Parosites et les Samogèdes, qu'on dit avoir la face de chien, qui sont sur les rivages déserts de l'Océan. Au Midi il a les Alains, les Circasses, les Gazares, la Grèce et Constantinople, et les terres des Iberiens, des Cathes et des Brutaques, qu'on tient être Juifs, et qui portent la tête toute rase. Puis le pays des Bythes, Georgiens, Arméniens et Turcs. A l'Occident est la Hongrie et la Russie. Mais ce pays de Comanie est grand et de longue étendue, dont les peuples ont été la plupart exterminés par les Tartares, les autres s'en sont fuis, et le reste est demeuré en servitude sous eux ; et même plusieurs qui étoient échappés se sont depuis venus remettre sous leur joug. De là nous passâmes au pays des Cangites, qui a disette d'eaux en beaucoup d'endroits, ce qui est cause qu'il y a peu d'habitans. De sorte que les gens de Jéroslaus, duc de Russie, passant par là pour aller en Tartarie, moururent la plupart de soif

dans ces déserts. Car en ce pays, et en celui de Comanie, nous trouvâmes encore plusieurs têtes et ossemens de morts épars çà et là comme des ordures.

Nous fûmes environ depuis l'octave de Pâques jusqu'à l'Ascension à traverser ce pays. Tous les habitans étoient paysans, et eux non plus que les Comans ne s'adonnent point au labourage des terres, mais vivent de leurs bestiaux seulement. Ils n'ont point de maisons bâties, mais ils n'habitent que sous des tentes. Les Tartares y ont tout détruit et ruiné, et tiennent tout ce pays et ceux qui y sont restés sous leur servitude.

CHAPITRE V.

Ils arrivent à la première horde de celui qui devoit être élu empereur.

Des Cangites nous entrâmes en la terre des Bisermins, qui parlent coman, mais tiennent la loi des Sarrasins. Nous y trouvâmes grand nombre de villes et de châteaux tout ruinés, et force villages désolés. Le Seigneur de ce pays étoit appelé l'Altisoldan (le grand Soudan), qui fut exterminé avec toute sa race par les Tartares. Ce pays a de très-grandes montagnes ; et du côté du midi, les villes de Jérusalem et de Baldach, et toute la terre des Sarrasins. Et un peu par delà, sur les confins, habitent deux princes Tartares, Buri et Cadan, fils de Thiadai, qui fut fils de

Cingis Cham. Du côté du Nord est le pays des Noirs Cathains et l'Océan, et là demeure Siban, frère de Bathy.

Nous cheminâmes par ce pays depuis l'Ascension jusqu'à l'octave de Saint-Jean ; puis nous entrâmes en la Nigra Cathaya, où l'empereur a bâti un palais, et là nous fûmes conviés à boire ; et celui qui y commandoit pour l'empereur fit danser devant nous deux de ses fils avec les principaux du lieu. Au sortir de là nous trouvâmes une petite mer, ou un grand lac, sur le bord duquel il y avoit une petite montagne, où l'on dit qu'est un certain trou par où il sort l'hiver de telles tempêtes et bourasques de vents, qu'il y a grand danger d'y passer alors. Et l'été même on y entend un grand bruit de vents, mais il en sort bien peu dehors. Nous cheminâmes plusieurs jours le long de cette mer, qui, bien que petite, a toutefois bon nombre d'îles, et nous la laissâmes à main droite.

En ce pays là habite Ordu, que nous avons dit être le plus ancien capitaine et duc des Tartares, et est la cour ou horde que son père avoit, et son palais est celui de l'une de ses femmes. Car la coutume des Tartares est que les lieux où les princes et seigneurs tiennent leur cour, ne se ruinent jamais, mais l'ordre entre eux est que quelqu'une de leurs femmes les gouverne, et on leur fait des présens comme aux seigneurs mêmes.

Nous arrivâmes donc à cette première cour de l'empereur, où il y avoit une de ses femmes.

CHAPITRE VI.

Leur arrivée à la cour de Cuyné, désigné empereur.

Etant arrivés là, nous ne fûmes point appelés à la cour, parce que nous n'avions pas vu encore l'empereur; mais ils nous laissèrent en notre tente, selon leur coutume, où nous fûmes bien servis de tout, et nous firent reposer là un jour tout entier sans sortir. De là passant outre, la veille de Saint-Pierre et Saint-Paul, nous entrâmes en la terre des Naimans, qui sont païens; et le jour de la fête il y tomba grande abondance de neige, et il y faisoit un très-grand froid. Le pays y est montagneux et excessivement froid, avec peu de campagnes. Ces deux nations susdites ne labourent ni ne cultivent point la terre; mais, à la mode des Tartares, ils habitoient sous des tentes qu'eux-mêmes avoient aussi abattues. Nous fûmes plusieurs journées à traverser ce pays-là, tant que nous entrâmes en celui des Mongales, qui sont les vrais Tartares. Nous employâmes trois semaines entières et plus à le passer, allant bien vite, et le jour de la Magdelaine nous parvînmes au lieu où étoit Cuyné, désigné empereur. Nous fîmes ce chemin en grande diligence, car nos guides avoient eu commandement de

nous y faire arriver bientôt, à cause que la cour y avoit été publiée solennellement plusieurs années auparavant, pour l'élection de l'empereur. Si bien que chaque jour nous nous levions de grand matin, et allions sans nous arrêter et sans rien manger jusqu'à la nuit, et quelquefois nous arrivions si tard que nous ne mangions rien le soir ; mais ce qui devoit être pour notre souper, on nous le donnoit le matin ; et nous changions souvent de chevaux, que nous faisions aller au grand trot, sans aucun relâche.

CHAPITRE VII.

Quelle fut la réception que Cuyné fit aux religieux.

Étant arrivés en la cour de Cuyné, il nous fit donner une tente, et défrayer, comme ils font aux Tartares mêmes, mais beaucoup mieux qu'à tous les autres ambassadeurs. Nous ne fûmes point appelés devant lui, à cause qu'il n'avoit pas encore été élu empereur, et qu'il ne se mêloit de rien. Et toutefois Bathy n'avoit pas laissé de lui envoyer par écrit tout ce que nous lui avions dit, et tout ce que nos lettres contenoient. Comme nous eûmes donc demeuré là cinq ou six jours, il nous envoya vers sa mère, là où se faisoit l'assemblée générale et solennelle. Nous trouvâmes là une tente de pourpre blanc si grande, qu'à notre avis elle étoit capable de

tenir plus de deux mille personnes. Et autour on avoit fait élever un échafaud ou une palissade de bois, remplie de diverses figures et peintures.

Etant donc là avec les Tartares qui nous conduisoient, nous vîmes une grande assemblée de ducs et princes qui y étoient venus de tous côtés avec leurs gens, et chacun étoit à cheval aux environs par les campagnes et collines. Le premier jour ils se vêtirent tous de pourpre blanc, au second de rouge, et ce fut alors que Cuyné vint en cette tente; le troisième jour ils s'habillèrent de pourpre violet, et le quatrième de très-fine écarlate, ou cramoisi. En cette palissade, proche de la tente, il y avoit deux grandes portes, par l'une desquelles devoit entrer l'empereur seulement; il n'y avoit point de gardes, encore qu'elle demeurât toute ouverte, d'autant que personne entrant ou sortant n'osoit passer par là; mais on entroit par l'autre, où il y avoit des gardes portant épées, arcs et flèches. De sorte que si quelqu'un s'approchoit de la tente au-delà des bornes qui avoient été posées, si on le pouvoit attraper il étoit battu, sinon on le tiroit à coups de flèches. Il y avoit là plusieurs seigneurs qui, aux harnois de leurs chevaux, portoient, à notre jugement, plus de vingt marcs d'argent.

Ainsi les chefs et ducs étoient au-dessous de la tente, où ils parloient ensemble, et traitoient de l'élection de l'empereur. Tout le reste du peu-

ple étoit au dehors de la palissade, attendant ce qui seroit résolu. Après ils se mirent à boire du lait de jument, ce qui dura jusqu'au soir, nous étonnant comment ils pouvoient tant boire. Puis ils nous firent entrer au-dedans, et nous donnèrent de la cervoise; parce que nous ne pouvions boire de ce lait. Ils pensoient nous faire ainsi beaucoup d'honneur, et nous convioient fortement à boire, ce que nous ne pouvions, pour n'y être pas accoutumés. Nous leur donnâmes à entendre que cela nous étoit importun et contraire, sur quoi ils cessèrent de nous en presser. Au-dehors étoient le duc Jeroslaus de Susdal, en Russie, et plusieurs autres seigneurs Kitayns et Solangues; puis deux fils du roi de Georgie, un ambassadeur du caliphe de Baldac, qui étoit soudan, et plusieurs autres soudans et amiraux des Sarrasins, et selon qu'on nous disoit, il y avoit plus de quatre mille de ces sortes d'ambassadeurs et députés, tant de ceux qui portoient des tributs et des présens, que des Soudans, ducs et autres seigneurs qui venoient ou se rendre eux-mêmes aux Tartares, ou leur prêter obéissance pour leurs maîtres. Ils étoient tous au-dehors de la palissade et de la tente, et on leur donnoit aussi à boire. Ils nous donnoient toujours le haut bout à nous et au duc Jeroslaus, quand nous étions tous ensemble en ce même lieu.

CHAPITRE VIII.

Comment Cuyné fut élu solennellement empereur.

Nous demeurâmes là environ un mois ; nous pensions bien que durant ce temps l'élection se feroit en cette assemblée, mais qu'elle n'y seroit pas publiée. Il y en avoit apparence, sur ce que Cuyné, sortant de sa tente, on chantoit devant lui, et quand il sortoit dehors on lui faisoit la révérence, avec de belles baguettes, ayant au bout une touffe de laine d'écarlate, ce qui ne se faisoit à autre duc ou prince quel qu'il fût. Cette cour solennelle est par eux appelée Syra Orda. Au partir de là, nous allâmes tous à cheval à trois ou quatre lieues de là, en un autre lieu ou en une belle plaine le long d'un ruisseau courant entre des montagnes. Il y avoit une autre tente préparée, qu'ils appeloient la horde dorée, car c'est là que Cuyné devoit être établi sur son trône au jour de l'Assomption ; mais à cause de la grande grêle et neige qui tomba ce jour-là, la cérémonie fut différée. Cette tente étoit fort riche, et appuyée sur des colonnes couvertes de lames d'or attachées avec des clous d'or. Le haut étoit couvert et tapissé d'écarlate par dedans, mais par le dehors d'autres étoffes.

Nous fûmes en ce lieu-là jusqu'à la Saint-Barthélemi, auquel temps il y eut une grande

assemblée de toutes parts, et chacun demeuroit la face tournée vers le midi. Quelques-uns d'eux demeuroient éloignés à un jet de pierre des autres, et faisoient incessamment des prières et s'agenouilloient vers le midi, toujours en s'éloignant davantage Mais nous, qui ne savions si ce qu'ils faisoient étoit des charmes, ou si c'étoient des adorations à Dieu, ou à quelqu'autre chose, nous ne voulûmes pas nous agenouiller comme eux. Après qu'ils eurent été assez longtemps à faire les cérémonies, ils retournèrent vers les tentes, et placèrent Cuyné sur son siége impérial, et les ducs fléchirent les genoux devant lui; et ensuite tout le reste du peuple en fit autant, sinon nous, qui ne lui devions rien et n'étions pas ses sujets

(Ces deux chapitres sont tirés de Simon de Saint-Quentin.)

CHAPITRE IX.

De la solennité observée à son couronnement.

Ce fut donc l'an 1246 que le couronnement de Cuyné, dit Gogcham, c'est-à-dire roi ou empereur, se fit ainsi. Tous les seigneurs et barons assemblés en ce lieu-là mirent un siége doré au milieu d'eux sur lequel ils le firent seoir, disant : « Nous » voulons, vous prions et commandons que vous » ayez puissance et domination sur nous tous : » et lui leur répondit : « Si vous voulez que je sois

» votre roi, n'êtes-vous pas résolus et disposés un
» chacun de vous à faire tout ce que je vous com-
» manderai, de venir quand je vous appellerai et
» manderai, d'aller où je vous voudrai envoyer, et
» de mettre à mort tous ceux que je vous dirai ? »
Ils répondirent tous qu'oui : « Donc, leur dit-il,
» dorénavant ma simple parole me servira de
» glaive » : à quoi ils consentirent tous.

Cela fait, ils posèrent un feutre en terre, sur lequel ils le firent asseoir, lui disant : « Regarde
» en haut, et reconnois Dieu, et considère en bas
» le siége de feutre où tu es assis ; si tu gouvernes
» bien ton état, si tu es libéral et bienfaisant, si
» tu fais régner la justice, si tu honores tes prin-
» ces et barons, chacun selon sa dignité et son
» rang, tu domineras en toute magnificence et
» splendeur, toute la terre sera soumise à ta
» puissance, et Dieu te donnera tout ce que ton
» cœur désirera ; mais si tu fais le contraire de tout
» cela, tu seras misérable, vil et comtemptible,
» et si pauvre que tu n'auras pas même en ta
» puissance le feutre sur lequel tu es assis. » Après cela, ces barons firent asseoir la femme de God sur le même feutre auprès de lui, puis les élevèrent tous deux en l'air, et les proclamèrent hautement et à grands cris empereur et impératrice de tous les Tartares. Ensuite de cela, ils firent apporter devant l'empereur nouveau un nombre infini d'or et d'argent, de pierreries et autres richesses que Chagadacun avoit laissées après sa

mort, et lui donnèrent plein pouvoir et seigneuries sur tout cela. Mais lui aussitôt en fit comme il lui plut divers présens à tous les princes et seigneurs qui étoient là, et le reste il le fit garder pour soi. Puis ils se mirent à boire, selon leur coutume, et continuèrent ainsi jusqu'au soir. Après on apporta force vi ande cuite sans sel en des chariots, et tout cela fut distribué par les officiers à un chacun son morceau : au-dessous de la tente du cham, on fit donner de la chair et du potage avec du sel, et cela dura tout le temps de la fête.

CHAPITRE X.

Des divers noms du cham, et de ses princes et armées.

Le nom de cham est appellatif, et veut dire roi, ou empereur, ou magnifique; et les Tartares ne donnent ce nom particulier qu'à leur prince, taisant son nom propre. Il prend aussi à gloire de se dire fils de Dieu, et d'être ainsi nommé par les hommes. Son nom Cuyné et Gog est la même chose en leur langue; Gog est son nom propre, et Magog celui de son frère. Car le Seigneur, par son prophète Ezéchiel, prédit la venue de Gog et Magog, et nous menace de ruine et de désolation par eux. Aussi les Tartares s'appellent d'un nom propre Mongles, ou

Mongol. L'esprit de ce Gog cham est tout enflammé pour la ruine des hommes, et est comme un four ardent propre à consumer. Il a toujours cinq armées prêtes à subjuguer tous ceux qui ne lui voudroient obéir de leur bon gré. Sur les limites de la Perse, il a le prince Baiothnoy, qui a conquis toutes les terres des chrétiens et des Sarrasins, jusqu'à la mer Méditerranée, et a deux journées par delà Antioche. De sorte que depuis la Perse jusque là, il lui a gagné quatorze royaumes. Baioth est son nom propre, et Noy est un nom de dignité. Il y a un autre duc, nommé Corrensa, du côté des chrétiens occidentaux, qui a une armée de soixante mille hommes qui sont toujours en garde, de peur que les chrétiens et autres ne le viennent surprendre au dépourvu.

Bathy est le plus grand prince des Tartares, et est assez doux et benin aux siens, qui ne laissent pas de le craindre fort. Il est aussi très-cruel. Son armée est de six cent mille hommes, à savoir cent soixante mille Tartares, et quatre cent cinquante mille tant chrétiens qu'infidèles. On dit qu'il a sept fois plus de gens guerre que n'a pas Bajothnoy. Le cham tient donc toujours cinq armées dont le nombre ne se peut compter. Baioth, ce dit-on, a dix-huit frères, non de même père et mère, un chacun desquels a au moins dix mille hommes sous soi. Il n'y en a eu que deux qui soient entrés dans la Hongrie, et on dit qu'ils devoient pendant trente ans pousser toujours en

avant leurs conquêtes. Mais depuis que leur empereur dernier fut empoisonné, ils sont demeurés en repos. Maintenant qu'ils en ont un autre, ils se préparent de rechef à la guerre comme devant.

CHAPITRE XI.

De l'âge et mœurs de Cuyné, et de son sceau impérial.

Lorsque l'empereur Cuyné fut élu et sacré, il avoit environ quarante ou quarante-cinq ans au plus : il étoit d'une stature moyenne, fort sage, avisé, sérieux et plein de gravité en son air et ses manières. Personne ne le voyoit guère rire, ou faire autre action de gaîté, ainsi que nous disoient les chrétiens qui demeuroient d'ordinaire en sa cour. Les chrétiens de sa suite et ses domestiques nous assuroient qu'il avoit volonté de se faire chrétien, et ils se fondoient en cette créance, sur ce qu'ils lui voyoient tenir auprès de soi des prêtres chrétiens auxquels il donnoit appointement. Il avoit toujours aussi une chapelle ou oratoire devant sa grande tente, où des gens d'église psalmodioient publiquement et faisoient le service aux heures, comme les chrétiens grecs, encore que là même fût une multitude infinie de Tartares et autres nations. Mais les autres ducs et princes tartares n'en permettent pas autant.

La coutume de cet empereur est de ne parler

jamais lui-même à aucun étranger, quelque grand et qualifié qu'il puisse être, mais il les entend seulement, et leur répond par truchemens, et toutes les fois qu'on lui propose quelque affaire, ou qu'on en reçoit la réponse, il faut toujours être à genoux, et depuis qu'il a une fois ordonné d'une affaire, il n'est permis à qui que ce soit de lui en parler davantage. Cet empereur a un procureur, ou intendant, et des secrétaires et officiers pour les affaires tant publiques que particulières; mais point de gens de plaidoirie et de chicane; car là tout se fait selon la volonté de l'empereur, sans procès ou autres formalités. Les autres princes tartares en font de même en leurs cours et affaires.

Dans le temps que nous avons été en cette cour, nous avons reconnu que cet empereur, depuis son élection, a avec tous ses princes élevé son étendard contre l'église de Dieu et l'empire romain, en un mot contre tous les rois et princes chrétiens et tous les peuples de l'Occident, si ce n'est, ce qu'à Dieu ne plaise, que l'on veuille faire tout ce qu'il mande au saint Père et à tous les rois et nations de la chrétienté, à savoir de lui rendre obéissance d'autant qu'hormis la chrétienté il n'y a point de pays au monde qu'ils ne tiennent soumis à eux. C'est pourquoi ils se préparent puissamment à la guerre contre nous. Car Ocoday, père de cet empereur, a été empoisonné, et avoit été quelque temps en repos sans

faire la guerre. Ils n'ont donc autre dessein, comme j'ai déjà dit, que de s'assujétir tout le monde suivant le commandement que leur en a laissé leur premier empereur Cingis.

De sorte que les titres que cet empereur se donne toujours en toutes ses lettres sont : *La force de Dieu, et l'empereur de tout le monde*; et à l'entour de son sceau sont gravés ces mots : *Un Dieu au ciel, et Cuyné cham sur la terre, la force de Dieu et le sceau de l'empereur de tous les hommes.*

CHAPITRE XII.

L'accès que les religieux ambassadeurs eurent auprès de l'empereur.

En ce lieu même où l'empereur Cuyné fut mis sur son trône, nous fûmes appelés vers lui, et comme Chingay, son premier secrétaire, eut pris nos noms par écrit, aussi bien que les noms de ceux par qui nous étions envoyés, avec celui du duc des Solangues et d'autres encore, il cria à haute voix, les récitant tous l'un après l'autre devant l'empereur, ses princes et seigneurs. Cela fait, chacun de nous fléchit par quatre fois le genou gauche, et fûmes avertis de ne pas toucher le seuil de la porte : puis nous ayant soigneusement fouillés pour voir si nous ne portions point de couteaux, et n'en trouvant point, nous entrâmes dedans la tente par la porte du côté d'orient, car par la porte d'occident nul n'y ose entrer

que l'empereur. Tous les autres grands ducs en font de même en leurs tentes, mais les autres moindres n'y regardent pas de si près.

Nous eûmes ainsi accès près de l'empereur la première fois depuis son avènement au trône, et tous les autres ambassadeurs furent aussi reçus par lui, mais il y en eut peu qui entrèrent en sa tente. Ces ambassadeurs lui firent une infinité de présens, comme de pièces de satin, pourpre, écarlates, cramoisis, avec des ceintures et baudriers de soie, tissus d'or, des fourrures très-riches et choses semblables. On lui présenta aussi un parasol pour porter sur la tête, qui étoit tout semé de pierreries. Un gouverneur de province lui amena des chameaux caparaçonnés d'écarlate; d'autres lui présentèrent des selles de chevaux faites avec certains ressorts par le moyen desquels on se pouvoit aisément seoir dedans; puis force de chevaux et mulets richement enharnachés, et armés les uns de cuir, les autres de fer. On nous demanda si nous n'avions aussi rien à lui donner, mais il n'y avoit pas moyen, car nous avions déjà employé tout ce que nous avions apporté. Là même, un peu loin des tentes, on avoit mis sur une colline plus de cinq cents chariots remplis d'or, d'argent et d'habits de soie, et tout cela fut partagé entre l'empereur et ses princes et ducs, qui après en firent des présens aux leurs, comme il leur plut.

CHAPITRE XIII.

Comment l'empereur et sa mère se séparèrent en divers lieux, et de la mort de Jéroslaus, duc de Russie.

Après cela nous fûmes en un autre endroit où il y avoit une très-riche tente toute de pourpre dont les Kitayns avoient fait présent. On nous fit entrer là dedans, et à chaque fois que nous entrions on nous faisoit boire de la cervoise, ou du vin, et on nous donnoit aussi de la chair cuite à manger si nous voulions. Là dedans il y avoit un lieu plus relevé et bien accommodé où étoit le trône de l'empereur, tout fait d'ivoire, à diverses figures, et enrichi d'or et de pierres précieuses. On y montoit par degrés, et étoit rond par en haut. Tout à l'entrée, il y avoit des bancs où les dames s'asséoient du côté gauche, et au côté droit personne n'étoit assis; mais les ducs étoient sur des bancs plus bas, et cela étoit au milieu de la salle; puis il y en avoit d'autres assis derrière eux, et chaque jour il y arrivoit une grande multitude de dames. Ces trois tentes que nous avons dites étoient fort spacieuses, et les femmes de l'empereur en avoient d'autres assez belles et grandes, faites de feutre blanc.

Là l'empereur se sépara d'avec sa mère, qui s'en alla en un quartier du pays, et lui en un autre, pour exercer la justice. Car on avoit pris une de

ses favorites, que l'on accusoit d'avoir empoisonné le feu empereur son père, au temps qu'il avoit envoyé son armée dans la Hongrie, ce qui fut cause qu'ils ne firent rien, et s'en retournèrent. On fit le procès à cette femme et à quelques autres des complices qui furent tous exécutés à mort.

En ce même temps mourut Jeroslaus, le grand duc de Soldal, ou Susdal, en Russie. Car ayant été appelé vers la mère de l'empereur, où par honneur elle le fit manger et boire de sa propre main, et sitôt qu'il fut retourné en son logement, il tomba malade et mourut au septième jour, et son corps devint tout livide et taché, ce qui fit dire tout haut qu'il avoit été empoisonné, afin d'avoir plus librement tous ses états.

CHAPITRE XIV.

Les religieux présentent leurs lettres à l'empereur, et en ont réponse.

Ayant été menés vers l'empereur, et lui ayant su par nos conducteurs que nous avions été envoyés vers lui, il nous renvoya à sa mère. Car deux jours après son couronnement, il avoit intention, comme nous avons dit, de déployer sa bannière contre toutes les nations de l'Occident, et ne vouloit pas que nous le sussions. Etant revenus en notre logis, nous demeurâmes quelques

jours ainsi, puis nous retournâmes à la cour, où nous fûmes bien un mois entier si maltraités, que nous étions demi-morts de faim et de soif. Ce que l'on nous donnoit à dépenser pour quatre jours, à peine eût-il été assez pour un. Et qui pis est, nous ne trouvions rien à acheter, le marché étant trop loin. Mais Dieu eut pitié de nous, il nous fit connoître un certain Russien, nommé Côme, orfèvre, que l'empereur aimoit fort; celui-là nous assista de ce qu'il put en tout ce temps-là. Il nous fit voir aussi le trône impérial qu'il avoit fait, et le sceau qui étoit de sa façon. Après tout cela, l'empereur nous fit dire par son secrétaire Chingay, que nous eussions à mettre par écrit ce que nous avions à lui dire, et le lui envoyer, ce que nous fîmes.

Plusieurs jours après, il nous fit appeler devant lui, et nous demanda si auprès du Pape il y en avoit qui entendissent la langue russienne, sarrasine, ou tartare. Nous répondîmes que non, qu'il y avoit bien quelques Sarrasins vers l'Occident, mais qu'ils étoient assez loin du lieu où étoit le Pape : que cependant nous trouvions bien à propos qu'ils prissent la peine de nous écrire ce qu'ils voudroient en langue tartare, et nous le missions par écrit en la nôtre, et que nous présenterions l'un et l'autre au Pape notre maître. Après cela, nous nous retirâmes et demeurâmes ainsi jusqu'à la Saint-Martin qu'on nous fit rappeler; et lors vinrent

vers nous Kadac, intendant de tout l'état, Chingay, Bala et plusieurs autres secrétaires, qui nous interprétèrent de mot à mot ce qu'ils vouloient nous faire entendre, ce qu'en même temps nous écrivions en langue et caractères latins, et eux se faisoient interpréter chaque mot que nous écrivions, de peur que nous ne manquassions en quelque chose. Quand les deux écritures furent achevées, ils nous les firent lire une et deux fois, afin qu'il n'y eut rien de plus ou de moins, nous demandant si nous entendions bien tout, comme il étoit nécessaire. Ils nous donnèrent aussi des lettres en langue sarrasine, en cas qu'il se trouvât quelqu'un en nos quartiers qui l'entendît.

CHAPITRE XV.

Comment ces religieux furent congédiés.

Nous fûmes avertis par nos Tartares que cet empereur avoit dessein d'envoyer ses ambassadeurs avec nous, mais nous jugeâmes bien qu'il vouloit que nous-mêmes lui en fissions instance; en effet un de nos Tartares, le plus ancien, nous le conseilloit; mais nous ne le trouvions pas à propos. C'est pourquoi nous lui fîmes dire que ce n'étoit pas à nous à demander cela, mais que si la volonté de l'empereur étoit d'en envoyer, que très-volontiers nous les recevrions et conduirions, Dieu aidant, en toute assurance.

Plusieurs raisons nous firent croire qu'il n'étoit pas expédient qu'il en envoyât avec nous. La première, parce que nous craignions que, venant à voir les guerres et dissensions qui étoient parmi nous, cela ne les excitât davantage à nous venir attaquer. La seconde, que ce seroit autant d'espions entre nous. La troisième, nous craignions qu'on ne leur fît du déplaisir, ou qu'on ne les tuât, à cause que les nôtres étoient un peu fiers et turbulens, ainsi qu'ils se montrèrent à quelques-uns de nos serviteurs, qui ayant été, à la prière du cardinal légat d'Allemagne, envoyés vers lui en habit de Tartares, furent en danger d'être assommés des Allemands par le chemin, et contraints pour se garantir de quitter ces habillemens là. La coutume des Tartares est de ne faire jamais paix ni trève avec ceux qui ont tué ou maltraité leurs ambassadeurs, et n'ont point de repos qu'ils ne s'en soient vengés. La quatrième raison est que nous appréhendions qu'on ne nous les enlevât de force ; et la cinquième et dernière, que nous ne pensions pas que leur venue fût d'une grande utilité, puisqu'ils n'avoient autre charge et pouvoir que de porter des lettres au Pape et aux autres princes, qui n'étoient en substance que les mêmes que nous portions, sans ce qui pouvoit arriver de pis comme nous le craignions.

Trois jours après, à savoir la fête de saint Brice, ils nous donnèrent congé avec des lettres de l'em-

pereur, cachetées de son sceau ; et de là nous fûmes envoyés vers sa mère, qui nous fit présent à chacun d'un vêtement de peaux de renard qui avoit le poil en dehors, et un autre d'écarlate. Mais nos Tartares en dérobèrent quelques pièces de chacune, et en prirent plus de la moitié de celui qui avoit été donné à notre garçon ; ce que nous sûmes bien, mais nous n'en voulûmes pas faire semblant.

CHAPITRE XVI.

Du retour des religieux.

Etant donc sur notre retour, nous cheminâmes tout le long de l'hiver, dans les déserts où nous couchions souvent sur la neige, à moins qu'avec le pied nous ne fissions une place ou un gîte sur la terre. Car il n'y avoit que des rases campagnes, sans aucun arbre. Et souvent le matin nous nous trouvions tous couverts de la neige que le vent avoit chassée. Tout notre chemin fut comme cela jusqu'à la fête de l'Ascension, que nous arrivâmes à la cour de Bathy. Là nous lui demandâmes quelle réponse il vouloit faire au Pape ; mais il nous dit qu'il ne vouloit mander autre chose que ce que son empereur avoit fait par ses lettres. Nous ayant donné des lettres de recommandation et de passe-port, nous partîmes de là, et le samedi d'après l'octave de la Pente-

côte, nous parvînmes jusqu'au logement de Montii, où étoient nos compagnons et nos serviteurs, qu'ils y avoient retenus : et nous les ayant fait rendre, nous prîmes tous le chemin vers Corrensa, qui nous demanda encore des présens, mais nous n'avions rien à lui donner. Il nous donna deux comans de leurs sujets pour nous conduire jusqu'en Kiovie, capitale de Russie. Notre Tartare toutefois ne voulut jamais nous abandonner, jusqu'à ce que nous eussions passé la dernière garde et demeure des Tartares. Mais ceux que Corrensa nous avoit donnés, nous menèrent de là en six jours jusqu'à Kiovie, où nous arrivâmes quinze jours avant la saint Jean.

Ceux de Kiovie sachant notre retour, viennent au-devant de nous, et nous reçurent à grande joie, comme des gens retournés de la mort à la vie. On nous en fit de même par toute la Russie, la Pologne et la Bohême, où le prince Daniel et Basilique, son frère, nous firent grande fête, et nous retinrent près de huit jours auprès d'eux contre notre volonté. Et cependant s'étant assemblés en conseil avec leurs évêques, prélats et autres gens de bien, sur les choses que nous leur avions rapportées des Tartares, et de ce que nous y avions dit et fait, ils nous dirent d'un commun avis, que leur résolution étoit de reconnoître le Pape pour leur particulier seigneur et maître, et la sainte Église romaine pour leur mère et dame,

confirmant et ratifiant ce qu'ils en avoient déjà mandé par un abbé qu'ils avoient envoyé sur cette affaire ; et de plus, ils envoyèrent avec nous leurs ambassadeurs avec des lettres à sa Sainteté.

Afin de faire entendre plus clairement aux lecteurs tout ce qui concerne les Tartares, nous diviserons ce traité en huit articles ; au premier, nous parlerons du pays ; au deuxième, des hommes ; au troisième et quatrième, de leurs mœurs et manières d'agir ; au cinquième, de leur empire ; au sixième, de leurs guerres ; au septième, des pays qu'ils ont subjugués ; et au huitième, comment on peut leur résister et leur faire la guerre.

Article premier.

Du pays des Tartares, où il est situé, sous quel climat, et quel air on y respire.

Leur pays est situé en cette partie d'Orient qui selon notre avis se joint au Septentrion ; à l'Orient ils ont le Cathay, et les Solangues ; au Midi les Sarrasins ; entre l'Occident et le Midi les Huires ; à l'Occident les Naymans, et au Nord l'Océan, qui les environne de ce côté-là.

Le pays est en quelques endroits fort plein de montagnes, et en d'autres de campagnes, mais presque partout sablonneux avec peu de terre grasse ; en des endroits quelques forêts, et en d'autres point de bois du tout. Ils n'ont point d'autre feu, tant pour se chauffer que pour cuire leurs viandes, que de la bouse de vache et de la

fiente de chevaux, sans excepter leur empereur même et tous leurs princes. La centième partie de cette terre n'est pas de rapport, et ne peut porter de fruits si elle n'est arrosée de quelques rivières qui s'y trouvent en petit nombre : il y a peu de villages et d'habitations, avec une seule ville que l'on dit être assez bonne : nous n'y avons pas été, mais nous en approchâmes de demi-journée, lorsque nous fûmes au lieu qu'ils appellent Syrahorda, qui est la grande cour de leur empereur. Et bien que ce pays soit si stérile, il ne laisse pas d'être assez bon pour les pâturages et la nourriture de troupeaux.

Pour l'air, il y est extraordinairement inégal. Car en été lorsqu'ailleurs le soleil est le plus fort et le plus chaud, ce ne sont que tonnerres accompagnés de foudres, qui tuent force gens. Il y règne aussi des vents si froids, si forts et orageux, qu'on a bien de la peine à se tenir à cheval en voyageant. De sorte que comme nous étions en leur horde (ainsi qu'ils appellent les campemens et logemens de leur empereur et de leurs princes), nous étions contraints, par la violence du vent, de nous jeter contre terre, où nous ne voyions rien du tout pour la grande poudre qu'il faisoit ; l'hiver il n'y pleut jamais, mais en été seulement, et encore si peu, que cela ne peut pas à peine humecter la poudre, et faire pousser l'herbe. Il y fait de grandes grêles, si bien qu'au

temps qu'ils firent l'élection de leur empereur, et qu'ils le vouloient installer sur le trône, pendant que nous étions à la cour, il y en tomba de si forte, que venant à se fondre, il y eût, comme nous sûmes, plus de cent quarante personnes de la cour submergées, et plusieurs maisons, meubles et autres choses emportées. Souvent en été il y fera un très-grand chaud, et tout subitement un froid extrême. L'hiver il neige extrêmement en certains endroits, et en d'autres fort peu. Enfin le pays, selon que nous en avons pu voir en cinq mois et demi que nous l'avons parcouru, est de fort grande étendue, mais plus pauvre et misérable qu'on ne sauroit dire.

Art. II.

Qualités des Tartares, de leurs mariages, vêtemens et habitations.

Pour parler des Tartares, de leurs mariages, vêtemens, habitations, meubles et biens, je dirai premièrement que leurs visages sont assez différens de tous les autres du monde. Car ils ont une grande largeur entre les yeux et les joues, et leurs joues s'élèvent fort en déhors ; ils sont fort grêles et menus de ceinture, pour la plupart de stature médiocre, avec peu de barbe : quelques-uns toutefois ont quelques poils à la lèvre de dessous et au menton, qu'ils laissent croître

sans jamais les couper. Au sommet de la tête ils ont des couronnes comme nos prêtres, et depuis une oreille jusqu'à l'autre, ils se rasent tous à la largeur de trois doigts, ce qui se vient joindre à cette couronne. Ils se rasent tous sur le front le large de trois doigts ; et pour les cheveux qui sont entre leur couronne et cette rasure, ils les laissent croître jusque sur les sourcils ; et de part et d'autre du front ils ont leurs cheveux à demi coupés, et du reste, ils les laissent croître aussi longs que les femmes, et de cela ils en font deux cordons qu'ils lient et nouent au derrière de l'oreille. Ils ont les pieds assez petits. Au reste, chacun peut avoir autant de femmes qu'il en peut nourrir ; les uns en ont cent, les autres cinquante, vingt, dix, plus ou moins. Ils épousent indifféremment leurs proches parentes, excepté leurs mères, filles et sœurs de père ou de mère ; et même ils peuvent épouser leurs belles-mères après la mort de leur père. Les jeunes frères sont tenus aussi d'épouser la femme de leur frère aîné mort, ou quelqu'autre de la parenté.

Pour les autres femmes, ils les peuvent prendre comme il leur plaît sans en faire aucune différence. Ils les achètent fort chèrement de leurs pères et mères. Les femmes, après la mort de leurs maris, ne convolent pas aisément en secondes noces, si ce n'est que quelqu'un veuille épouser sa belle-mère.

Les habillemens des hommes et des femmes

sont faits de même sorte : ils n'usent point de manteaux, ni de capes, ni de capuchons, ni de peaux. Ils portent des tuniques de bougran, de pourpre ou d'écarlate faites de cette manière : elles sont fendues et ouvertes depuis le haut jusqu'en bas, et les rendoublent dessus l'estomac, et les lient d'un ruban au côté gauche, et de trois au droit; et elles sont fendues au côté gauche jusqu'au bras. Toutes leurs sortes de fourrures sont faites de la même façon; toutefois celle de dessus a le poil par dehors; mais par derrière cela est ouvert, et ont une petite queue qui leur va jusqu'aux jarrets.

Les femmes mariées portent une tunique fort large qui leur traîne jusqu'à terre, et fendue pardevant. Sur la tête elles portent je ne sais quoi de rond fait d'osier ou d'écorce qui s'étend plus d'une aune de long, se termine au haut en quarré, et va depuis le bas jusqu'au haut toujours en élargissant; il y a au bout une petite verge longue et menue d'or ou d'argent, ou de bois, ou bien une plume : et cela est attaché sur un bonnet qui s'étend jusques sur les épaules. Cette sorte de coiffure est couverte de bougran, ou de pourpre et d'écarlate ; et sans cet ornement elles ne se montrent jamais devant les hommes, et par cela on les reconnoît d'avec les autres femmes.

Les filles et jeunes femmes mariées se peuvent difficilement discerner et reconnoître par leurs

maris mêmes, parce qu'elles sont vêtues tout de même que les hommes. Les bonnets qu'ils portent sont de toute autre sorte que ceux des autres nations, et très-difficiles à décrire. Leurs logemens sont ronds en forme de tentes et faits avec des verges et bâtons fort déliés; et au-dessus, droit au milieu, il y a une fenêtre ronde par où la lumière entre et la fumée sort, car ils font toujours leur feu au milieu : les parois et toits de ces logis sont couverts de feutres, avec des portes faites de la même étoffe. Ces maisons sont grandes ou petites selon la qualité et dignité de ceux qui les habitent. Quelques-unes sont fort aisées à défaire et refaire, et à être chargées sur des bêtes de somme. Il y en a d'autres qu'on ne peut défaire de la sorte, mais qui sont portées en cet état sur des chariots; les plus petites sont tirées par un bœuf seulement; les autres plus grandes par trois ou quatre, et même plus s'il est besoin. En quelque part qu'ils marchent, soit à la guerre ou ailleurs, ils les traînent toujours avec eux. Ils sont fort riches en troupeaux de bêtes, comme chameaux, bœufs, brebis, chèvres et chevaux. Je crois qu'ils ont eux seuls plus de bêtes de monture que tout le reste du monde ensemble, ils n'ont point de pourceaux ni d'autres animaux.

Art. III.

De leur religion, cérémonies, de ce qu'ils pensent être péché, de leurs divinations, funérailles et purifications.

Pour ce qui est de leur religion, ils croient un Dieu créateur de toutes choses, tant visibles qu'invisibles, qui donne les récompenses et les peines aux hommes selon leurs mérites; cependant ne l'honorent pas par aucunes prières et louanges, ni par aucun service ou cérémonie. Ils ne laissent pas d'avoir des idoles de feutre faites à la ressemblance des hommes, qu'ils placent de chaque côté de la porte de leur logis; au-dessous il y a je ne sais quoi de même étoffe, en forme de mamelles, et ils croient que c'est ce qui garde leurs troupeaux et qui leur donne du lait et des petits. Ils font d'autres idoles d'étoffes de soie, à qui ils rendent de grands honneurs. Quelques-uns même les mettent sur de beaux chariots couverts devant la porte de leurs logemens, et quiconque se trouve avoir dérobé quelque chose de ces chariots-là est mis à mort sans aucune rémission. Les chefs de mille hommes et de cent hommes ont toujours une de ces idoles au milieu de leur logis, auxquelles ils offrent le premier lait de leurs brebis et jumens, et lorsqu'ils commencent à boire et à manger quelque chose, ils en offrent premièrement à leurs idoles. Quand ils égorgent quelque bête, ils en offrent le cœur à

l'idole qui est sur le chariot, dans un plat qu'ils laissent ainsi jusqu'au lendemain matin, qu'ils l'ôtent de là pour le faire cuire et le manger. Ils mettent une de ces idoles fort honorablement devant le logement de leur empereur, comme nous en avons vu devant le palais de celui qui règne à présent, et lui font force présens. Ils lui offrent aussi des chevaux que personne après cela n'ose plus monter. Ils lui présentent aussi d'autres animaux. De ceux qu'ils tuent pour manger, ils n'en rompent jamais les os, mais ils les brûlent au feu. Ils adorent le côté du midi, comme si c'étoit une divinité, et contraignent tous les grands qui se rendent à eux d'en faire de même. De sorte qu'il n'y a pas long-temps qu'un certain duc de Russie, nommé Michel, s'étant venu rendre à l'obéissance de Bathy, ils le firent premièrement passer entre deux feux, puis lui commandèrent de faire l'adoration vers le midi à Cingis-Cham; mais il répondit qu'il s'inclineroit volontiers devant Bathy et les siens, mais jamais devant l'image d'un homme mort, cela n'étant pas permis aux chrétiens : comme ils le pressoient toujours à cette adoration, et qu'il n'en vouloit rien faire, Bathy envoya dire par le fils de Jeroslaus qu'il fût aussitôt mis à mort s'il ne vouloit adorer, ce qu'il refusa encore, disant qu'il mourroit plutôt; mais l'autre envoya un de ses gardes qui lui donna tant de coups de pieds à l'estomac et au ventre, qu'il en mourut bientôt après : un

des siens qui se trouva présent à cela l'encourageoit en lui disant qu'il eut bon courage, que ce martyre ne dureroit pas long-temps, et que cela lui apporteroit une joie éternelle ; après quoi on coupa la tête au maître et au serviteur tout ensemble. Ils adorent donc le soleil, la lumière et le feu, comme aussi l'eau et la terre, leur offrant les prémices de leur manger et boire, principalement le matin avant que de rien manger, sans avoir aucune cérémonie pour le service du vrai Dieu. Ils ne contraignent personne à changer de religion.

Il arriva toutefois, comme nous étions en ce pays-là, qu'un certain André, duc de Sarvogle en Russie, étant accusé devant Bathy de tirer des chevaux de Tartarie pour les vendre ailleurs, bien qu'on ne put le prouver contre lui, ne laissa pas d'être mis à mort. Son jeune frère, ayant appris cela, vint avec la veuve du mort vers ce Bathy, pour le supplier de ne leur ôter point leurs terres et seigneuries; mais l'autre dit qu'il étoit raisonnable que ce frère prît en mariage la femme de son frère; il commanda en même temps à la veuve de le prendre pour son mari, suivant la coutume des Tartares. Mais ce frère protesta qu'il aimoit mieux mourir que de faire rien contre sa loi; toutefois Bathy la lui fit prendre par force, quoi qu'il pût faire pour s'en empêcher, et les firent coucher tous deux en un lit avec un enfant qui pleuroit et crioit, les forçant ainsi tous deux de se mêler ensemble.

Quoiqu'ils n'aient aucune loi pour ce qui est de la justice, ou pour se garder du péché, ils ont toutefois je ne sais quelles traditions de choses qu'ils tiennent pour péchés, selon qu'eux-mêmes ou leurs ancêtres se sont imaginés. Comme de mettre un couteau dans le feu, ou en toucher le feu si peu que ce soit, ou tirer la chair du pot bouillant avec le couteau, et de fendre du bois près du feu avec une coignée; car ils croient qu'on doit faire sacrifice au feu de telles gens : comme aussi de s'appuyer contre un fouet dont on fait aller les chevaux, car ils n'usent point d'éperons.

De plus, de toucher des flèches avec ces fouets-là. Prendre ou tuer de jeunes oiseaux et de leurs petits. Battre un cheval avec sa bride. Rompre un os avec un autre. Epancher du lait, ou autre boisson et viande sur la terre. Faire son eau dans l'enclos de son logement. Que si cela se fait de propos délibéré, on est mis à mort : si c'est sans y penser on est condamné à payer quelque argent au devin qui les purifie et fait passer leur logement et tout ce qui est dedans entre deux feux. Avant qu'il soit ainsi purifié, personne n'ose y entrer, ou en emporter quoi que ce soit. Aussi si quelqu'un, voulant avaler quelque morceau, ne le peut et est contraint de le rejeter, ils font un trou en son logement, le tirent là, le tuent sans merci. Si aussi quelqu'un marche sur le seuil de la porte du palais impérial, ou de quelque autre

des chefs, il est incontinent mis à mort : et plusieurs autres semblables superstitions qui seroient trop longues à raconter.

Mais de tuer les hommes, d'envahir le pays d'autrui, de faire injure et tort aux autres ; en un mot, de contrevenir aux commandemens de Dieu, ils n'en font aucune conscience, et ne le tiennent pas pour péché. Ils ne savent ce que c'est de la vie ou de la damnation éternelle. Ils ont toutefois quelque créance qu'après la mort ils jouiront d'une autre vie, où ils auront des troupeaux, boiront, mangeront et feront toutes les autres actions qu'ils font en celle-ci. Ils s'adonnent fort aux prédictions, aux augures, vols des oiseaux, sorcelleries et enchantemens. Lorsque le diable leur fait quelque réponse, ils croient que cela vient de Dieu même, et le nomment *Itoga*, et les Comans, *Chan*, c'est-à-dire empereur. Ils le révèrent et le craignent extrêmement, lui faisant plusieurs offrandes, entre autres des prémices de leur boire et manger. Ils ne manquent jamais de faire tout selon les réponses qu'ils en reçoivent. Tout ce qu'ils ont à faire de nouveau, ils le commencent toujours à la nouvelle lune, ou à la pleine; aussi l'appellent-ils la grande reine, impératrice, la prient et l'adorent les genoux en terre.

Pour le dire en un mot, ils croient que le feu purifie toutes choses ; de sorte que quand quelques ambassadeurs, princes, ou autres, vien-

nent vers eux, ils les font passer avec leurs présens entre deux feux pour les purger. Si aussi le tonnerre tombe sur leurs troupeaux, ou sur les hommes, comme il arrive fort souvent, ou si autre semblable accident leur survient, de quoi ils pensent être pollus et profanés, il faut qu'ils se fassent purifier par leurs devins, et mettent toute leur espérance et félicité en ces choses là.

Quand quelqu'un d'entre eux devient malade, on met une lance en son logement, environnée d'un feutre noir, et à ce signal, aucun étranger n'ose plus entrer dedans. Lorsqu'il commence à agoniser, et qu'il est aux traits de la mort, tous les autres le quittent, d'autant qu'aucun de ceux qui ont été présens à la mort de quelqu'un ne peut entrer à la horde ou logement du capitaine, ou de l'empereur, avant la nouvelle lune.

Quand celui-là est mort, s'il est des principaux on l'enterre secrètement à la campagne avec sa loge, où il est assis au milieu avec une table devant lui, un bassin plein de chair, et une tasse de lait de jument. On enterre aussi avec lui une jument et son poulain, un cheval sellé et bridé : ils mangent un autre cheval dont ils remplissent la peau de paille, puis l'élèvent en haut sur quatre bâtons, afin que le mort ait en l'autre monde où loger, et une jument dont il puisse tirer du lait et de quoi multiplier des chevaux pour s'en servir. Ils enterrent encore de même avec lui son or et son argent. Ils rompent le cha-

riot qui le portoit, et sa maison est abattue, et personne n'ose proférer son nom jusqu'à la troisième génération. Ils ont une autre façon d'enterrer les grands, c'est qu'ils vont secrètement à la campagne, où ils ôtent toutes les herbes jusqu'aux racines, puis ils font une grande fosse, et à côté une autre comme une cave sous terre; puis le serviteur qui a été le plus chéri du mort est mis sous le corps, où ils le laissent gissant tant qu'il n'en peuve presque plus; puis ils le retirent pour le faire respirer un peu, et en font ainsi par trois fois; que s'il s'en échappe, il devient libre, fait tout ce qu'il lui plaît, et est tenu un des principaux de la horde et du logement.

Pour le mort, ils le mettent dans cette fosse, qui est à côté, avec toutes les autres choses que nous avons dites ci-dessus; puis remplissent cette autre fosse qui est devant celle-là, et mettent de l'herbe par-dessus, comme elle étoit auparavant, afin qu'on ne puisse après reconnoître l'endroit où elle est.

En leur pays ils ont deux lieux de sépulture; l'un dans lequel ils enterrent les empereurs, princes, capitaines et autres de la noblesse seulement, et en quelque lieu qu'ils viennent à mourir, on les apporte là tant qu'il est possible, et l'on enterre avec eux force or et argent. L'autre lieu est pour l'enterrement de ceux qui sont morts en Hongrie, car il y en eut là force des leurs qui y furent tués. Personne n'ose appro-

cher de ces cimetières là, sinon ceux qui en ont la charge, et qui sont établis pour les garder ; si quelqu'autre en approche, il est aussitôt pris, battu, fouetté et fort maltraité. De sorte que nous autres, qui ne savions pas cela, comme nous entrâmes sans y penser dans les bornes de ce lieu-là, ils commencèrent à nous tirer des flèches, mais d'autant que nous étions des ambassadeurs étrangers, qui ne savions pas la coutume du pays, ils nous laissèrent aller sans nous faire autre mal. Il faut que les parens du mort, et même tous ceux qui demeurent en leurs logemens, soient purifiés par le feu, ce qui se fait en cette sorte : ils allument deux feux, et mettent deux lances auprès et une corde qui les joint par le haut, où ils attachent quelques pièces de bougran, et sous cette corde, entre ces feux et ces lances, ils font passer les hommes, les animaux et logemens qu'il faut purifier, pendant que deux femmes, l'une de çà, l'autre de là, leur jettent de l'eau et récitent quelques paroles. Que si quelques chariots viennent à se rompre en passant, ou que quelque chose en tombe, les devins prennent aussitôt cela pour eux.

Si quelqu'un a été tué par la foudre, il faut que tous ceux qui demeurent en ce logement passent par le feu, aussi bien que la maison, le lit, les feutres, chariots et vêtemens; tout ce qui a appartenu à ces morts n'est plus touché de

personne, mais on rejette cela comme choses immondes et pollues.

Art. IV.

De leurs coutumes bonnes ou mauvaises, et des viandes dont ils mangent.

Les Tartares sont les plus obéissans du monde à leurs seigneurs, plus même que quelque religieux que ce soit à ses supérieurs. Ils les révèrent infiniment, et ne leur disent jamais une menterie. Ils n'ont guère ou point du tout de contestations de paroles, mais surtout ils n'en viennent jamais aux effets. Il n'y a point de différens, de batteries, ni de meurtres parmi eux. Pour le larcin, il ne s'y en commet pas de chose d'importance ; de sorte que les loges où ils serrent leurs trésors, ne sont point fermées par des serrures et des verroux. Si on a perdu quelques bêtes, quiconque les trouve, ou il les laisse là sans les prendre, ou il les ramène à ceux qui sont destinés à cela. Ceux à qui elles appartiennent les allant redemander, on les leur rend aussitôt sans difficulté. Ils s'honorent fort entre eux, et usent de grandes familiarités les uns envers les autres. Et bien qu'ils aient peu de vivres, ils se les communiquent toutefois fort libéralement. Ils sont fort patiens à tout supporter ; de sorte que quand ils jeûnent, ne mangeant rien durant un ou deux jours, on ne les voit pas porter cela avec

impatience ; mais ils jouent, chantent et passent le temps aussi gaiement que s'ils avoient fait bonne chère. Quand ils sont à cheval, ils endurent d'une manière surprenante l'excès du chaud et du froid ; ils ne sont délicats en aucune sorte. Ils ne se portent point d'envie les uns aux autres. Point de procès ni de différends entre eux ; ils ne se méprisent point l'un l'autre, mais plutôt s'aident et avancent mutuellement tant qu'ils peuvent. Leurs femmes sont fort chastes ; on ne dit point qu'aucune se gouverne mal ; elles n'usent d'aucunes paroles honteuses ni impudiques, même quand elles se divertissent. De séditions et mutineries entre eux, il n'en fut jamais. Bien qu'ils soient fort sujets à s'enivrer, toutefois ils n'en viennent jamais aux disputes de fait ou de paroles.

Mais aussi, d'un autre côté, ils ont de très-mauvaises qualités, comme d'être les plus superbes et orgueilleuses gens du monde, de mépriser tous les autres, les estimer moins que rien, quelque grands et nobles qu'ils puissent être. Car nous avons vu en la cour de l'empereur un Jeroslans, grand duc de Russie, et le fils du roi de Georgiane, et autres chefs et seigneurs de remarque, être tous fort peu honorés entre eux ; les Tartares qu'on leur donne pour les conduire, quelque petits qu'ils fussent, les précédoient en tout, et prenoient toujours la première et la plus honorable

place, faisant seoir le plus souvent les autres bien au-dessous d'eux. Ils sont fort sujets à la colère et à l'indignation; grands menteurs envers tous les autres hommes, ne se trouvant jamais presque un mot de vérité en leur bouche. Ils semblent fort doux et affables au commencement, mais à la fin ils piquent comme le scorpion; ils sont fins et rusés, et tant qu'ils peuvent tâchent de tromper et de surprendre les autres. Ils sont fort sales et vilains en leur boire et manger, et en tout le reste de leurs actions.

Quand ils veulent faire mal à quelqu'un, ils s'y prennent avec tant de subtilité, qu'il est bien malaisé de s'en douter, de le prévoir et d'y donner ordre.

L'ivrognerie est honorable parmi eux, et quand, à force de boire, ils sont contraints de rejeter et de vomir tout, ils ne laissent pour cela de reboire mieux qu'auparavant. Ils sont fort avares et convoiteux, grands demandeurs et exacteurs qui retiennent opiniâtrement tout, et ne donnent presque jamais. Ils ne font point scrupule de tuer les autres hommes; enfin ils ont tant et de si mauvaises qualités et manières d'agir, qu'il seroit difficile de les coucher toutes par écrit.

Leurs viandes sont tout ce qui se peut manger, comme chiens, loups, renards et chevaux, et même, en cas de nécessité, ne font-ils point difficulté de manger de la chair humaine. De sorte

que quand ils assiégèrent une certaine ville des Kitajens, où étoit enfermé le prince, ils continuèrent le siége tant que les vivres manquèrent aux assiégeans mêmes; si bien que, n'ayant plus à manger, ils vinrent à se décimer eux-mêmes pour s'en repaître. Ils mangent aussi toutes les ordures que leurs jumens jettent dehors avec leurs poulains; nous les avons vus même manger des pous, des rats et des souris.

Ils ne se servent point de nappes ni de serviettes en leur manger; ils n'ont ni pain, ni herbes, ni légumes, ni autre chose semblable, mais des chairs seulement, et encore en si petite quantité, qu'à peine les autres nations en pourroient-elles se sustenter. Ils ont toujours les mains toutes pleines de graisse, et quand ils ont achevé de manger, ils les essuient à leurs bottes ou à de l'herbe, ou à la première chose qu'ils ont en main. Les plus honnêtes ont seulement comme de petits mouchoirs qui leur servent à cela après avoir mangé de la viande. L'un d'eux tranche les viandes, et l'autre prend les morceaux avec la pointe du couteau, dont il en donne aux uns et aux autres plus ou moins, selon qu'ils les veulent honorer. Ils ne lavent jamais les écuelles, et s'ils les lavent, c'est avec le potage même, puis reversent le tout dans la marmite avec la viande. Pour leurs pots, marmites et chaudières, s'ils les lavent, c'est de la même façon. C'est un grand péché entre eux de laisser perdre en mangeant

aucun morceau de viande ou quelque goutte de boisson : de sorte qu'ils ne donnent jamais les os à ronger aux chiens qu'après qu'ils en ont tiré la moelle.

Pour leurs habillemens, ils ne les lavent et ne les nettoient jamais, ni ne permettent que l'on le fasse, et principalement quand il tonne. Ils boivent force lait de jument quand ils en ont, aussi bien que de celui de brebis, de chèvre, de vache et de chameau. Ils n'ont point de vin, de cervoise ni d'hydromel, à moins qu'on ne leur en apporte des autres pays.

L'hiver, ils ne peuvent avoir de ce lait de jument, qu'ils ne soient riches et à leur aise. Ils font cuire du millet avec de l'eau; ils en font un manger si délié, qu'il semble plutôt qu'on boive cela que l'on le mange; chacun en boit un verre ou deux le matin, et ne mangent rien plus de tout le jour. Le soir on leur donne un peu de viande, avec du potage et du bouillon qu'ils hument; mais en été, qu'ils ont abondance de lait de jument, ils mangent peu de chair, si ce n'est qu'on leur en fasse présent, ou qu'ils prennent quelques bêtes ou oiseaux à la chasse. Leurs lois leur permettent de tuer tout homme et toute femme qu'ils auront surpris en un adultère manifeste; ils en font de même d'un homme et d'une fille trouvés en fornication.

Si parmi eux il se trouve quelque voleur et larron découvert en son larcin, ils le mettent à mort

sans merci. Que si quelqu'un découvre leurs entreprises, principalement quand ils veulent aller à la guerre, ils lui font donner des coups de bâton sur le dos par un homme robuste de toute sa force. Quand aussi un inférieur offense un plus grand que soi, il est grièvement battu. Ils ne mettent point de différence entre le fils d'une concubine et celui d'une femme légitime, mais le père peut donner à l'un ou à l'autre ce qu'il lui plaît. Si c'est entre les princes ou ducs d'entre eux, le fils de la concubine sera aussi bien duc que l'autre. Quand un Tartare a plusieurs femmes, chacune a son logement et sa famille à part; le mari mange et couche un jour avec l'une, et un autre jour avec l'autre; mais entre ces femmes, il y en a toujours une plus grande et la principale, avec laquelle il demeure plus souvent. Encore qu'elles soient plusieurs, elles vivent toutefois fort doucement et paisiblement ensemble.

Les hommes ne s'attachent à aucun travail, sinon à faire des flèches et à prendre garde un peu à leurs troupeaux; ils ne s'adonnent guère qu'à la chasse et à tirer de l'arc; ils sont tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, bons archers, accoutumant leurs enfans dès l'âge de deux et trois ans à aller à cheval. Ils leur font mener leurs chevaux et leurs chariots, et leur donnent des arcs proportionnés à leur âge, et leur apprennent à en tirer. Ils sont fort agiles, adroits et hardis.

Les filles et les femmes savent aussi monter à cheval, et les font courir et galopper aussi vite que les hommes. Nous en avons vu avec des arcs et des carquois ; et tant les hommes que les femmes, ils se tiennent tous long-temps à cheval. Leurs étrivières sont fort courtes ; ils ont un grand soin de leurs chevaux, comme aussi de toutes autres choses qui sont à eux. Les femmes font tout le travail et les ouvrages, comme les foururres, habillemens, souliers, bottes, et toutes autres choses faites de cuir. Elles mènent aussi les chariots, les rajustent, chargent les chameaux, et sont forts diligentes et habiles à tout ce qu'elles font ; elles portent toutes des caleçons, et il y en a qui tirent aussi bien de l'arc que des hommes.

Art. V.

De l'empire et seigneurie des Tartares.

Vers l'Orient il y a, comme nous avons déjà remarqué, un pays appelé Mongal, qui avoit autrefois quatre sortes de peuples ; l'un dit Jeka Mongal, c'est-à-dire les grands Mongales ; l'autre, Su Mongol ou Mongales aquatiques, qui furent aussi appelés Tartares, à cause d'un fleuve nommé Tartar, qui passe par leur terre ; le troisième s'appelle Merkat, et le dernier Metrit. Ces quatre peuples étoient semblables en figure, mœurs et langue, encore qu'entre eux ils fussent

distingués par princes ou chefs et par provinces. En la terre de Jeka Mongol, il y eut un certain homme nommé Cingis, qui commença à surpasser en ses courses le seigneur ; il apprit à ceux de son pays à dérober et à vivre de brigandage. Il fut par les autres pays, et tant qu'il pouvoit attirer d'hommes à soi, il les emmenoit, et pour ceux de sa nation, il les sut si bien gagner, qu'ils le suivirent comme leur chef pour faire toute sorte de mal. Son commencement fut de faire la guerre à ceux de Su Mongal, qui sont les Tartares, et fit si bien, qu'avec ce peu d'hommes qu'il avoit, il tua le chef des ennemis, et subjugua ces Tartares ; et avec tous ensemble, il marcha contre ceux de Merkat, voisins des Tartares, les assujétit aussi, et ensuite en fit autant de ceux de Metrit.

Les Naymans entendant comme Cingis s'élevoit de la sorte, ils en furent indignés ; car ils avoient eu un roi ou empereur fort vaillant et grand guerrier auquel tous ces peuples là payoient tribut. Ce roi étant mort, ses enfans lui avoient succédé, fort jeunes, et peu capables de bien gouverner leurs peuples, outre qu'ils étoient divisés entre eux, si bien que sur cela ils faisoient quelques courses parmi ces Tartares, où ils tuoient, ravageoient et emmenoient tout. Cingis voyant cela, assembla tous les siens pour les rencontrer. D'un autre côté, les Naymans et les Karakitains, ou Noirs-Cathayns, avec une armée vinrent en

une vallée étroite entre deux montagnes, par où nous passâmes en allant vers l'empereur des Tartares ; là se donna une sanglante bataille, où les Naymans et Karakitains furent vaincus par les Mongales, qui en tuèrent la plus grande partie, les autres s'enfuirent, et le reste qui ne se put sauver fut réduit en servitude.

Depuis, en cette même contrée de Karakitay, Occaday Chan, fils de Cingis, après qu'il fut élu empereur, bâtit une ville qu'il appela Omil, près laquelle, en tirant au midi, est un désert où on dit qu'il y a des hommes sauvages qui ne parlent point, n'ont point de jointures aux jambes, et quand ils viennent à tomber, ils ne se peuvent relever sans l'aide des autres, n'ayant, à ce qu'on dit, que peu d'usage de raison.

Les Mongales donc victorieux, marchèrent contre les Kitaiens, dont l'empereur avoit ramassé de grandes forces; le combat s'étant donné, les Mongales furent vaincus, et les principaux d'entre eux tués, hors sept ; Cingis avec le reste s'enfuit en son pays. Mais quelque temps après, s'étant remis en état, il alla attaquer les Huires, qui étoient chrétiens nestoriens, qu'il vainquit : et les Tartares prirent leurs lettres et caractères ; car auparavant cela ils ne savoient ce que c'étoit que d'écrire, et aujourd'hui on appelle ces lettres là lettres des Mongales. De là il marcha contre ceux de Sarviur, des Caranites, de Voirat, et

contre les Comans, et subjugua tous leurs pays; puis retourna dans le sien, où s'étant reposé quelque temps, il assembla tous les peuples, alla contre les Katains, les défit, gagna une partie de leurs terres, et assiégea leur ville capitale, où étoit enfermé leur empereur : ce siége dura si long-temps, que les vivres manquèrent aux Tartares, en sorte que Cingis fut contraint de les faire décimer pour vivre de leur chair. Ceux de la ville se défendoient si bien, que les armes et pierres mêmes leur manquant, ils se servirent de lingots d'argent pour jeter, et principalement de l'argent fondu; car cette ville étoit pleine de grandes richesses. Les Tartares voyant qu'ils n'en pouvoient venir à bout par la force et la longueur du siége, s'avisèrent de faire une mine qui les conduisit sous terre jusqu'au milieu de la ville, dont ils se rendirent ainsi maîtres après un grand et long combat, où l'empereur fut tué avec la plupart des siens, et les Tartares y gagnèrent de grandes richesses : ayant établi là de bonnes garnisons des leurs, ils s'en retournèrent en leur pays, et Cingis fut élu empereur. Une partie de ce pays de Kitay, qui étoit vers la mer, ne put être subjuguée par eux, et demeure encore aujourd'hui en sa liberté. Les Kitayens susdits sont demi-idolâtres, et ont des lettres particulières. Ils ont aussi le vieux et nouveau Testament, la Vie des Pères et des Hermites, et des lieux faits comme des églises, où ils prient

Dieu à certains temps et heures. Ils se disent avoir quelques Saints particuliers.

Ils adorent un seul Dieu, honorent Jésus-Christ notre Seigneur, et croient la vie éternelle. Mais ils n'ont point le baptême; ils portent de l'honneur et de la révérence à nos Ecritures, aiment les chrétiens, ont plusieurs églises, et semblent être gens assez doux et humains : ils ne portent point de barbe, et ressemblent assez de visage aux Mongales; mais ils n'ont pas tout à fait le visage si large. Ils ont une langue à part, et il ne se trouve point au reste du monde de meilleurs artisans en toutes sortes d'ouvrages. Leur pays est abondant en blés, vin, or, argent et soies, et en tout ce qui se peut désirer pour la vie.

Les Tartares s'étant un peu reposés, ils remirent leurs armées en campagne, qu'ils séparèrent en divers endroits. Cingis envoya un de ses fils nommé Tossuch, et surnommé Chan, c'est-à-dire empereur, avec une armée contre les Comans, qu'après plusieurs combats enfin il subjugua, puis retourna au pays. Il envoya un autre de ses fils avec une armée contre les Indiens, qui se fit maître de la petite Inde, où sont les Sarrasins noirs, que l'on appelle Ethiopiens. Cette armée marcha aussi contre les chrétiens de la grande Inde.

Le roi de ce pays là, qu'on appelle le Prêtre-Jean, en ayant été averti, vint à leur rencontre avec

ses forces, et ayant fait faire des figures d'hommes de bronze, les fit attacher sur les selles des chevaux, et mettre du feu par dedans, avec un homme en croupe sur le cheval et derrière la figure, avec un soufflet. Il en fit faire quantité de cette sorte, puis étant venu pour livrer bataille aux Tartares, il fit marcher ses chevaux ainsi accommodés les premiers, et les hommes qui étoient derrière jetèrent je ne sais quoi dans le feu qui étoit dans chaque figure, et le soufflant bien fort, cela fit élever une telle fumée, que les Tartares en furent tous couverts ; alors les autres les attaquèrent à coups de flèches, de sorte qu'il y en eut beaucoup de tués, et le reste fut chassé et mis en fuite ; je n'ai point su que depuis ils soient revenus. Comme les Tartares se retiroient par les déserts, ils vinrent, à ce qu'on dit, en un certain pays où ils trouvèrent des monstres ayant la ressemblance de femme, et comme ils leur demandèrent par divers interprètes, où étoient les hommes de cette terre là, elles répondoient que toutes les femmes qui naissoient en ce pays là avoient forme humaine, mais les hommes figures de chien. Les Tartares donc s'étant arrêtés quelque temps en ce pays, tous les chiens s'assemblèrent en un lieu, et durant l'hiver, qui étoit alors fort âpre, ils se jetèrent tous en l'eau, puis se changeoient en poudre, et cette poudre mêlée avec l'eau devenoit glace, dont ils étoient tous couverts : de sorte qu'ils vinrent ainsi avec grande

impétuosité se jeter sur les Tartares, qui se défendoient et les tiroient à coups de flèches qui, frappant comme sur des pierres, retournoient en arrière ; et ainsi ces chiens en blessèrent les uns à coups de dent, tuèrent les autres, et chassèrent le reste hors de leurs terres. Le reste de l'armée se retirant de là, vint au pays de Burutabeth, qu'ils gagnèrent. C'étoit des païens qui avoient une étrange, mais plutôt malheureuse coutume de manger leurs pères et mères ; car quand quelqu'un y était mort, ils assembloient toute la parenté, et en faisoient un bon repas entre eux. Ces gens là n'ont point de poils à la barbe, mais ils portent toujours un fer à la main, dont ils s'arrachent tous les poils qui y croissent de nouveau. Ils sont aussi fort laids et difformes : de là cette armée de Tartares retourna en son pays.

Cingis Cham au même temps qu'il détachoit ainsi ses armées çà et là, il envoya entr'autres une vers l'orient, en la contrée de Kergis, qu'elle ne put subjuguer ; et de là elle alla jusqu'aux monts Caspiens, que l'on dit être de pierres et rochers d'aimant, de sorte qu'ils attiroient le fer de leurs flèches et de leurs armes. Ils virent certains peuples enfermés dans l'enclos de ces montagnes. Ils rompirent bien ces barrières pour passer, mais une nuée se mettoit devant eux, qui les empêchoit d'approcher plus près, et ceux qui le vouloient essayer mouroient aussitôt. Avant que d'arriver à ces montagnes ils furent

plus d'un mois à passer de grands déserts : et de là retournant contre l'orient, ils employèrent encore plus d'un autre mois dans le désert, tant qu'enfin ils parvinrent à de certains chemins frayés, mais sans trouver personne qu'un homme et une femme qu'ils amenèrent à leur prince Cingis. Et comme on leur eut demandé où étoient tous les hommes de ce pays-là, ils répondirent qu'ils s'étoient retirés aux creux des montagnes, où étoit leur habitation. Alors Cingis ayant retenu la femme, envoya l'homme avec quelques-uns des siens pour signifier à ces gens-là qu'ils eussent à le venir trouver aussitôt; ce qu'ayant entendu, ils firent réponse qu'ils ne manqueroient point de venir à un tel jour, pour recevoir ses commandemens : en même temps ils s'assemblèrent, et par des chemins secrets sous terre ils vinrent se jeter tout d'un coup sur les gens de Cingis, dont ils en tuèrent plusieurs, et le reste se sauva à la fuite, emmenant l'homme avec eux, qui avec sa femme ne sortit depuis du pays des Tartares. On leur demanda pourquoi ces peuples habitoient ainsi sous terre; ils dirent que c'étoit parce qu'en un certain temps de l'année, au lever du soleil, il se faisoit un bruit si grand et un son si violent, qu'ils ne pouvoient le supporter en aucune manière; si bien qu'alors ils étoient contraints de battre des tambours et autres instrumens de grand bruit, pour n'entendre point cet autre son.

Lorsque Cingis s'en retournoit de ce pays-là, les vivres commencèrent à lui manquer et ses gens mouroient de faim. Ils trouvèrent par hasard les entrailles toutes fraîches d'une bête, et en ayant ôté les ordures ils les firent cuire et les apportèrent au Cham Cingis, qui en mangea de bon appétit avec les siens. Là-dessus il fit une loi, que dorénavant on ne jetteroit plus le sang, ni les entrailles, ni autre chose de la bête qui se pourroit manger, après en avoir ôté l'ordure. Delà il revint en son pays, où il fit de bonnes lois et ordonnances que les Tartares gardent encore aujourd'hui inviolablement; et deux entr'autres sont à remarquer; l'une, que quiconque par vanité et ambition se voudroit faire empereur de sa propre autorité, et non par élection des princes et seigneurs, fût mis à mort sans rémission: car devant l'élection de Cingis, un de ses neveux qui avoit voulu l'attenter, fut aussitôt puni de mort; l'autre, qu'ils devoient subjuguer tous les peuples du monde, et ne faire jamais paix avec aucun qui ne se fût soumis à eux, jusqu'à ce que le temps fut venu de les exterminer. Il leur avoit été prophétisé qu'ils devoient tuer tout, et ceux qui en pourroient échapper devoient, comme ils disent, observer cette loi-là même que tiennent ceux qui les ont vaincus.

De plus, il ordonna que leurs armées fussent divisées par mille, cent, et dix hommes; ce qui ayant été fait, il fut tué d'un coup de foudre,

et laissa quatre fils, à savoir: Occoday, Tossuch Cham, Thauday, et un autre dont je ne sais pas le nom. Ces enfans avec les autres principaux seigneurs de l'état assemblés, élurent pour empereur le fils aîné Occoday, qui a eu trois fils, Cuyné, qui est maintenant empereur, Cocthen et Cyrenen. Les fils de Tossuch Cham sont Bathy, le plus puissant et le plus riche de tous après l'empereur; Ordu, le plus ancien de tous les princes; Sibam, Bora, Bercuthanth et autres.

Ceux de Thaaday sont Burin, Chaadan et autres. Les fils de cet autre fils de Cingis, dont le nom m'est inconnu sont Mangu, dont la mère s'appelle Serocten, qui est la principale et la plus honorée entre les Tartares après la mère de l'empereur : ce Mangu est aussi le plus puissant prince après Bathy; de plus il y a Becas, et autres dont j'ignore les noms.

Les chefs et ducs des Tartares sont Ordu, qui a été en Pologne et Hongrie; Bathy, Cathan, Siban et Burcht, qui ont été aussi en Hongrie; Cyropodan, qui est encore de là la mer contre le soudan de Damas. Ceux qui sont demeurés dans le pays sont Mangu, Cuthen, Cyrenen, Hybilay, Seremon, Sinocur, Thuatamur, Cyragay, Sibeden, qui est des vieux gendarmes d'entr'eux; puis Bora, Berca, Manci, Chorança, qui est le moindre de tous. Il y en a encore plusieurs autres dont je ne sais pas les noms.

L'empereur de ces Tartares a un extraordinaire pouvoir sur eux tous ; personne n'oseroit arrêter son habitation en quelque lieu, s'il ne le lui assigne lui-même : car il ordonne les lieux où ils ont à se placer, tant ducs qu'officiers de mille, de cent, et de dix hommes, chacun en son ordre. Ils lui obéissent sans aucune contradiction en tout ce qu'il leur commande, en quelque temps et lieu que ce soit, soit pour la paix, la guerre, la mort ou la vie. S'il demande la fille ou la sœur de quelqu'un, elle lui est accordée sans délai. Tous les ans, et quelquefois de deux en deux, ou de trois en trois ans, il fait assembler toutes les filles du pays et de la domination des Tartares, pour en choisir celles qu'il lui plaît, et les autres il les donne à ceux de sa cour, selon qu'il juge à propos. Il envoie des ambassadeurs partout autant et ceux qu'il lui plaît. On lui fournit des chevaux et autres choses dont il a besoin; et de quelque endroit qu'on lui apporte des tributs, ou qu'il lui vient des ambassadeurs, ils sont tenus aussi de leur donner des chevaux, des chariots et des vivres.

Les ambassadeurs qui viennent de dehors sont là en grande misère et disette de vivres et de vêtemens, parce que ce que l'on leur doit fournir est fort peu de chose et bien pauvre, principalement quand ces ambassadeurs viennent vers les autres princes et chefs, et qu'ils sont contraints d'y séjourner long-temps : car en ce cas on ne

donne pas à dix personnes ce qui à peine ne suffiroit pas pour en nourrir deux comme il faut. Et dans les cours des seigneurs et par les chemins mêmes, on ne leur donne à manger qu'une fois le jour et bien peu. Davantage, si on leur fait quelque tort ou injure, ils n'ont pas le plus souvent moyen de s'en plaindre, et il faut qu'ils souffrent cela avec patience.

D'ailleurs, les princes et les autres jusqu'aux moindres, exigent d'eux le plus qu'ils peuvent; et s'ils ne leur donnent, ils ne font aucun cas d'eux. Que s'ils sont envoyés par de grands princes, ils n'en veulent pas de petits présens, mais en demandent de proportionnés à celui qui les envoie, ne daignant prendre les moindres. Et si les ambassadeurs veulent bien faire leurs affaires, il leur en faut donner encore de plus grands. De sorte que suivant cela, nous fûmes souvent contraints de leur donner la plupart de ce que nous avions eu en don des chrétiens.

Il est à remarquer aussi que tout appartient tellement à cet empereur, qu'il n'y a personne qui puisse ou ose dire ceci ou cela être à soi; mais tout est à l'empereur, biens, meubles, troupeaux et hommes. Et depuis peu même on en a fait et publié une ordonnance bien expresse. Les autres princes et ducs ont la même puissance et autorité sur tous ceux de leur cour et dépendance, car les Tartares sont ainsi divisés sous certaines seigneuries de princes et de chefs princi-

paux; quelques ambassadeurs et autres qu'ils envoient çà et là, on est obligé de leur fournir à eux et à leur suite de chevaux, de vivres et autres choses nécessaires, aussibien qu'à ceux de l'empereur. Ces ducs aussi, et tous autres, sont tenus de fournir par forme de tribut et de redevance à l'empereur, des jumens pour lui rendre du lait pour un, deux et trois ans, selon qu'il lui plaît; et les autres sujets sont obligés d'en faire de même à leurs seigneurs : il n'y a personne de libre entr'eux; et pour dire en un mot, l'empereur et les princes prennent tout ce qu'il leur plaît sur eux et tant qu'ils en veulent, disposant à leur plaisir d'eux et de leurs biens.

Quand donc l'empereur Cingis mourut, les ducs et princes s'assemblèrent, et élurent son fils Occoday, empereur, qui incontinent après son élection envoya des armées avec leurs chefs en divers endroits, comme Bathy, qui étoit le premier après lui, contre le grand soudan, et contre les Bisermins, qui étoient Sarrasins et parloient le langage Coman. Ces peuples-là furent vaincus et subjugués par lui. Il y eut une ville nommée Barthra, qui lui résista long-temps, car ils avoient fait de grandes fosses à l'entour, puis recouvert cela de terre, et les Tartares y tomboient; mais enfin s'en donnant de garde et remplissant ces fosses ils prirent cette ville.

Ceux de la ville de Jakint, entendant cela, vinrent au-devant des Tartares se rendre à eux, si

bien que leur ville ne fut point détruite : mais ils en mirent à mort les uns, et transportèrent les autres ailleurs, et ayant pillé toute cette ville, ils y mirent d'autres hommes pour l'habiter. Après cela ils vinrent devant la ville d'Orna, qui étoit fort peuplée, où il y avoit plusieurs chrétiens Gazares, Russiens, Alains et autres, et quelques Sarrasins. La ville étoit en leur puissance, fort remplie de richesses et de biens, située sur la rivière de Don, qui près de là s'embouche dans la mer; de sorte que c'étoit un port célèbre, d'un grand abord et commerce de Sarrasins et d'autres. Les Tartares, voyant qu'il étoit difficile de la prendre de force, s'avisèrent d'arrêter la rivière qui passe par cette ville, et ainsi la submergèrent avec tout ce qui étoit dedans. De là ils entrèrent dans le pays de Russie, où ils firent de grands ravages, détruisant villes et châteaux, et mettant à mort tous les hommes; ils assiégèrent aussi Kiovie, qui étoit la métropole de Russie, et après un long siège la prirent, où ils tuèrent tout.

De là ils passèrent en Hongrie et Pologne, où ils perdirent plusieurs des leurs ; et si les Hongrois eussent eu plus de courage à leur résister les Tartares s'en fussent retournés sans rien faire, étant sur le point même de s'enfuir tant ils avoient de peur ; mais Bathy, voyant cela, tira son épée et se mit au devant d'eux pour les arrêter, leur disant que s'ils vouloient tourner visage personne n'échapperoit de leurs mains, comme avoit

prédit Cingis, mais que s'ils avoient à y mourir, il valoit mieux que ce fût courageusement; si bien qu'ayant repris courage ils défirent les Hongrois et détruisirent tout le pays: puis s'en retournant de là, ils passèrent par le pays des Morduans, qui sont païens, qu'ils vainquirent aussi: et de là contre les Bilères, qui est la grande Bulgarie, où ils mirent tout à feu et à sang; puis, tournant au septentrion, vinrent contre Baschart, ou Pascatir, qui est la grande Hongrie, qu'ils subjuguèrent, et de là plus au nord vers les Parossites, qui ont la bouche et l'estomac fort petits, qui ne mangent point de chair, mais la font cuire seulement, puis en prennent la fumée et ne vivent que de cela; q ue s'ils en mangent, c'est fort peu. Plus avant ils vinrent au pays des Samoyèdes, qui ne vivent que de chasse et n'ont pour tout habits que des peaux de bêtes et des fourrures. De là ils parvinrent jusqu'à la mer océane, où ils trouvèrent des monstres qui en tout le reste avoient forme d'hommes, mais des pieds de bœuf, et le visage fait comme un chien. Ils proféroient peu de paroles comme des hommes, mais le reste n'étoit que comme un aboi de chien, entremêlant ainsi l'un et l'autre pour se faire entendre. De là ils retournèrent par la Comanie, où quelques-uns d'entr'eux s'arrêtèrent, et y sont encore aujourd'hui.

En même temps Occoday Cham envoya Cyrpodan avec une armée vers les pays du Midi contre

ceux de Kergis, qu'il surmonta. Ces gens-là sont païens, et n'ont point de barbe. Ils ont une assez étrange façon de témoigner leur deuil : quand leurs pères meurent, ils se tirent une courroie de la peau du visage, entre l'une et l'autre oreille. De là il passa au midi vers l'Arménie, et comme il traversoit les déserts, ils y trouvèrent aussi quelques monstres en forme humaine, car ils n'avoient qu'un bras au milieu de l'estomac, et un pied seulement ; ils étoient deux à tirer de l'arc, et couroient si légèrement que le plus vite cheval ne les pouvoit atteindre. Ils couroient en sautant sur ce pied, et quand ils étoient las, ils alloient sur une main et un pied en façon de roue, rechangeant ainsi de l'un à l'autre, selon qu'ils se trouvoient las. Les Tartares en tuèrent quelques-uns, et de là passant plus avant, ils arrivèrent en Arménie, qu'ils subjuguèrent, avec une partie de la Georgiane ; car l'autre de son bon gré se rendit à eux, et leur paya de tribut tous les ans 40, 000 yperperes ou besans, comme ils font encore maintenant. De là ils entrèrent en la terre du soudan d'Evrum, qui étoit un puissant prince ; mais ils le combattirent et vainquirent ; et passant outre, combattant et surmontant toujours, ils vinrent jusqu'au pays du soudan de Halape, où ils sont encore en guerre, sans être retournés depuis ce temps-là chez eux.

Une autre armée fut envoyée contre le calife de Bagdach, qu'ils ont aussi assujetti, prenant

de lui chaque jour pour tribut 400 besans (1), quelques pièces d'écarlate et autres présens, et envoient tous les ans des ambassadeurs vers ce calife pour le faire venir à eux, et lui leur envoie le tribut, avec force présens, et les prie de l'excuser. Toutefois l'empereur tartare ne laisse pas de prendre les présens, et de lui mander toujours qu'il vienne.

Art. VI.

De la conduite des Tartares dans leurs guerres.

Nous parlerons en cet article de leurs guerres, armes, ruses, stratagèmes, et de leurs cruautés envers les prisonniers; siéges, prises de villes, de leurs camps, et perfidies en l'endroit de ceux qui se rendent à eux. En premier lieu, l'ordre de leurs batailles, selon que Cingis Cham l'ordonna, est qu'un bas officier commande dix hommes, dix de ces officiers obéissent à un centenier, et dix centeniers à un colonel de mille hommes, et ces dix colonels à un chef, ou général, ou maître de camp; ce nombre est appelé par eux *tenebis;* sur toute l'armée, il y a deux ou trois ducs ou généraux, de telle sorte toutefois qu'ils obéissent à un seul. Quand il arrive que de ces dix un, deux ou trois viennent à fuir, on les met à mort

(1) Besans, ou Sultanins, pièces d'or valant un ducat.

aussitôt, et si ce n'est que toute l'armée soit mise en déroute, tous ceux qui s'enfuient ou tournent le dos sont tués. Si aussi un, deux ou plusieurs se comportent hardiment au combat, et que le reste de la dixaine ne les suive pas, on les met à mort. Si de même quelques-uns sont pris, et que leurs compagnons ne les reprennent ou délivrent pas, ils sont sujets à la même peine. Chaque homme de guerre doit avoir toujours deux ou trois arcs, ou au moins un qui soit bon et fort, avec trois grands carquois pleins de flèches, une hache, et des cordages pour tirer les machines de guerre. Les riches portent des épées fort pointues qui ne tranchent que d'un côté, et nullement courbées; ils mènent un cheval armé et bardé. Quelques-uns ont des casques, et des halecrets de cuir en cette forme; il y a certaines courroies, ou bandes de cuir de bœuf, larges comme la main, qu'ils collent trois et quatre les unes contre les autres, puis lient bien cela avec de plus petites courroies ou des cordes. En la bande d'en haut ils attachent des cordes par le bout, et en celle de bas ils les attachent au milieu, et font ainsi de toutes les autres. De sorte que, quand ils viennent à se baisser vers celles d'en bas, celles d'en haut se haussent, et se redoublent ou triplent ainsi sur le corps. Le harnois du cheval est de cinq parties : d'un côté il y en a une, et de l'autre une autre, qu'ils font aller depuis la queue jusqu'à la tête, et attachent cela

à la selle, puis au dos et au cou même du cheval. Ils mettent une autre partie sur la croupe, où les cordes des deux parties se viennent joindre, et en cet endroit ils font un trou par où ils font passer la queue; devant le poitrail il y en a une quatrième, et toutes s'étendent jusqu'aux jointures des jambes. Sous le front ils lui mettent une lame de fer, ou chanfrein, qui est attaché de l'un et l'autre côté du cou aux susdites parties du harnois. Leurs halecrets ont aussi quatre parties, l'une étendue depuis les cuisses jusqu'au cou, mais faite selon la forme et disposition du corps; car cela est étroit sur l'estomac, et va en rond à l'entour du corps depuis les bras en bas. Ils en ont une autre pièce sur les épaules qui leur descend jusque sur les reins, et se joint depuis le cou jusqu'à l'autre, qui environne le corps; de sorte que ces deux de devant et derrière sont attachées avec des agrafes ou crochets. En l'un et l'autre bras ils ont encore une autre pièce qui les couvre depuis l'épaule jusqu'à la main, et de même sur l'une et l'autre, et toutes ces diverses pièces sont attachées avec des agrafes. Le casque qu'ils portent en tête est de fer pardessus, mais le gorgerin est de cuir.

Toutes ces pièces sont de cuir accommodé de la sorte que nous avons dit ci-dessus. Il y en a toutefois qui ont tout cela de fer; car ils ont une lame de fer large d'un doigt et d'une paume de long, et en ont plusieurs de cette sorte, avec huit

trous en chacune, mettant les unes sur les autres, comme par degrés en montant, et les attachent avec des courroies ou aiguillettes qu'ils font passer par ces trous, et au haut ils attachent une courroie, afin que cela tienne bien fort ensemble. Ils accommodent le tout par pièces par tout le corps comme nous avons dit; ils font de ces armures-là tant pour les chevaux que pour les hommes, et les rendent si claires et luisantes qu'on s'y pourroit mirer. Quelques-uns portent des lances dont le fer est crochu par le bout, pour tirer à eux un homme de la selle, s'ils peuvent; leurs flèches sont de deux pieds, une paume et deux doigts de long : cela s'entend selon les mesures géométriques, douze grains d'orge faisant le pouce en travers, et seize pouces le pied. Les fers de leurs flèches sont fort pointus et tranchans de part et d'autre comme une épée; ils portent toujours une lime en leurs carquois pour les limer et aiguiser. Tous ces fers ont une pointe ou queue de la longueur d'un doigt, qu'ils appliquent sur un bois; leurs boucliers sont faits d'osier et de clisse. Ils se servent d'autres flèches pour tirer aux oiseaux, aux bêtes et aux hommes désarmés, et le fer en est large de trois doigts; mais il y en a de beaucoup d'autres sortes pour la chasse seulement.

Quand ils veulent marcher à la guerre, ils envoient devant eux leurs coureurs, qui ne portent que leurs cabanes et leurs armes à cheval. Ces

gens-là ne pillent rien, ne brûlent point les maisons ni ne tuent point les animaux ; mais ils blessent et estropient les hommes: s'ils ne peuvent, ils les mettent en fuite, ou les tuent plus volontiers. Après ceux-là l'armée suit, qui ravage et tue tout ce qui se rencontre. Quand ils arrivent à quelque rivière, quelque grande qu'elle soit, ils la passent ainsi ; les plus grands ont un cuir rond et léger, à l'entour duquel ils mettent plusieurs attaches, et avec des cordes qu'ils y passent, serrent cela, de sorte que ce cuir devient comme une valise qu'ils remplissent d'habillemens et autres choses ; au milieu ils y mettent leurs selles, et ce qu'ils ont de plus dur, puis ils s'asseyent dessus, attachent cette sorte de vaisseau à la queue d'un cheval, qui est conduit par un homme qui nage devant ; ou bien ils ont par fois deux avirons avec quoi ils rament, et passent ainsi ; ils chassent leurs chevaux dans l'eau ; un homme nageant devant qui en conduit un, et tous les autres le suivent. Les plus pauvres, qui n'ont pas le moyen d'avoir de ces grands cuirs, sont obligés d'avoir chacun une bourse de cuir bien cousue, où ils mettent leur petit bagage, et lient cela comme un sac à la queue de leur cheval, et passent comme nous avons dit.

Sitôt qu'ils découvrent l'ennemi, ils vont à la charge, et chacun décoche trois ou quatre flèches ; s'ils voient qu'ils ne le puissent rompre, ils se reti-

rent vers les leurs ; mais c'est pour se faire suivre et attirer ainsi l'ennemi dans l'embûche qu'ils ont préparée. S'ils reconnoissent que l'armée ennemie soit plus grande et forte que la leur, ils s'en éloignent d'une journée ou deux, et se jettent en d'autres endroits qu'ils ravagent et détruisent ; quand cela ne leur réussit pas, ils se retirent à dix et douze journées loin, et quelquefois ils se campent en un lieu fort, et attendent que l'armée des ennemis commence à défiler, alors ils viennent à l'improviste et ravagent tout le pays.

En toutes leurs guerres ils usent de très-grandes ruses ; car il y a bien quarante ans et plus qu'ils font la guerre aux autres nations. Quand ils sont prêts à donner bataille, ils rangent toutes leurs troupes en bon ordre ; les chefs et princes de l'armée n'entrent pas au combat, mais ils se tiennent un peu éloignés pour observer l'armée des ennemis, et ont près d'eux leurs serviteurs, leurs femmes et leurs chevaux. Ils font quelquefois des figures d'hommes, qu'ils attachent sur des chevaux, afin que de loin on les croie être en plus grand nombre qu'ils ne sont. Au premier choc de la cavalerie, ils opposent un front de prisonniers et autres étrangers qui sont parmi eux, et il y a quelquefois des Tartares qui s'y mêlent ; mais les autres gros de leurs plus vaillans hommes se placent à droite et à gauche, afin que les ennemis ne les voient pas, et qu'ils les puissent ainsi

environner de tous côtés pour les combattre ; si bien que, quelque petit nombre qu'ils soient, il semble aux ennemis qu'il y en ait bien davantage ; la suite des chefs et généraux de l'armée, qu'ils voient avec leurs valets, femmes et chevaux, et ces hommes feints que nous avons dit, causent de la frayeur et de la confusion. Que s'ils voient que leurs adversaires se défendent bien, ils s'ouvrent pour leur donner passage à s'enfuir, et comme ils les aperçoivent en cet état, ils les poursuivent vivement, et en tuent tant qu'ils peuvent.

Mais il faut savoir qu'ils ne viennent à la mêlée que le moins qu'ils peuvent, mais tâchent seulement de blesser et tuer hommes et chevaux. Pour les forteresses qu'ils ont à attaquer, ils les investissent de sorte, s'il est possible, que personne n'en puisse plus sortir ni entrer. Ils les battent aussi furieusement avec des machines et des flèches, et ne cessent jour et nuit de les harasser, afin que ceux qui sont dedans ne puissent avoir de repos. Mais eux ils prennent temps et lieu de se reposer : ils séparent leurs troupes, qui se succèdent les unes aux autres pour l'attaque et le combat. Ils ont coutume aussi de se servir de la graisse des hommes qu'ils ont tués, pour en faire des compositions de feux grégeois, dont ils embrasent les maisons, et il n'y a aucun moyen d'éteindre ce feu.

Que si tout cela ne leur sert de rien, et qu'il

y ait une rivière qui passe par cette forteresse qu'ils attaquent, ils arrêtent le cours de l'eau, pour après la faire déborder, et submerger la place s'ils peuvent; et quand cela leur manque, ils usent de la sape et des mines; quand ils sont dedans, une partie y met le feu, et l'autre combat.

Que s'ils n'en peuvent venir à bout par toutes ces manières, ils se campent là avec des retranchemens, pour n'être attaqués ni incommodés des ennemis, si ce n'est que le secours leur vienne si puissant, qu'il les contraigne d'en déloger.

Pendant qu'ils sont en ces longs siéges, ils parlementent avec les ennemis, et leur disent les plus belles et douces paroles qu'il est possible, leur promettant tout, afin de les induire à se donner à eux, et les attirer, s'ils peuvent, sous couleur de leur faire des présens; et les ayant ainsi attrapés, ils gardent ceux qui sont bons artisans et ouvriers entre eux, rendent les autres esclaves et tuent tout le reste, ne pardonnant jamais aux nobles et aux honnêtes gens qu'ils exterminent tous. Que si par hasard quelqu'un d'eux échappe à la mort, il demeure esclave sans jamais se pouvoir racheter. Ils tuent tous ceux qu'ils prennent en guerre, sinon ceux qu'ils réservent pour l'esclavage, et partagent ceux qu'ils veulent tuer par centaines, puis avec une hache les assomment tous l'un après l'autre, et après font

le partage des prisonniers, selon qu'il plaît à leurs chefs.

Art. VII.

Des pays et nations qu'ils ont soumis à leur domination.

Il est à savoir premièrement, que jamais ils ne font paix avec personne qu'il ne se soit soumis à eux, suivant le commandement que Cingis Cham leur a laissé de subjuguer toutes les nations du monde. C'est tout ce qu'ils requièrent des autres, qu'ils aillent avec eux en leurs armées contre toutes sortes de gens, ainsi qu'il leur plaît, et qu'ils leur donnent le dixième de tout, tant des hommes que des choses : car ils prennent le dixième de tout et des filles mêmes qu'ils tiennent pour servantes. Mais à ceux qu'ils ont ainsi entièrement assujétis, ils ne gardent jamais leurs promesses, mais ils cherchent toutes les occasions qu'ils peuvent de les enfreindre et de faire du mal. Comme nous étions en Russie, un homme fut envoyé de la part de Cuyné Cham et de Bathy, comme il donnoit à entendre, qui avoit ordre de prendre un enfant de trois ans qu'un homme avoit : il emmenoit aussi les hommes qui n'avoient point de femmes, et les femmes qui n'avoient point de maris, et de même des pauvres gens qui n'avoient de quoi vivre.

Puis il faisoit un dénombrement exact de tout le reste, afin qu'un chacun, petit ou grand,

pauvre ou riche, jeune ou vieux, eût à payer tant de tribut, à savoir, une peau d'ours blanc, un castor noir, une martre et une peau noire d'un certain animal qui se cache dans la terre, lequel les Allemands appellent Illic, et les Polonois et Russes Dochon, et outre cela encore une peau de renard noir. Quiconque ne peut donner cela, ils le font esclave. Ils envoient aussi dénoncer aux princes et seigneurs des autres pays, qu'ils aient à les venir trouver sans délai, et quand ils y viennent, on ne leur fait aucun honneur, mais on les tient comme des gens vils et méprisables, encore faut-il qu'ils leur apportent de riches présens qu'ils donnent aux princes Tartares et à leurs femmes, officiers, colonels et centeniers. Tous les Tartares en général, jusqu'à leurs serviteurs et valets, sont importuns à demander aussi leurs présens, ainsi qu'ils font à leurs ambassadeurs. Quelquefois même ils sont si méchans, qu'ils cherchent des occasions pour les tuer, comme ils en usèrent envers un Michel, duc de Russie, et autres. Ils en amadouent quelques autres à qui ils permettent de s'en retourner, et en font mourir d'autres par poisons et breuvages. Leur dessein n'est autre que d'être les seuls maîtres de la terre, c'est pour cela qu'ils cherchent tout le sujet qu'ils peuvent pour exterminer la noblesse des autres nations. Pour ceux à qui ils permettent de s'en retourner, ils les obligent à leur envoyer leurs enfans, ou leurs

frères qu'ils ne laissent jamais après retourner, ainsi qu'ils ont fait au fils de Jeroslaus, à un prince des Alans et à plusieurs autres. Quoique le père, le frère ou autre proche parent de ceux qui sont auprès d'eux viennent à mourir sans autres héritiers, pour cela ils ne leur permettent jamais d'aller recevoir la succession ; eux-mêmes se font maîtres de tout l'héritage ou principauté, ainsi que nous leur avons vu pratiquer envers un du pays des Solangues.

Ils envoient des baschats (1) ou gouverneurs en ces pays-là, auxquels il faut qu'obéissent au doigt et à l'œil, tant les principaux que tout le reste du peuple. Quand quelques-uns ne font ce qu'ils veulent, ils leur font accroire aussitôt qu'ils sont infidèles et traîtres aux Tartares, et ainsi ils détruisent la ville ou le pays, et mettent tous les hommes à mort, avec l'assistance du lieutenant-général de la province, qui vient les surprendre lorsqu'ils n'y pensent pas, ainsi que, durant que nous étions-là, il arriva en une certaine ville de ces contrées, et comme ils ont fait aux Russiens en la terre des Comans : si bien que non-seulement les princes et chefs, mais le moindre Tartare même, quand il passe par une ville, s'y fait obéir, comme s'il en étoit le maître et le seigneur. Aussi quand on va à la cour de l'empereur pour prendre la loi et le réglement

(1) Baschat, mot turc dérivé du Tartare.

sur quelques différens, il leur faut porter tout l'or, l'argent, et autres choses qu'ils demandent, comme il est arrivé depuis peu aux deux fils du roi des Georgiens, dont l'un étoit légitime, nommé Michel, et l'autre bâtard, appelé David. Car le père en mourant avoit laissé au bâtard une partie de sa terre ; mais l'autre plus jeune vint avec sa mère vers le Cham, où l'autre étoit aussi arrivé : cette mère du légitime, qui avoit succédé au royaume de Georgie, qui venoit d'elle d'autant que les femmes y succèdent, vint à mourir par les chemins. Ces deux frères firent de grands présens, et surtout le légitime, qui demandoit la restitution de ce que le père avoit laissé au bâtard, comme ne lui appartenant pas pour être né en adultère ; mais l'autre n'alléguoit autre raison, sinon qu'on lui fît justice selon la loi des Tartares, qui ne font nulle distinction entre bâtards et légitimes. Si bien qu'il fut jugé au profit du bâtard, qui étoit l'aîné, et fut confirmé en sa possession, et l'autre perdit ainsi sa cause et tous les beaux présens qu'il avoit faits.

Pour les nations un peu éloignées, et qui sont voisines de celles qu'ils redoutent, et qui ne les reconnoissent en rien, ils se contentent de les traiter plus doucement, et d'en tirer seulement le tribut, sans les menacer de leur faire guerre pour n'effrayer pas les autres de se rendre à eux, ainsi qu'ils en ont fait aux Obèses et Georgiens, dont ils tirent quarante ou cinquante mille yperpères

ou besans de tribut, et toutefois nous avons depuis ouï dire qu'ils sont sur le point de se révolter. Les noms des pays qu'ils ont subjugués sont ceux-ci : les Kytayes, Naymans, Solangues, Carakitay ou Noirs Cathayns, Comans, Timat, Voirat, Caranites, Huires, Soboal, Merkites, Menites, Barihryur, Gosmit, Sarrasins, Bisermins, Turcomans, Bilères, la grande Bulgarie, les Baschares, grande Hongrie, Kergis, Colono, Thorati, Buritabeth, Parossites, Sasses, Jacobites, Alains ou Asses, Obèses ou Georgiens, Nestoriens, Arméniens, Cangites, Comans Brutaches, qui sont Juifs, Morduins, Torces, Gazares, Samoyèdes, Ruthènes ou Russiens, Baldach, Sarthi, et plusieurs autres dont j'ignore les noms. Nous avons vu chez eux des hommes et des femmes de la plupart de ces pays-là.

Mais les nations qui leur ont vaillamment résisté et résistent encore sans avoir pu être assujetties par eux, sont la grande Inde, Mangie, partie des Alains et des Cathayns, les Sayes; ils assiégèrent une ville de ces Sayes, et tâchèrent de la subjuguer, mais les autres se défendirent si bien, opposant la force à la force, et les machines aux machines, qu'ils démontèrent et rompirent toutes celles des Tartares; si bien que les Tartares n'en pouvant venir à bout par voie ouverte, se mirent à la sape, et par une mine entrèrent dans la ville, où les uns se mirent à embraser les maisons, et les autres à combattre; il y eut un rude

et sanglant choc, où plusieurs furent tués de part et d'autre ; enfin ceux de la ville se défendirent si courageusement, que les autres après grande perte furent contraints de se retirer sans rien gagner. Du pays des Sarrasins, où ils sont les maîtres, ils prennent et enlèvent tous les meilleurs artisans, dont ils se servent en tous leurs ouvrages, et les autres qu'ils laissent leurs payent tribut de leur métier. Ils resserrent tous les blés en des greniers, et en donnent tous les jours à chacun une bien petite mesure avec peu de chair trois jours la semaine seulement, et encore n'est-ce qu'aux artisans qui demeurent dans les villes.

Quand il leur plaît ils prennent aussi tous les jeunes gens, dont ils se servent, et qui sont plutôt au rang des esclaves que des libres, encore qu'ils les comptent entre les Tartares; mais ils se servent d'eux à tout, et les exposent à tous les dangers, comme ils font les autres prisonniers. Car en la guerre ils s'en servent comme d'enfans perdus, et s'il faut passer un marais ou une rivière, c'est à eux à qui ils font les premiers tenter le guet : en un mot, ils sont à tout faire.

Que s'ils manquent en la moindre chose, ils sont battus cruellement. Ils leur donnent peu à manger et à boire, et les habillent mal; si ce n'est qu'ils puissent épargner quelque chose de leur travail, comme font les orfèvres et autres bons ouvriers. Il y a de si mauvais maîtres, qu'ils les emploient continuellement, sans leur laisser

aucun temps ni moyen de travailler pour eux-mêmes, et gagner quelque petite chose, s'ils ne dérobent ce temps-là sur leur dormir, et encore n'est-ce qu'à ceux qui sont mariés, et à qui ils permettent de loger en maison à part; mais ceux qui demeurent en la maison même sont très-misérables: car souvent je les ai vus aller en caleçons seulement, et presque tout nus, au plus grand chaud et froid, et en ai vu d'autres perdre les doigts des pieds et des mains du grand froid; autres morts ou estropiés de tous leurs membres pour le froid excessif.

Art. VIII.

Le moyen de leur résister et de leur faire la guerre.

Le grand dessein de tous les Tartares est de subjuguer tout le monde, s'ils peuvent, comme le Cingis Cham leur a laissé par commandement et ordre exprès. Aussi leur empereur ou cham s'appelle en ses lettres *la force de Dieu, empereur du monde, etc.* Et en la signature de ses lettres, il met ordinairement ces mots : *Un Dieu au ciel, et Cuyné Cham sur la terre; la force de Dieu, et le sceau de l'empereur de tous les hommes.* A cause de cela, ils ne font jamais paix avec personne qui ne se rende à eux; et d'autant qu'hormis la chrétienté, ils ne craignent aucune personne au reste du monde; ils font toutes sortes de préparatifs

pour nous venir faire la guerre. C'est pour cela que, lorsque nous étions en leur pays, il y eut une cour solennelle convoquée plusieurs années auparavant, où ils firent élection devant nous en grande cérémonie de Cuyné pour leur empereur, qu'ils appellent cham en leur langue ; et ce cham dès lors, avec tous les princes et seigneurs, éleva l'étendard contre l'Église de Dieu, contre l'empire romain et contre tous les royaumes chrétiens et peuples d'Occident ; à moins qu'ils ne veuillent faire ce qu'il a mandé au saint Père et à tous les peuples chrétiens, ce dont toutefois il se faut bien garder en quelque sorte que ce soit, tant pour la cruelle et intolérable servitude en laquelle, comme nous avons vu de nos propres yeux, ils réduisent tous ceux qui se soumettent à eux, qu'aussi parce qu'en eux il n'y a aucune foi, et que personne ne se doit assurer en leurs paroles et promesses, dont ils n'observent jamais rien quand ils voient leur bon ; car ils sont trompeurs en tout et partout, et leur intention n'est autre que d'exterminer toute la noblesse et les gens de guerre des autres nations : en quoi ils agissent finement et avec beaucoup d'artifice.

Outre que c'est une chose trop honteuse et indigne que les chrétiens se soumettent à un peuple si plein d'abominations comme ils sont, qui tâchent d'abolir tout service de Dieu, perdre les âmes et accabler les corps de toutes sortes d'afflictions insupportables.

Ils se montrent au commencement doux et gracieux, mais à la fin ils piquent comme de cruels et venimeux scorpions. Il faut considérer aussi qu'ils sont en plus petit nombre et plus foibles de corps que tous les peuples chrétiens. Ils ont donné rendez-vous en cette cour à tous leurs princes, chefs et gens de guerre. De dix hommes de toute leur domination ils en prennent trois avec leurs familles. Ils doivent envoyer l'une de leurs armées en Hongrie et l'autre en Pologne, et viennent pour faire la guerre dix-huit ans durant, et ont assigné leur départ au mois de mars de l'an 1247, et demeureront trois ou quatre ans à venir jusqu'en Comanie, et de là ils doivent attaquer les pays susdits. Tout cela a été fermement résolu entre eux, si Dieu par sa grâce n'y fait survenir quelque obstacle, comme il lui a plu déjà faire lorsqu'ils vinrent en Hongrie et Pologne; car ils devoient alors, selon leur dessein, aller toujours en avant et continuer la guerre trente ans durant. Mais il arriva que leur empereur fut empoisonné, ce qui les arrêta tout court, et ils sont demeurés en repos jusqu'à maintenant, qu'ayant un nouvel empereur, ils commencent à se préparer pour de nouvelles entreprises. De plus leur empereur ou cham a dit lui-même qu'il vouloit envoyer une armée en Livonie et en Prusse. Puis donc que leur dessein est de détruire toute la terre ou la réduire en leur servitude, qui seroit chose tout-à-fait insupportable à ceux de nos

contrées, il est nécessaire de les prévenir, et aller au-devant d'eux par une bonne et forte guerre.

Mais si quelque peuple des nôtres ne veut donner secours à l'autre, celui qui sera attaqué par eux sera infailliblement perdu et détruit ; ils se serviront de ceux qu'ils prendront en guerre contre les autres nations, et les feront aller des premiers au combat, afin que s'ils font mal, ils y meurent, et s'ils font bien, ils leur donnent de belles paroles, et des promesses de les rendre tous riches et grands, afin de les engager à eux, et quand ils en seront assurés, les réduire en une misérable et dure servitude. Ils en font autant des femmes, dont ils prennent celles qu'il leur plaît pour concubines ou servantes. C'est ainsi qu'ils se servent d'une nation pour détruire l'autre.

Il n'y a point de pays qui tout seul leur puisse résister, pour leur grande multitude, lorsqu'ils sont assemblés de tous côtés : de sorte que si les chrétiens veulent se conserver, eux et leur religion, il faut que tous les rois, princes, seigneurs et barons, d'un mutuel consentement et avis, envoient de bonnes armées pour les combattre avant qu'ils puissent entrer et s'épandre dans nos provinces. Car depuis qu'une fois ils mettent le pied en quelque lieu, ils vont à la chasse des hommes partout, et les mettent à mort avant qu'ils se puissent secourir l'un l'autre. Ils assiégent les places avec trois ou quatre mille hommes, et le reste s'épand par la campagne, tuant et massacrant tout.

Ceux qui ont à combattre contre eux doivent être armés de bons et forts arcs, d'arbalètes, qu'ils redoutent fort, avec quantité de flèches, de fortes haches de fer fin ou d'acier, puis des écus et boucliers avec de longues courroies. Les fers des flèches d'arcs et d'arbalètes doivent être, comme celles des Tartares, trempées toutes chaudes dans l'eau, mêlée avec du sel, afin qu'elles pénètrent mieux les armes. Les glaives et lances doivent avoir un croc pour les pouvoir tirer de dessus la selle de leurs chevaux, dont ils tombent aisément; puis des poignards et des cuirasses doubles ou plastrons, afin que leurs flèches ne les puissent percer; avec cela un casque, et le reste de l'armure assez bon pour se couvrir le corps et celui du cheval contre leurs flèches. Que si par hasard quelques-uns des nôtres ne se trouvent si bien armés comme j'ai dit, il faut qu'ils suivent les autres, comme font les Tartares, et les endommagent tant qu'ils pourront avec leurs flèches et autres armes. On ne doit en cela épargner or ni argent pour acheter des armes, afin de pouvoir défendre et maintenir la liberté du corps et de l'âme, et conserver aussi tout le reste.

Il faut ordonner comme eux les armées par généraux, colonels, centeniers et moindres officiers: les généraux ne doivent jamais se mêler dans le choc, ainsi que les Tartares observent très-bien, mais seulement ils doivent voir et

pourvoir à tout, ordonner les batailles et faire que tout marche en bon ordre avec de bonnes lois et ordonnances ; que si quelqu'un abandonne son compagnon au combat ou s'enfuit, si ce n'est que la déroute soit générale, qu'il soit grièvement puni, car alors les uns suivent l'exemple des fuyards et sont tués des flèches des ennemis pendant que les autres combattent encore, ainsi tout va en confusion, et tant les uns que les autres y périssent. On doit aussi punir ceux qui se jettent au pillage avant que les ennemis soient entièrement défaits. Car les Tartares ne pardonnent jamais à telle sorte de gens.

Pour le champ de bataille, il le faut choisir, si faire se peut, en campagne ouverte, afin de pouvoir découvrir de tous côtés ; et s'il y a moyen d'avoir un grand bois à dos ou à côté, ce sera le meilleur ; mais faire en sorte toutefois que les ennemis ne puissent se mettre entre deux. Toutes les troupes ne doivent pas être ensemble en un gros, mais en divers bataillons et escadrons séparés un peu les uns des autres. Il faut envoyer un bataillon contre ceux qui suivent l'armée ennemie afin de les prévenir. Et si l'on voit que les Tartares semblent fuir ou se retirer, ne se hâter pas fort d'aller après en les chassant ; il est nécessaire d'avoir pour cela bon pied, bon œil pour ne tomber en leurs embûches où ils sont fort experts. Ensuite, qu'il y ait un autre bataillon tout prêt pour secourir celui-là, s'il est de be-

soin; et qu'il y ait des espions de tous côtés pour découvrir quelles troupes de Tartares suivent à droite ou à gauche; car il faut toujours opposer escadron à escadron, et leur aller au devant; d'autant qu'ils tâchent toujours d'enfermer leurs ennemis; à quoi il faut bien prendre garde de ne se laisser surprendre, car ils viennent ainsi bien aisément à bout des plus grandes armées. Il faut aussi bien se donner de garde de les suivre trop, de peur de tomber en leurs embûches, d'autant qu'ils usent plus de fraude et de finesse aux combats que de force et de valeur. Les généraux d'armée doivent être toujours préparés à envoyer du secours où il est besoin; et il ne faut courir trop après eux pour ne fatiguer les chevaux, car les Tartares en ont en plus grand nombre et de plus frais; parce que celui qu'ils auront monté un jour ils ne s'en serviront de trois ou quatre jours après, et ainsi ils les ont toujours frais. Que si l'on les voit reculer il faut demeurer fermes sans se séparer; ils feignent quelquefois de fuir pour séparer les autres, et ainsi après ravager le pays à leur aise. Surtout il faut prendre garde de ne faire trop grande dépense de vivres et autres munitions, de peur d'en avoir besoin après et être contraints de se retirer, et donner ainsi moyen aux Tartares de ruiner et détruire tout. Il faut aussi faire bonne garde nuit et jour, à cause que les Tartares font des attaques subites et à l'improviste, et sont de vrais démons incarnés

à inventer des ruses et des stratagêmes pour endommager leurs adversaires. Il faut être pour cela toujours prêt à combattre et ne se laisser surprendre par eux qui sont toujours aux aguets et ne dorment guère. Ceux du pays que les Tartares doivent attaquer et où on a crainte de leur venue, doivent faire de grandes fosses cachées dans terre, et là y serrer force armes de toutes sortes, tant pour ôter aux Tartares le moyen de les avoir que pour s'en servir à propos contre eux au besoin. Il faut fourrager et faire le dégât de paille, de foin et autre fourrage au-devant d'eux, afin que leurs chevaux ne trouvent de quoi manger. Les villes et forteresses, et les camps même, doivent être fortifiés tant par la situation que par l'art, en sorte que leurs machines n'y puissent porter beaucoup de dommage; se garder de manquer d'eau, et avoir toujours l'entrée et la sortie la plus libre qu'on pourra; enfin faire bon guet contre les surprises, avec de bonnes provisions de vivres pour longtemps, et qui soient sagement ménagés; car depuis que ces gens-là attaquent une place ils s'y opiniâtrent long-temps. Comme j'ai ouï dire d'une certaine montagne en la terre des Alains, qu'ils tiennent assiégée depuis plus de douze ans; ceux de dedans en ont déjà tué beaucoup, et se défendent vaillamment.

Les autres places qui n'ont pas la situation si avantageuse doivent être bien fortifiées, retran-

chées et munies d'armes, comme d'arcs et flèches, de pierres et de frondes; et surtout empêcher que les Tartares ne puissent appliquer et pointer leurs machines contre, ou bien les abattre, démonter et rompre tant que faire se pourra, et user contre eux de frondes, arbalètes et toutes sortes de machines pour les empêcher d'approcher; mais surtout aux lieux où il y a des rivières, donner ordre qu'ils ne puissent détourner les eaux pour inonder et submerger la place assiégée. Il faut savoir aussi que les Tartares aiment bien mieux que leurs ennemis se renferment dans les places, que de les attendre en pleine campagne pour combattre; car alors ils ont coutume de dire que ce sont leurs cochons qu'ils tiennent enfermés en l'étable, dont ils les garderont bien de sortir. Quand aussi on a fait tomber les Tartares de dessus leurs chevaux en combattant, il se faut aussitôt saisir de leurs personnes, car étant à terre ils sont fort experts à blesser et tuer hommes et chevaux à coups de flèches. Quand on les a pris il peut arriver que de là on peut avoir paix avec eux, ou de très-bonnes rançons, car ils se rachètent bientôt. Ils sont assez aisés à connoître suivant la description que nous en avons faite au commencement de ce traité. Il se trouve parmi eux plusieurs autres sortes de nations qui sont aisées à distinguer d'avec eux : et il est à remarquer qu'il y en a plusieurs parmi eux, que s'ils étoient assurés qu'on leur fît bonne guerre, et

qu'ils vissent leur temps, comme souvent plusieurs m'ont dit, ils ne manqueroient de se tourner contre eux, et leur porteroient ainsi plus de dommage que leurs ennemis déclarés.

Témoignages de Carpin, pour confirmer la vérité de son voyage.

Frère Jean Carpin sur la fin de son voyage ajoute (selon qu'il est inséré au manuscrit): Qu'afin que personne n'ait à douter de tout ce qu'il écrit avoir vu et lui être arrivé en ce voyage de Tartarie, il fait mention des noms de tous ceux qu'il a trouvés ou rencontrés là, ou par les chemins; comme le roi Daniel de Russie, avec toute sa suite étant près de Bathy, et de Carbon qui avoit épousé une sœur de Bathy; puis Mongrot, capitaine de Kiovie, avec tous les siens au pays de Corrensa, et qui les avoient conduits une partie du chemin jusqu'à Bathy. Qu'auprès de Bathy ils avoient trouvé le fils du duc Jeroslaus avec un seigneur Cuman, nommé Sangor, qui n'étoit pas chrétien, et un autre Russien de Susdal, qui étoit leur interprète. Près du grand cham ils trouvèrent le duc Jonellus, qui mourut là, et un de ces gentilshommes, nommé Temer, qui fut leur interprête vers l'empereur Cuyné, tant pour la traduction des lettres du cham au Pape, que pour tout ce qu'il leur falloit dire et répondre. Que là étoit aussi un Dubarlans, clerc

ou aumônier de ce duc, et plusieurs autres de ses serviteurs et domestiques. Qu'au retour par le pays des Bisermins, ils avoient trouvé en la ville de Lemſiuc des gens qui, par la permission de Bathy, avoient été envoyés là par la femme de Jeroslaus vers son mari, qui tous étoient retournés en Russie.

Etant arrivés près de Mancy, ils y retrouvèrent leurs compagnons qui y étoient demeurés avec plusieurs autres pour les attendre. Au sortir de Cumanie, ils avoient rencontré le duc Romain, qui alloit vers les Tartares avec une grande suite; puis le duc Alova, et l'ambassadeur du duc de Glogovie, qui partit de Cumanie avec eux, et les accompagna un assez long chemin par la Russie. Tous ces ducs-là étoient Russiens; il prend tous ces gens-là à témoin de ce qu'il dit en son traité; comme aussi il fait toute la ville de Kiovie, qui lui avoit donné des guides et des chevaux jusqu'à la première garde des Tartares, et au retour l'avoit bien reçu; de plus, d'autres personnes de Russie par où ils avoient passé en retournant, et auxquelles Bathy avoit envoyé des lettres scellées de son sceau, pour leur faire fournir des chevaux, et de tout ce qu'ils auroient besoin pour leur nourriture, et s'ils y manquoient, qu'il les feroit tous mettre à mort; plusieurs marchands encore de Breslau, de Pologne et d'Autriche, qui, sachant leur voyage en Tartarie, étoient allés avec eux; d'autres marchands de Constantinople,

qui étoient venus de Tartarie par la Russie, de plusieurs desquels il dit les noms, tant Genevois que Vénitiens, Pisans, d'Acre, et d'ailleurs.

Qu'il peut recevoir le témoignage et l'aveu de tous ces gens-là.

Puis à la fin il donne un avertissement en forme de prière et supplication à tous ceux qui liront son écrit, de n'y rien ôter ni ajouter, et proteste de n'avoir rien écrit que ce qu'il a vu lui-même, ou appris de gens qu'il a cru dignes de foi. Que plusieurs personnes de Pologne, Bohême, Allemagne, Liége, Champagne et autres lieux par où il avoit passé, avoient pris plaisir à lire son voyage, et l'avoir par écrit avant qu'il fût tout-à-fait achevé et corrigé, et qu'il y eût apporté la dernière main, comme il avoit fait depuis qu'il s'étoit trouvé en repos, et de loisir : et pour cela, il les prioit tous de ne trouver pas étrange s'il y avoit plusieurs choses en ce dernier écrit plus correctes et autrement qu'au premier qui n'en étoit qu'une simple ébauche.

FIN DU VOYAGE DE JEAN DU PLAN CARPIN EN TARTARIE.

VOYAGE
DU FRÈRE ASCELIN
ET SES COMPAGNONS
VERS LES TARTARES,

TIRÉ DES MÉMOIRES DE FRÈRE SIMON DE SAINT-QUENTIN, DANS VINCENT DE BEAUVAIS.

CHAPITRE PREMIER.

Comme les Frères Prêcheurs furent vers Bajothnoy, prince des Tartares en Perse, et de leur réception.

L'AN 1247, le jour de la translation de saint Dominique, frère Ascelin, envoyé par le Pape vers les Tartares, vint avec ses compagnons en leur armée, qui étoit lors en Perse, sous leur prince et chef Bajothnoy, lequel étant assis en sa tente dorée avec ses barons, tous vêtus d'or et de

soie, envoya vers ces religieux quelques-uns des siens avec son égyp, c'est-à-dire son principal conseiller, et ses truchemens. Ils leur demandèrent qui ils étoient. Frère Ascelin répondit qu'il étoit ambassadeur du Pape, qui étoit le plus grand en dignité entre les chrétiens, qui l'honoroient tous comme leur père; sur quoi ils furent fort indignés de cette réponse superbe que le Pape fût le plus grand de tous les hommes, et demandant s'ils ne savoient pas bien que le cham étoit fils de Dieu, et que les noms de Bajothnoy et Bathy étoient célèbres et renommés par toute la terre; frère Ascelin répondit: « Que le Pape, leur maî-
» tre, ne savoit qui étoit le cham, ni Bajothnoy
» et Bathy, et n'avoit jamais ouï parler d'eux;
» qu'il avoit bien ouï parler d'une nation étran-
» gère et barbare appelée Tartares, sortie des ex-
» trémités de l'Orient, et qui avoit subjugué
» plusieurs pays, et faisoit de grands ravages par-
» tout sans pardonner à personne. Que s'il eût
» ouï parler des noms du cham et de ses princes,
» il n'eût pas oublié d'en faire mention dans les
» lettres dont ils étoient chargés de sa part.

» Qu'ayant su le grand carnage qu'ils faisoient
» des hommes, et principalement des chrétiens,
» il en avoit été touché d'une douleur très-amère
» en son cœur; et sur cela par le conseil de ses
» frères les cardinaux, il les avoit envoyés vers la
» première armée des Tartares qu'ils pourroient
» rencontrer, pour les exhorter de s'abstenir do-

» rénavant de pareils ravages, et de ne plus dé-
» truire le peuple de Dieu, et de se repentir du
» passé, ainsi que ses lettres faisoient plus de foi,
» s'ils vouloient prendre la peine de les lire. Qu'ils
» les supplioient donc de les vouloir recevoir, et
» après d'y répondre ou par écrit ou par ambas-
» sadeurs exprès, ou de bouche simplement. »

Les seigneurs Tartares ayant entendu cela, retournèrent faire rapport de tout à leur maître; puis ayant changé d'habits, revinrent avec leurs truchemens trouver les religieux, et leur demandèrent s'ils apportoient quelques présens de la part du Pape à leur seigneur. Ils répondirent que non, et que ce n'étoit pas la coutume du Pape d'envoyer aucuns présens, et moins encore à des infidèles et inconnus; que plutôt les fidèles chrétiens et d'autres même avoient coutume de lui en envoyer. Sur cela, ils allèrent trouver de rechef leur maître Bajothnoy, pour lui rapporter le tout, et peu de temps après, ayant encore rechangé d'habits, ils revinrent vers les religieux leur dire:
« Comment ils osoient, sans honte et confusion,
» se vouloir présenter devant leur maître sans lui
» apporter quelque chose, comme tous les autres
» faisoient? A quoi Ascelin répondit que c'é-
» toit une coutume universelle et principalement
» entre les chrétiens, que tous messagers ou
» ambassadeurs portant lettres de leurs maîtres,
» les présentoient sans autre chose à celui à qui
» elles s'adressoient; et que pour eux, s'ils ne

» leur étoit point permis de le faire sans donner » quelque chose, ils étoient prêts de leur remettre » en main leurs lettres, pour les présenter eux- » mêmes à leur seigneur. »

Après cela, ils leur demandèrent particulièrement, mais avec adresse, si les François étoient encore passés en Syrie; car les marchands qui trafiquoient parmi eux les en avoient déjà avertis, et sur cela ils pensoient à plusieurs moyens pour empêcher ce dessein, soit en faisant semblant de se vouloir rendre chrétiens, ou par quelqu'autre finesse et tromperie, les détourner de l'entrée des lieux de leur domination, à savoir de Turquie et de Halape; en un mot, de faire mine pour un temps de vouloir être bons amis des François, qu'ils redoutoient plus que tout le reste du monde, au rapport des Georgiens et Arméniens.

CHAPITRE II.

Les religieux refusent d'adorer Bajothnoy.

Cela fait et dit de part et d'autre, ces barons Tartares retournèrent vers leur maître, puis ayant encore changé d'habillemens, revinrent aux religieux les avertir que s'ils vouloient se présenter devant leur seigneur et lui rendre les lettres du Pape, il falloit se résoudre de l'adorer comme le fils de Dieu régnant sur la terre, et lui faire trois révérences le genou en terre. Car

le cham, leur souverain, l'avoit ordonné comme un arrêt irrévocable, que les princes Bajothnoy et Bathy fussent adorés d'un chacun, en la même sorte que sa personne propre. Sur quoi les religieux étant en doute ce que vouloit dire une telle adoration, et si c'étoit de latrie ou autrement, il y eut un frère Guichard de Crémone, qui savoit les façons des Tartares, parmi lesquels il avoit demeuré sept ans en une de leurs villes, nommée Triphel, en un couvent de leur ordre, lequel leur dit qu'il ne falloit point prendre cela comme une idolâtrie, mais seulement comme un témoignage de soumission de la part du Pape, et de toute l'Eglise romaine envers le cham, qui se faisoit rendre ce devoir par tous ceux qui lui étoient envoyés de quelque part que ce fût. Ce qu'entendant les religieux, après avoir consulté entr'eux, ils se résolurent de souffrir plutôt tout jusqu'à la mort même, que de rendre une telle sorte d'obéissance, tant pour l'honneur de l'Eglise, que pour ne donner scandale aux Georgiens, Arméniens, Perses, Grecs, Turcs et autres nations orientales, qui penseroient que cette sorte de révérence porteroit quelque manière de tribut et de vasselage des chrétiens, ce qui donneroit sujet à leurs ennemis, dans les parties d'Orient, de les mépriser et maltraiter davantage : et qu'aussi ce seroit un témoignage de lâcheté et peu de résolution à souffrir toutes choses, et la mort même, plutôt que de commettre une action aussi

honteuse que celle-là. Si bien que frère Ascelin obligea tous ses compagnons à demeurer fermes en cette résolution, et à en faire protestation, devant tous; signifiant aux Tartares, qu'afin qu'ils ne prissent point sujet là-dessus de les calomnier et accuser d'arrogance et d'opiniâtreté, ils étoient tous prêts de rendre toute sorte de soumission et révérence à leur prince, telle que l'on peut requérir de prêtres de Dieu, de religieux et d'envoyés de la part du Pape, sans déroger à la dignité de la religion chrétienne et à la liberté de l'Eglise. Qu'ils étoient donc prêts de rendre la même révérence qu'ils avoient coutume de faire à leurs supérieurs, rois et princes, pour le bien de la paix, union et concorde; mais qu'ils rejetoient entièrement celle qu'ils demandoient d'eux, comme honteuse et ignominieuse à la religion chrétienne, et se soumettroient plutôt à souffrir la mort qu'à faire telle chose. Que si leur maître Bajothnoy vouloit se faire chrétien, qui étoit ce que le Pape et tous les chrétiens souhaitoient le plus, en ce cas-là ils étoient tous prêts, non-seulement de fléchir les genoux devant lui, mais même devant eux tous, et de leur baiser à tous la plante des pieds, même aux plus petits d'entre eux, en toute humilité, pour l'honneur de Dieu.

Eux ayant ouï cette réponse et résolution, en furent grandement indignés et troublés, et dirent aux religieux en grande colère et rage, qu'ils

n'avoient que faire de les exhorter à se rendre chrétiens et chiens comme ils étoient; que le Pape étoit un chien, et eux tous aussi de vrais chiens. Frère Ascelin vouloit répondre à cela ; mais il ne put à cause du grand bruit, des menaces, cris et rugissemens qu'ils faisoient; ensuite ils retournèrent vers leur maître, auquel ils firent rapport de tout.

CHAPITRE III.

Comme les Tartares tinrent conseil sur ce qu'ils devoient faire des religieux, de les faire mourir ou non.

Bajothnoy ayant entendu tout cela de son égyp, barons et truchemens, fut fort courroucé, et entra en une telle rage contre ces religieux, qu'il commanda par trois fois qu'ils fussent mis à mort sans merci, sans se soucier d'épandre le sang innocent et de violer le droit des gens observé partout pour les ambassadeurs qui doivent aller et venir en toute liberté et franchise. Mais de ses conseillers, les uns disoient qu'il en falloit tuer deux seulement, et renvoyer les deux autres au Pape leur maître.

D'autres étoient d'avis de faire écorcher le principal d'entre eux, puis remplir sa peau de foin, et l'envoyer ainsi au Pape; autres, qu'il en falloit faire fouetter deux par toute l'armée, puis les faire mourir, et garder les autres tant que les François

fussent venus en leur pays. Il y en avoit qui vouloient qu'on en menât deux par toute l'armée, et qu'on les gardât jusqu'à la venue de quelques ennemis, puis qu'on les exposât à leurs machines, afin qu'ils fussent tués par les leurs mêmes. Mais la sentence de Bajothnoy, qui les condamnoit à la mort, prévalut à tout cela; toutefois celui qui sait ordonner de tout à sa volonté, et qui dissipe les conseils et entreprises des malins, fit que l'une des six femmes de Bajothnoy, la plus ancienne, et ceux qui avoient la charge des ambassadeurs, s'opposèrent tant qu'ils purent à cet arrêt de mort. Car cette dame lui représenta, entre autres choses, que s'il faisoit mourir ces ambassadeurs, il seroit en haine et horreur très-grande à tous ceux qui en entendroient parler, et perdroit ainsi tous les dons et présens qu'on avoit coutume de lui envoyer des pays les plus éloignés; que l'on en feroit aussi de même à tous ceux qu'il enverroit ambassadeurs vers les autres princes.

Les autres ajoutoient qu'il se devoit ressouvenir combien le cham avoit été en colère contre lui pour avoir fait mourir un ambassadeur de son propre mouvement, lui ayant fait arracher le cœur du ventre pour donner terreur aux autres qui viendroient, ou qui oiroient cela, puis l'ayant attaché à la queue de son cheval, en avoir ainsi fait montre par toute l'armée; que s'il commandoit d'en faire autant à ceux-ci, ils ne lui obéiroient pas, mais s'enfuiroient plutôt vers le cham,

pour lui rendre témoignage de leur innocence, et l'accuser lui comme un cruel et perfide. Bajothnoy, ému et adouci de ces remontrances, changea d'avis et s'apaisa tout-à-fait.

CHAPITRE IV.

Des différends qu'il y eut entre eux sur la manière d'adoration.

Quelque temps après, ces barons allèrent vers les religieux, et dissimulant la colère et indignation de leur maître, leur déclarèrent que, puisqu'ils ne pouvoient se résoudre à adorer le prince les genoux en terre, ils seroient bien aises de savoir d'eux quelle étoit leur façon d'honorer leurs supérieurs, et quelle révérence ils vouloient rendre à leur maître, s'il les faisoit venir en sa présence. A quoi frère Ascelin découvrant un peu son capuchon et baissant la tête, répondit que telle étoit leur façon d'honorer leurs supérieurs, et qu'ils étoient contens d'en faire volontairement, et sans aucune contrainte, autant envers leur prince Bajothnoy.

Après cela ils s'enquirent en quelle sorte les chrétiens adoroient Dieu; ils répondirent qu'en plusieurs manières, les uns prosternés en terre, les autres à genoux seulement, les autres d'autre sorte; que pour leur prince, plusieurs venant de loin l'adoroient par terreur et crainte, comme ses esclaves, mais que le Pape et les chrétiens n'ap-

préhendoient point la tyrannie et la force, et que l'on ne pouvoit exiger d'eux une telle adoration; que ni le cham même n'avoit pas le pouvoir de la leur faire rendre, puisqu'ils n'étoient en aucune sorte ses sujets et vassaux. Mais à cela ces barons reprochèrent aux religieux que, puisque les chrétiens adoroient bien du bois et des pierres, c'est-à-dire la croix gravée en bois ou en pierre, qu'ils ne devoient pas dédaigner d'en faire autant envers Bajothnoy, que le cham avoit commandé d'être adoré comme soi-même; mais frère Ascelin répondit à ces deux points et instances que les chrétiens n'adoroient point le bois ni les pierres, mais seulement ce qui étoit représenté par ce signe, Jésus-Christ, qui avoit été mis sur la croix et l'avoit arrosée et consacrée de son précieux sang par lequel il nous avoit acquis le salut; mais que leur maître ne pouvoit prétendre rien de semblable, pour cette raison ils étoient résolus de n'en rien faire, quelque danger de mort et de tourmens qui leur fût proposé.

Là-dessus ces barons l'allèrent rapporter à leur seigneur, qui quelque temps après les envoya vers les religieux leur signifier qu'il falloit qu'ils allassent trouver le grand cham, souverain seigneur et empereur de tous les Tartares, et qu'alors ils verroient quelle est sa magnificence et sa gloire, qui leur étoit inconnue; qu'ils pourroient lui présenter eux-mêmes les lettres du Pape, et ayant reconnu sa grandeur et puissance, en faire

après un vrai rapport à leur maître. Mais frère Ascelin reconnoissant la malice de Bajothnoy, dont il avoit été déjà assez averti par plusieurs chrétiens et par les infidèles mêmes, répondit aux barons que, puisque le Pape son maître, comme il avoit déjà représenté, n'avoit jamais ouï parler du nom du cham, ni ne lui avoit commandé de l'aller trouver, mais seulement d'aller à la première armée des Tartares qu'il pourroit trouver, qu'il ne vouloit ni ne devoit s'acheminer vers le cham, se contentant d'avoir rencontré Bajothnoy et son armée, ce qui lui étoit une très-suffisante décharge de la commission qui lui avoit été donnée; qu'il étoit prêt de mettre les lettres du Pape entre les mains de leur maître, s'il lui plaisoit les recevoir et les voir; sinon qu'il s'en retourneroit rendre compte à son maître de ce qu'il avoit fait.

Après cela ils lui demandèrent encore avec quel front eux chrétiens osoient appeler le Pape le plus grand de tous les hommes en dignité? qui avoit jamais ouï parler que le Pape eût conquis tant et de si grands royaumes et principautés que leur cham fils de Dieu avoit fait? ou que le nom de Pape fût épandu et renommé par toute la terre comme celui de leur seigneur, puisqu'il étoit assez manifeste que sa domination s'étendoit des dernières parties du Levant jusqu'aux mers de la Méditerranée et du Pont-Euxin, où il étoit redouté et révéré partout; que donc le

cham étoit plus grand que le Pape en puissance, gloire, dignité et autres grandeurs que Dieu lui avoit conférées.

A cela frère Ascelin répondit qu'il avoit dit que le Pape étoit plus grand que tous les autres hommes en dignité, d'autant qu'il étoit successeur de saint Pierre, auquel et à ses successeurs la puissance avoit été donnée de Dieu sur toute l'Église universelle, et que cela dureroit jusqu'à la consommation des siècles. Et comme il leur vouloit expliquer et prouver cela par plusieurs raisons et exemples, il n'y eut aucun moyen de faire bien comprendre cela à ces hommes barbares et brutaux, si bien qu'il ne put continuer de répondre aux autres instances, pour le bruit et les cris dont ils l'étourdissoient avec une extrême insolence.

CHAPITRE V.

Des lettres du Pape furent traduites en langue tartare, et présentées à Bajothnoy.

Les barons tartares ayant fait leur rapport de tout cela à Bajothnoy, il envoya peu de temps après dire aux religieux qu'ils lui envoyassent les lettres du Pape pour les voir. Ce que frère Ascelin fit, encore que ce fût contre la coutume ordinaire des ambassadeurs, qui présentent eux-mêmes leurs lettres; mais il le falloit faire ainsi par force. Ces lettres furent donc apportées à

Bajothnoy, qui les renvoya aussitôt, afin que les religieux les fissent traduire par leurs interprètes en langue persane, pour après être mises en tartare, afin qu'il les pût mieux entendre. Alors frère Ascelin, trois de ses frères et autant d'interprètes, avec les secrétaires de Bajothnoy, firent faire cette traduction en persan par des truchemens turcs et grecs, et après que les interprètes eurent traduit le tout en tartare, ils l'envoyèrent à Bajothnoy, qui leur fit dire qu'il falloit que deux d'entre eux allassent vers le cham avec un des siens qu'il leur donneroit pour les y conduire, afin de lui présenter eux-mêmes leurs lettres et en recevoir la réponse, et de faire rapport à leur maître de la puissance et gloire du cham; mais frère Ascelin répondit à cela qu'il avoit protesté dès le commencement qu'il n'avoit aucun ordre d'aller trouver le cham; qu'on les y pouvoit bien mener de force, mais non de leur bonne volonté, et qu'ils étoient résolus de ne se séparer point les uns des autres. Un des secrétaires reprit Ascelin de ces paroles un peu trop hardies, et avec des paroles pleines de ruse et de flatterie tâchoit de les porter à l'adoration de Bajothnoy; mais Ascelin se plaignit qu'il ne trouvoit pas ce qu'on lui avoit dit, que les Tartares écoutoient volontiers la vérité; mais qu'il voyoit bien qu'ils n'en tenoient aucun compte, et qu'elle étoit entièrement bannie de chez eux; que pour avoir dit seulement que le Pape étoit le plus grand en

dignité entre les chrétiens, et qu'il ne savoit qui étoit le cham ni Bajothnoy, il avoit remarqué que cela les avoit beaucoup offensés, dont il s'étonnoit; que pour lui, il étoit venu pour maintenir la liberté de la foi et de la vérité, et ne craignoit homme du monde.

Comme vers le soir les religieux devoient avoir leur congé de la cour, le secrétaire, qui devoit partir le lendemain avec eux, fit appeler les religieux et leur lut publiquement les lettres que le cham avoit envoyées à Bajothnoy pour être publiées partout, avertissant les religieux de retenir et considérer bien ce qu'elles portoient. Tout cela se passa en ce jour-là. Mais sur le soir on promit aux religieux de leur donner copie de ces lettres, et eux s'en retournèrent à jeun en leur tente, éloignée de plus de mille pas de celle de Bajothnoy.

Quatre jours après, frères Ascelin et Guichard se présentèrent devant la tente de Bajothnoy, auquel ils firent savoir s'il ne lui plaisoit pas de faire réponse aux lettres du Pape, et de leur donner des sauve-gardes et des conducteurs par ses terres pour leur retour. Mais les barons tartares, sachant la mauvaise intention de Bajothnoy contre les religieux, et ne faisant semblant de rien, leur dirent finement qu'ils croyoient avoir compris par leurs discours qu'ils étoient venus en intention de voir l'armée des Tartares; et d'autant qu'elle n'étoit pas encore toute com-

plète, ils n'avoient pas eu encore le plaisir de la voir, qu'ainsi ils ne pouvoient pas avoir si promptement leur congé. Ascelin leur répondit que plusieurs fois il leur avoit déjà fait savoir qu'ils n'étoient pas venus principalement pour voir leur armée, mais seulement pour leur présenter les lettres du Pape et en rapporter la réponse, et du reste voir aussi leur armée par occasion. Les Tartares promirent aux religieux de rapporter tout cela à leur maître et leur en rendre réponse; ce qu'ils attendirent durant la grande chaleur du jour depuis le matin jusqu'au soir, et voyant que personne ne revenoit, ils s'en retournèrent en leur logement sans aucune réponse. Ils furent ainsi traités plusieurs fois des Tartares, qui se moquoient d'eux et les estimoient comme de chétifs valets indignes de leur réponse, les tenant même comme des chiens. Ils passèrent ainsi tous les jours des mois de juin et de juillet aux plus grandes ardeurs du soleil du matin jusqu'au soir, attendant et demandant instamment leur congé et réponse à la porte de la cour, d'où ils retournoient le plus souvent à jeun et bien affamés, sans avoir pu rien obtenir. C'est ainsi que Bajothnoy les traitoit en la colère où il étoit contre eux, et pour mieux couvrir sa malice, il leur reprochoit la rudesse de leurs réponses, et fut par trois fois sur le point de les faire mourir. Il les tint de la façon neuf semaines en son camp sans leur daigner répondre, tant il les méprisoit; mais

eux supportoient tout cela avec patience et humilité, et faisoient très-sagement, comme l'on dit, de nécessité vertu.

CHAPITRE VI.

Ils furent contraints d'attendre l'arrivée d'Auguta de la cour du grand cham.

Ils furent encore cinq semaines à attendre pendant que Bajothnoy étoit en suspens pour l'exécution de sa sentence contre eux. Enfin ayant écrit au Pape et destiné ses ambassadeurs pour aller avec les religieux, il se résolut de leur donner congé, qui fut à la Saint-Jean; mais trois jours après il changea d'avis, et ne voulut point qu'ils partissent avant la venue d'un certain personnage, nommé Auguta, de grande qualité, qui devoit arriver de la part du cham, pour aller commander en tout le pays de Georgiane. Cet Auguta étoit un des principaux du conseil, et savoit le style dont le cham écrivoit au Pape, et avoit une nouvelle commission du cham pour faire savoir sa volonté par toutes les terres de son empire, ainsi que Bajothnoy assuroit, disant qu'il désiroit le déclarer aux religieux et envoyer copie de ce mandement au Pape même par eux et par ses envoyés.

Bajothnoy donc avec tous ses barons attendant cet Auguta, lui préparoient grande quantité de

lait de jument pour le mieux recevoir. Il vouloit que les religieux fussent aussi présens, et cela d'autant plus volontiers qu'il croyoit que peut-être le commandement du cham porteroit entre autres choses la mort de ces pauvres gens, qu'il avoit différée jusqu'alors pour prendre avis d'Auguta et se résoudre sur son conseil. Ils furent donc contraints d'attendre, sans faire aucune autre démarche, cette arrivée plus de trois semaines durant dans une souffrance continuelle. On ne leur donnoit cependant que du pain noir et bien peu d'eau pour leur nourriture, et souvent, au défaut de pain, on les faisoit jeûner jusqu'au soir, qu'on ne leur donnoit pour tout que du lait de chèvre ou de vache, et par fois de celui de jument. Leur boire n'étoit que de l'eau pure, et quelquefois, pour grand régal, un peu de vinaigre mêlé parmi, car de vin ils n'en entendoient point parler. Sur cette longue attente frère Ascelin, craignant de perdre l'occasion d'un bon passage, à cause de l'hiver qui s'approchoit, s'avisa d'aller trouver un des principaux conseillers de cette cour-là pour le prier d'interposer sa faveur envers Bajothnoy afin d'obtenir leur congé. Pour y réussir plus aisément et prévenir ainsi la mauvaise saison, il promit à cet homme quelques présens s'il leur aidoit en cette affaire. Celui-là donc en alla prier Bajothnoy, si bien qu'il le lui persuada, et prit la charge lui-même de faire écrire les lettres qu'on devoit envoyer au Pape

suivant la première résolution, et fit aussi préparer les ambassadeurs pour être les porteurs de ces lettres, tant de Bajothnoy que du cham même. Ainsi les religieux eurent permission de s'en aller.

Comme ils étoient tout prêts de partir, ce jour-là même qu'ils s'en devoient aller, arriva cet Auguta avec l'oncle de soudan de Halape et le frère du soudan de Mosoul, qui étoit autrefois appelée Ninive. Ces deux-là étoient venus d'auprès le cham avec Auguta, et lui avoient été rendre hommage pour leurs neveux, avec force dons et présens et promesse de tributs.

Eux étant donc venus devant Bajothnoy, lui firent aussi beaucoup de présens, et l'adorèrent en s'agenouillant par trois fois, et frappant de leur tête contre terre, selon que le cham leur avoit commandé. De sorte que Bajothnoy et tous ceux de son conseil sachant cette arrivée d'Auguta et de ces deux seigneurs, ils en furent grandement réjouis et en firent fête à leur mode avec grande débauche de lait de jument, chantant ou plutôt hurlant. Pour rendre la fête et la réjouissance plus grande, ils y appelèrent tous les autres Tartares leurs voisins, sans plus se soucier de la dépêche des religieux et de leurs messagers. Ils employèrent sept jours entiers à ces débauches, ivrogneries, danses et crieries; et le huitième, qui étoit le jour de saint Jacques, ils accordèrent enfin aux religieux la permission de s'en aller

avec les leurs, les lettres de Bajothnoy et celles du cham, qu'ils appeloient lettres de Dieu. Ils furent un an entier dans le pays de leur domination, tant à y aller qu'à demeurer parmi eux, et s'en retourner. Pour frère Ascelin, il demeura en tout ce voyage-là trois ans et sept mois avant que de pouvoir retourner vers le Pape. Frère Alberic et frère Alexandre demeurèrent avec lui trois ans et plus : frère Simon, deux ans et six semaines ; et frère Guichard, qu'ils trouvèrent à Triphlis, environ cinq mois seulement. Or, depuis la ville d'Acre en Syrie jusqu'à cette armée des Tartares en Perse il y a quelques soixante journées.

CHAPITRE VII.

Des lettres du prince des Tartares au Pape.

Or la teneur des lettres que Bajothnoy écrivit et envoya au Pape étoit telle.

« Par la divine disposition du grand cham, la » parole de Bajothnoy est envoyée ; vous Pape, » sachez que vos messagers sont venus vers nous, » et nous ont apporté vos lettres ; ils nous ont » fait d'étranges discours, et ne savons pas si » vous leur avez donné charge de parler de la » sorte, ou si d'eux-mêmes ils en ont usé ainsi. » Vos lettres portoient ces mots entr'autres, » Vous tuez et perdez beaucoup d'hommes ; mais » le commandement de Dieu ferme et stable, et » qui s'étend sur toute la face de la terre, nous

» est tel, Quiconque entendra cette ordonnance,
» qu'il demeure assis en sa propre terre, eau et
» héritage, et mette toute sa force et puissance
» entre les mains de celui qui contient toute la
» face de la terre. Et quiconque n'entendra ce
» commandement, et fera autrement qu'il ne
» porte, que celui-là soit perdu et exterminé.
» Nous vous envoyons donc ce même comman-
» dement et ordonnance, qui est que si vous vou-
» lez vous tenir assis sur votre terre, eau et héri-
» tage, il faut que vous Pape, vous vous trans-
» portiez en propre personne auprès de nous, et
» veniez trouver celui qui contient toute la face de
» la terre. Et si vous n'écoutez le commandement
» ferme et stable de Dieu et de celui qui tient toute
» la terre en sa main, nous ne savons ce qui en
» aviendra, Dieu le sait. Or, avant que de vous
» disposer à venir, il faut que vous envoyez vos am-
» bassadeurs, pour nous signifier si vous viendrez
» ou non, si vous désirez vous accommoder avec
» nous, ou nous être contraire; et ne manquez à
» nous envoyer promptement réponse sur ce com-
» mandement, lequel nous vous envoyons par les
» mains de Aybeg et Sargis. Fait le vingtième de
» la lune du mois de juillet, aux environs du châ-
» teau de Sitiens. »

Pour ce qui est des lettres du cham à Bajothnoy, que les Tartares appellent lettres de Dieu, la teneur en étoit telle :

« Par le commandement du Dieu vivant,

» Cingis-Cham, fils de Dieu, doux et vénérable,
» dit ainsi : D'autant que Dieu est grand et élevé
» par-dessus toutes choses, et est immortel, et
» Cingis-Cham est le seul seigneur sur la terre ;
» nous voulons que ces paroles parviennent aux
» oreilles de tous et en tous lieux, tant aux pays
» qui nous obéissent qu'en ceux qui nous sont
» rebelles. Il faut que vous, Bajothnoy, les aver-
» tissiez et fassiez savoir que tel est le comman-
» dement du Dieu vivant et immortel; et que sans
» cesse vous leur donniez à entendre, et fassiez,
» partout où messagers peuvent aller, proclamer
» cette même ordonnance. Et quiconque y con-
» tredira soit aussitôt tué, et sa terre détruite. Je
» vous certifie aussi que celui-là sera bien sourd,
» et perclus entièrement de l'ouïe, qui n'enten-
» dra ce commandement ; et bien aveugle qui le
» verra, et n'y obéira; et bien boiteux et estropié
» qui le verra et le connoîtra, et ne le fera pas.
» Que cette même ordonnance parvienne à la
» connoissance de tous ignorans et savans : et qui-
» conque l'entendra et négligera de l'observer,
» qu'il soit aussitôt exterminé et perdu. Faites
» donc savoir cela partout et à tous. Et quicon-
» que désirera le bien et le repos de sa maison,
» et le cherchera, et voudra nous obéir et servir,
» il sera sauvé et honoré; mais quiconque n'en
» voudra rien faire, faites le châtier, ainsi que
» vous aviserez bon être.

FIN DU VOYAGE DE FRÈRE ASCELIN.

VOYAGE

REMARQUABLE

DE

GUILLAUME DE RUBRUQUIS,

ENVOYÉ EN AMBASSADE PAR LE ROI LOUIS IX EN DIFFÉRENTES PARTIES DE L'ORIENT, PRINCIPALEMENT

EN TARTARIE ET A LA CHINE,

L'AN DE NOTRE SEIGNEUR M.CC.LIII;

Contenant des récits très-singuliers et surprenants, écrits par l'ambassadeur même.

TRADUIT DE L'ANGLOIS PAR LE Sr BERGERON.

AVERTISSEMENT.

Il est nécessaire de savoir que Louis IX, roi de France, étant encore en Syrie, où il faisoit la guerre aux Sarrasins, envoya en Tartarie frère Guillaume de Rubruquis, cordelier, avec quelques compagnons, l'an 1253. Son voyage, qu'on donne ici au public, a été fidèlement traduit de l'anglois par les soins et le travail du sieur Bergeron, après avoir conféré le tout avec deux manuscrits latins, outre que cette édition a été considérablement augmentée pour donner l'ouvrage dans toute sa perfection.

ÉPITRE

DE GUILLAUME DE RUBRUQUIS

A LOUIS IX, ROI DE FRANCE.

A très-excellent et très-chrétien seigneur Louis, par la grâce de Dieu, roi de France, frère Guillaume de Rubruquis, de l'ordre des Frères Mineurs, lui désire salut, et qu'il triomphe toujours en Jésus-Christ.

Il est écrit en l'Ecclésiastique : *Que le sage passera en la terre des nations étrangères, et qu'il essayera en toutes choses le bien et le mal.* J'ai fait la même chose, Sire, mais plaise à Dieu que ç'ait été comme le sage et non comme le fou : car plusieurs font bien ce que fait le sage, mais non pas sagement, et je crains d'être de ce nombre. Toutefois, en quelque sorte que ç'ait été, d'autant qu'il vous a plu me commander, en partant d'auprès de vous, que je vous écrivisse tout ce que je verrois et remarquerois parmi les Tartares, et même

de ne craindre point de vous faire de longues lettres ; je fais maintenant ce qu'il a plu à Votre Majesté de m'enjoindre : ce n'est pas sans crainte et confusion toutefois, d'autant que mes paroles ne sont pas dignes d'une si haute et souveraine Majesté.

VOYAGE

DE GUILLAUME DE RUBRUQUIS

EN DIVERSES PARTIES DE L'ORIENT

ET PRINCIPALEMENT

EN TARTARIE ET A LA CHINE;

ÉCRIT PAR LUI-MÊME.

CHAPITRE PREMIER.

Notre départ de Constantinople et notre arrivée à Soldaïa, première ville des Tartares.

Vous saurez, s'il vous plaît, Sire, qu'étant parti de Constantinople le 7 de mai de l'an 1253, nous entrâmes en la mer du Pont, que les Bulgares appellent la grande Mer, laquelle, selon que j'ai appris des marchands qui y trafiquent, a environ mille milles, ou deux cent cinquante lieues d'étendue en sa longueur de l'orient à l'occident, et est comme séparée en deux. Vers le milieu il y a deux provinces, l'une vers le midi,

nommée Sinople, d'une forteresse de ce nom qui est un port du soudan de Turquie ; l'autre vers le nord, que les chrétiens latins appellent Gazarie, et les Grecs qui y demeurent Cassaria, comme qui diroit Césarée. Elle a deux promontoires ou caps, qui s'étendent en mer vers le midi et le pays de Sinople ; il y a bien trois cents milles entre Sinople et Cassaria, de sorte que de ces pointes jusqu'à Constantinople on compte sept cents milles, tant vers le midi que vers l'orient, où est l'Ibérie, qui est une province de la Georgiane. Nous vînmes donc au pays de Gazaria, qui est en forme de triangle, ayant à l'occident une ville appelée Kersona, où saint Clément, évêque d'Ancyre, fut martyrisé, et passant à la vue de la ville, nous aperçûmes une île où est une église, qu'ils disent avoir été bâtie de la main des anges.

Au milieu et comme à la pointe, vers le midi, est la ville de Soldaïa, qui regarde de côté celle de Sinople : c'est là où abordent tous les marchands venant de Turquie pour passer vers les pays septentrionaux, ceux aussi qui viennent de Russie et veulent passer en Turquie. Les uns y portent de l'hermine et autres fourrures précieuses, les autres des toiles de coton, des draps de soie et des épiceries. Vers l'orient de ce pays-là est une ville appelée Matriga, où s'embouche le fleuve Tanaïs, en la mer du Pont, et a en son embouchure plus de douze milles de large ; car

ce fleuve, avant qu'il entre en cette mer, fait comme une autre mer vers le Nord, qui s'étend en long et en large quelques sept cents milles, et sa plus grande profondeur ne va pas à six pas; de sorte que les grands vaisseaux n'y peuvent aller. Mais les marchands venant de Constantinople à Matriga envoient de là leurs barques jusqu'au fleuve Tanaïs, pour acheter des poissons secs, comme esturgeons, thoses, barbotes, et une infinité d'autres sortes.

Cette province de Gazaria est environnée de mer de trois côtés, à savoir à l'occident, où est la ville de Kersona; au midi, où est Soldaïa, où nous abordâmes et où est la pointe du pays; et à l'orient, où est Materta ou Matriga, et l'embouchure du Tanaïs. Au-delà est la Zichie, qui n'obéit pas aux Tartares, et les Suèves et Ibériens à l'orient, qui ne les reconnoissent pas aussi. Après, vers le midi, est Trébizonde, qui a un seigneur particulier nommé Guion, qui est de la race des empereurs de Constantinople, et obéit aux Tartares; puis Sinople, qui est au soudan de Turquie, qui leur obéit aussi; de plus, la terre de Vastacius ou Vatace, dont le fils s'appelant Astar, du nom de son aïeul maternel, ne reconnoît point les Tartares.

Depuis l'embouchure du Tanaïs, tirant vers l'occident jusqu'au Danube, tout est sujet aux Tartares, et même au-delà du Danube vers Constantinople. La Valachie, qui est le pays d'Assan,

et toute la Bulgarie jusqu'à Solinia, leur paie tribut. Ces années passées, outre le tribut ordinaire, ils ont pris de chaque feu une hache et tout le blé qu'ils ont pu trouver. Nou arrivâmes donc à Soldaïa le 21 de mai, où étoient venus avant nous certains marchands de Constantinople qui avoient fait courir le bruit que des ambassadeurs de la Terre-Sainte qui alloient vers le tartare Sartach, y devoient bientôt venir; et toutefois j'avois dit publiquement à Constantinople, prêchant dans l'église de Sainte-Sophie, que je n'étois envoyé ni par Votre Majesté, ni par aucun autre prince, mais que seulement je m'en allois de moi-même prêcher la foi à ces infidèles, suivant les statuts de notre ordre. Quand je fus donc arrivé là, ces marchands m'avertirent de parler discrètement, parce qu'ils avoient dit que j'étois envoyé vers eux, et que je me gardasse bien de me désavouer pour tel, car autrement on ne me laisseroit pas passer. Je dis donc à ceux qui y commandoient en l'absence des chefs (qui étoient allés porter le tribut à Baatu, dont ils n'étoient pas de retour), que nous avions entendu dire en la Terre-Sainte de Sartach, leur seigneur, qu'il étoit chrétien, dont tous les chrétiens de delà s'étoient grandement réjouis, et surtout le très-chrétien roi de France, qui étoit en pélerinage en ces pays-là, et combattoit contre les Sarrasins et infidèles, pour leur ôter les Saints-Lieux d'entre les mains. Que pour moi, mon intention étoit d'al-

ler vers Sartach, et lui porter des lettres du roi, mon seigneur, par lesquelles il lui donnoit avis de tout ce qui concernoit le bien du christianisme. Ils nous reçurent fort honnêtement, et nous donnèrent logement en l'église épiscopale. L'évêque du lieu qui avoit été vers Sartach, nous en dit beaucoup de bien, que depuis nous ne trouvâmes guère véritable.

Alors ils nous donnèrent le choix de prendre des charettes à bœufs pour porter nos hardes, ou bien des chevaux de somme; les marchands de Constantinople me conseilloient de ne point prendre de leurs charettes, mais que j'en achetasse moi-même en particulier de couvertes, comme celles sur quoi les Russiens portent les pelleteries, et que je serrasse dedans tout ce que nous aurions besoin de tirer tous les jours; d'autant que si je prenois des chevaux, je serois sujet de les faire décharger en chaque hôtellerie pour en prendre d'autres, et d'aller lentement à cheval, en suivant le train des bœufs. Je crus leur conseil, qui ne se trouva pas toutefois si bon, d'autant que nous fûmes deux mois entiers à aller vers Sartache, ce que nous eussions pu faire en un mois avec des chevaux.

J'avois fait provision à Constantinople de fruits secs, de vin muscat et de biscuit fort délicat, par le conseil de ces marchands, pour faire présent aux premiers capitaines tartares que nous trouverions, afin d'avoir le passage plus libre : car ces

gens-là ne regardent pas de bon œil ceux qui ne leur portent rien. Je mis donc tout cela en un chariot, et n'ayant point trouvé là aucun des capitaines de la ville, ils me dirent tous que si je pouvois faire porter le tout jusqu'à Sartach, il en seroit fort aise. Nous commençâmes à prendre notre chemin le premier juin avec quatre chariots couverts, et deux autres qu'ils nous donnèrent pour porter nos lits et matelas à reposer la nuit, outre cinq chevaux de selle pour nous, car nous étions autant de compagnie, à savoir mon compagnon frère Barthélemy de Cremone, Gozet, porteur de présens, un bon homme Turcoman, ou interprète, un garçon nommé Nicolas, que j'avois acheté de nos aumônes à Constantinople, et moi. Ils nous avoient aussi donné deux hommes pour mener les chariots et avoir soin des bœufs et des chevaux. Il y a de grands promontoires ou caps sur cette mer depuis Kersona jusques aux embouchures du Tanaïs, et environ quarante châteaux entre Kersona et Soldaïa, dont chacun a sa langue particulière ; il y a aussi plusieurs Goths qui retiennent encore la langue allemande. Ayant passé les montagnes vers le nord, on trouve une belle forêt en une plaine remplie de fontaines et de ruisseaux; après quoi se voit une campagne de quelques cinq journées, jusqu'au bout de cette province qui s'étrécit vers le nord, ayant la mer à l'orient et l'occident, qui est comme une grande fosse ou canal d'une mer à l'autre.

Cette campagne étoit habitée par les Comans avant la venue des Tartares, et ils contraignoient toutes les villes susdites, châteaux et villages, de leur payer tribut; mais quand les Tartares y arrivèrent, une si grande multitude de ces Comans s'épandit par le pays en fuyant vers le rivage de la mer, qu'ils se mangeoient par grande nécessité les uns les autres presque tous en vie, ainsi qu'un marchand qui l'avoit vu me l'a conté : ils déchiroient à belles dents et dévoroient la chair des corps morts, ainsi que les chiens font les charognes.

Aux extrémités de ce pays il y a de fort grands lacs sur le bord desquels se trouvent plusieurs sources d'eaux salées; car sitôt que la mer est entrée dedans elle se congèle en un sel dur comme la glace. De ces salines, Baatu et Sartach tirent de grands revenus : car de tous les endroits de la Russie on y vient pour avoir du sel, et, pour chaque charretée, ils donnent deux pièces de toile de coton qui peuvent valoir demiiperpère. Par mer il vient aussi plusieurs navires pour charger de ce sel, et on paie selon la quantité qu'on en prend.

Après être partis de Soldaïa, au troisième jour nous trouvâmes les Tartares; et quand je les eus vus et considérés, il me sembla que j'entrois en un nouveau monde : mais avant que de poursuivre mon voyage, je représenterai à votre Ma-

jesté la façon de vie et mœurs de ces gens-là le mieux qu'il me sera possible (1).

CHAPITRE II.

De la demeure des Tartares.

Les Tartares n'ont point de demeure permanente, et ne savent où ils doivent aller habiter le lendemain : car ils ont partagé entr'eux toute la Scythie, qui s'étend depuis le Danube jusqu'au dernier orient, et chaque capitaine, selon qu'il a plus ou moins d'hommes sous soi, sait les bornes de ses pâturages, et où il doit s'arrêter selon les saisons de l'année. L'hiver approchant, ils descendent aux pays plus chauds vers le midi; l'été ils montent aux régions froides vers le nord. En hiver ils se tiennent aux pacages destitués d'eaux, quand il y a des neiges, à cause que la neige leur sert d'eau. Les maisons où ils habitent pour dormir sont fondées sur des roues et des pièces de bois entrelacées, et aboutissent en haut à une ouverture comme une cheminée faite de feutre blanc qu'ils enduisent de chaux ou terre blanche, ou de poudre d'ossemens pour la faire reluire, quelquefois aussi de couleur noire : cette couverture de feutre par le haut est embellie de diverses couleurs de peinture. Au devant de la

(1) La suite du voyage est au ch. XI.

porte ils pendent aussi un feutre tissu de diverses couleurs qui représentent des ceps de vignes, des arbres, des oiseaux et autres bêtes. Ils ont de ces maisons-là de telle grandeur qu'elles ont bien trente pieds de long : j'ai pris la peine quelquefois d'en mesurer une qui avoit bien vingt pieds d'une roue à l'autre : et quand cette maison étoit posée dessus, elle passoit au-delà des roues. Chacun des côtés avoit pour le moins cinq pieds de large; et j'ai compté jusqu'à vingt-deux bœufs pour traîner une de ces maisons, onze d'un côté et onze de l'autre. L'essieu entre les roues étoit grand comme un mât de navire, avec un homme à la porte pour guider les bœufs. Ils font aussi comme de grands coffres ou caisses de petites pièces de bois en carré qu'ils couvrent de même matière en dôme, et à l'un des bouts il y a une petite porte ou fenêtre; ces petites maisonnettes sont couvertes de feutre enduit de suif ou de lait de brebis, afin que la pluie ne les puisse percer, ce qu'ils ornent de diverses peintures et broderies. Ils y serrent tous leurs ustensiles, leurs trésors et richesses, puis les lient fortement sur des roues et des espèces de chariots ou de traîneaux qu'ils font tirer par des chameaux afin de traverser les plus grandes rivières. Ils n'ôtent jamais ces coffres ou maisonnettes de dessus leurs traîneaux.

Quand ils posent leurs maisons roulantes en quelque endroit, ils tournent toujours la porte vers le midi, et à côté deça ou delà, à environ

demi-jet de pierre, ils mettent aussi ces grands coffres, de sorte que leur maison est située entre deux rangs de ces chariots et coffres, comme entre deux murailles. Leurs femmes font elles-mêmes de ces chariots très-bien construits. Il se trouve de riches Moals ou Tartares qui ont bien cent et deux cents de ces chariots et cabanes. Baatu a seize femmes, dont chacune a une grande maison, accompagnée de plusieurs de ces petites, qui sont comme des pavillons séparés où demeurent les filles et les servantes; de sorte que chacune de ces grandes a plus de deux cents de ces petites qui en dépendent. Et quand ils viennent à asseoir ces maisons pour s'arrêter en quelque lieu, la première des femmes fait poser sa petite cour vers l'occident, puis toutes les autres en font de même chacune en son rang; si bien que la dernière se trouve à l'orient, et l'espace d'entre elles est environ un jet de pierre; de sorte que la cour d'un de ces riches Tartares semble un gros bourg où il y aura toutefois bien peu d'hommes. La moindre de leurs femmes aura vingt et trente de ces chariots et cabanes à sa suite: ce qui leur est aisé à transporter, tout le pays étant plein et uni. Ils lient ces chariots avec leurs bœufs ou chameaux, les uns à la queue des autres, avec une femme au-devant qui conduit les bœufs, et toutes les autres la suivent. S'ils se trouvent en quelque pays un peu fâcheux à traverser, ils délient ces

chariots, et les font passer séparément, car leur marche est aussi lente que le pas d'un bœuf ou d'un mouton.

CHAPITRE III.

De leurs lits, de leurs idoles et cérémonies avant de boire.

Après qu'ils ont posé leurs maisons la porte au midi, ils mettent le lit du maître vers le septentrion; l'habitation des femmes est toujours à l'orient, c'est-à-dire au côté gauche du maître, qui est dans son lit, le visage tourné vers le midi; mais le lieu des hommes est de l'autre côté droit à l'occident. Quand ils entrent dans ces maisons ils ne pendent jamais leurs arcs et carquois du côté des femmes. Au-dessus de la tête du maître, il y a toujours une petite image comme une poupée faite de feutre, qu'ils appellent le frère du seigneur de la maison; et une autre de même sur la tête de la femme, qu'ils appellent aussi frère de la maîtresse, et cela attaché à la muraille. Entre ces deux, un peu plus haut, il y en a une autre petite fort maigre, qu'ils tiennent comme la gardienne de la maison. La maîtresse du logis a coutume de mettre à son côté droit, aux pieds du lit, en lieu assez éminent, une peau de chèvre pleine de laine ou autre matière, et auprès d'icelle une petite

image qui regarde ses femmes et servantes. Près de la porte, et du même côté de la femme, est une autre image avec un pis de vache, pour les femmes qui ont la charge de traire les vaches, car cet office leur appartient. De l'autre côté de la porte, vers les hommes, est une autre petite idole, avec un pis de jument, pour les hommes qui traient ces bêtes-là. Lorsqu'ils s'assemblent pour boire et se divertir, la première chose qu'ils font, c'est d'asperger de leur boisson cette image qui est sur la tête du maître, et en font de même à toutes les autres par ordre ; il vient ensuite un garçon qui sort de la maison avec une tasse pleine, et en répand trois fois vers le midi, en ployant le genoux à chaque fois, et cela à l'honneur du feu ; puis il en fait autant vers l'orient pour l'air, vers l'occident pour l'eau, et enfin vers le nord pour les morts. Quand le maître tient la tasse, avant que de boire il en épand une portion à terre ; que s'il boit étant à cheval, il en jette avant que de boire sur le cou ou les crins du cheval.

Après que le garçon a ainsi fait son effusion vers les quatre parties du monde, il retourne au logis, et deux garçons, avec deux tasses et leurs soucoupes, présentent à boire au maître et à sa femme, assise sur le lit au-dessus de lui ; quand il a plusieurs femmes, celle avec qui il doit coucher cette nuit-là est assise de jour auprès de lui, et il faut que toutes les autres viennent ce

jour-là boire avec eux, comme à un festin et une assemblée qui se tient alors, et tous les présens qui s'y apportent sont serrés au trésor de la femme. Là est un banc ou buffet, chargé d'un vase plein de lait ou autre boisson, avec des tasses.

CHAPITRE IV.

De leur boisson et de la manière qu'ils invitent et excitent les autres à boire.

En hiver, ils composent une très-bonne boisson de riz, de mil et de miel, qui est claire comme du vin; car pour le vin, on le leur apporte d'assez loin. Mais l'été, ils ne se soucient que de boire du cosmos, dont il y en a toujours de prêt à l'entrée de la porte; et près de là il y a un joueur d'instrumens avec sa guitare. Je n'y ai point vu de nos cistres et violes, mais ils ont beaucoup d'autres sortes d'instrumens de musique que nous n'avons point. Quand ils commencent à boire, un des serviteurs crie tout haut ce mot, Ha; et aussitôt le joueur d'instrumens commence: mais quand c'est en une grande fête, ils frappent tous des mains, et dansent au son de la guitare, les hommes devant le maître, et les femmes devant la maîtresse. Après que le maître a bu, l'échanson s'écrie comme auparavant, et le joueur se tait, alors tous les hommes et les femmes boivent par tour, quelquefois à

qui mieux mieux, mais fort salement et vilainement. Quand ils veulent inviter quelqu'un à boire, ils le prennent par les oreilles, qu'ils tirent bien fort pour lui faire ouvrir la bouche et le gosier, puis battent des mains et dansent avec lui. Quand ils veulent faire une grande fête et témoigner une grande joie, un prend la coupe pleine, et deux autres se mettent à ses côtés, et vont ainsi tous trois en chantant, jusqu'à celui à qui ils doivent présenter le gobelet, puis chantent et dansent devant lui ; et sitôt qu'il a étendu la main pour prendre la tasse, les autres la retirent, puis incontinent la représentent, ce qu'ils font trois ou quatre fois par galanterie, lui donnant et ôtant la coupe, tant qu'il soit de bonne et gaie humeur, et qu'il ait grande envie de boire, enfin ils lui laissent la coupe, en dansant, chantant et trépignant tant qu'il ait bu.

CHAPITRE V.

De leur nourriture et manière de manger.

Ils mangent indifféremment de toutes sortes de chairs mortes ou tuées, car entre tant de troupeaux de bêtes qu'ils ont, il n'est pas possible qu'il n'en meure beaucoup d'elles-mêmes; toutefois en été tant que leur cosmos ou lait de jument dure, ils ne se soucient pas d'autre nourriture ; de sorte que si alors il arrive que quelque bœuf ou cheval meure ils le sèchent, coupé par

petites tranches, le pendant au soleil et au vent; ainsi la chair se sèche sans sel, ni sans aucune mauvaise senteur. Ils font des andouilles de boyaux de cheval, meilleures que celles qui se font de pourceau, et mangent cela tout fraîchement, gardant le reste des chairs pour l'hiver. Des peaux de bœufs ils en font de grandes bouteilles qu'ils sèchent bien à la fumée, et du derrière de la peau du cheval ils en font de très-belles chaussures.

De la chair d'un mouton ils en donnent à manger à cinquante, jusqu'à cent personnes: ils la coupent fort menue en une écuelle, avec du sel et de l'eau, qui est toute leur sauce; puis avec la pointe du couteau ou de la fourchette, qu'ils font exprès pour cela, et avec quoi ils mangent des poires et pommes cuites au vin, ils en présentent à chacun des assistans une bouchée ou deux, selon le nombre des conviés: pour le maître, comme on lui a servi la chair du mouton, il en prend le premier ce que bon lui semble: s'il en veut donner à quelqu'un un morceau, il faut que celui-là le mange tout seul, et aucun autre ne lui en oseroit présenter. Que s'il ne le peut achever tout seul, il faut qu'il emporte le reste ou le donne à son valet pour le lui garder, ou bien qu'il le serre en son saptargat, c'est-à-dire en son escarcelle ou bourse carrée, qu'ils portent sur eux pour mettre de telles choses: ils y serrent aussi les os quand ils n'ont pas eu le

temps de les bien ronger et curer, afin de les achever après tout à leur aise, de peur que rien ne s'en perde.

CHAPITRE VI.

Comme ils font leur boisson de cosmos.

Leur cosmos, ou lait de jument, se fait de cette sorte, ils étendent sur la terre une longue corde tendue à deux bâtons, à laquelle ils attachent, environ trois heures durant, trois jeunes poulains des jumens qu'ils veulent traire, lesquelles demeurant ainsi près de leurs poulains, se laissent traire fort paisiblement; que s'il s'en rencontre quelqu'une plus farouche que les autres, ils lui approchent son poulain, afin qu'il la puisse téter un peu, puis le retirent promptement, et lui font venir celui qui a charge de la traire. Quand ils ont amassé ainsi une grande quantité de ce lait, qui est doux comme celui de vache lorsqu'il est fraîchement tiré, ils le versent dans une bouteille de cuir ou autre vaisseau, où ils le battent et remuent très-bien avec un bois propre à cela, qui est gros par en bas, comme la tête d'un homme, et concave par-dessous. L'ayant ainsi bien remué, il commence à bouillir comme du vin nouveau, et à s'aigrir comme du levain, et le battent tant qu'ils en aient tiré le beurre: cela fait, ils en tâtent, et quand ils le

trouvent assez piquant, ils en boivent; car cela pique la langue comme fait du vin râpé quand on le boit.

Lorsque l'on a achevé de boire, cela laisse sur la langue un goût d'amande, et réjouit beaucoup le cœur, et même enivre parfois ceux qui n'ont pas la tête bien forte, et fait uriner extrêmement. Ils en font d'une autre sorte qui est noire, et qu'ils appellent cara-cosmos pour l'usage des grands, et le font de cette manière: le lait de jument ne se caille point, et la raison est que l'on ne voit point cailler le lait d'aucunes bêtes, sinon de celles qui sont pleines. Ils remuent ce lait tant que le plus épais va droit au fond du vaisseau, comme fait la lie de vin, et le plus pur et subtil demeure dessus comme du lait clair, ou comme du moût blanc, car le fèces en est fort blanc, ils le donnent à leurs serviteurs, ce qui les fait fort dormir. Mais pour le clarifié, il n'y a que les maîtres qui en boivent, et certainement c'est une boisson fort agréable, et qui a de grandes vertus.

Baatu a trente métairies en son quartier, qui s'étend environ une journée, et tire tous les jours de chacune le lait de cent jumens; ce qui revient à trois mille, excepté une autre sorte de lait blanc que les autres prennent: car de même qu'en Syrie les paysans apportent et rendent à leurs maîtres la troisième partie de leurs fruits, aussi ceux-ci rendent le lait du troisième jour.

Quant au lait de chèvre, ils en tirent premièrement le beurre, puis le font bouillir jusqu'à une parfaite cuisson, et après ils le serrent dans des peaux de chèvres pour le conserver : ils ne salent point leurs beurres, et toutefois ils ne se gâtent point à cause de cette grande cuisson ; ils gardent cela pour l'hiver, et pour le reste du lait demeuré après le beurre, ils le laissent aigrir tant qu'il peut s'aigrir, puis le font bouillir, d'où vient du lait caillé, qu'ils dessèchent au soleil, qui le fait devenir aussi dur que de l'écume de fer, ce qu'ils gardent en des sacs pour l'hiver; et quand en cette saison le lait leur manque, ils prennent de ce caillé si dur et aigre, qu'ils appellent gri-ut (1), le mettent dans une bouteille de cuir, jettent par-dessus de l'eau chaude, et battent le tout, en sorte que tout devient en eau qui est aigrette, et dont ils usent en leur boire au lieu de lait, car ils se gardent bien de boire de l'eau toute pure.

CHAPITRE VII.

Des animaux dont ils se nourrissent, de leurs habillemens et de leurs chasses.

Les grands seigneurs tartares ont des métairies et lieux pour leurs provisions vers le midi,

(1) Gri-ut, le Contarin dit que de son temps les Tartares l'appellent Thur. *C.* 7.

qui leur fournissent de millet et de farines durant l'hiver : les pauvres s'en pourvoient par échange de moutons et de peaux ; pour ce qui est de leurs esclaves, ils se contentent de boire de l'eau fort épaisse et fort vilaine. De tous les animaux dont ils se nourrissent, ils ne mangent d'aucune sorte de rats à longue ou courte queue. Ils ont beaucoup de petits animaux qu'ils appellent Sogur, qui s'assemblent vingt ou trente ensemble en une grande fosse l'hiver, où ils dorment six mois durant. Ils en prennent une grande quantité. Ils ont aussi des lapins à longue queue, qui ont au bout des poils noirs et blancs, et plusieurs autres sortes de petites bêtes bonnes à manger. Je n'y ai point vu de cerfs, peu de lièvres, mais force gazèles ; j'y ai vu grand nombre d'ânes sauvages qui sont comme des mulets, et une autre sorte d'animal qu'ils appellent Artak, qui a le corps justement comme un bélier, et les cornes torses, mais de telle grandeur, qu'à peine d'une main en pouvois-je lever deux. De ces cornes ils en font de grandes tasses. Ils ont aussi des faucons, des gerfaux et des cigognes en quantité. Ils portent ces oiseaux de proie sur la main droite, et mettent au faucon une petite longe sur le cou, qui lui pend jusqu'à la moitié de l'estomac, et quand ils le lâchent à la proie, ils baissent avec la main gauche la tête et l'estomac de l'oiseau, de peur qu'il ne soit battu du vent et emporté en haut. La plus grande part de leurs vivres vient de chasse.

Pour ce qui est de leurs vêtemens, Votre Majesté saura que toutes leurs étoffes de soie, d'or et d'argent et de coton, dont ils s'habillent en été, leur viennent du Cathay, de la Perse, et autres pays d'orient et du midi. Mais pour les fourrures précieuses dont ils se couvrent en hiver, de plusieurs sortes que je n'ai jamais vues dans notre pays, ils les font venir de Russie, de Moxel, de la grande Bulgarie, de Pascatir, qui est la grande Hongrie, de Kersis et autres pays pleins de forêts, qui sont tous au nord ou à côté, et qui leur obéissent. L'hiver ils se font toujours deux pelissons au moins, l'un dont le poil est contre la chair, et l'autre dont le poil est en dehors contre le vent et la neige ; celles-ci sont ordinairement de peaux de loup ou de renard ; et quand ils demeurent au logis, ils en ont d'une autre sorte plus délicate encore. Les pauvres se servent de peaux de chiens et de chèvres pour le dessus.

Quand ils veulent chasser, ils s'assemblent en grand nombre aux environs d'un pays ou quartier où ils savent qu'il y a des bêtes, et s'approchent ainsi peu à peu tant qu'ils les enferment comme dans des toiles, alors ils les tuent à coups de flèches : ils se font aussi des chausses et caleçons de ces peaux. Les riches fourrent encore leurs habits d'étoupes de soie ou pluche, qui est fort douce, légère et chaude, mais les pauvres ne les doublent que de toile, de coton et de laine

la plus déliée qu'ils peuvent tirer : de la grosse ils en font le feutre pour couvrir leurs maisons, leurs coffres et leurs lits. Ils font leurs cordes de laine et d'un tiers de crins de cheval. Les feutres leur servent aussi à couvrir des bancs et des chaires, et à faire des capes et cabanes contre la pluie, de sorte qu'ils dépensent fort en laines pour leur usage.

CHAPITRE VIII.

De la façon que les hommes se rasent, et des ornemens des femmes.

Les hommes se rasent un petit carré sur le haut de la tête, et font descendre leurs cheveux du haut jusques sur les tempes de part et d'autre. Ils se rasent aussi les tempes et le col, puis le front jusqu'à la nuque, et laissent une touffe de cheveux, qui leur descend jusque sur les sourcils ; au côté du derrière de la tête ils laissent des cheveux dont ils font des tresses, qu'ils laissent pendre jusque sur les oreilles.

L'habillement des filles ne diffère guère de celui des hommes, sinon qu'il est un peu plus long ; mais le lendemain qu'une fille est mariée, elle se coupe les cheveux de la moitié de la tête au-devant jusques sur le front, et porte une tunique comme celle de nos religieuses, mais un peu plus longue et plus large de tout sens, fendue par devant, et attachée sous le côté droit : en

cela les Tartares sont différens des Turcs de ce que ceux-ci attachent leurs vestes du côté gauche, et les Tartares toujours du droit. Les femmes ont un ornement de tête qu'ils appellent Botta, fait d'écorce d'arbre, ou autre matière, la plus légère qu'ils peuvent trouver : cette coiffure est grosse et ronde, tant que les deux mains peuvent embrasser, sa longueur est une coudée, et plus, carrée par haut comme le chapiteau d'une colonne. Elles couvrent cette coiffure qui est vide par dedans d'un taffetas ou autre étoffe de soie fort riche. Sur ce carré ou chapiteau du milieu ils mettent comme des tuyaux de plumes ou de cannes fort déliées, de la longueur d'une coudée et plus ; elles enrichissent cela par le haut de plumes de paon, et tout à l'entour de petites plumes de queues de malart, aussi bien que de pierres précieuses. Les grandes dames mettent cet ornement sur le haut de la tête, qu'elles serrent fort étroitement avec une certaine coiffe qui a une ouverture en haut, et là elles ramassent tous leurs cheveux depuis le derrière de la tête jusqu'au sommet, en forme de nœud, puis les mettent sous cette coiffure qu'elles attachent bien serrée, par-dessous le menton. Si bien que quand on voit de loin ces femmes allant à cheval en cet habillement de tête, il semble que ce soient des gens-d'armes, portant le casque et la lance levée. Elles vont à cheval comme les hommes, jambe deçà, jambe delà ; elles lient leurs robes retroussées

sur les reins avec des rubans de soie de couleur de bleu céleste, et d'une autre bande ou ceinture, les serrent au-dessous du sein, attachant une autre pièce blanche au-dessous des yeux, qui leur descend jusqu'à la poitrine. Elles sont toutes fort grasses ; celles qui ont le plus petit nez sont estimées les plus belles : cette graisse les rend difformes, du visage principalement. Quand elles sont accouchées, elles ne demeurent jamais au lit.

CHAPITRE IX.

A quoi les femmes s'emploient, de leurs ouvrages et de leurs noces et mariages.

L'emploi des femmes est de conduire leurs chariots, de poser leurs maisons ambulantes dessus, de les décharger aussi, de traire les vaches, de faire le beurre et le gri-ut ou lait sec, d'accommoder les peaux des bêtes, les coudre ensemble avec du fil de cordes, qu'ils séparent en petits filets, qu'ils retordent après à longs filets. Elles font aussi des souliers, des galoches, et toutes autres sortes d'habillemens. Jamais elles ne lavent les robes, disant que Dieu se courrouce et envoie des tonnerres quand on les suspend pour les faire sécher ; et quand elles aperçoivent quelqu'une qui les lave, elles leur ôtent de force et les battent bien fort. Ils craignent tous beaucoup le tonnerre, et quand ils l'entendent, ils chassent de

leurs maisons tous les étrangers, et s'enveloppent en des feutres ou draps noirs, où ils demeurent cachés tant que le bruit soit passé. Les femmes ne lavent aussi jamais les écuelles, et quand la chair est cuite, elles lavent la vaisselle où ils la mettent du bouillon chaud tiré de la marmite, et le reversent dedans.

Les femmes aussi s'adonnent à faire des feutres et en couvrent leurs cabanes et maisons.

Les hommes s'amusent seulement à faire des arcs, des flèches, des mors, brides, étriers, des selles de chevaux, des chariots et des maisons, pansent les chevaux, traient les jumens, battent le lait pour en faire le cosmos, font aussi des bouteilles et vaisseaux pour l'y mettre, ont soin des chameaux, les chargent et déchargent quand il est besoin. Pour les brebis et les chèvres, les hommes et les femmes en ont le soin, tantôt les uns, tantôt les autres, comme aussi de les traire. Ils préparent et accommodent leurs peaux du lait de brebis épaissi : quand ils veulent laver les mains ou la tête, ils remplissent leur bouche d'eau, puis la versent peu à peu dessus, et se lavent ainsi les mains, la tête et les cheveux.

Pour ce qui est de leurs mariages, il faut savoir que personne n'a de femme s'il ne l'achète ; de sorte que quelquefois les filles demeurent long-temps à marier, à cause que leurs pères et mères les gardent jusqu'à ce quelqu'un les vienne acheter. Ils observent les degrés de consanguinité, à

savoir le premier et second seulement; mais ils ne savent ce que c'est que d'affinité, qu'ils ne gardent en aucune sorte : car ils peuvent avoir ensemble ou successivement deux sœurs pour femme. Les veuves ne se remarient jamais entre eux, d'autant qu'ils ont cette créance que toutes celles qui les ont servis en cette vie, les serviront encore en l'autre, et que les veuves par conséquent retourneront toujours à leurs premiers maris; de là arrive entre eux cette vilaine coutume, qu'un fils, après la mort de son père, épouse toutes ses femmes, excepté celle qui l'a porté, car la famille du père et de la mère échet toujours au fils, si bien qu'il est obligé de pourvoir à toutes les femmes que son père a laissées, et use d'elles comme de ses femmes s'il veut, d'autant qu'il ne répute point cela à injure et affront, si après la mort elles retournent à son père. Quand donc quelqu'un est demeuré d'accord avec un autre d'acheter et prendre sa fille en mariage, le père de la fille fait un banquet, et la fille s'enfuit se cacher vers ses parens les plus proches; alors le père dit à son gendre que sa fille est à lui, qu'il la cherche et la prenne partout où il la pourra trouver. Ce que l'autre fait, et la cherche diligemment avec tous ses amis, et l'ayant trouvée, la saisit et la mène ainsi comme par force en sa maison.

CHAPITRE X.

De leur justice, jugemens, de leur mort et sépultures.

Pour ce qui est de leur manière d'administrer la justice, leur coutume est que quand deux hommes sont en débat de quelque chose, personne n'ose s'en entremettre, ni même le père ne peut assister son fils ; mais celui qui se sent offensé en appelle à la cour de justice du seigneur, et si après cela quelqu'un attente quelque chose contre lui, il est mis à mort sans rémission. Mais il faut que cela se fasse promptement et sans délai, et que celui qui a souffert l'injure mène l'autre comme prisonnier. Ils ne punissent personne de mort, s'il n'a été surpris sur le fait, ou qu'il l'ait confessé lui-même. Mais quand quelqu'un est accusé par d'autres, on ne laisse pas de lui donner la gêne pour le faire confesser. Ils punissent de mort l'homicide, et celui qui a été surpris avec une femme qui n'est pas à lui, c'est-à-dire qui n'est ni sa femme ni sa servante ; car ils se servent de leurs esclaves à tout ce qui leur plaît. Ils châtient aussi de mort le grand et notable larcin, mais pour une moindre chose comme pour un mouton, pourvu qu'on n'y ait point été surpris plusieurs fois, ils battent cruellement, et s'ils donnent cent coups, il faut que ce soit avec autant de bâtons divers, et cela par sentence

du juge. Ils font mourir aussi ceux qui se disent messagers et envoyés par quelque prince, et ne le sont pas comme aussi les sacriléges, c'est-à-dire sorciers ou sorcières.

Quand quelqu'un vient à mourir entre eux, ils le pleurent fort avec de grands cris et hurlemens; alors ils sont exempts de payer tribut pour toute cette année-là. Que si quelqu'un se trouve présent à la mort d'un autre déjà grand et homme fait, il demeure un an entier sans oser mettre le pied dans le palais du grand cham. Que si ce n'est qu'un enfant mort, il n'y peut entrer qu'une lunaison passée. Ils ont coutume de laisser auprès de la sépulture du défunt une de ses maisons ou cabanes. Que s'il est de race seigneuriale (comme est celle de Cingis, qui fut le premier seigneur et roi entre eux), on ne sait pas bien l'endroit de sa sépulture; mais il y a toujours aux environs du lieu où ils enterrent leurs nobles une loge pour retirer ceux qui la gardent. Je n'ai pas su s'ils enterrent les trésors avec les morts. Pour les Comans, ils ont coutume d'élever une motte de terre sur la sépulture du mort, et lui dressent une statue la face tournée à l'orient, et tenant une tasse en la main vers le nombril. Aux riches et grands ils dressent des pyramides ou petites maisons pointues, et j'ai vu en des endroits de grandes tours de brique et en d'autres des maisons bâties de pierres, encore qu'en ces quartiers-là on n'y en trouve point. J'y

ai vu aussi une sépulture où ils avaient suspendu seize peaux de cheval sur de grandes perches, quatre à chaque face du monde, puis ils y avoient laissé du cosmos pour boire et de la chair pour manger; cependant ils disoient que ce mort-là avoit été baptisé. J'y ai remarqué d'autres sépultures vers l'orient : c'étoit de grands carrés bâtis de pierres, les unes rondes, les autres carrées, puis quatre pierres longues dressées aux quatre coins du monde à l'entour de cet espace. Quand quelqu'un devient malade, on met un signal sur sa maison pour dire qu'il se trouve mal, et que personne n'aille le voir; car les malades ne sont visités de personne que de celui qui les sert. Quand aussi quelque grand seigneur est malade, ils posent des gardes bien loin à l'entour de sa cour ou palais, afin d'empêcher qu'aucun ne s'avance pour passer ces bornes-là, craignant que quelques esprits malins ou le vent n'entrent aussi avec eux. Entre eux les devins leur servent de prêtres. Voilà ce que je puis alors remarquer de leurs mœurs et façons de faire.

CHAPITRE XI.

De notre entrée sur les terres des Tartares, de leur incivilité et ingratitude.

Quand nous commençâmes d'entrer parmi ces peuples barbares, il me fut avis, comme je l'ai déjà dit, que je venois en un autre monde. Ils

nous environnèrent tous à cheval, après qu'ils nous eurent fait attendre long-temps pendant qu'ils étoient assis à l'ombre de leurs chariots noirs. La première chose qu'ils nous demandèrent fut si nous n'avions jamais été parmi eux, et ayant su que non, ils commencèrent à nous demander effrontément de nos vivres. Nous leur donnâmes de notre biscuit et du vin que nous avions apporté du lieu d'où nous étions partis, et en ayant vidé une bouteille, ils en demandèrent encore une autre, disant par risée qu'un homme n'entre pas dans une maison avec un pied seul; ce que nous leur refusâmes toutefois en nous excusant sur le peu que nous en avions. Alors ils s'enquirent d'où nous venions et où nous voulions aller; je leur répondis, comme j'ai dit ci-dessus, que nous avions ouï dire du prince Sartach qu'il étoit chrétien, que j'avois dessein d'aller le trouver, d'autant que j'avois à lui présenter les lettres de Votre Majesté; sur quoi ils me demandèrent fort si j'y allois de mon propre mouvement, ou si j'étois envoyé par quelqu'un; je répondis que personne ne m'avoit contraint d'y aller, et n'y fusse pas venu si je n'eusse voulu, tellement que c'étoit et de moi-même et de la volonté et permission de mon supérieur, car je me gardai bien de dire que je fusse envoyé par Votre Majesté. Après cela ils s'enquirent de ce que nous portions sur nos charrettes, si c'étoit de l'or ou de l'argent ou de riches habillemens

que je portois à Sartach. Je répondis que Sartach verroit lui-même ce que nous lui portions quand nous serions parvenus où il étoit, et que ce n'étoit pas à eux à savoir cela, mais que seulement ils me fissent conduire vers leur chef, afin qu'il me fît mener vers Sartach s'il vouloit, sinon, que je m'en pusse retourner. En cette contrée-là il y avoit un proche parent de Baatu, nommé Scacatay, pour lequel j'avois des lettres de recommandation de l'empereur de Constantinople, qui le prioit de me permettre le passage; alors ils consentirent de nous donner des chevaux et des bœufs, et deux hommes pour nous conduire, et nous renvoyâmes ceux qui nous avoient amenés.

Mais avant que de nous donner cela, ils nous firent long-temps attendre, nous demandant de notre pain pour leurs petits enfans, et de tout ce qu'ils voyoient que portoient nos garçons, comme couteaux, gands, bourses, aiguillettes et autres choses. Ils admiroient tout et le vouloient avoir: sur quoi je m'excusois qu'ayant un grand chemin à faire, nous ne nous devions pas ainsi priver des choses nécessaires pour un si long voyage; mais ils me disoient que j'étois un conteur. Il est bien vrai qu'ils ne nous prirent rien par force, mais c'est leur coutume de demander avec cette importunité et effronterie tout ce qu'ils voient, et tout ce qu'on leur donne est perdu entièrement Ils sont fort ingrats, d'autant qu'ils s'estiment

les seigneurs du monde, et leur semble que l'on ne leur doit rien refuser; et quoi qu'on leur donne, si l'on a besoin de leur service en quelque chose, ils s'en acquittent très-mal.

Ils nous donnèrent à boire de leur lait de vache, qui étoit fort aigre, car on en avoit tiré le beurre, et ils l'appellent *apra*. Enfin nous les quittâmes, et il me sembloit bien que nous étions échappés des mains de vrais démons. Le lendemain nous arrivâmes vers leur capitaine. Depuis que nous partîmes de Soldaïa jusqu'à Sartach en deux mois entiers nous ne couchâmes en aucune maison ou tente, mais toujours à l'air ou sous nos chariots, et en tout ce chemin nous ne trouvâmes aucun village ni vestige de bâtimens où il y en eût eu, si ce n'étoit des sépultures des Comans en grand nombre. Ce soir-là le garçon qui nous guidoit nous donna à boire du cosmos, mais en le buvant je tressaillis d'horreur pour la nouveauté de la boisson, d'autant que jamais je n'en avois goûté; toutefois je le trouvai d'assez bon goût, comme à la vérité il l'est.

CHAPITRE XII.

De la cour de Scacatay, difficulté que les chrétiens font de boire du cosmos.

Le matin nous rencontrâmes les chariots de Scacatay chargés de maisons et de cabanes : je crus voir une grande ville; j'admirois aussi le

grand nombre de leurs bœufs, chevaux et brebis, avec si peu d'hommes pour les conduire. Je demandai combien il avoit d'hommes avec lui, et on me dit qu'il n'en avoit pas plus de cinq cents, dont nous en avions passé une partie en un autre quartier; sur cela le garçon qui nous conduisoit me dit qu'il falloit présenter quelque chose à Scacatay, il fit arrêter toute notre troupe, et s'en alla devant annoncer notre arrivée. C'étoit environ sur les neuf heures; ils posèrent leurs maisons le long d'une certaine eau, et son truchement nous vint trouver, qui ayant appris de nous que nous n'étions jamais venus chez eux, nous demanda de nos vivres, dont nous lui en donnâmes; il demandoit aussi quelque habillement, parce qu'il nous devoit présenter à son seigneur et parler pour nous; mais nous excusant de cela, il s'enquit de ce que nous portions à son maître : nous tirâmes alors une bouteille de vin, un panier de biscuit et un petit plat plein de pommes et autres fruits; mais cela ne lui plaisoit pas : il eût voulu que nous lui eussions porté quelques riches étoffes. Nous ne laissâmes pas de passer ainsi, et de venir près de Scacatay dans une grande crainte et confusion. Il étoit assis sur son lit, tenant une guitare en main, et sa femme auprès de lui. Je pensai à la vérité qu'on lui avoit coupé le nez, tant elle étoit camuse : elle sembloit n'en avoir point du tout, et elle s'étoit frottée par cet endroit-là d'un onguent fort noir,

comme aussi les sourcils, ce qui étoit fort laid à regarder. Je dis à Scacatay les mêmes choses que j'ai dites ci-dessus; car il nous falloit toujours redire les mêmes paroles, comme nous en avions été bien instruits par ceux qui avoient été parmi eux de ne changer jamais notre discours. Je le suppliai aussi de daigner recevoir notre petit présent, m'excusant sur ce que j'étois religieux, et que notre ordre ne nous permettoit pas de posséder or, argent ni riches habillemens, dont je ne pouvois lui faire aucun présent, mais qu'il lui plût prendre de nos vivres par manière de bénédiction. Alors il fit prendre ce que nous lui offrions, et distribua aussitôt tout à ses gens qui étoient assemblés pour boire. Je lui rendis aussi les lettres de l'empereur de Grèce (cela fut à l'octave de l'Ascension), lesquelles il envoya à Soldaïa pour les faire traduire, à cause qu'elles étoient écrites en grec, et qu'il n'y avoit personne qui sût cette langue. Il nous demanda si nous voulions boire du cosmos; d'autant que les chrétiens grecs, russiens et alains qui sont entre eux, et qui font profession de garder étroitement leur loi, n'en veulent pas goûter, et ne s'estimeroient plus chrétiens s'ils en avoient seulement goûté; de sorte qu'il faut que leurs prêtres les réconcilient de cela comme s'ils avoient abjuré la foi chrétienne. Je lui répondis donc que nous avions assez de quoi boire encore, et que quand cela viendroit à nous manquer, nous étions prêts de

boire de tout ce qui nous seroit présenté. Il s'informa de ce que contenoient les lettres que Votre Majesté envoyoit à Sartach; je lui dis qu'elles étoient cachetées, et qu'il n'y devoit avoir que de bonnes et amiables paroles. Il nous demanda ce que nous avions à dire à Sartach; je répondis que ce n'étoit que des choses concernant de la foi chrétienne; à quoi il répliqua qu'il seroit bien aise de les entendre. Alors je lui déclarai au mieux qu'il me fut possible par notre truchement, qui avoit fort peu d'esprit et d'éloquence, tout ce qui étoit du symbole de la foi. Ce qu'ayant écouté, il branla la tête sans dire autre chose. Après il nous donna deux hommes pour nous garder et avoir soin de nos bœufs et chevaux, et nous en aller avec lui dans nos chariots, jusqu'à ce que celui qu'il avoit envoyé pour faire interpréter les lettres de l'empereur de Constantinople fût retourné. Nous fûmes toujours avec lui en voyage jusqu'au lendemain de la Pentecôte.

CHAPITRE XIII.

Comme les Alains vinrent devers nous la veille de la Pentecôte.

La veille de la Pentecôte vinrent vers nous certains Alains, qu'ils appellent Acias ou Akas, qui sont chrétiens à la grecque, ont le langage grec et des prêtres grecs, et cependant ne sont point schismatiques comme les Grecs, mais sans acception de personne, ils honorent toutes sortes

de gens, faisant profession du christianisme ; ils nous présentèrent de la chair cuite et nous prièrent d'en manger et de prier pour l'âme d'un des leurs qui étoit défunt; je leur dis qu'étant la veille d'une si grande fête, je ne pouvois pas manger de la viande ce jour-là, et leur fis une petite exhortation sur cette solennité, dont ils furent fort contens, car ils ignorent tout ce qui est des cérémonies de la religion chrétienne, et ne connoissent rien que le nom de Christ. Ils s'enquirent aussi de nous, comme aussi firent plusieurs autres chrétiens russiens et hongrois, comment ils se pourroient sauver en buvant du cosmos, et mangeant de la chair des bêtes mortes et tuées par les Sarrasins et autres infidèles : ce que les prêtres grecs et russiens estiment comme choses pollues et immolées aux idoles, disant aussi qu'ils ignoroient les temps de jeûne, et que difficilement ils pourroient les garder quand ils les sauroient. A cela je leur répondis et les instruisis du mieux que je pus, les confortant en la foi. Quant à la chair qu'ils nous avoient apportée, nous la réservâmes pour le jour de la fête : car là on ne trouvoit rien à acheter pour or, ni pour argent, si ce n'étoit pour des toiles et des draps, dont nous n'avions point. Quand nos serviteurs leur offrirent de la monnoie (yperpère), ils la frottoient entre leurs doigts, et l'approchoient du nez pour sentir si c'étoit du cuivre : ils ne nous donnoient aucune sorte de nourriture si ce n'étoit

du lait de vache fort aigre et puant. Le vin nous commençoit déjà à manquer, et les eaux étoient toutes gâtées et troublées par les chevaux, de sorte qu'il n'y avoit pas moyen d'en boire, et sans le biscuit que nous avions, et surtout la grâce du bon Dieu qui nous assistoit, nous fussions tous morts de faim.

CHAPITRE XIV.

D'un Sarrasin qui disoit se vouloir faire baptiser, et de certains hommes qui semblent être lépreux.

Le jour de Pentecôte vint vers nous un certain Sarrasin auquel nous donnâmes quelque exposition de la foi ; et lui entendant les grands bienfaits de Dieu envers les hommes, en l'Incarnation de Christ, la résurrection des morts et le jugement final, et que les péchés étoient lavés et effacés par le baptême, il nous fit entendre qu'il désiroit être baptisé, et comme nous étions tous prêts à le faire, il monta aussitôt à cheval, disant qu'il s'en alloit chez lui et vouloit consulter de cette affaire avec sa femme. Etant retourné le lendemain, il nous dit qu'il n'osoit se faire baptiser, parce qu'il ne pourroit plus boire de cosmos, selon l'opinion des chrétiens de ce pays-là, et que sans un tel breuvage il lui seroit impossible de vivre en ces déserts, et jamais je ne lui pus ôter cette opinion, quoi que je lui susse

remontrer. Ce qui fait voir combien ils sont détournés de la foi par cette fantaisie que leur ont donnée les Russiens, qui sont en grand nombre parmi eux. Ce même jour Scacatay nous donna un guide pour nous mener à Sartach, et deux autres hommes pour nous conduire jusqu'au plus proche logement, qui étoit à cinq journées de là, selon que nos bêtes pouvoient marcher. Ils nous donnèrent une chèvre pour manger et plusieurs bouteilles pleines de lait de vache avec un peu de cosmos, parce qu'il est fort cher et précieux entr'eux.

Prenant donc notre chemin vers le nord, il me sembla que nous passions par une des portes de l'enfer; et les garçons qui nous menoient commençoient à nous dérober tout ouvertement, parce qu'ils voyoient que nous n'y prenions pas fort garde, mais reconnoissant notre perte nous en eûmes un peu plus de soin.

Nous vînmes enfin au bout de cette province, qui est fermée d'un grand fossé, qui s'étend d'une mer à l'autre. Il y avoit au-delà un logement où ceux chez qui nous entrâmes nous semblèrent tous comme des ladres, tant ils étoient hideux, et c'étoit tous pauvres et misérables gens qu'on y avoit mis pour recevoir le tribut de ceux qui venoient chercher du sel de ces salines dont nous avons parlé. De là ils disoient que nous avions à cheminer quinze journées entières sans trouver personne. Nous bûmes avec

eux du cosmos, et nous leur donnâmes un panier plein de fruits et du biscuit. Ils nous donnèrent huit bœufs, une chèvre et quelques bouteilles pleines de lait de vache, pour un si grand chemin. Ainsi ayant changé de bœufs, nous nous mîmes en chemin, et en dix jours nous arrivâmes en un autre logement, et ne trouvâmes point d'eau en tout ce chemin, sinon en quelques fosses creusées en des lieux bas, et deux petits ruisseaux seulement que nous rencontrâmes. Nous cheminions toujours droit à l'orient depuis que nous fûmes une fois sortis du pays de Gazarie, ayant la mer au midi, et de grands déserts au nord, qui durent quelquefois plus de vingt journées d'étendue, et où on ne trouve que des forêts, des montagnes avec des pierres. L'herbe y est très-bonne pour le pâturage. C'étoit là que vivoient les Comans et qu'ils tenoient leurs troupeaux : ils s'appeloient Capchat, et, selon les Allemands, Valans, et leur pays Valanie. Isidore l'appelle Alanie depuis le Tanaïs jusqu'aux Méotides et le Danube. Tout ce pays en sa longueur, depuis le Danube jusqu'au Tanaïs, qui sépare l'Asie de l'Europe, est de plus de deux mois de chemin pour un homme de cheval allant vîte, comme font les Tartares, et tout cela est habité par les Comans Capchat, et même depuis le Tanaïs jusqu'à l'Etilia ou Volga, y ayant entre ces deux fleuves environ dix grandes journées. Au nord de ce pays-là est la Russie, toute pleine

de bois, qui s'étend depuis la Pologne et la Hongrie jusqu'au Tanaïs; elle a été toute ravagée par les Tartares, qui la ruinent et désolent encore tous les jours, à cause qu'ils préfèrent les Sarrasins aux chrétiens, tels que sont les Russiens. Quand ces pauvres gens ne peuvent plus donner ni or, ni argent, ils les emmènent avec leurs enfans comme des troupeaux de bêtes, pour leur faire garder les leurs. Au-delà de la Russie, en tirant au nord, est la Prusse, que depuis peu les chevaliers Teutoniques ont subjuguée entièrement: ils pourroient en faire autant, et bien aisément, de toute la Russie, s'ils vouloient s'y employer. Car si les Tartares savoient que notre grand pontife, le Pape, fît croiser contre eux, ils s'enfuiroient tous bien vîte et s'iroient cacher dans leurs déserts.

CHAPITRE XV.

Des souffrances et incommodités que les nôtres endurèrent en ce voyage, et de la sépulture des Comans.

Nous allions donc toujours vers l'orient, ne trouvant rien en notre chemin que ciel et terre, et quelquefois la mer à main droite, qu'ils appellent mer de Tanaïs, et çà et là des sépultures de Comans que nous découvrions de deux lieues loin, car les enterremens de toute une famille et parenté se font en un même endroit. Tant que nous cheminions parmi ces déserts, nous

étions assez bien, au prix du mal que nous avions quand nous arrivions en leurs logemens, lequel étoit si grand que je ne le saurois exprimer. Notre guide vouloit qu'à chaque capitaine que nous trouvions nous lui fissions un présent, à quoi nous ne pouvions pas fournir, d'autant que nous étions huit personnes qui vivions tous de nos provisions, sans compter les serviteurs tartares qui vouloient manger comme nous. Nous étions cinq maîtres, puis les trois qui nous conduisoient, deux qui menoient les charrettes, et un qui venoit avec nous jusqu'à Sartach. Les viandes qu'ils nous donnoient ne nous suffisoient pas, et nous ne trouvions rien à acheter avec notre argent. Lorsque nous étions assis sous nos charrettes à l'ombre, à cause du grand chaud qu'il faisoit alors, ils nous importunoient extrêmement, se venant jeter sur nous, nous tourmentant et pressant pour voir tout ce que nous portions; s'il leur venoit envie de décharger leur ventre, ils ne prenoient pas la peine de s'éloigner beaucoup: souvent ils le faisoient tout contre nous; parlant à nous, ils faisoient leurs ordures et mille autres saletés qui nous faisoient grand mal au cœur. Surtout j'étois fort chagrin de voir que quand je leur voulois dire quelque parole d'édification, notre truchement me disoit, vous ne me ferez pas prêcher aujourd'hui, je n'entends rien de tout ce que vous me dites.

Il disoit vrai, car depuis je compris fort bien,

lorsque je commençai à entendre un peu la langue, que quand je lui disois une chose, il en rapportoit une autre à sa fantaisie. Voyant donc qu'il ne servoit de rien de lui dire quelque chose pour le répéter, j'aimai mieux me taire. Nous cheminâmes ainsi de logement en logement avec grande peine et travail ; de sorte que peu de jours avant la fête de la Madeleine, nous arrivâmes au grand fleuve de Tanaïs, qui fait la borne de l'Europe et de l'Asie, comme le Nil est celle de l'Asie et de l'Afrique. En ce lieu où nous arrivâmes, Baatu et Sartach ont fait faire un logement de Russiens sur la rive orientale de ce fleuve pour faire passer les ambassadeurs et les marchands avec de petites barques. Ils nous y passèrent les premiers, ensuite nos chariots, mettant une roue en une barque, et une autre roue en une autre, et attachant bien ces barques les unes aux autres, ils nous firent passer cette rivière. Notre guide s'y comporta fort mal, car sur ce qu'il crut que ceux du logement nous dussent fournir de chevaux, il renvoya les bêtes qui nous avoient portés ; et comme nous leur en demandions d'autres, ils nous répondoient fort bien que Baatu leur avoit donné un privilége qui les exemptoit de cela ; qu'ils n'étoient destinés qu'à passer et repasser ceux qui alloient et venoient, et même ils prenoient un gros droit des marchands pour cela. Nous demeurâmes ainsi trois jours entiers sur le bord de la rivière. Le

premier jour ils nous donnèrent un grand poisson, appelé barbote, tout frais; le second jour du pain de seigle et quelque peu de chair qu'un officier de ce bourg-là avoit été prendre de maison en maison, et le troisième jour des poissons secs dont ils ont en abondance.

Au reste, ce fleuve étoit large en ce lieu là, comme est la Seine à Paris. Avant que d'y arriver, nous avions passé plusieurs autres eaux très-belles et poissonneuses, mais les Tartares ne savent pêcher ni ne se soucient pas du poisson s'il n'est si grand qu'ils en puissent manger et s'en rassasier comme on fait du mouton. Ce fleuve est la borne orientale de la Russie, et prend sa source en des marais qui s'étendent jusqu'à l'Océan septentrional, mais il a son cours vers le midi, et s'embouche en une grande mer de sept cents milles d'étendue avant que d'arriver à la grande mer: toutes les eaux que nous passâmes vont de ce côté-là.

Ce fleuve a du côté de l'occident une grande forêt, et les Tartares ne montent jamais au-delà vers le nord, parce qu'en ce temps-là qui est environ vers le commencement du mois d'août, ils reprennent leur chemin vers le midi. Si bien qu'ils ont un logement plus bas, par où les ambassadeurs passent en temps d'hiver. Nous étions donc là en une grande peine pour ne pouvoir trouver ni bœufs ni chevaux pour notre argent; à la fin après que je leur eus fait connoître le travail que

j'avois entrepris pour le bien commun du christianisme, ils nous accommodèrent de bœufs et d'hommes; mais pour nos personnes, il nous fallut aller à pied. C'étoit au temps qu'ils coupoient les seigles, car le froment n'y vient pas bien, mais ils ont du millet en abondance. Les femmes russiennes ornent leurs têtes ainsi que les nôtres, et bordent leurs robes depuis le bas jusqu'aux genoux de bandes de vair et d'hermînes. Les hommes portent des manteaux comme les Allemands; mais ils se couvrent la tête de certains bonnets de feutres pointus et fort hauts. Nous cheminâmes trois jours entiers sans trouver aucune habitation; étant fort las et nos bœufs aussi, ne sachant où nous pourrions trouver les Tartares, il nous arriva deux chevaux qu'on nous avoit envoyés en diligence, dont nous fûmes fort réjouis. Notre guide et notre truchement montèrent dessus pour aller découvrir de quel côté nous pourrions trouver quelque logement. Enfin, au quatrième jour nous en trouvâmes avec autant de joie que ceux qui, après la tempête, arrivent au port. Ayant pris là des chevaux et des bœufs selon que nous en avions besoin, nous poursuivîmes notre chemin de logement en logement, tant que nous parvînmes jusqu'à celui de Sartach, qui fut le dernier jour de juillet.

CHAPITRE XVI.

Du pays où étoit Sartach, et des peuples qui lui obéissent.

Tout ce pays au-delà du Tanaïs est très beau, rempli de forêts et de fleuves du côté du nord. Il y a de grands bois qui sont habités de deux sortes d'hommes, les uns s'appellent Moxel, qui n'ont aucune loi et sont entièrement idolâtres. Ils n'ont point de villes ni de villages, mais seulement quelques cabanes çà et là dans les bois. Ceux de cette nation avec leur seigneur avoient été tués la plupart en Allemagne. Les Tartares les y avoient menés ; et ils ont conservé de l'estime pour les Allemands, et s'attendent bien d'être un jour délivrés par eux de la servitude des Tartares.

Quand quelque marchand étranger arrive chez eux, il faut que celui chez qui il descend lui pourvoie de tout ce qu'il aura de besoin, tant qu'il y demeurera. Ils ne sont point du tout jaloux, et quand ils sauroient que quelqu'un couchât avec leurs femmes, ils ne s'en soucient pas, et ne le croiront s'ils ne le voient eux-mêmes. Ils ont quantité de pourceaux, de miel, de cire, de riches fourrures et de faucons. Il y a d'autres peuples proche d'eux qui s'appellent Merdas ou Merclas: les Latins les appellent Merdues ou Mardes, et sont Sarrasins. Au-delà d'eux est le

fleuve Etilia, qui est le plus grand que j'aie jamais vu, qui vient de devers le nord et de la grande Bulgarie, droit au midi, et tombe dans un grand lac ou mer qui a plus de quatre mois de circuit, et dont je parlerai ci-après. La distance de ces deux fleuves du Tanaïs et d'Etilia n'est pas grande par les endroits et pays du nord, où nous avons passé plus de dix journées, mais vers le midi ils sont bien plus éloignés : car le Tanaïs s'embouche dans les Palus Méotides, et l'Etilia, dans ce grand lac qu'il fait, avec plusieurs autres fleuves qui s'y rendent de Perse. Au midi, nous avions de très-grandes montagnes où habitent les Kergis, et les Alains ou Acas, qui sont chrétiens, et combattent encore tous les jours contre les Tartares. Après eux, vers ce grand lac ou mer, sont des Sarrasins qu'on appelle Lesges, qui sont sujets des Tartares ; et puis on trouve la Porte de fer que le grand Alexandre fit faire pour empêcher les Barbares d'entrer en Perse ; j'en parlerai encore ci-après, d'autant que j'y passai à mon retour. En tous ces pays qui sont entre ces deux fleuves par où nous avons passé, habitoient autrefois les Comans, avant que les Tartares les eussent occupés.

CHAPITRE XVII

De la cour de Sartach, de sa gloire et magnificence.

Nous trouvâmes Sartach à trois journées du fleuve Etilia, et sa cour nous sembla fort grande : car il a six femmes, et son fils aîné, qui habite proche de lui, en a deux ou trois, et chacune d'elles a une grande maison ou habitation qui contient plus de deux cents chariots. Notre guide s'adressa à un certain chrétien nestorien nommé Coyat, qui est un des principaux de cette cour. Il nous fit aller bien loin vers un seigneur nommé Janna : c'est ainsi qu'ils appellent celui qui a la charge de recevoir les ambassadeurs. Ce Coyat nous ordonna de le venir trouver vers le soir. Là-dessus notre guide s'enquit de nous quels présens nous avions à lui faire, et il s'offensa fort quand il vit que nous n'apportions rien à ce dessein. Étant introduits vers ce seigneur, nous le trouvâmes assis en sa pompe et magnificence, faisant jouer d'une guitare et danser devant lui. Je lui exposai comme j'étois venu pour voir son seigneur, et le priai qu'il nous aidât à lui faire voir nos lettres. Je m'excusai de ne lui apporter aucuns présens ni à son maître sur ce que j'étois religieux, ne possédant ni ne recevant rien, et ne touchant même ni or, ni argent, ni aucune chose précieuse, excepté quelques livres et une

chapelle pour le service divin ; de sorte qu'ayant quitté le mien propre, je ne pouvois être porteur de celui d'autrui. Lui là-dessus me répondit assez bénignement que je faisois bien, étant religieux, de garder ainsi mon vœu, et qu'il n'avoit point besoin du nôtre, mais qu'il nous donneroit plutôt du sien, si nous en avions besoin. Après cela il nous fit seoir et boire de leur lait, puis il nous pria de faire la bénédiction pour lui, ce que nous fîmes. Entre autres choses il nous demanda qui étoit le plus grand seigneur entre les Franks ou chrétiens occidentaux ; je lui répondis que c'étoit l'empereur, s'il jouissoit paisiblement de tout ce qui lui appartient ; mais il me répliqua que non, et que c'étoit plutôt le roi de France. Car il avoit ouï parler de Votre Majesté par monseigneur Baudouin de Hainaut. Je trouvai là aussi un des frères chevaliers du Temple, qui avoit été en Cypre, et lui avoit conté tout ce qu'il avoit vu.

Cela fait, nous retournâmes en notre logement. Le lendemain je lui envoyai un flacon de vin muscat, qui s'étoit fort bien conservé le long du chemin, avec un panier plein de biscuit, ce qu'il eut très-agréable, et retint nos serviteurs ce soir-là avec lui. Le jour suivant il m'envoya dire que je vinsse à la cour, et que j'apportasse les lettres du roi avec ma chapelle et mes livres, d'autant que son seigneur vouloit voir le tout. Ce que nous fîmes, faisant porter une charrette pleine de nos livres et les ornemens de notre cha-

pelle avec une autre de pain, de vin et de fruits. Étant arrivés devant lui, il nous fit exposer tous nos livres et ornemens. Il y avoit à l'entour de nous force Tartares, chrétiens et Sarrasins tous à cheval. Ayant bien regardé tout, il nous demanda si nous voulions faire présent de cela à son maître. Je fus fort étonné de cette parole, et dissimulant le mieux que je pouvois mon déplaisir, je lui répondis que je le suppliois de faire en sorte que son seigneur voulût nous faire l'honneur de recevoir ce pain, ce vin et ces fruits, non comme un présent, étant si peu de chose, mais par manière de bénédiction, afin de ne venir les mains vides en sa présence; qu'il pourroit voir les lettres du roi mon seigneur, et y apprendroit la cause pourquoi nous étions venus vers lui, et qu'alors nous attendrions son commandement et sa volonté; que pour les ornemens de la chapelle, c'étoit chose sacrée qu'il n'étoit permis qu'aux prêtres de toucher. Alors il nous commanda de nous en revêtir et d'aller ainsi trouver son seigneur : ce que je fis, et m'étant revêtu des riches ornemens et chapes que nous avions, tenant en main une fort belle Bible que Votre Majesté m'avoit donnée et un Psautier très-riche, qui étoit un présent de la reine, où il y avoit de très-belles enluminures. Mon compagnon portoit le missel et la croix, et notre clerc, vêtu d'un autre parement, prit l'encensoir, et nous arrivâmes en cet équipage vers son seigneur Sartach. Ils levèrent

une pièce de feutre qui étoit pendue devant la porte, afin qu'il nous pût voir arriver en cette cérémonie. Alors ils commandèrent au clerc et au truchement de fléchir le genou par trois fois, ce qu'ils ne requirent pas de nous. Puis ils nous avertirent de prendre soigneusement garde en entrant ou sortant de ne toucher pas le seuil de la porte, et que nous chantassions quelques cantiques de bénédiction pour leur seigneur. Nous entrâmes donc entonnant un *Salve Regina.* A l'entrée de la porte il y avoit un banc sur lequel étoit du cosmos et des tasses. Toutes ses femmes y étoient venues, et ces Moals ou Tartares nous pressoient fort en entrant avec nous. Là Coyat prit l'encensoir en main, et le présenta à Sartach, qui le regarda fort en le maniant : il lui fit voir le psautier, qu'il considéra bien aussi avec sa femme, qui étoit assise auprès de lui ; après il lui montra la Bible, et demanda si c'étoit l'Evangile ; je lui répondis que ce livre contenoit toute la Sainte-Ecriture, et voyant une image, il s'informa si c'étoit celle de Jésus-Christ, et je lui dis que oui ; car il faut remarquer que les chrétiens nestoriens et arméniens ne mettent jamais de figure de crucifix sur leurs croix, et il semble par là qu'ils ne croient pas bien la passion du Fils de Dieu, ou qu'ils en aient honte. Après quoi il fit retirer tous ceux qui étoient à l'entour de nous, afin de mieux voir tous nos paremens. Alors je pris l'occasion de lui présenter les lettres de

Votre Majesté, avec les interprétations en arabe et en syriaque ; car je les avois fait traduire en ces langues et caractères, étant à Acre, où il y avoit des prêtres arméniens qui savoient le turc et l'arabe, et le chevalier templier entendoit le syriaque, le turc et l'arabe. Cela fait, nous sortîmes pour laisser nos ornemens et nous en dépouiller, et les interprètes vinrent avec Coyat, pour déchiffrer nos lettres. Sartach ayant entendu ce qu'elles portoient, il reçut notre présent de pain, de vin et de fruits, et nous fit rendre nos ornemens et nos livres ; tout cela fut le jour de saint Pierre-aux-Liens.

CHAPITRE XVIII.

Nous reçûmes commandement d'aller trouver Baatu, père de Sartach.

Le lendemain matin, un certain prêtre, frère de Coyat, vint demander un petit vase où il y avoit du crème, parce que Sartach le vouloit voir, comme il disoit, et nous le lui donnâmes, et sur le soir Coyat nous fit appeler, disant que le roi notre maître avoit écrit une lettre civile et honnête à son maître, mais qu'il y avoit certaines choses difficiles à faire, à quoi il n'osoit toucher sans le conseil de son père Baatu; qu'ainsi, il nous le falloit aller trouver, et cependant lui laisser les deux chariots avec tous les ornemens et les livres, que son seigneur Sartach vouloit voir plus

particulièrement et à loisir. Ce qu'ayant entendu, je soupçonnai aussitôt qu'il y avoit quelque mauvais dessein caché là-dessous ; et sur cela je lui dis que nous lui laisserions sous sa garde, non-seulement les deux chariots qu'il demandoit, mais aussi les deux autres que nous avions encore. Il nous répondit qu'il ne demandoit pas ceux-là, que nous en fissions ce que nous voudrions. Je lui dis que cela ne se pouvoit séparer ainsi, mais que nous lui laisserions le tout à sa disposition : alors il nous demanda si nous voulions demeurer en ce pays-là ; je lui dis que s'il avoit bien entendu les lettres du roi mon maître, il pouvoit juger que c'étoit notre intention ; sur quoi il nous avertit que cela étant, nous avions besoin d'être fort humbles et patiens, et ainsi nous le quittâmes ce soir là. Le lendemain il nous envoya un prêtre nestorien pour les chariots, et nous les lui fîmes mener tous quatre : le frère de Coyat vint au-devant de nous et sépara toutes nos hardes d'avec ce que nous avions porté le jour de devant à la cour, qu'il prit comme étant à soi, à savoir les livres et les vêtemens ; Coyat avoit commandé que nous portassions avec nous tous les vêtemens sacrés dont nous nous étions revêtus devant Sartach, afin de nous en vêtir aussi devant Baatu, s'il étoit besoin. Cependant le prêtre nous ôta tout de force, disant que puisque nous avions apporté tout cela à Sartach, pourquoi le voulions-nous porter encore à Baatu ? Comme je lui en

voulois rendre raison, il me dit que je n'en parlasse pas davantage, et que je m'en allasse mon chemin. Ce qu'il nous fallut souffrir patiemment, n'ayant aucun accès près de Sartach, et personne qui nous en fît justice. Je craignois assez de mon truchement qu'il n'eût rapporté quelque chose autrement que je ne l'avois dit, outre que je savois bien qu'il eût bien désiré que nous eussions fait un présent à Sartach du tout. Mais je me consolai en une chose, c'est qu'aussitôt que je reconnus leur désir, je retirai secrètement la Bible et quelques autres livres que j'aimois le mieux. Pour le Psautier de la reine, je ne pus pas en faire de même, d'autant qu'on l'avoit trop remarqué pour ses dorures et belles enluminures. Nous retournâmes donc en notre logement avec nos deux chariots de reste. Incontinent après cela arriva celui qui nous venoit mener vers Baatu, et il vouloit qu'en diligence nous nous missions en chemin. Mais je lui dis que je ne voulois en aucune manière mener nos chariots ; ce qu'ayant rapporté à Coyat, il nous envoya dire que nous les lui laissassions avec notre garçon, ce que nous fîmes.

Nous prîmes notre route vers l'orient pour aller trouver Baatu, et en trois journées nous vînmes au fleuve Etilia, dont voyant les grosses eaux, je m'étonnai assez comment il en pouvoit venir du nord en une si grande abondance. Avant que de partir de la cour de Sartach, je fus averti par

Coyat et par plusieurs autres de cette cour que je me gardasse bien de dire que Sartach fût chrétien, mais Moal ou Tartare seulement : ils croient que le nom de chrétien ou chrétienté est un nom de pays et de nation, et ces gens-là sont montés à une telle arrogance, qu'encore que peut-être ils aient quelque créance de Jésus-Christ, ils ne veulent pas toutefois être appelés chrétiens, mais Moal seulement, qui est le nom qu'ils veulent exalter par-dessus toutes choses : ils ne veulent pas aussi qu'on les appelle Tartares, d'autant que les vrais Tartares ont été un autre peuple, comme je dirai suivant ce que j'en ai appris.

CHAPITRE XIX.

L'honneur que Sartach, Mangu-Cham et Ken-Cham font aux chrétiens ; l'origine de Cingis et des Tartares.

Du temps que les François prirent la ville d'Antioche, il y avoit pour monarque en ces parties septentrionales un prince nommé Con-Cham ou Ken-Cham, Ken étoit son nom propre, et Cham un titre de dignité qui signifie le même que Devin, car ils appellent tous les devins Cham ; de là leurs princes ont pris ce nom, parce que leur charge est de gouverner les peuples par le moyen des augures : de sorte qu'on lit aux histoires d'Antioche, que les Turcs envoyèrent demander secours à Con-Cham contre

les Francs, d'autant que les Turcs sont eux-mêmes venus de ces pays-là. Ce Ken-Cham étoit aussi appelé Cara-Cathay, c'est-à-dire Noir Cathay; Cara signifie noir, et Cathay est un nom de pays, pour le distinguer d'un autre Cathay qui est vers l'orient, le long de la mer, dont je parlerai aussi ci-après. Ce Cathay là est audedans de certaines montagnes par où j'ai passé, avec une grande campagne, où étoit autrefois un grand prêtre nestorien qui étoit seigneur d'un peuple nommé Nayman, tous chrétiens nestoriens. Ce Ken-Cham étant mort, ce prêtre nestorien s'éleva et se fit roi; tous les Nestoriens l'appeloient le roi Prêtre-Jean, et disoient de lui des choses merveilleuses, mais beaucoup plus qu'il n'y avoit en effet; car c'est la coutume des Nestoriens venant de ces pays-là de faire un grand bruit de peu de chose, ainsi qu'ils ont fait courir partout que Sartach étoit chrétien aussi bien que Mangu-Cham et Ken-Cham, à cause seulement qu'ils font plus d'honneur aux chrétiens qu'à tous les autres; toutefois il est très-certain qu'ils ne sont pas chrétiens.

Ce Prêtre-Jean étoit fort renommé partout, quoique, quand je passai par son pays, personne ne savoit qui il étoit, sinon quelque peu de Nestoriens. En ces pacages habitoit Ken-Cham, en la cour duquel frère André a été, et j'y ai passé aussi à mon retour. Ce Prêtre-Jean avoit un frère fort puissant, prêtre comme lui, nommé

Unc ou Vut, qui habitoit au-delà des montagnes de Cara-Cathay; il y avoit entre ces deux cours environ trois semaines de chemin. Ce frère étoit seigneur d'une habitation ou logement nommé Caracarum, et avoit sous sa domination une nation appelée Krit-Merkit, qui étoit de Nestoriens. Mais leur prince, ayant abandonné la foi de Christ, devint idolâtre, tenant près de soi des prêtres des idoles, qui sont tous sorciers et qui invoquent les diables. Au-delà de ce pays, à environ douze ou quinze journées, étoient les pâturages des Moals, pauvres et misérables gens, sans chef, sans loi, ni religion aucune, sinon celle des augures et sortiléges, à quoi tous les peuples de ces quartiers-là sont fort adonnés. Proche de ces Moals habitoient d'autres peuples aussi misérables appelés Tartares. Ce roi Prêtre-Jean étant mort sans enfans, son frère Unc lui succéda, et se fit appeler Cham, auquel temps il se trouva un certain homme de Moal nommé Cingis, maréchal de son métier, qui se mit à courir sur les terres de Unc-Cham, et en emmena force troupeaux de bêtes; si bien que les pâtres allèrent s'en plaindre à leur maître, qui aussitôt assembla une grande armée et entra dans les terres de Moal pour attraper Cingis, mais le galand s'enfuit parmi les Tartares, où il demeura caché quelque temps. Mais Vut fit un grand butin sur les terres de Moal et des Tartares, puis s'en retourna chez soi. En ces entrefaites Cingis, homme adroit,

parla souvent à ceux de Moal et aux Tartares, leur remontrant comme, étant sans chef, leurs voisins en venoient aisément à bout et les opprimoient. Ces peuples considérant cela, et y prenant goût, l'élurent pour leur capitaine, qui amassa aussitôt quelques troupes, et s'alla jeter sur les terres de Vut, qu'il vainquit en bataille, et contraignit de se retirer au Cathay. Cingis entre autres prit une de ses filles, qu'il donna pour femme à un de ses fils, qui en a eu entre autres le grand Cham Mangu, qui règne aujourd'hui. Ce Cingis donc envoya de tous côtés ses Tartares pour faire la guerre, ce qui a rendu leur nom si célèbre partout, mais la plupart enfin y périrent; de sorte que maintenant ceux de Moal veulent faire perdre la mémoire de ce nom-là, et élever le leur au lieu. Le pays où ils parurent premièrement, et où est encore maintenant la principale cour de Cingis-Cham, s'appelle Mancherule; mais parce que la Tartarie est proprement le pays d'où ils commencèrent à faire leurs conquêtes partout aux environs, ils tiennent maintenant cette région-là pour la plus considérable de leur domination; et c'est là où ils font l'élection de leur grand Cham.

CHAPITRE XX.

De Sartach, des Russiens, Hongrois et Alains, et de la mer Caspienne.

Pour ce qui est de Sartach, je ne saurois bonnement dire s'il est chrétien ou non. Ce que je sais bien est qu'il ne veut pas être appelé chrétien, et il me semble bien plutôt qu'il se moque des chrétiens et qu'il les méprise: il fait sa demeure en un lieu par où les chrétiens, les Russiens, Blaques, Bulgaires, Soldains, Kerkis, Alains et autres passent quand ils vont porter des présens à la cour de son père Baatu; c'est alors qu'il fait plus de cas d'eux, mais s'il y passe des Sarrasins qui en portent davantage, il les expédie bien plus tôt, et leur fait plus de faveurs. Il tient aussi près de soi des prêtres nestoriens qui chantent leur office et font autres dévotions à leur mode. Il y a un autre capitaine sous Baatu, nommé Berka ou Berta, qui a ses pâturages vers la Porte de fer, où est le grand passage de tous les Sarrasins qui viennent de Perse et de Turquie pour aller vers Baatu et lui porter des présens; mais il est Sarrasin, car il ne permet pas en toutes ses terres qu'on mange de la chair de pourceau. A notre retour, Baatu lui avoit commandé de changer de demeure et d'aller se mettre au-delà d'Etilia vers l'orient, ne voulant pas que les am-

bassadeurs des Sarrasins passassent par ses terres à cause de l'intérêt qu'il y avoit.

Les quatre jours que nous demeurâmes en la cour de Sartach, nous n'eûmes aucune provision de manger et de boire, sinon une seule fois, qu'on nous donna un peu de cosmos. Comme nous étions en chemin pour aller vers son père, nous fûmes en grande appréhension. Les Russiens, Hongrois et les Alains, leurs sujets, dont il y a bon nombre parmi eux, se mettent ensemble par bandes de vingt et trente à la fois; ils vont courant de nuit la campagne avec leurs arcs et flèches, tuent tous ceux qu'ils rencontrent la nuit, se cachant de jour; et quand ils sentent que leurs chevaux sont trop harassés, ils vont la nuit en prendre d'autres qui paissent par la campagne, et en emmènent chacun un ou deux, afin de s'en repaître en un besoin s'ils ont faim: notre guide craignoit la rencontre de cette canaille-là, et je crois que nous fussions morts de faim en ce voyage, si nous n'eussions porté avec nous un peu de biscuit qui nous servit bien.

Enfin nous arrivâmes au grand fleuve Etilia, qui est quatre fois plus grand que la Seine, très-profond, et vient de la grande Bulgarie, qui est vers le nord, et se va rendre en un grand lac, ou plutôt mer, qu'ils appellent de Circan, à cause d'une certaine ville ainsi nommée qui est située sur son rivage du côté de la Perse. Mais Isidore l'appelle mer Caspienne, d'autant que les monts

Caspiens et la Perse en sont au midi, et qu'elle a à l'orient les montagnes de Musihet ou des Assasins, qui sont contigus aux Caspiens. Au nord elle a cette grande solitude où sont maintenant les Tartares, où habitoient auparavant les Cangles. C'est de ce côté-là qu'elle reçoit l'Etilia, qui croît et inonde le pays en été, comme le Nil fait l'Egypte. Elle a à l'occident les montagnes des Alains, les Lesges, les Portes de fer et les montagnes des Georgiens. Cette mer est donc environnée de montagnes de trois côtés, mais au nord elle n'a que de rases campagnes. Frère André a fait le circuit de ces deux côtés, du midi et du levant, et moi les deux autres, celui du nord en allant de Baatu vers Mangu Cham, et celui d'occident en retournant de Baatu en Syrie. On peut faire le tour de toute cette mer en quatre mois de chemin. Ce qu'en dit Isidore, que ce soit un golfe venant de la mer n'est pas vrai, car elle ne touche l'Océan en aucun endroit, mais elle est toute environnée de terre.

CHAPITRE XXI.

De la cour de Baatu, et comment il nous reçut.

Tout ce pays-là depuis le côté occidental de cette mer, où est la Porte de fer d'Alexandre, et les montagnes des Alains jusqu'à l'Océan septentrional et les Palus Méotides, où entre le Tanaïs,

s'appeloit anciennement Albanie, où au rapport d'Isidore il y avoit des chiens si grands et si furieux, qu'ils résistoient aux taureaux, et tuoient les lions. Ce qui se trouve encore véritable aujourd'hui (l'ayant entendu de ceux qui y ont voyagé), est que vers la mer septentrionale ils se servent de chiens comme de bœufs pour tirer leurs charrettes, tant ils sont forts et puissans. En cet endroit donc, où nous arrivâmes sur la rivière d'Etilia, il y a un logement tout neuf que les Tartares y ont fait, où il y a quelques Russiens mêlés avec eux, afin de servir au passage des ambassadeurs allant et venant à la cour de Baatu, qui est située au rivage de delà vers orient. Quand il monte l'été, il ne passe point ce lieu-là, mais il commence à descendre; car depuis le mois de janvier jusqu'en août il commence à remonter, lui et tous les autres, vers les pays plus froids, et en août il descend vers le midi.

Nous descendîmes dans une barque depuis ce logement jusqu'à sa cour, et depuis ce lieu-là jusqu'aux bourgs et villages de la grande Bulgarie vers le nord il y a cinq journées. Je me suis souvent étonné comment le diable y avoit porté la fausse loi de Mahomet, car depuis la Porte de fer, qui est l'extrémité de la Perse, il y a plus de trente journées de traverse en montant les déserts le long d'Etilia jusqu'en ces pays de la grande Bulgarie, où il ne se trouve aucune ville, sinon quelques cabanes et hameaux, là où l'Etilia entre

dans la mer. Ces Bulgares sont de très-méchans mahométans, et plus opiniâtres en leur loi que tous les autres. Quand nous arrivâmes à la cour de Baatu, je fus surpris de voir sa maison seule étendue comme une très-grande ville, et une multitude de peuples épandus plus de trois ou quatre lieues. Et comme autrefois le peuple d'Israel savoit chacun de quel côté il devoit dresser ses tabernacles, aussi ceux-ci savoient en quel endroit des environs de la cour ils se devoient poser quand il arrêtoient leurs cabanes et maisons roulantes. Si bien que cette cour ou maison principale du seigneur s'appelle en leur langue Curia Orda, c'est-à-dire la cour du milieu, à cause qu'elle est toujours au milieu de tous leurs hommes, excepté seulement que personne n'ose loger à son midi, qui lui est libre, d'autant que ses portes s'ouvrent de ce côté-là, mais ils s'étendent tous à droite ou à gauche tant qu'il leur plaît selon que les lieux le permettent, pourvu qu'ils ne se mettent point devant, ni à l'opposite de la cour. Nous fûmes conduits vers un certain Sarrasin qui ne nous fit point donner de vivres. Le lendemain nous allâmes à la cour, et Baatu avoit fait élever une grande tente, parce que la maison n'étoit pas capable de tenir tant d'hommes et de femmes qui y étoient assemblés. Notre guide nous avertit de ne dire rien jusqu'à ce que Baatu nous le commandât, et qu'alors nous pouvions parler, mais en peu de mots. Il nous demanda

si votre Majesté avoit envoyé des ambassadeurs devers eux ; je lui répondis que vous en aviez envoyé vers Ken-Cham, et que vous n'en eussiez envoyé aucun ni vers lui ni vers Sartach, si vous n'eussiez cru qu'ils étoient chrétiens. Que si vous nous y aviez envoyés, ce n'étoit point par crainte d'eux, mais pour les féliciter sur ce que vous aviez entendu qu'ils étoient bons chrétiens. Alors il nous mena en son pavillon, et on nous avertissoit toujours de nous garder bien de toucher les cordes qui tenoient cette tente attachée, parce qu'ils l'estiment comme le seuil de la maison. Nous demeurâmes là nus pieds en notre habit, la tête découverte, et en spectacle à la vue de tous. Frère Jean du Plan Carpin y avoit déjà été avant nous, mais il avoit changé d'habit pour n'être pas en mépris, d'autant qu'il étoit envoyé par le Saint Père. Après nous fûmes introduits jusqu'au milieu de cette tente, sans exiger de nous que nous fissions aucune révérence, en fléchissant le genou, comme les ambassadeurs envoyés vers eux ont coutume de faire.

Nous demeurâmes ainsi en sa présence environ la longueur d'un *miserere*, et tous gardoient un profond silence. Baatu étoit assis sur un haut siége ou trône de la grandeur d'un lit, et tout doré, auquel on montoit trois degrés ; près de lui il y avoit une de ses femmes : les autres hommes étoient assis à droite et à gauche de cette dame. Comme les femmes n'étoient pas assez

pour remplir un des côtés (car il n'y avoit là que celles de Baatu), les hommes remplissoient le reste de la place. A l'entrée de la tente étoit un banc sur lequel il y avoit du cosmos et de grandes tasses d'or et d'argent enrichies de pierres précieuses. Baatu nous regardoit fort, et nous le considérions aussi avec attention ; il me parut qu'il étoit de la taille de feu M. Jean de Beaumont, dont l'âme soit en paix. Son visage étoit un peu rougeâtre. Enfin il me fit commandement de parler ; alors notre conducteur nous avertit de fléchir les genoux et de lui parler ainsi. Je pliai donc un genou en terre comme devant un homme, mais il me fit signe que je les pliasse tous deux : ce que je fis, n'osant leur désobéir en cela ; sur quoi m'imaginant que je priois Dieu , puisque je fléchissois ainsi les deux genoux, je commençai ma harangue par ces paroles : « Mon sei »gneur, nous prions Dieu , de qui tous les biens »procèdent, et qui vous a donné tous ces avan»tages temporels , qu'après cela il lui plaise vous »donner aussi les célestes , d'autant que les uns »sont inutiles et vains sans les autres » : il écouta cela fort attentivement. J'ajoutai de plus : « Vous »devez savoir, mon seigneur, lui dis-je , que »vous n'aurez jamais ces dernières si vous n'êtes »chrétien , car Dieu a dit lui-même , que qui »croira et sera baptisé , sera sauvé , mais qui ne »croira sera condamné ». A ces mots il sourit modestement, et tous les Moals commencèrent

à frapper des mains et à se moquer de nous, de quoi mon truchement eut grande crainte, lui qui me devoit encourager à n'avoir point de peur. Après qu'on eût fait silence, « Je lui dis que j'é-
» tois venu vers son fils, parce que nous avions
» ouï dire qu'il étoit chrétien, et que je lui avois
» apporté des lettres de la part du roi de France,
» mon souverain seigneur, qu'il m'avoit envoyé
» vers lui dont il devoit savoir le sujet. » Ayant ouï cela, il me fit lever debout, s'enquit du nom de votre Majesté, de ceux de mes compagnons et de moi, et mon interprète les lui fit mettre par écrit.

Il me dit encore qu'il avoit entendu que votre Majesté étoit sortie de son pays avec une armée pour faire la guerre. Je lui répondis qu'il étoit vrai, mais que c'étoit pour la faire aux Sarrasins qui occupoient la sainte cité de Jérusalem et profanoient la maison de Dieu. Il me demanda aussi si jamais vous lui aviez envoyé des ambassadeurs, et lui dis que non. Alors il nous fit seoir et donner de leur lait à boire, ce qu'ils réputent à grande faveur quand il fait boire de leur cosmos en sa maison avec lui. Comme je regardois fixement en terre, il me commanda de lever les yeux, voulant mieux nous considérer, et peut-être étoit-ce par sortilége et superstition; car c'est un mauvais présage pour eux quand quelqu'un assis devant eux demeure triste et la tête baissée, surtout quand il appuie la tête sur

sa main. Après cela nous sortîmes de là, et peu après notre guide vint, qui nous mena en notre logement, et nous dit en allant qu'il savoit que le roi mon maître demandoit que nous demeurassions en ces pays-là, mais que Baatu n'osoit rien faire de cela sans le su et la permission de Mangu-Cham ; de sorte qu'il étoit nécessaire que mon truchement et moi l'allassions trouver, et que mon compagnon avec notre garçon retourneroient vers Sartach pour attendre notre retour. Alors mon bon homme de truchement se mit à pleurer et se plaindre, se tenant comme perdu; d'un autre côté, mon compagnon protestoit qu'il se laisseroit plutôt tuer que de se séparer de moi. Je dis aussi que je ne pouvois pas aller sans lui, et que nous avions bien besoin de deux serviteurs avec nous ; que s'il arrivoit qu'un devînt malade, je ne pourrois pas demeurer seul. Notre truchement retourna à la cour, et rapporta le tout à Baatu, qui commanda que les deux prêtres, à savoir mon compagnon et moi, allassions ensemble avec notre interprête, et que le clerc retournât vers Sartach.

Cela nous étant rapporté, je voulois insister pour notre clerc aussi, afin qu'il vînt avec nous, mais le truchement me dit qu'il n'en falloit pas parler davantage puisque Baatu l'avoit ainsi ordonné, et qu'il n'oseroit plus retourner à la cour pour cela. Pour le clerc, nommé Goset, il avoit eu seulement vingt et six yperpères de monnoie

par aumône et rien de plus : il en retint dix pour lui et pour son garçon, et les autres seize nous furent apportés par le truchement. Nous nous séparâmes de la sorte, avec force larmes de part et d'autre, lui s'en retournant vers Sartach, et nous demeurant là pour achever notre voyage.

CHAPITRE XXII.

De notre voyage à la cour de Mangu-Cham.

Notre clerc retourna vers la cour de Sartach, où il arriva la veille de l'Assomption, et le lendemain les prêtres nestoriens ne manquèrent pas de se revêtir de nos ornemens sacerdotaux en la présence de Sartach, ainsi que nous sûmes depuis. Pour nous, on nous fit aller en un autre logement où on devoit nous pourvoir de vivres et de chevaux ; mais d'autant que nous n'avions pas de quoi donner au maître du logis, il s'en acquittoit fort mal. Nous suivîmes Baatu avec nos chariots le long de l'Etilia cinq semaines durant ; quelquefois mon compagnon étoit si pressé de la faim, qu'il me disoit, en pleurant, qu'il pensoit ne trouver jamais de quoi manger. Le marché suit toujours la cour de Baatu, mais il étoit si loin de nous, que nous ne pouvions y aller, car nous étions contraints d'aller à pied faute de chevaux.

Alors nous rencontrâmes certains Hongrois qui avoient été clercs, et dont l'un d'eux savoit en-

core beaucoup de chants d'église par cœur, et les autres Hongrois le prenoient pour un prêtre, et le faisoient venir au service de leurs morts: un autre étoit assez bien instruit en la grammaire, et entendoit tout ce que nous disions en latin, mais il ne savoit pas bien répondre. Ces bonnes gens nous furent d'une grande consolation, nous donnant du cosmos à boire, et quelquefois de la chair à manger. Ils nous demandèrent quelques livres, mais nous n'en avions point à donner, car il ne nous étoit resté que notre bible et notre bréviaire; de sorte que je fus fort contristé de ne pouvoir satisfaire à leur désir; je leur dis, que s'ils me vouloient donner du papier, je leur écrirois beaucoup de choses tant que nous serions-là; ce qu'ils firent, et je leur écrivis tout l'office de la Vierge et celui des morts. Un certain jour un Coman se joignit à nous qui nous salua en paroles latines. Je lui rendis son salut, m'étonnant fort de cette rencontre, et lui demandai de qui il avoit appris cette langue; il me répondit qu'il avoit été baptisé en Hongrie par un de nos frères qui lui avoit appris le latin. Il nous dit aussi que Baatu s'étoit fort enquis de lui qui nous étions, et qu'il lui avoit compté au long tout ce qui regardoit notre ordre et nos statuts.

Un jour je vis Baatu avec tous ses gens à cheval et tous les seigneurs et principaux aussi à cheval avec lui; ils n'étoient pas en tout plus de cinq cents chevaux, selon que j'en pus juger.

Enfin, environ la fête de l'Exaltation de la sainte croix, un des riches et principaux de Moal vint à nous, dont le père étoit chef de mille hommes, qu'ils appellent Millenaire, qui est beaucoup entre eux ; il nous dit qu'il avoit charge de nous conduire vers Mangu-Cham, et qu'il y avoit bien quatre mois de chemin à faire, et en un temps que le froid étoit si grand que cela faisoit fendre les arbres et les pierres ; qu'ainsi nous considérassions si nous pourrions bien le supporter. Je lui répondis que j'espérois avec la grâce de Dieu que nous pouvions bien endurer ce que les autres hommes faisoient. Alors il nous dit que si nous ne pouvions le souffrir, il nous laisseroit par les chemins ; à quoi je répondis que cela ne seroit pas juste, puisque nous n'allions pas là de nous-mêmes, mais c'étoit son maître qui nous y envoyoit ; et que partant il ne devoit pas nous abandonner, puisque nous lui étions donnés en charge. Là-dessus il nous dit que nous n'eussions point de souci et que tout iroit bien. Après quoi, il se fit montrer tous nos vêtemens, hardes et bagage, et ce qui lui sembla le moins nécessaire il le fit laisser en garde entre les mains de notre hôte. Le lendemain on nous fit apporter à chacun une grosse casaque fourrée de peaux de mouton et des chausses de même, avec des bottes à leur mode, des galloches de feutre et des manteaux de même fourrure, comme ils ont coutume de porter en campagne. Le lendemain de la sainte

croix nous nous mîmes en chemin tous à cheval avec trois guides, et allâmes toujours vers l'orient jusqu'à la Toussaint ; et partout ces pays-là habitoient les Cangles, que l'on dit être venus des anciens Romains. A main gauche, vers le nord, nous avions la grande Bulgarie, et au midi, à droite, la mer Caspienne.

CHAPITRE XXIII.

Du fleuve Jagag, et de divers pays et nations de ce côté-là.

Ayant cheminé environ douze journées depuis le fleuve Etilia, nous trouvâmes une autre grande rivière, nommée Jagag, qui vient du septentrion et du pays de Pascatir et s'embouche en cette mer. Le langage de ceux de Pascatir et des Hongrois est le même; ils sont tous pâtres, sans aucunes villes ni bourgades : du côté de l'occident ils touchent à la grande Bulgarie. Depuis ce pays-là vers l'orient, en ce côté septentrional, on ne trouve plus aucune ville : de sorte que la petite Bulgarie est le dernier pays où il y en ait. C'est de ce pays de Pascatir que sortirent autrefois les Huns, qui depuis furent appelés Hongrois, et cela est proprement la grande Bulgarie. Isidore dit que ces peuples-là avec leurs vites chevaux rompirent ces barrières qu'Alexandre avoit posées dans les rochers du Caucase pour empêcher le passage des nations barbares ; mais qu'ayant

franchi ce pas, ils subjuguèrent tout, de sorte que jusqu'au pays d'Egypte on leur payoit tribut, ravageant toutes les terres jusques en France même : si bien qu'ils étoient alors plus puissans que ne sont aujourd'hui les Tartares. A eux s'opposèrent les Blaches, Bulgares et Vandales; car ces Bulgares sortirent aussi de la grande Bulgarie : de même que ceux qui sont au-delà du Danube près de Constantinople et Pascatir, qu'on appelle Ilac, qui est le même que Blac, les Tartares ne pouvant prononcer la lettre b. De ceux-là sont aussi venus ceux qui sont au pays du soudan Assan, car en la langue des Russiens, Polonois, Bohémiens et Sclavons, qui est la même que celle des Vandales, ils appellent les uns et les autres du nom d'Ilac, et tous ensemble eurent à faire avec les Huns, comme aujourd'hui c'est pour la plupart avec les Tartares, lesquels Dieu a suscités en grande multitude de gens, des derniers pays du monde, suivant ce qui est dit en l'Ecriture, « Je les provoquerai (dit Dieu de » ceux qui ne gardoient point sa loi) par celui qui » n'est point peuple ; et les exciterai à indignation » par la folle nation. » Cette prophétie est accomplie à la lettre sur toutes les nations qui n'ont pas gardé la loi de Dieu. Ce que j'ai dit de cette terre de Pascatir, je l'ai appris des Frères Prêcheurs qui ont été en ce pays-là avant que les Tartares y vinssent, et dès-lors ils avoient été subjugués par leurs voisins les Bulgares et Sarrasins, et

plusieurs d'entr'eux s'étoient rendus mahométans. Le reste peut être su par les histoires, parce qu'il est certain que tous ces pays-là depuis Constantinople, que l'on appelle aujourd'hui Bulgarie, Valachie et Sclavonie, étoient provinces de l'empire de Grèce, et la Hongrie étoit anciennement dite Pannonie.

Nous cheminâmes par la terre des Cangles, depuis la Sainte Croix jusqu'à la Toussaint, et chaque journée étoit comme depuis Paris jusqu'à Orléans, selon que j'en puis juger, et quelquefois plus encore, selon la commodité des chevaux que nous trouvions à changer. Quelquefois nous en changions deux et trois fois par jour, et d'autres fois aussi nous allions deux et trois journées sans en pouvoir trouver de frais, parce qu'il n'y avoit aucune habitation ; alors nous allions plus lentement. Mais entre vingt et trente chevaux, nous avions toujours les pires, d'autant que nous étions étrangers : car ils choisissoient les meilleurs avant nous. Pour moi ils me pourvoyoient toujours d'un cheval plus fort que les autres, à cause que j'étois un peu pesant et replet, mais qu'il allât doux ou rude, ils ne s'en mettoient pas en peine autrement. Ce n'étoit pas à moi à me plaindre, si on m'en donnoit un qui trottât, il falloit que chacun se contentât de ce qui lui échéoit de bon ou de mauvais ; c'est ce qui nous travailloit beaucoup. Le plus souvent les chevaux n'en pouvoient plus avant que pou-

voir arriver à quelqu'autre logement ; c'étoit alors à nous à fouetter et frapper nos chevaux , à charger nos hardes d'un cheval à un autre , à changer nous-mêmes de chevaux, et quelquefois même d'aller deux sur un même.

CHAPITRE XXIV.

De la faim, de la soif, et des autres misères que nous souffrîmes en ce voyage.

Il est impossible de dire combien en tout ce chemin nous endurâmes de faim, de soif, de froid et de lassitude : car ils ne donnent à manger que sur le soir ; le matin ils donnent un peu à boire, ou de millet à avaler. Le soir ils nous donnoient de la viande, à savoir quelque épaule de mouton avec les côtes, et du potage par mesure : le boire étoit proportionné à cela. Quand nous avions du potage de chair notre sou, nous étions bien traités, et ce boire là me sembloit très-doux, très-agréable et fort nourrissant.

Les vendredis je jeûnois jusqu'à la nuit sans rien avaler, et lors j'étois contraint de manger en tristesse et douleur des chairs à demi-cuites, et quelquefois presque crues, à cause que le bois manquoit pour faire du feu, lorsque nous nous arrêtions à la campagne, et que nous descendions de nuit, d'autant que nous ne pouvions pas bien ramasser les fientes des chevaux et des bœufs, et que difficilement nous trouvions d'autres matières

propres à faire du feu, sinon par hasard quelques épines deçà ou delà. Il se trouve aussi quelquefois du bois le long des rivières, mais cela est fort rare. Au commencement notre conducteur nous méprisoit tous, et se fâchoit de mener de si chétives et misérables personnes. Mais après qu'il nous eut un peu mieux reconnus, il nous menoit par les cours et logemens des plus riches Moalles, qui nous obligeoient de prier Dieu pour eux. De sorte que si j'eusse eu un bon truchement, j'avois une belle commodité de faire beaucoup de fruit parmi ces gens-là.

Touchant ce Cingis, dont j'ai déjà parlé, et qui fut leur premier cham ou roi, il faut savoir qu'il eut quatre fils, desquels sont sortis plusieurs princes et chefs qui tous ont aujourd'hui de grandes cours, et se multiplient tous les jours, et étendent leurs habitations par cette vaste solitude qui est comme une grande mer.

Notre conducteur nous faisoit donc passer par les cours de plusieurs de ces seigneurs, qui tous s'étonnoient de ce que nous ne voulions recevoir ni or ni argent, ni riches vêtemens. Ils nous demandoient entre autres choses de notre grand Pape, s'il étoit si vieux que l'on leur disoit, car on leur donnoit à entendre qu'il avoit plus de cinq cents ans; de plus, s'il y avoit beaucoup de brebis, bœufs et chevaux dans notre pays. Quand nous leur parlions de la grande mer océane, ils ne pouvoient comprendre comment elle n'avoit point de bout.

La veille de la Toussaint nous laissâmes le chemin vers l'orient, d'autant que ces peuples étoient fort descendus vers le midi ; ce chemin nous dura huit jours, et en cette solitude nous vîmes plusieurs ânes, qu'ils appellent Colan, et ressemblent plutôt à des mulets : notre guide et ses compagnons en poursuivirent quelques-uns, mais ils n'en purent attraper aucun à cause de leur grande vitesse. Au septième jour nous découvrîmes certaines montagnes très-hautes vers le midi, et entrâmes dans une campagne qui étoit arrosée d'eaux comme un jardin, et y trouvâmes des terres bien cultivées. A l'octave de la Toussaint nous arrivâmes à un logement et bourgade de Sarrasins, nommée Kenkat, dont le capitaine sortit dehors pour venir au-devant de notre guide, avec de la cervoise et des tasses : c'est leur coutume que de toutes les villes et bourgs sujets du cham on sorte au-devant des gens de Baatu et Mangu-Cham pour leur présenter à boire et à manger. Ils alloient sur la glace, et auparavant la fête Saint-Michel, nous avions vu de la gelée dans le désert. Je demandai à nos gens le nom de ce pays-là, mais ce territoire étant bien éloigné du leur, ils ne me surent rien dire que le nom de la ville seulement, qui étoit fort petite. Là un grand fleuve venant des montagnes arrosoit tout le pays, et ils s'en servoient selon qu'ils en avoient besoin, pour en conduire les eaux où ils vouloient, et ce fleuve ne se rendoit en aucune mer, mais se per-

doit en terre, et faisoit force marécages. Je vis là des vignes, et bus de leur vin.

CHAPITRE XXV.

De la mort de Ban, et de l'habitation des Allemands en ces pays là.

Le jour suivant nous arrivâmes à un autre logement plus proche des montagnes, et sus d'eux que c'étoit celles du Caucase, qui règne de part et d'autre de la mer, depuis l'occident jusqu'en orient; j'appris aussi qu'alors nous avions passé cette mer où entre l'Etilia. Je m'enquis aussi de la ville de Talas, où il yavoit des Allemands sujets de Bury, dont j'avois ouï parler à frère André; je m'en étois aussi fort informé aux cours de Sartach et de Baatu, mais je n'en avois pu apprendre autre chose, sinon que leur seigneur Ban avoit été tué à cette occasion. Il n'étoit pas en un trop bon pascage, et un jour étant un peu chargé de boisson, il disoit aux siens: Ne suis-je pas de la race de Cingis-Cham aussi bien que Baatu (dont il étoit le neveu ou le frère), et pourquoi ne puis-je aller aux pascages d'Etilia comme lui? Ces paroles rapportées à Baatu, il écrivit aussitôt aux hommes de Ban, qu'ils ne manquassent de lui amener leur maître lié et garotté, ce qu'ils firent; et Baatu le voyant, lui demanda s'il étoit vrai qu'il eût dit cela, ce qu'il confessa en s'excusant qu'il étoit

ivre alors, car leur coutume est de pardonner aisément aux ivrognes. Mais Baatu sans rien considérer, après lui avoir reproché comment il avoit été si hardi de proférer son nom en son ivresse, lui fit couper la tête sur-le-champ.

A l'égard de ces Allemands, je n'en pus rien apprendre que quand je fus à la cour de Mangu-Cham. Mais en ce logement où nous étions, je sus seulement que cette ville de Talas étoit dans les montagnes à quelque six journées de là; et quand je vins à la cour de Mangu, j'appris au vrai que le cham, du consentement de Baatu, les avoit fait passer de Talas vers l'orient bien un mois de chemin à une ville nommée Bolac, là où ils travaillent aux mines d'or et forgent des armes; de sorte que je n'eus pas le moyen de les voir en allant ni retournant. J'avois bien passé en venant à quelque trois journées d'eux et de leur ville, mais je n'en avois rien su, outre que je n'eusse pas pu me détourner de tant.

Du logement susdit nous allâmes vers l'orient droit à ces montagnes, et dès-lors nous commençâmes à entrer parmi les gens de Mangu-Cham, qui partout où nous passions venoient chanter et battre des mains devant notre conducteur, d'autant qu'il étoit envoyé par Baatu. Ils se rendent cet honneur les uns aux autres; en sorte que les gens de Mangu reçoivent de cette manière ceux qui viennent de Baatu, et ceux de Baatu en font de même à ceux de Mangu: toutefois ceux de

Baatu semblent tenir le dessus, et n'obéissent pas si bien à tout que les autres.

Peu de jours après nous entrâmes dans les montagnes où habitoient ceux de Caracathay, et là nous trouvâmes un grand fleuve, qu'il nous fallut passer dans une barque. De là nous descendîmes dans une vallée où je vis un château ruiné; les murs n'étoient que de terre et le pays étoit cultivé. Nous trouvâmes une bonne ville nommée Equius, où étoient des Sarrasins qui parloient persan, encore qu'ils fussent fort loin de la Perse. Le jour suivant, ayant achevé de traverser ces montagnes, qui étoient une branche des plus grandes vers le midi, nous entrâmes en une très-belle plaine qui avoit de hautes montagnes à main droite, et comme une mer ou grand lac de quinze journées de circuit à gauche. Cette plaine étoit arrosée à plaisir d'eaux descendantes de ces montagnes, et qui toutes se vont rendre dans ce grand lac. L'été nous retournâmes par le côté septentrional de cette mer, où il y avoit aussi de grandes montagnes. Il y avoit autrefois en cette campagne plusieurs villes et habitations; mais pour la plupart elles avoient été détruites par les Tartares, qui y avoient leurs pâturages, qui y sont très-bons et très-gras.

Nous y trouvâmes encore une grande ville nommée Cailac, où il y avoit un grand marché et abord de plusieurs marchands qui y fréquentoient. Nous nous y arrêtâmes environ quinze

jours, attendant un certain secrétaire de Baatu, qui devoit être compagnon de notre conducteur, pour l'expédition des affaires. Ce pays-là étoit appelé Organum en la cour de Mangu, et a un langage et des lettres particulières ; mais il étoit tout occupé par les Contomans. Les Nestoriens de ces quartiers se servent de cette langue et de ces caractères pour leur service ecclésiastique. Le nom d'Organum leur a été donné à cause que ceux de ce pays étoient autrefois de très-bons organistes et musiciens, ainsi qu'on nous donnoit à entendre. Ce fut là où premièrement je trouvai des idolâtres, dont il y a plusieurs et diverses sectes par tout l'Orient.

CHAPITRE XXVI.

Du mélange des Nestoriens, Sarrasins et Idolâtres.

Les premiers entre ces idolâtres sont les Jugures, qui sont voisins et contigus à cette terre d'Organum, entre les montagnes devers l'orient. En toutes leurs villes les Nestoriens et Sarrasins sont mêlés. En la ville de Cealac ou Cailac, il y avoit trois sortes d'idolâtres. J'entrai en deux de leurs assemblées pour voir leurs sottes cérémonies. En la première je trouvai un homme qui avoit une croix peinte avec de l'encre sur sa main, ce qui me fit présumer qu'il étoit chrétien ; il me répondoit aussi comme un chrétien à tout ce que je lui demandois. Et m'étant informé pourquoi

ils n'avoient pas en la croix l'image de Jésus-Christ, il me répondit que ce n'étoit pas la coutume; ce qui me fit croire qu'ils étoient bien chrétiens, mais que faute d'instruction ils n'avoient pas cette image. Je vis aussi comme un coffre qui leur servoit d'autel, sur lequel ils allument des cierges et font des oblations, puis je ne sais quelle figure qui avoit des ailes comme saint Michel, et d'autres qui étendoient les doigts de la main comme pour faire la bénédiction. En ce jour-là je ne pus apprendre autre chose d'eux, d'autant que les Sarrasins les fuient tellement que même ils ne veulent pas parler à eux; et comme je m'enquérois d'eux aux Sarrasins touchant leurs cérémonies et religion, ils s'en scandalisoient beaucoup. Le lendemain, qui étoit le premier jour du mois et la pâque des Sarrasins, nous changeâmes de logis, si bien que nous fûmes logés auprès d'un autre lieu d'idolâtres.

Etant entré dans leur assemblée, j'y trouvai un de leurs prêtres d'idoles; car le premier jour du mois ils ont coutume d'ouvrir leurs temples; les prêtres se revêtent et offrent les oblations du peuple, qui sont de pain et de fruits. Je décris premièrement en général à Votre Majesté toutes les cérémonies de ces idolâtres, ensuite celles de ces Jugures en particulier, qui est une secte comme séparée des autres. Tous adorent vers le septentrion en frappant des mains et se prosternant le genou à terre, et mettant la main sur

le front; de sorte que les Nestoriens de ces pays-là ne joignent jamais les mains en priant, mais les étendent sur leur poitrine. Leurs temples sont étendus de l'orient à l'occident, et au côté du nord ils y ont comme une chambre qui sort en dehors : si le temple est carré, ils font cette chambre au milieu vers le septentrion au lieu du chœur. Là ils posent un grand coffre en forme de table ; et derrière icelle, vers le midi, ils logent leur principale idole. J'en ai vu à Caracarum une qui étoit aussi grande que nous faisons le saint Christophe; et un certain prêtre nestorien qui étoit venu du Cathay me dit qu'en ce pays-là il y a une idole si grande et si haut élevée qu'on la peut voir de deux journées loin. Ils ont d'autres idoles bien dorées qu'ils mettent à l'entour. Sur cette table ou autel ils posent des chandelles et des oblations. Toutes les portes de leurs temples sont tournées au midi, au contraire des Sarrasins, qui les ont au nord.

Ils ont des cloches comme nous et assez grandes : c'est pour cela, je crois, que les chrétiens d'Orient n'en ont point voulu avoir; mais les Russiens et les Grecs de Gazarie en ont aussi.

CHAPITRE XXVII.

De leurs temples et idoles, et comme ils se comportent au service de leurs dieux.

Tous leurs prêtres ont la tête rase et la barbe aussi; ils sont vêtus de couleur jaune, gardent la chasteté depuis qu'ils ont été une fois rasés, et se tiennent cent et deux cents ensemble en une même congrégation. Les jours qu'ils vont au temple, ils s'asseient sur deux bancs vis-à-vis du chœur, ayant des livres en la main, que quelquefois ils posent sur ces bancs, et demeurent la tête découverte tant qu'ils sont au temple, lisant tout bas et gardant exactement le silence. De sorte qu'étant un jour entré en quelqu'un de leurs oratoires, et les ayant trouvés assis de la sorte, j'essayai plusieurs fois à les faire parler, mais je n'en pus jamais venir à bout. Ils portent toujours partout où ils vont une certaine corde de cent ou deux cents grains enfilés, de même que nous portons des chapelets, et disent toujours ces paroles en leur langue : *Ou mam hactavi* (Seigneur, tu le connois), ainsi qu'un d'entre eux me l'interpréta, et autant de fois qu'ils le redisent, ils en attendent une récompense de Dieu.

A l'entour de leurs temples ils font toujours un beau parvis environné d'une bonne muraille;

la porte est vers le midi fort grande, où ils s'asseient pour parler et discourir entre eux. Au-dessus de cette porte ils élèvent une longue perche dont le bout peut être vu de toute la ville ; par là on reconnoît que c'est un temple d'idoles : cela est commun à tous les idolâtres. Quand donc j'entrai, comme j'ai dit, en une de leurs synagogues, je trouvai les prêtres assis à la porte au dehors, et il me sembla voir des religieux de notre pays, ayant tous la barbe rase. Ils portoient des mitres de carte sur la tête. Tous les prêtres de ces Jugures ont cet habit partout où ils vont, savoir des tuniques jaunes assez étroites et ceintes par dessus comme ceux de France, avec un manteau sur l'épaule gauche qui descend par plis sur l'estomac et par derrière au côté droit, comme nos diacres quand ils portent chape en carême.

Les Tartares ont pris leurs lettres et leur alphabet ; ils commencent leur écriture par en haut, qui comme une ligne va finir en bas, qu'ils lisent de même façon, et multiplient ainsi leurs lignes du côté gauche au droit. Ils se servent fort de billets et caractères pour sortiléges, de sorte que leurs temples sont tous remplis de ces sortes de billets suspendus.

Les lettres que le Cham Mangu envoie à votre Majesté sont écrites en langage moal, mais en caractères jugures. Ils brûlent leurs morts comme les anciens, et en gardent les cendres qu'ils met-

tent sur de hautes pyramides. M'étant assis avec ces prêtres, après être entré dans leur temple, et vu leur multitude d'idoles grandes et petites, je leur demandai quelle créance ils avoient de Dieu; ils me répondirent qu'ils ne croyoient qu'en un seul Dieu, et m'informant s'ils croyoient que Dieu fût un esprit ou quelque substance ayant corps, ils me dirent qu'ils le croyoient être un esprit; et leur ayant demandé s'ils croyoient que ce Dieu eût jamais pris nature humaine, ils répondirent que non.

Pourquoi donc, leur dis-je, si vous croyez que Dieu soit esprit seulement, lui dressez-vous des images corporelles? et puisque vous ne croyez pas qu'il se soit fait homme, à quel propos le représentez-vous avec des figures d'hommes plutôt que d'autres animaux? Alors ils me répondirent qu'ils ne faisoient pas ces images-là pour représenter Dieu, mais que quand quelqu'homme riche et puissant venoit à mourir entr'eux, son fils ou sa femme, ou quelqu'autre de ses proches et amis faisoit faire son image et sa figure, et la mettoit en leurs temples; et qu'eux lui faisoient honneur en la mémoire du défunt. Vous ne faites donc cela, leur dis-je, que pour flatter et contenter les hommes? Mais ils ne me répondoient autre chose, sinon qu'ils ne le faisoient que pour honorer leur mémoire. Après cela ils me demandèrent, comme par manière de moquerie, où étoit Dieu? Et leur ayant demandé où étoit leur

âme, et eux m'ayant répondu qu'elle étoit dans le corps; n'est-elle pas donc, leur dis-je, par tout le corps, ne l'anime et conduit-elle pas? toutefois on ne la voit point? que de même Dieu étoit partout et gouvernoit tout, bien qu'il fut invisible d'autant qu'il est tout entendement et sagesse. Mais comme je voulois passer plus avant en discours et raisons avec eux, mon truchement, las de cela, ne vouloit plus rapporter nos paroles, et me fit taire.

Ces sectes-là ont cela de Moal ou Tartares, qu'ils ne croient qu'un seul Dieu, et toutefois ils font des images de feutre de leurs morts, les vêtent de riches habillemens, et les mettent sur un ou deux chariots que personne n'ose toucher, mais ils sont donnés en garde à leurs devins, qui sont leurs prêtres, dont je parlerai davantage dans la suite. Ces devins demeurent toujours devant la tente de Mangu-Cham et des autres princes et seigneurs riches; les pauvres n'en ont point, si ce n'est qu'ils soient de la race de Cingis.

Quand ils doivent marcher par pays, ces devins vont devant, comme faisoit la colonne de nuée devant les enfans d'Israel, et considèrent bien la place où il faut asseoir le camp; puis ils posent leurs maisons, et après eux tout le reste de la cour en fait de même. Quand c'est un jour de fête ou le premier du mois, ils tirent dehors ces belles images, et les mettent par ordre tout

à l'entour dans leur maison ; et les Moalles viennent, entrent dedans, s'inclinent devant ces images et les adorent : il n'est pas permis à aucun étranger d'entrer dedans; comme une fois je voulois y entrer, ils me grondèrent et repoussèrent bien rudement.

CHAPITRE XXVIII.

Des diverses nations de ces endroits-là, et de ceux qui avoient la coutume de manger leurs pères et leurs mères.

Ces Jugures qui, comme j'ai dit, sont mêlés de chrétiens et de Sarrasins , avoient été réduits, à ce que je crois, par nos fréquentes disputes et conférences, à ce point-là de croire qu'il n'y a qu'un Dieu. Cespeuples habitoient de tous temps dans des villes et cités qui après furent sous l'obéissance de Cingis-Cham, qui donna une de ses filles en mariage à leur roi. La ville de Caracarum est peu éloignée de ce pays-là, environné de toutes les terres du Prêtre-Jean et de son frère Vut. Ceux-ci étoient aux campagnes et pâturages vers le nord, et les Jugures aux montagnes vers le midi ; de là est venu que ceux de Moal se sont formés à l'écriture, car ils sont grands écrivains; et presque tous les Nestoriens ont pris leurs lettres et leur langue. Après eux sont les peuples de Tanguth vers l'Orient entre les montagnes, hommes forts et vaillans qui prirent Cingis en guerre; mais étant délivré et

ayant fait la paix avec eux, il les attaqua après et les subjugua. Ils ont des bœufs forts puissans qui ont des queues pleines de crin comme les chevaux, et ont le ventre et le dos couverts de poil; mais aussi sont-ils plus petits de jambes que les autres, et néanmoins très-furieux. Ils tirent les grandes maisons roulantes des Moalles, et ont les cornes fort menues, longues, pointues et fort piquantes, si bien qu'il les faut toujours rogner par le bout. Les vaches ne se laissent jamais couvrir si on ne leur chante: elles sont aussi du naturel du buffle; quand elles voyent quelqu'un vêtu de rouge, elles lui courent sus pour le tuer.

Après ces peuples-là sont ceux de Tebeth, dont l'abominable coutume étoit de manger leur père et leur mère morts, et pensoient que ce fût un acte de piété de ne leur donner point d'autre tombeau que leurs propres entrailles, mais maintenant ils l'ont quittée, car ils étoient en abomination à toutes les autres nations. Toutefois ils ne laissent pas de faire encore de belles tasses du test de leurs parens, afin qu'en buvant cela les fasse ressouvenir d'eux en leurs réjouissances, cela me fut raconté par un qui l'avoit vu. Leur pays est abondant en or, si bien que celui qui en a besoin, n'a qu'à fouir en terre et en prendre tant qu'il veut, puis y recacher le reste. S'ils le serroient en un coffre ou cabinet pour en faire un trésor, ils croiroient que Dieu leur ôteroit l'autre

qui est dans la terre. Entre ces peuples j'y ai vu des personnes extrêmement difformes : ceux de Tanguth sont grands, mais un peu bruns et basanés. Les Jugures sont d'une taille moyenne comme ceux de notre pays. Parmi les Jugures est la source et l'origine du langage turc et coman. Par-delà ceux de Tebeth sont les Langues et Solangues, dont j'ai vu quelques ambassadeurs à la cour qui y avoient amené plus de dix chariots, chacun desquels étoit tiré de six bœufs. Ce sont petits hommes basanés comme les Espagnols, et ont des robes comme sont les tuniques de nos diacres, sinon que les manches sont un peu plus étroites, et portent sur la tête des mitres comme celles de nos évêques, mais la partie de devant est un peu plus basse que celle de derrière, et ne se terminent pas toutes deux en un angle ou pointe, mais sont carrées par le haut, et faites de paille fort endurcie au grand chaud, et tellement lissées et luisantes qu'il semble que ce soit un miroir ou casque bien bruni. A l'entour des tempes ils portent de longues bandes de même matière, attachées à la mitre, et aisément remuées par le vent ; elles paroissent comme deux cornes qui sortent des tempes. Quand le vent les agite trop, ils les replient par le milieu du haut de la mitre d'une tempe à l'autre ; ce qui ressemble à un cercle qui traverse le haut de la tête. Le principal de ces ambassadeurs que je vis quand il arriva à la cour, portoit une table de

dent d'éléphant de la largeur d'une paume, et fort unie. Et toutes les fois qu'il parloit au cham ou à quelque grand, il regardoit toujours en cette table comme s'il y devoit trouver ce qu'il avoit à dire; il ne jetoit jamais la vue de côté ni d'autre, ni même sur le visage de celui à qui il parloit; arrivant devant le prince ou s'en retournant, il ne regardoit jamais que cette table.

Outre tous ces peuples, il y en a encore d'autres plus loin, à ce que j'ai entendu, que l'on appelle Muc, qui ont des villes; mais ils n'ont point de troupeaux de bêtes en particulier, quoiqu'il y en ait en abondance chez eux. Personne ne les garde, mais quand un d'eux a besoin de quelque animal, il ne fait que monter sur un tertre ou une colline; il crie, et alors toutes les bêtes à l'environ qui peuvent entendre ce cri viennent aussitôt à lui, se laissent toucher et prendre comme si elles étoient domestiques et privées. Que si quelque ambassadeur ou autre étranger vient en ce pays-là, ils l'enferment en une maison et lui fournissent de tout ce qu'il a besoin, tant que l'affaire pour laquelle il est venu soit achevée, d'autant que s'il alloit dehors par pays, ces bêtes le sentant étranger s'enfuiroient et deviendroient sauvages. Au-delà de ce pays de Muc est le grand Cathay, où habitoient anciennement, comme je crois, ceux que l'on appeloit Sères : car de là viennent les bons draps de soie, et le nom de Sères vient à cause de leur ville ca-

pitale, ainsi nommée. J'ai bien ouï dire qu'en ce pays-là il y a une ville dont les murailles sont d'argent et les bastions d'or, et beaucoup de provinces qui n'obéissent pas encore aux Moalles et Tartares.

(Ce qui suit, et aussi les chapitres XXIX, XXX et XXXI, sont suppléés par M. Hacluit sur un manuscrit de la bibliothèque du collége de Saint-Benoît, en l'université de Cambridge. Comme aussi pour une partie il l'avoit tirée d'un de milord Lumly, qui étoit imparfaite. Le latin barbare de l'auteur a donné beaucoup de peine à traduire le tout, qui d'ailleurs est une pièce d'antiquité fort rare, que M. Bergeron a mis au jour en un état parfait, après l'avoir soigneusement conférée sur le manuscrit qu'il en avoit, et corrigé ce qui manquoit en la version angloise.)

L'Inde est entre la Grande Mer et eux. Ces Cathayans sont de petite stature et parlent du nez, et communément tous ces Orientaux ont de petits yeux. Ils sont excellens ouvriers en toutes sortes de métiers, et leurs médecins fort experts en la connoissance des vertus et propriétés des simples, et jugent bien des maladies par le pouls; mais ils n'ont aucune connoissance des urines : ce que je sais pour avoir vu plusieurs de ces gens-là à Caracarum. C'est aussi la coutume que les pères enseignent toujours à leurs enfans le même métier et office qu'ils ont exercé ; c'est pourquoi ils paient autant de tribut l'un que l'autre. Chaque jour le pays doit payer aux Moalles quinze cents cassines ou jascots (qui sont de dix marcs d'ar-

gent chacun), si bien que c'est quinze mille marcs par jour, sans compter les soies, les provisions de vivres, et autres services qu'on leur rend. Tous ces pays sont entre les montagnes du Caucase, dont le côté septentrional s'étend jusqu'à la mer Orientale et la Scythie, où habitent les pâtres de Moal, et le méridional est vers l'Inde. Toutes ces nations sont tributaires, et toutes fort adonnées à l'idolâtrie, racontant plusieurs fables de leurs faux dieux; et quelques-uns même tiennent les hommes pour dieux, comme font nos poètes. Les Nestoriens et Sarrasins sont mêlés parmi eux jusqu'au Cathay, et sont tenus par eux comme étrangers et venus d'ailleurs. Ces Nestoriens habitent en quinze villes du Cathay, où ils ont un évêché en la ville de Segin; mais plus avant ce sont de vrais idolâtres. Les prêtres des idoles de ce pays-là portent de grands chapeaux ou coqueluchons jaunes, et il y a entre eux, ainsi que j'ai ouï dire, certains ermites ou anachorètes, qui vivent dans les forêts et les montagnes, menant une vie très-surprenante et austère. Les Nestoriens qui sont là ne savent rien du tout; ils disent bien le service et ont les livres sacrés en langue syriaque; mais ils n'y entendent chose quelconque. Ils chantent comme nos moines ignorans et qui ne savent pas le latin; de là vient qu'ils sont tous corrompus et méchans, surtout fort grands usuriers et ivrognes. Quelques-uns d'eux aussi qui vivent parmi les Tartares ont plu-

sieurs femmes comme eux. Quand ils veulent entrer en l'église, ils se lavent leurs parties secrètes ainsi que les Sarrasins, et mangent de la chair le vendredi, auquel jour ils célèbrent leurs fêtes à la façon des mahométans. Leur évêque ne vient guère en ce pays-là à peine en cinquante ans une fois ; alors ils font faire prêtres tous leurs enfans mâles, même étant encore au berceau : si bien que les hommes sont presque tous prêtres. Ils se marient ensuite, et la bigamie a lieu chez eux : ce qui est directement contre la doctrine des Pères et les décrets de l'Eglise. Ils sont aussi tous simoniaques, car ils ne donnent aucun sacrement sans argent. Ils prennent un grand soin de leurs femmes et enfans, d'où vient qu'ils s'adonnent plus aux moyens de gagner qu'à la propagation de leur foi et de leur créance ; de là vient aussi que quelques-uns d'entre eux ayant l'éducation et instruction des enfans de la noblesse de Moal, encore qu'ils leur enseignent l'Evangile et les articles de la foi, toutefois leur mauvaise vie et leur insatiable avarice donnent plus d'horreur et d'aversion que de révérence de la loi chrétienne, parce que la vie des Moalles et Tuinians, bien qu'idolâtres, est beaucoup plus honnête et de meilleur exemple que celle de ces gens-là.

CHAPITRE XXIX.

De ce qui nous arriva au partir de Cailac, en allant au pays des Naymans.

Nous partîmes de la ville de Cailac le jour de Saint-André, 30 de novembre; à trois lieues de là nous vînmes à un château ou village des Nestoriens. Etant entrés en leur église, nous y chantâmes hautement et avec joie un *Salve, Regina*, à cause qu'il y avoit fort long-temps que nous n'avions vu d'église. Au partir de là nous arrivâmes en trois jours aux confins de cette province, où est le commencement de cette grande mer ou lac qui nous sembla aussi tempestueux que le grand Océan, et y vîmes une grande île au milieu; mon compagnon s'en approcha et y mouilla quelque linge pour en goûter de l'eau, qu'il trouva un peu salée, mais telle toutefois qu'on en pouvoit boire. Il y avoit de l'autre côté vis-à-vis une grande vallée entre de hautes montagnes vers le midi et le levant, et au milieu des montagnes un autre grand lac. Une rivière passoit par ladite vallée d'une mer à l'autre. De là il souffloit continuellement des vents si forts et si puissans, que les passans couroient risque que le vent ne les emportât et précipitât en la mer. Au sortir de cette vallée, en allant vers le nord, on trouve un pays de montagnes toutes couvertes de

neige De sorte que passant là le jour de Saint-Nicolas, nous y eûmes une très-grande peine et y souffrîmes fort. Nous ne trouvions par le chemin aucune autre sorte de gens que ceux qu'ils appellent jani, qui sont des hommes établis de journée en journée pour recevoir et conduire les ambassadeurs; d'autant que ce pays étant montagneux, est aussi fort étroit et difficile, et il s'y rencontre peu de campagnes et de passages.

Entre le jour et la nuit nous trouvions deux de ces jani, si bien que de deux journées nous n'en faisions qu'une, et cheminions plus de nuit que de jour, mais dans un froid si extrême que nous fûmes contraints de nous couvrir de leurs grandes mantes ou robes de peaux de chèvre, dont le poil étoit en dehors.

Le second dimanche de l'Avent, qui étoit le 7 de décembre, sur le soir, nous passâmes par un certain endroit entre d'effroyables rochers, où notre guide nous pria de faire quelques prières pour nous garantir de ce danger et des démons qui ont accoutumé d'emporter souvent des passans, dont depuis on n'a plus de nouvelles. Il s'est trouvé qu'une fois ils enlevèrent le cheval laissant l'homme; une autre fois ils tirèrent les entrailles du corps des personnes, et laissèrent les carcasses toutes vides sur le cheval; avec mille autres étranges et horribles histoires qu'ils nous contoient y être arrivées. Nous commençâmes donc à chanter le *Credo in Deum*, etc., et par la

grâce de Dieu nous passâmes tous sans aucun danger ni inconvénient.

Après cela ils me prièrent de leur écrire quelques oraisons ; mais je leur dis que je leur apprendrois à dire par cœur des paroles par lesquelles ils pourroient être garantis de tout danger, tant au corps qu'en l'âme; et comme je n'avois point un assez bon interprète pour cela, je leur écrivis le *Credo* et le *Pater*, et leur dis tout ce qu'ils devoient croire de la Divinité, et tout ce qu'ils avoient à demander à Dieu de ce qui leur étoit nécessaire; partant qu'ils crussent avec une ferme foi tout ce qui étoit écrit dans ce papier, encore qu'ils ne l'entendissent pas, et qu'ils demandassent à Dieu d'exaucer tout ce qui étoit contenu en cette oraison, d'autant qu'elle étoit émanée de sa propre bouche, l'avoit enseignée à ses amis; et qu'avec cela j'avois ferme espérance que Dieu les sauveroit. Je ne pouvois faire davantage que cela, d'autant qu'il étoit inutile de parler de doctrine avec l'interprète que nous avions, et même impossible, à cause qu'il étoit extrêmement ignorant.

CHAPITRE XXX.

Du pays des Naymans; de la mort de Ken-Cham, de sa femme et de son fils aîné.

Après cela nous entrâmes dans une campagne où étoit la cour de Ken-Cham, qui habitoit ordi-

nairement au pays des Naymans, qui avoient été proprement les sujets du Prêtre-Jean.

Je ne vis pas alors cette cour, mais seulement à mon retour : cependant je ne laisserai pas de dire à votre Majesté ce qui lui arriva à lui, à ses femmes et enfans. Ken-Cham étant venu à mourir, Baatu désiroit que Mangu fût élu cham ; je ne pus rien savoir alors à cause de cette mort, laquelle, à ce que frère André me contoit, étoit arrivée par le moyen d'un certain breuvage que l'on lui donna, et que l'on soupçonnoit et croyoit être du conseil de Baatu ; mais j'en ai depuis ouï parler autrement dans le pays. Ken-Cham avoit envoyé sommer Baatu de lui venir rendre hommage comme à son souverain ; Baatu avec grands préparatifs et un beau train commença à se mettre en devoir de faire ce voyage ; mais, ayant quelque appréhension, il envoya devant un de ses frères nommé Stichen, qui étant arrivé vers Ken-Cham, comme il étoit pour le servir à table et lui donner sa coupe, ils entrèrent tous deux en paroles, et de là en telle contestation, qu'ils s'entre-tuèrent l'un l'autre. Depuis la veuve de ce Stichen nous retint un jour entier chez elle pour lui donner la bénédiction et prier Dieu pour elle.

Ken-Cham étant mort de la sorte, Mangu fut élu en sa place par le consentement de Baatu, et cela arriva au temps que frère André étoit en ces pays-là. Or, Ken avoit un frère nommé Sirémon,

qui par le conseil de sa femme et de ses vassaux s'en alla avec grand train vers Mangu comme pour lui rendre hommage, mais en dessein toutefois de le mettre à mort, et d'exterminer et détruire toute sa cour.

Comme il approchoit de la cour de Mangu, et qu'il n'en étoit plus qu'à une ou deux journées, il avint qu'un de ses chariots se rompit par le chemin, et pendant que le charron s'amusoit à le refaire, un des serviteurs de Mangu arriva, qui lui aidant à raccommoder son chariot s'informa adroitement de lui du sujet du voyage de son maître, et sut entretenir cet homme si finement, que l'autre lui révéla tout ce que son maître Sirémon avoit proposé de faire à Mangu; sur quoi ce serviteur, sans faire semblant de rien, prit un bon cheval, et se détournant du chemin, s'en alla en diligence droit à Mangu, auquel il fit rapport de tout ce qu'il avoit entendu. Mangu aussitôt fit assembler les siens, puis environner la cour de gens de guerre, afin que personne n'y put entrer ou en sortir sans son su et sa permission : il en envoya d'autres audevant de Sirémon, qui s'en saisirent lorsqu'il ne pensoit pas que son dessein eût été découvert, et il fut amené devant Mangu avec tous les siens; et aussitôt que Mangu lui eût parlé de cette affaire, il confessa tout, et en même temps lui et son fils aîné Ken-Cham furent mis à mort avec trois cents de leurs gentilshommes. On envoya quérir les femmes,

qui furent bien battues pour leur faire confesser le crime; ce qu'ayant fait, elles furent aussi condamnées à mort et exécutées. Son dernier fils Chen, qui ne pouvoit être coupable de cette conjuration, à cause de sa jeunesse, eut la vie sauve. On lui laissa le palais de son père avec tous ses biens; et à notre retour nous passâmes par là, et nos guides ne pouvoient, allant ou revenant, s'empêcher d'y passer, d'autant que la maîtresse des nations étoit là en deuil et tristesse, et n'y avoit personne pour la consoler.

CHAPITRE XXXI.

De notre arrivée à la cour de Mangu-Cham.

Nous poursuivîmes notre chemin dans le haut pays vers le nord, et enfin le jour de saint Etienne, nous entrâmes en une grande plaine, qui sembloit à la voir de loin comme une grande mer, car on n'y voyoit pas une seule montagne ni colline : le lendemain, jour de saint Jean l'évangéliste, nous arrivâmes à la vue de la cour du grand cham. Mais comme il n'y avoit pas plus de quatre ou cinq journées à dire que nous n'y fussions, celui chez qui nous avions logé nous vouloit faire prendre un plus long chemin et détour qui eût duré plus de quinze jours. Son dessein étoit, comme je m'aperçus bien, de nous faire passer par Onam Cherule, qui est le propre

pays où étoit autrefois la cour de Cingis-Cham. D'autres disoient que c'étoit afin de nous faire mieux voir la puissance et grandeur de ce monarque, ayant accoutumé d'user de la sorte envers ceux qui viennent de loin et qui ne sont pas de leurs sujets. Là-dessus notre guide eut bien de la peine à faire que nous pussions tenir le droit chemin ; et sur cette contestation, ils nous amusèrent une partie de la journée, qu'ils firent perdre. Le secrétaire que nous avions attendu à Cailac me dit par le chemin que le contenu des lettres que Baatu écrivoit à Mangu-Cham étoit, entre autres choses, que nous désirions avoir une armée et du secours de Sartach contre les Sarrasins : de quoi je fus grandement étonné et troublé ; je savois très-bien le contraire, et que les lettres de votre Majesté ne faisoient aucune mention de cela ; j'y avois vu comme votre Majesté le convioit seulement d'être ami des chrétiens, qu'il exaltât la sainte croix, et fût ennemi de ses ennemis. Mais d'autant que les interprêtes étoient de la grande Arménie, où on haïssoit fort les Sarrasins, je pensai que peut-être ils avoient interprêté quelque chose mal à propos pour rendre les Sarrasins plus odieux. C'est pourquoi je me tus et ne dis rien là-dessus ni pour eux ni contre eux ; car je craignois de dire quelque chose qui ne fût pas conforme aux paroles de Baatu, afin qu'il ne pût pas nous accuser avec raison d'avoir manqué en quelque chose en son endroit.

Enfin nous arrivâmes en cette cour, où notre guide eut une grande maison qu'on lui avoit ordonnée pour son logement : pour nous autres trois que nous étions, nous n'eûmes qu'un petit logis si étroit, qu'à peine y pouvions nous mettre nos hardes, dresser nos lits, et faire un peu de feu. Plusieurs venoient visiter notre guide, et lui apportoient à boire d'un breuvage fait de ris, qu'ils mettoient dans de grandes et longues bouteilles; ce breuvage étoit tel, que je ne l'eusse jamais su discerner d'avec le meilleur vin d'Auxerre, sinon qu'il n'en avoit pas la couleur. Nous fûmes appelés aussitôt et examinés sur ce qui nous avoit fait venir en ce pays-là; je répondis que nous avions ouï dire que Sartach étoit chrétien, et que sur cela le voulant venir voir, le roi de France nous avoit chargés d'un paquet de lettres pour lui, que lui nous avoit envoyés à son père Baatu, et Baatu nous avoit fait venir là. Après ils nous demandèrent si nous avions envie de faire la paix et une alliance avec eux; à quoi je fis réponse que le roi mon maître avoit écrit à Sartach, sur l'assurance qu'il fût chrétien, que s'il ne l'eût ainsi cru, il n'eût jamais songé à lui écrire. Que pour ce qui étoit de la paix, vu que votre Majesté ne leur avoit jamais fait aucun tort ni déplaisir, quel sujet auroit-il de la leur demander? et quelle raison auroient-ils de lui faire la guerre à lui ou à ses sujets? Qu'à la vérité, comme homme juste et droit qu'il étoit, il dési-

roit toujours la paix ; mais que s'ils lui faisoient la guerre sans cause à lui ou aux siens, j'espérois que la justice de Dieu l'assisteroit. Sur cela ils me demandoient toujours pourquoi nous étions venus, si ce n'étoit pour avoir la paix avec eux ; car ils sont si fiers et orgueilleux, qu'ils croient que tout le monde doit désirer leur bonne grâce. Mais s'il convenoit à ma profession, les connoissant tels qu'ils sont, je conseillerois volontiers de leur faire la guerre sans relâche et à toute extrémité. Mais enfin je ne leur voulus point dire la cause pourquoi j'étois venu vers eux, de peur de dire quelque chose contre ce que Baatu nous avoit chargés, pensant que c'étoit assez de leur faire savoir que tout le sujet de mon voyage étoit de ce qu'il m'avoit envoyé vers eux.

Le jour suivant on nous mena à la cour, où je pensai que je pouvois aller nu-pieds, comme j'avois accoutumé en notre pays; ainsi je laissai mes souliers et sandales. Ceux qui viennent à la cour se mettent à pied environ à un trait d'arbalète loin du palais du cham, et les chevaux demeurent là avec quelqu'un pour les garder. Sur quoi, comme nous fûmes descendus de cheval, et que nous allions droit au palais avec notre guide, un garçon hongrois se trouva là, qui nous reconnut à l'habit de notre ordre. Comme le monde nous voyoit passer, on nous regardoit avec étonnement comme si nous eussions été des monstres, et d'autant principalement que

nous étions nu-pieds. Ils nous demandoient comment nous pouvions marcher ainsi, et si nous n'avions que faire de nos pieds, puisque nous faisions si peu d'état de les conserver; mais ce garçon hongrois leur en disoit la raison, en leur faisant entendre que cela étoit selon la règle et les statuts de notre profession. Le premier secrétaire, qui étoit chrétien nestorien, et par le conseil de qui tout se faisoit en cour, nous vint voir, et, nous regardant attentivement, il appela le garçon hongrois, à qui il fit plusieurs demandes. Cependant on nous fit savoir que nous eussions à nous en retourner en notre logement.

CHAPITRE XXXII.

D'une chapelle chrétienne, et de la rencontre d'un faux moine nestorien nommé Sergius.

Comme nous retournions de la cour vers l'orient, environ à deux traits d'arbalète du palais, j'aperçus une maison sur laquelle il y avoit une petite croix, dont je fus fort réjouis, supposant par-là qu'il y avoit quelque sorte de christianisme. J'entrai dedans et trouvai un autel assez bien paré, où il y avoit en toile d'or les figures en broderie de notre Seigneur et de la bienheureuse Vierge, et de saint Jean-Baptiste, avec deux anges, et tout cela enrichi de perles. Il y avoit aussi une croix d'argent avec des pierres

précieuses aux bouts et au milieu; puis autres riches paremens, et une lampe ardente a huit chandeliers avec de l'huile. Devant l'autel étoit assis un moine arménien, assez noir et maigre, vêtu d'une robe noire en forme de cilice, fort rude jusqu'à mi-jambe, et d'un manteau par-dessus, fourré de peaux noires et blanches, et étoit ceint sur cela d'une ceinture de fer. Etant donc ainsi entrés, avant que de saluer le moine, nous nous mîmes à genoux, chantant *Ave Regina cœlorum*, etc., et lui se levant, se mit à prier avec nous.

Après l'avoir salué, nous nous assîmes auprès de lui, qui avoit un peu de feu dans un petit chaudron, et lui dîmes la cause de notre voyage et de notre arrivée en ce pays-là; et lui sur cela commença de nous consoler et encourager, disant que nous pouvions parler hardiment, puisque nous étions les messagers de Dieu, qui est plus grand que tous les hommes, quelque grands et puissans qu'ils soient.

Après il nous apprit comment il étoit venu en ces pays-là, un mois seulement avant nous; qu'il étoit ermite de la terre sainte de Jérusalem, et que notre Seigneur lui étoit apparu par trois fois, lui commandant toujours d'aller trouver le prince des Tartares; et comme aux deux premières fois il différoit d'obéir, à la troisième Dieu le menaça de le faire mourir s'il n'y alloit, ce qu'enfin il avoit fait, et avoit dit à Mangu-Cham que s'il se

vouloit faire chrétien tout le monde lui rendroit obéissance, que les François et le grand Pape même lui obéiroient aussi, et qu'il me conseilloit de lui en dire autant; à quoi je répondis, en l'appelant mon frère, que très-volontiers je persuaderois le cham de devenir chrétien, d'autant que j'étois venu là avec ce dessein, et de prêcher les autres à en faire de même; que je lui promettrois aussi que, se faisant baptiser, les Franks et le Pape s'en réjouiroient grandement, et le reconnoîtroient et tiendroient pour frère et ami; mais non pas que pour cela ils devinssent ses sujets et lui payassent tribut comme font les autres nations; car en parlant ainsi, ce seroit contre la vérité, ma conscience et ma commission. Cette réponse fit taire le moine, et nous en allâmes ensemble au logis, que nous trouvâmes fort froid et mal en ordre. Comme nous n'avions rien mangé de tout ce jour-là, nous fîmes cuire un peu de viande avec du miel pour notre souper. Notre guide et son compagnon faisoient bien peu d'état de nous, ils étoient en cour, où ils faisoient bonne chère, et buvoient que rien n'y manquoit.

En ce même temps les ambassadeurs de Vastace, que nous ne connoissions point, étoient logés bien près de nous. Le lendemain ceux de la cour nous firent lever au point du jour, et je m'en allai nu-pieds avec eux au logis de ces ambassadeurs, auxquels ils demandèrent s'ils nous connoissoient. Un soldat grec d'entre eux se ressou-

vint de notre ordre et de mon compagnon qu'il avoit vu à la cour de Vastace avec notre ministre ou provincial, frère Thomas et ses compagnons : celui-là rendit bon témoignage de nous. Alors ils nous demandèrent si nous avions paix ou guerre avec ce prince Vastace : je leur dis que nous n'avions ni l'un ni l'autre, et comme ils insistoient comment cela se pouvoit faire, je leur en rendis la raison, que les pays étant bien éloignés les uns des autres, nous n'avions rien à démêler ensemble.

Sur quoi ces ambassadeurs de Vastace m'avertirent qu'il valoit mieux dire que nous avions la paix ensemble, ainsi qu'ils leur firent entendre, à quoi je ne répliquai rien. Ce matin-là j'avois tant mal aux ongles des pieds, qui étoient gelés de froid, que je ne pouvois plus aller nu-pieds, d'autant que ces pays-là sont extrêmement froids, et d'un froid très-âpre et cuisant. Depuis qu'une fois il a commencé de geler, il ne cesse jamais jusqu'au mois de mai, et même en ce mois-là toutes les matinées sont fort froides et sujettes à la gelée ; mais sur le midi il y fait chaud, la glace se fondant par la force du soleil, mais tant que dure l'hiver elle ne fond point, et si les vents régnoient en ces pays-là comme ils font aux nôtres, on n'y pourroit du tout vivre. L'air y est toujours calme jusqu'en avril que les vents commencent à s'y élever. Lorsque nous y étions, qui étoit environ Pâques, le froid et le vent recommençant

ensemble, il y mourut force bestiaux de froid. Durant l'hiver il n'y eut guère de neige, mais vers Pâques, sur la fin d'avril, il y tomba tant de neige, que les rues de la ville de Caracarum en étoient toutes couvertes, si bien qu'ils furent contraints de les faire vider et emporter avec des tombereaux. Alors ils nous envoyèrent de la cour des hauts de chausses et des pourpoints de peaux de mouton avec des souliers. Ce que mon compagnon et notre truchement prirent fort bien; mais pour moi je crus n'en avoir aucun besoin, et que le pelisson que j'avois eu de Baatu me suffisoit.

Environ l'octave des Innocens, ou quatrième de janvier, on nous mena au palais, où nous trouvâmes un prêtre nestorien qui vint droit à nous; je ne pensois pas qu'il fût chrétien: il me demanda vers quel endroit du monde nous adorions, je répondis que c'étoit vers l'Orient. Il me fit cette demande sur ce que nous étant fait raser la barbe, par le conseil de notre interprète, afin de comparoître devant le cham à la mode de notre pays, ils croyoient que nous fussions Tuiniens, c'est-à-dire idolâtres. Ils nous firent aussi expliquer quelque chose de la Bible, puis nous demandèrent quelle révérence nous ferions au cham étant devant lui, et si ce seroit à la façon du notre pays ou du leur. A cela je répondis que nous étions prêtres, dédiés au service de Dieu, que les princes et seigneurs de notre pays

ne permettoient pas que les prêtres se missent à genoux devant eux pour l'honneur qu'ils portoient à Dieu ; néanmoins que nous étions prêts et disposés de nous soumettre à tout pour l'amour de notre Seigneur. Que nous étions venus de pays fort éloignés, et que s'il leur plaisoit, nous rendrions premièrement grâces à Dieu, qui nous avoit amenés et conduits de si loin en bonne santé, et qu'après cela nous ferions tout ce qu'il plairoit à leur seigneur, pourvu qu'il ne nous commandât rien qui fût contre l'honneur et le service de Dieu. Ce qu'ayant entendu de nous, ils entrèrent incontinent au palais pour faire rapport au cham de tout ce que nous avions dit, dont il fut assez content; puis ensuite nous fûmes introduits en ce palais, et le feutre qui étoit devant la porte étant levé nous entrâmes dedans, et à cause que c'étoit encore au temps de Noël, nous commençâmes à entonner l'hymne *A solis ortus cardine*, etc.

CHAPITRE XXXIII.

Description du lieu de l'audience, et ce qui s'y passa.

Etant achevé, ils se mirent à nous fouiller partout pour voir si nous ne portions point de couteaux cachés, et contraignirent notre interprète même de laisser sa ceinture et son couteau au portier. A l'entrée de ce lieu il y avoit un banc,

et dessus du cosmos; auprès de là ils firent mettre notre interprète tout debout, et nous firent asseoir sur un banc vis-à-vis des dames. Ce lieu étoit tout tapissé de toiles d'or : au milieu il y avoit un réchaut plein de feu, fait d'épines et de racines d'absinthes qui croissent là en abondance: ce feu étoit allumé avec de la fiente de bœufs. Le grand cham étoit assis sur un petit lit, vêtu d'une riche robe fourrée et fort lustrée comme la peau d'un veau marin. C'étoit un homme de moyenne stature, d'un nez un peu plat et rabattu, âgé d'environ quarante-cinq ans. Sa femme, qui étoit jeune et assez belle, étoit assise auprès de lui avec une de ses filles, nommée Cyrina, prête à marier, et assez laide, avec plusieurs autres petits enfans qui se reposoient sur un autre lit proche de là. Ce palais où ils étoient appartenoit à une dame chrétienne que Mangu avoit fort aimée, et dont il avoit eu cette grande fille, et l'avoit épousée, nonobstant qu'il eût cette autre jeune femme : tellement que cette fille étoit dame et maîtresse de ce palais, et commandoit à tous ceux de ce palais, qui avoit appartenu à sa mère. Alors le cham nous fit demander ce que nous voulions boire, si c'étoit du vin ou de la cerasine, qui est un breuvage fait de riz, ou du caracosmos, qui est du lait de vache tout pur, ou du ball, qui est fait de miel. Car ils usent l'hiver de ces quatre sortes de boissons. A cela je rêpondis que nous n'étions pas gens qui se

plussent beaucoup à boire, que toutefois nous nous contenterions de tout ce qu'il plairoit à sa Grandeur de nous faire donner. Alors il commanda de nous donner de cette cerasine faite de riz, qui étoit aussi claire et douce que du vin blanc, dont je goûtai un peu pour lui obéir; mais notre interprète, à notre grand déplaisir, s'étoit accosté du sommelier, qui l'avoit tant fait boire qu'il ne savoit ce qu'il faisoit et disoit. Après cela le cham se fit apporter plusieurs sortes d'oiseaux de proie qu'il mit sur le poing, les considérant fort assez long-temps. Après il nous commanda de parler. Il avoit pour son interprète un Nestorien que je ne pensois pas être chrétien comme il étoit; nous avions aussi le nôtre comme j'ai dit, fort mal incommodé du vin.

Nous étant donc mis à genoux, je lui dis « que » nous rendions grâces à Dieu de ce qu'il lui avoit » plu nous amener de si loin pour venir voir et » saluer le grand Mangu-Cham, à qui il avoit » donné une grande puissance sur la terre, mais » que nous suppliions aussi la même bonté de » notre Seigneur Jésus-Christ, par qui nous vi- « vions et mourions tous, qu'il lui plût donner » à sa Majesté heureuse et longue vie » (car c'est tout leur désir que chacun prie pour leur vie). J'ajoutai à cela « que nous avions ouï dire en » notre pays que Sartach étoit chrétien, dont » tous les chrétiens avoient été fort réjouis, et » spécialement le roi de France, qui sur cela nous

» avoit envoyés vers lui avec des lettres de paix et » d'amitié pour lui rendre témoignage quelles gens » nous étions, à ce qu'il voulût nous permettre » de nous arrêter en son pays, d'autant que nous » étions obligés par les statuts de notre ordre » d'enseigner aux hommes comment il faut vivre » selon la loi de Dieu ; que Sartach sur cela nous » avoit envoyés vers son père Baatu, et Baatu » vers sa Majesté impériale, à laquelle puisque » Dieu avoit donné un grand royaume sur la » terre, nous le suppliions aussi bien humble- » ment qu'il plût à sa grandeur de nous permettre » la demeure sur les terres de sa domination, afin » d'y faire faire les commandemens et le service » de Dieu, et prier pour lui, pour ses femmes et » ses enfans ; que nous n'avions ni or, ni argent, » ni pierres précieuses, mais seulement notre » service et nos prières que nous ferions conti- » nuellement à notre Dieu pour lui ; mais qu'au » moins nous le suppliions de nous pouvoir ar- » rêter là tant que la rigueur du froid fût passée, » d'autant même que mon compagnon étoit si » las et si harassé du long chemin que nous avions » fait, qu'il lui étoit du tout impossible de se re- » mettre sitôt en voyage sans courir fortune de la » vie : de sorte que sur cela il m'avoit contraint » de lui demander licence de demeurer là encore » pour quelques jours ; car nous doutions bien » qu'il nous faudroit bientôt retourner vers Baatu, » si de sa grâce et bonté spéciale il ne nous per- » mettoit de demeurer là. »

A cela le cham nous répondit « que tout ainsi » que le soleil épand ses rayons de toutes parts, » ainsi que sa puissance et celle de Baatu s'éten- » doient partout; que pour notre or et notre ar- » gent, il n'en avoit que faire aussi. » Jusque là j'entendis notre interprète, mais du reste je ne pus rien comprendre autre chose, sinon qu'il étoit bien ivre, et, selon mon opinion, que Mangu-Cham même étoit un peu chargé. Néanmoins il me sembla bien que son discours avoit été à peu près qu'il témoignoit du mécontentement de ce que nous étions venus trouver Sartach plutôt que de venir droit à lui. Alors voyant le manquement de mon interprète, je jugeai qu'il étoit plus à propos de me taire; seulement je suppliai sa grandeur de ne prendre en mauvaise part si j'avois parlé d'or et d'argent; que ce n'étoit pas que je pensasse qu'il le désirât, mais seulement pour témoigner que nous lui voulions porter et rendre toutes sortes d'honneur et de respect aussi bien dans les choses temporelles que spirituelles.

Après cela il nous fit lever, puis rasseoir, et après quelques paroles de compliment et de devoir envers lui, nous sortîmes de sa présence avec ses secrétaires; et un de ses interprètes, qui gouvernoit une de ses filles, s'en vint avec nous pour la curiosité qu'ils avoient de savoir des nouvelles du royaume de France, s'enquérant s'il y avoit force bœufs, moutons et chevaux, comme s'ils eussent déjà été tout prêts d'y venir et em-

mener tout. Plusieurs fois je fus contraint de dissimuler ma colère et mon indignation, leur disant qu'il y avoit plusieurs belles et bonnes choses en France qu'ils pourroient voir, si par occasion leur chemin y donnoit. Après cela ils nous laissèrent un homme pour avoir soin de nous, et nous nous en allâmes vers le moine. Comme nous étions sur le point de sortir pour aller à notre logis, l'interprète vint, qui nous dit que Mangu-Cham avoit pitié de nous et nous donnoit deux mois de temps pour demeurer là tandis que le froid se passeroit, et nous mandoit aussi que près de là il y avoit une ville nommée Caracarum, où si nous voulions nous transporter, il nous y feroit fournir tout ce qui nous seroit de besoin; mais que si nous aimions mieux demeurer là où nous étions, il nous feroit aussi donner toutes choses nécessaires; néanmoins que ce nous seroit une très-grande peine et fatigue de suivre la cour partout. A cela je répondis « que je priois notre » Seigneur de vouloir conserver Mangu-Cham » et lui donner bonne et longue vie; que nous » avions trouvé là un moine arménien, lequel » nous croyions être un saint homme; que c'étoit » par la volonté et inspiration de Dieu qu'il étoit » venu en ces quartiers-là, et pour cela nous eussions bien désiré de demeurer avec lui, d'autant » qu'étant religieux comme lui, nous pourrions » prier Dieu ensemble pour la vie et prospérité du cham. » Sur quoi l'interprète ne répondant rien s'en

alla, et nous retournâmes à notre logis, où nous sentîmes un très-grand froid sans y trouver aucune douceur ni consolation, ni même moyen de faire du feu, bien qu'il fût déjà nuit et que nous fussions encore à jeûn. Alors celui à qui nous avions été donnés en charge nous fit faire provision de quelque peu de bois pour faire du feu et de quelques vivres aussi.

Pour notre guide, il étoit tout prêt de s'en retourner vers Baatu, et désiroit avoir de nous un certain tapis qu'il nous avoit fait laisser en cette cour-là ; ce qu'ayant obtenu de nous, il nous quitta avec civilité et fort content, nous baisant la main droite et nous demandant pardon s'il nous avoit laissé souffrir la faim et la soif par le chemin. Nous lui pardonnâmes de bon cœur, lui en demandant autant à lui et à toute sa suite si nous lui avions par hasard donné aucun mauvais exemple.

CHAPITRE XXXIV.

D'une femme de Lorraine, et d'un orfèvre parisien que nous trouvâmes en ce pays là.

Nous rencontrâmes là une certaine femme de Metz en Lorraine, nommée Pasca ou Paquète, qui avoit été prise en Hongrie, et qui nous fit la meilleure chère qu'elle put. Elle étoit de la cour de cette dame chrétienne dont j'ai fait mention ci-dessus, et nous conta les étranges et incroyables misères

et pauvretés qu'elle avoit souffertes avant que de venir à la cour et au service de cette dame; mais que pour lors, grâces à Dieu, elle étoit à son aise et avoit quelques moyens, ayant un jeune mari russien dont elle avoit trois beaux enfans, et qui s'entendoit fort aux bâtimens, qui est un art bien estimé et requis parmi les Tartares. Elle nous donna encore avis qu'à Caracarum il y avoit un orfèvre parisien, nommé Guillaume Boucher, dont le père s'appeloit Laurens, et qu'elle croyoit qu'il avoit encore un frère nommé Roger, qui demeuroit sur le Grand Pont, à Paris. Elle nous dit de plus que cet orfèvre avoit amené avec lui un jeune garçon qu'il tenoit comme son fils et qui étoit un très-bon interprète; que Mangu-Cham avoit donné une grande quantité d'argent à cet orfèvre, savoir quelque trois cents jascots en leur manière de parler, qui valent trois mille marcs, avec cinquante ouvriers, pour lui faire une grande pièce d'ouvrage; qu'elle craignoit à cause de cela qu'il ne lui pût envoyer son fils, d'autant qu'elle avoit ouï dire à quelques-uns de la cour que ceux qui venoient de notre pays étoient tenus gens de bien, et que Mangu-Cham se plaisoit fort de parler avec eux, mais qu'ils manquoient d'un bon truchement, ce qui la mettoit en peine à nous en trouver un qui fût tel qu'il falloit. Sur cela j'écrivis à cet orfèvre pour lui faire savoir notre arrivée en ce pays-là, et que si sa commodité le lui permettoit, il nous voulût

faire le plaisir de nous envoyer son fils, qui entendoit fort bien la langue du pays. Mais il nous manda qu'il ne pouvoit encore nous l'envoyer de cette lune-là, et que ce seroit à la suivante que son ouvrage seroit achevé.

C'est pourquoi nous demeurâmes là attendant l'occasion avec d'autres ambassadeurs. Je dirai en passant qu'en la cour de Baatu les ambassadeurs y sont bien traités d'une autre sorte qu'en celle de Mangu; car près de Baatu il y a un jani vers l'occident, qui a la charge de recevoir tous ceux qui viennent des parties occidentales, et ainsi un autre pour les autres endroits du monde. Mais à la cour de Mangu, de quelque côté qu'ils viennent, ils sont tous sous un même jani : de sorte qu'ils ont le moyen de se visiter les uns les autres; ce qui ne se peut pas faire chez Baatu, où ils ne se voient ni ne se connoissent point pour ambassadeurs, parce qu'ils ne savent pas le logis l'un de l'autre, et ne se voient jamais qu'à la cour; quand l'un y est appelé, l'autre peut-être ne l'est pas : et ils n'y vont point si on ne les envoie quérir. Nous rencontrâmes là un certain chrétien de Damas qui se disoit avoir été envoyé par le soudan de Montréal et de Crac, qui désiroit se rendre ami et tributaire des Tartares.

CHAPITRE XXXV.

De Théodolus, clerc d'Acre, et autres.

L'année auparavant que nous fussions arrivés là, il y eut un certain clerc de la ville d'Acre qui se faisoit nommer Raimond, mais son vrai nom étoit Théodolus. Il avoit commencé son voyage depuis Cypre avec frère André, et alla avec lui jusqu'en Perse, où il acheta certains instrumens qu'ils appellent d'amoricus, et s'y arrêta là après que frère André en fût parti pour Tartarie ; et depuis que ledit frère André fut de retour de son voyage, l'autre s'en alla avec ses instrumens vers Mangu-Cham, où étant interrogé du sujet de son arrivée, il répondit qu'il demeuroit en son pays avec un saint évêque auquel Dieu avoit envoyé du ciel certaines lettres écrites en caractères d'or, lui commandant et enjoignant expressément de les envoyer à l'empereur des Tartares pour lui faire savoir de sa part qu'il devoit être un jour seigneur de la terre universelle, et qu'il persuaderoit toutes les nations du monde de faire la paix avec lui. Alors Mangu lui dit que s'il étoit vrai qu'il eût apporté ces lettres venues du ciel avec celles de son maître, qu'il étoit le très-bien venu. Il répondit à cela qu'il étoit bien vrai qu'il les avoit apportées, mais qu'étant avec ses autres hardes sur un cheval farouche qui

s'étoit échappé et enfui par les montagnes et les bois, tout s'étoit ainsi perdu. Ce qui est bien certain est que telles choses arrivent assez souvent en ces pays-là. C'est pourquoi quand on est contraint en voyageant de mettre pied à terre, il faut bien prendre garde à son cheval qu'il ne s'échappe. Sur cela Mangu lui demanda le nom de cet évêque, et il répondit qu'il se nommoit Odon, et étoit de la ville de Damas; et ensuite il lui dit encore des nouvelles de cette ville-là, et de maître Guillaume, qui étoit clerc de M. le légat en Syrie.

Le cham s'informa encore en quel pays c'étoit, il répondit que c'étoit au pays d'un certain roi de France, nommé Moles (car il avoit ouï parler de ce qui étoit arrivé à Malorre, et vouloit bien faire croire qu'il étoit des serviteurs de votre Majesté). Il dit de plus au cham que les Sarrasins étoient entre le pays de France et les siens, ce qui empêchoit qu'il n'avoit pu envoyer vers lui, mais que si le chemin eût été libre, il n'eût manqué d'envoyer ses ambassadeurs pour avoir la paix avec sa hautesse. Mangu lui ayant demandé s'il pourroit bien conduire ses ambassadeurs vers ce roi et cet évêque, il répondit qu'oui, et au Pape aussi s'il étoit besoin : sur quoi Mangu se fit apporter un arc qu'à peine deux hommes pouvoient bander de toute leur force, avec deux flèches d'argent remplies de trous, qui en les tirant faisoient un bruit comme si c'eût été un

sifflet. Il commanda à un Moal de s'en aller avec ce Théodolus, qui le mèneroit vers le roi de France, auquel il présenteroit de sa part cet arc, et lui diroit que s'il vouloit faire la paix avec lui, il conquerroit toutes les terres des Sarrasins jusqu'à son pays, et qu'il lui feroit don de tous les autres au-delà jusqu'en occident. Que s'il ne vouloit avoir paix avec lui, que le Moal lui rapportât cet arc et ces flèches, et dît à ce roi que Mangu savoit en tirer de loin et faire bien du mal. Alors il fit retirer ce Théodolus de devant soi, et son interprète, qui étoit le fils de Guillaume l'orfèvre, entendit alors, ainsi qu'il nous conta depuis, que Mangu dit à ce Moal, vous irez avec cet homme et remarquerez bien tous les chemins, pays, villes, châteaux, hommes, armes et munitions. Sur quoi le jeune homme interprète fit à part une bonne réprimande à ce Théodolus, lui disant qu'il avoit tort de prendre la conduite de ces ambassadeurs Tartares, qui n'étoient envoyés à autre dessein que pour épier les pays de deçà. Mais Théodolus lui répondit qu'il mettroit ce Moal sur mer afin qu'il ne pût reconnoître d'où il étoit venu, et par où il retourneroit. Mangu donna aussi à ce Moal ses tablettes d'or, qui est une plaque d'or large comme la main et longue de demi-coudée, où son ordre étoit gravé. Celui qui porte cela peut demander et commander tout ce qu'il lui plaît, et tout est exécuté sans délai.

Ainsi Théodolus partit et vint vers Vastace,

voulant aller jusqu'au Pape pour le tromper, comme il avoit fait Mangu. Alors Vastace lui demanda s'il avoit des lettres pour le Pape, puisqu'il étoit son ambassadeur et qu'il avoit entrepris de conduire les ambassadeurs des Tartares vers lui. Mais lui ne pouvant montrer ces lettres, fut pris et dépouillé de tout ce qu'il avoit, et de là jeté en une obscure prison : quant au Moal, il tomba malade et mourut, mais Vastace renvoya les tablettes à Mangu par les serviteurs du Moal, que je rencontrai en m'en retournant à Assaron sur les confins de la Turquie, qui me contèrent aussi ce qui étoit arrivé à ce Theodolus. De pareils imposteurs courant par le monde, quand ils sont découverts par les Tartares sont mis à mort sans rémission.

Au reste, l'Epiphanie ou jour des Rois s'approchant, ce moine arménien, nommé Sergius, me dit qu'il devoit baptiser Mangu-Cham à cette fête-là ; je le priai de faire en sorte que j'y pusse être présent afin de rendre témoignage en temps et lieu de ce que j'aurois vu ; ce qu'il me promit.

CHAPITRE XXXVI.

De la fête de Mangu-Cham ; comme sa principale femme et son fils aîné se trouvèrent aux cérémonies des Nestoriens.

Le jour de la fête étant venu, le moine ne m'appela point, mais on m'envoya quérir de la

cour dès six heures du matin, et je le trouvai qu'il en revenoit avec ses prêtres, l'encensoir et le livre des évangiles. Ce jour-là Mangu fit un festin suivant la coutume, qui est qu'à tels jours de fête, selon que ses devins ou les prêtres nestoriens lui ordonnent, il fait un banquet, et quelquefois les prêtres chrétiens s'y trouvent. A ces fêtes-là ils y viennent les premiers avec leurs ornemens, priant pour le cham, bénissant sa coupe. Après qu'ils s'en sont allés, les prêtres sarrasins viennent, qui font le même, et puis les prêtres idolâtres les derniers en font autant. Le moine me donnoit à entendre que le cham croyoit aux chrétiens seulement, que néanmoins il veut que tous prient pour lui; mais tout cela n'étoit que mensonge: il ne croit à personne de tous ceux-là, comme votre Majesté pourra reconnoître. Toutefois, tant les uns que les autres suivent sa cour, comme les mouches à miel font les fleurs; car il donne à tous, et chacun lui désire toutes sortes de biens et de prospérités, croyant être de ses plus particuliers amis.

Nous nous arrêtâmes devant la cour, mais assez loin toutefois, et là on nous apporta de la viande à manger. Mais je leur dis que nous ne mangerions pas là, et que s'ils nous vouloient donner quelque chose, il falloit que ce fût à notre logis. Sur cela ils nous répondirent que nous nous en allassions donc chez nous, puisque nous n'étions invités pour autre chose que pour

manger. C'est pourquoi nous retournâmes avec le moine, qui étoit tout honteux d'avoir inventé cette menterie du baptême du cham qu'il m'avoit conté : ce qui fut cause que je ne lui parlai point de toute cette affaire ; cependant quelques Nestoriens me jurèrent qu'il avoit été baptisé, mais je leur dis que je ne le croyois pas, ni que jamais je ne le rapporterois ailleurs, puisque je n'en avois rien vu.

Nous revînmes en notre logis qui étoit d'un grand froid et où tout manquoit : on nous y prépara quelques lits et couvertures, et de quoi faire du feu. On nous apporta aussi quelques quartiers d'un mouton fort petit et fort maigre qui nous devoient servir de vivre pour six jours à trois que nous étions, et chaque jour une écuellée de millet pour faire cuire avec notre viande, une quarte de bière faite de millet, et une chaudière avec son trépied pour cuire la chair. Encore ce peu qu'ils nous donnoient nous eût suffi s'ils nous eussent laissé en paix et à notre liberté ; mais parmi eux il y a tant de pauvres gens qui meurent de faim et ne trouvent de quoi manger, qu'aussitôt qu'ils voyoient apprêter quelque viande pour nous, ils entroient hardiment et en vouloient manger leur part ; alors je reconnus bien quelle misère et martyre c'est de donner en sa pauvreté. Comme le froid recommençoit, Mangu nous envoya des vêtemens faits de peaux de papions, dont ils mettent le poil en dehors : ce que nous

reçûmes avec grands remercîmens, et nous fut aussi demandé de sa part comment nous étions pourvus du manger; à quoi je répondis que peu de vivres nous suffiroient, pourvu que nous eussions un logis où nous pussions prier en repos pour Mangu-Cham; que le nôtre étoit si petit que nous ne pouvions pas presque y demeurer debout, et aussitôt que nous y faisions un peu de feu, nous n'y pouvions durer ni lire dans nos livres à cause de la fumée. Cela étant rapporté à Mangu, il envoya savoir du moine si notre compagnie lui seroit agréable, à quoi il répondit gaiement que oui.

Depuis cela nous fûmes toujours mieux logés, demeurant avec lui, proche de la cour, en un lieu où personne ne logeoit que nous. Les devins avoient leurs logemens plus près, devant le palais de la plus grande dame, et nous à côté vers l'occident, vis-à-vis du palais de la dernière femme. C'étoit le jour de devant l'octave de l'Epiphanie. Sur le matin, le jour même de l'octave, tous les prêtres nestoriens s'assemblèrent en leur chapelle, où ils chantèrent solennellement matines, puis se revêtirent de leurs ornemens, et préparèrent l'encensoir avec l'encens. Comme ils attendoient ainsi sur le matin, la principale femme de Mangu, nommée Cotota Caten (Cotota étoit son nom propre, et Caten, c'est-à-dire dame), vint en la chapelle avec plusieurs autres dames, son fils aîné, nommé Baltou, et plusieurs autres petits

enfans nés d'elle. Ils se couchèrent tous en terre, la touchant du front, à la mode des Nestoriens, touchoient toutes les images avec la main droite qu'ils baisoient après; ils touchèrent aussi les mains de tous ceux qui étoient présens, ainsi que font les Nestoriens quand ils entrent en l'église.

Après cela les prêtres chantèrent plusieurs choses, et mirent l'encens en la main de cette dame qui le mit dans le feu de l'encensoir, et aussitôt elle en fut encensée par eux. Cela achevé, comme il étoit déjà grand jour, cette dame s'ôta tous ses ornemens de tête ou coiffure qu'ils appellent baccha, et comme je regardois sa tête nue et rase, elle me commanda de sortir de là, et en sortant je vis qu'on lui portoit un bassin d'argent; si elle fut alors baptisée ou non, je ne saurois le dire, mais je sais qu'ils célèbrent la messe, non en une tente ou chapelle portative, mais en une église fermée et stable. En un jour de Pâques je les ai vus baptiser et consacrer les fonds avec de grandes solennités, ce qu'ils ne firent pas alors. Pendant que nous nous en allions à notre logis, Mangu-Cham vint lui-même à cette église, où on lui apporta un lit doré, sur lequel il s'assit avec la reine sa femme vis-à-vis de l'autel; alors on nous envoya quérir, ne sachant pas que le Cham y fût allé. A l'entrée l'huissier nous fouilla partout, de peur que nous n'eussions quelque couteau caché; mais je ne portois en mon sein

que mon bréviaire avec une bible : étant entré dans l'église, je fis premièrement la révérence devant l'autel, puis à Mangu-Cham. Ainsi passant auprès de lui, nous demeurâmes entre le moine et l'autel.

Alors il nous fit chanter à notre mode, et entonnâmes cette prose : *Veni, Sancte Spiritus.* Puis Mangu se fit apporter nos livres, à savoir, la bible et le bréviaire, et demandant ce que signifioient les images qui y étoient. Les Nestoriens répondirent ce que bon leur semble, et que nous n'entendîmes pas, car notre interprète n'étoit pas entré avec nous. Quand je me trouvai la première fois en sa présence, j'avois aussi ma bible qu'il voulut voir, et la considéra fort. Mangu s'en étant allé de là, la dame y demeura, faisant plusieurs dons à tous les chrétieus, et ne donna au moine qu'un jascot, et à l'archidiacre nestorien autant. Elle fit étendre devant nous un nassic, qui est une pièce de drap de soie large comme une couverture, avec un bougran, mais l'ayant refusé elle l'envoya à notre interprète qui garda tout pour lui, et apporta ce nassic en Cypre, où il le vendit quatre-vingts besans ou sultanins de Cypre, mais par le chemin il s'étoit fort gâté. Après on nous apporta à boire de la cervoise faite de ris, et du vin clairet semblable à du vin de la Rochelle, avec du cosmos. La dame, prenant la coupe toute pleine en la main, se mit à genoux en demandant la bénédiction; pendant que les

prêtres chantoient, elle la but, et d'autant que mon compagnon et moi ne voulûmes point boire, on nous fit chanter à haute voix lorsque tous les autres étoient à demi-ivres. On nous apporta à manger quelques pièces de mouton, qu'eux dévorèrent aussitôt avec de grandes carpes, mais tout cela sans pain et sans sel, dont je mangeai bien peu. Cette journée jusqu'au soir se passa ainsi. Enfin la dame, étant ivre comme les autres, s'en retourna dans son chariot chez elle, les prêtres ne cessant toujours de chanter, ou plutôt d'hurler en l'accompagnant.

Le dimanche d'après qui étoit le jour de l'évangile des noces de Cana en Galilée, la fille du cham, dont la mère étoit chrétienne, vint aussi en l'église, et fit lire cet évangile, mais non pas avec si grande solennité. Elle ne fit point de dons ni de présens, mais seulement on fit manger et boire les prêtres jusqu'à les enivrer, et ils mangèrent du millet frit à la poile.

CHAPITRE XXXVII.

Du jeûne des Nestoriens ; d'une procession que nous fîmes au palais de Mangu et de plusieurs visites.

Devant le premier dimanche de carême, les Nestoriens jeûnent trois jours, et appellent cela le jeûne de Jonas qu'il avoit prêché aux Ninivites. Mais les Arméniens en jeûnent cinq, qu'ils ap-

pellent le jeûne de saint Serkis, qui est un de leurs plus grands saints, que les Grecs appellent autrement. Les Nestoriens commencent le leur le mardi, et finissent le jeudi, et ainsi mangent de la chair le vendredi. Dans ce même temps je vis le chancelier, qui est le grand secrétaire-d'état, nommé Bulgay, qui leur fit apporter de la viande pour le vendredi. Ils font bénir les viandes avec grande solennité et cérémonie comme nous faisons l'agneau pascal. Ce chancelier ne mange point avec eux, ainsi que j'appris depuis de Guillaume le Parisien qui étoit son intime ami. Or le moine envoya dire à Mangu qu'il eût à jeûner cette semaine-là, ce qu'il fit comme on nous rapporta.

Environ le samedi, veille de la Septuagésime, qui est le temps de la pâque des Arméniens, nous allâmes en procession, le moine, les prêtres et nous au palais de Mangu, où on ne laissa pas de nous fouiller, le moine, mon campagnon et moi, pour voir si nous ne portions point quelque couteau; et comme nous entrions, il sortit un serviteur portant des os d'épaule de mouton brûlés au feu et noirs comme du charbon, dont je fus fort étonné; leur ayant demandé depuis ce que cela vouloit dire, ils m'apprirent que jamais en ce pays-là rien ne s'entreprenoit sans avoir premièrement bien consulté ces os, et ils ne permettent qu'aucun n'entre dans le palais avant cela, qui est une manière de sort ou d'augure

qui se fait ainsi. Quand le cham veut faire quelque chose, il se fait apporter trois de ces os qui n'ont pas encore été mis au feu, et les tenant entre les mains, il pense à l'affaire qu'il veut consulter, si elle se pourra faire ou non: il donne après ces os pour les brûler. Il y a deux petits endroits proche du palais où le cham couche, où on les brûle soigneusement. Etant bien passés par le feu et noircis, on les rapporte devant lui, qui les regarde fort curieusement pour voir s'ils sont demeurés entiers, et que l'ardeur du feu ne les ait point rompus ou éclatés; en ce cas ils jugent que l'affaire ira bien; mais si ces os se trouvent rompus de travers, et que de petits éclats en tombent, cela veut dire qu'il ne faut pas entreprendre la chose.

Etant donc allés vers le cham, et arrivés en sa présence, où on nous avertit de nous garder bien de toucher le seuil de la porte, les prêtres nestoriens lui apportèrent l'encens, et lui l'ayant mis dans l'encensoir, ils l'encensèrent et firent la bénédiction sur sa coupe; après eux le moine fit aussi la sienne, et nous tous les derniers fûmes obligés à en faire autant. Comme il aperçut que nous tenions la bible en notre sein, il se la fit porter pour la voir, comme il fit fort attentivement. Après qu'il eut bu et que le premier l'eut servi à lui donner sa coupe, on fit boire tous ces prêtres. Après cela étant sortis, mon compagnon demeura un peu derrière, et se tournant vers

Mangu pour lui faire la révérence, comme il nous vouloit suivre promptement, il choppa par hasard au seuil de la porte. Comme nous nous hâtions d'aller vers le logis de Baltou, fils aîné du cham, ceux qui prenoient garde à la porte voyant que mon compagnon avoit ainsi choqué contre le seuil, l'arrêtèrent et le firent mener devant Bulgay, qui est le grand secrétaire et juge criminel ou grand prévôt de la cour. Je ne savois rien de cela ; car bien que je ne le visse point nous suivre, je croyois qu'on l'eût arrêté seulement pour lui donner quelques habits un peu plus légers que les siens, qui le fatiguoient extrêmement et l'empêchoient presque de marcher, à cause de leur pesanteur et incommodité.

Après cela ils firent venir notre interprète, qu'ils firent mener avec mon compagnon. Cependant nous arrivâmes au logis de Baltou, qui avoit deux femmes, et logeoit à la droite du palais de son père. Sitôt qu'il nous aperçut, il sauta de son lit, et se jeta en terre, la touchant du front en révérence de la croix, laquelle, après s'être relevé, il fit mettre sur une pièce de drap de soie neuf, et la plaça devant lui en un lieu haut élevé. Son précepteur, nommé David, prêtre nestorien, qui étoit un vrai ivrogne, l'avoit instruit à cela. Après quoi il nous fit asseoir et donner à boire aux prêtres, après avoir bu aussi lui-même, en recevant la bénédiction d'eux.

De là nous allâmes à la cour de la seconde

femme, nommée Cotta, qui étoit idolâtre, que nous trouvâmes malade au lit; le moine l'ayant fait lever, lui fit adorer à genoux et le front contre terre la croix qu'il tenoit tout debout, lui du côté d'occident, et elle de l'orient, et soudain après ils changèrent de place, le moine à l'orient, et elle vers l'occident; il lui commanda encore hardiment, nonobstant qu'elle fût si foible qu'elle ne pouvoit presque se soutenir, de se jeter une autre fois en terre et d'adorer la croix vers l'orient, à la façon des chrétiens; ce qu'elle fit apprenant aussi de lui à faire le signe de la croix sur le front, puis elle se recoucha dans son lit, et nous priâmes pour elle. Après cela nous allâmes au troisième palais, où une dame chrétienne décédée avoit coutume de demeurer, à qui une jeune femme avoit succédé, qui avec la fille de son seigneur nous reçut avec joie, et avec tous ceux de la maison adora la croix, qui fut posée sur une pièce de velours, en un lieu haut élevé; elle fit apporter de la chair de mouton, qu'elle distribua aux prêtres. Le moine et moi nous nous abstînmes de manger, ce que ne firent pas les autres.

De là nous nous en allâmes trouver la demoiselle Serina, qui logeoit derrière le grand palais de sa mère; sitôt qu'elle aperçut la croix, elle se jeta à terre, et l'adora bien dévotement, ainsi qu'elle avoit été instruite; elle la fit aussi poser en lieu haut sur un tapis de soie, et il faut remarquer

que toutes ces étoffes sur lesquelles on posoit la croix revenoient au moine. Un certain Arménien, qui étoit venu de Jérusalem avec le moine, à ce qu'il disoit, avoit apporté cette croix d'argent pesant quatre marcs, et enrichie de quatre pierres précieuses aux coins et une au milieu; mais la figure du crucifix n'y étoit pas, d'autant que les Arméniens et Nestoriens tiennent à déshonneur que la figure de notre Seigneur y soit vue clouée et attachée. Il avoit fait présenter par le moine cette croix à Mangu-Cham, qui demanda quelle récompense il en désiroit, et il répondit qu'il étoit fils d'un prêtre arménien, l'église duquel avoit été détruite par les Sarrasins, et supplia Sa Majesté de le vouloir aider à faire rebâtir cette église. Mangu lui demanda combien cela coûteroit; ayant su de lui qu'il falloit deux cents jascots ou environ, il commanda aussitôt de lui faire délivrer des lettres avec ordre de recevoir cette somme du tribut de Perse et de la grande Arménie. Le moine portoit cette croix partout, et les prêtres voyant le gain qui lui en venoit, commencèrent à lui en porter envie.

Comme donc nous étions au palais de cette demoiselle, on fit bien boire les prêtres, et de là nous nous transportâmes au quatrième logis, qui étoit le dernier en nombre et en honneur, où le cham n'avoit pas accoutumé d'aller souvent, le logis étant assez vieux, et la maîtresse peu agréable et honnête. Néanmoins après Pâques, le

cham lui fit bâtir un autre logis tout neuf, avec des chariots neufs. Elle savoit fort peu du christianisme, non plus que la seconde femme; mais elle suivoit en tout les devins et idolâtres. Cependant comme nous fûmes entrés chez elle, elle adora la croix, ainsi que le moine et les prêtres lui apprenoient; puis ayant bu là, nous retournâmes en notre oratoire, qui n'en étoit pas loin: les prêtres qui étoient ivres nous y accompagnèrent en chantant avec grand bruit et crierie. Ce n'est pas un vice ni un déshonneur entre les Tartares que de s'enivrer. Ce fut alors qu'on nous ramena mon compagnon, que le moine tança fort de s'être ainsi mépris à toucher le seuil de la porte du palais, et le lendemain matin le juge Bulgay vint lui-même s'enquérir de nous si on nous avoit avertis, comme c'étoit entre eux un grand crime et offense de toucher à certaine pièce de bois qui est au seuil de la porte, à l'occasion de quoi mon compagnon avoit été arrêté; je lui répondis que notre interprète n'étant pas avec nous alors, nous ne pouvions en avoir eu avis; sur quoi il pardonna à mon compagnon cette faute, et depuis à cause de cela, et de peur d'inconvénient, je ne voulus plus qu'il vint avec nous en aucune des maisons de Mangu-Cham.

CHAPITRE XXXVIII.

Comme la dame Cotta fut guérie par le faux moine Sergius.

Il arriva après, environ la Septuagésime, que cette dame Cotta devint fort malade; et Mangu voyant que les devins et idolâtres ne savoient rien faire qui lui profitât, il envoya vers le moine lui demander ce qui se pourroit faire pour sa guérison; il répondit assez indiscrètement qu'il se soumettoit à perdre la tête s'il ne la guérissoit bientôt; et cela dit, il nous vint trouver, et nous conta cette affaire avec beaucoup de larmes, nous conjurant de vouloir veiller cette nuit en prières avec lui, ce que nous fîmes. Il avoit une certaine racine qu'on appeloit rhubarbe, qu'il coupa par morceaux, puis la mit en poudre dans de l'eau, avec une petite croix où il y avoit un crucifix; nous disant que par ce moyen il connoissoit si la malade se porteroit bien ou si elle devoit bientôt mourir; car mettant cette croix sur l'estomac de la malade, si elle demeuroit comme collée et attachée, c'étoit signe qu'elle réchapperoit; mais si elle n'y tenoit point du tout, cela montroit qu'elle en devoit mourir. Pour moi, je croyois toujours que cette rhubarbe étoit quelque sainte relique qu'il eut apportée de Jérusalem. Il donnoit hardiment à boire de cette eau à toutes sortes de malades. Il ne se pouvoit faire qu'on ne fût

beaucoup ému par une si amère potion, et le changement que cela faisoit en eux étoit réputé pour miracle. Je lui dis qu'il devoit plutôt faire de l'eau bénite, dont on use en l'Eglise romaine, qui a une grande vertu pour chasser les malins esprits. Ce qu'il trouva bon, et à sa requête nous fîmes de cette eau bénite, qu'il mêla avec la sienne de rhubarbe, où avoit trempé son crucifix toute la nuit. Je lui dis de plus que s'il étoit prêtre, l'ordre de prêtrise avoit grand pouvoir contre les démons. Il me répondit que vraiment il l'étoit, mais il mentoit, car il n'avoit aucun ordre. Il ne savoit rien, et n'étoit, comme j'appris depuis, qu'un pauvre tisserand en son pays, par où je retournai.

Le lendemain sur le matin, lui et moi avec deux prêtres nestoriens allâmes chez cette dame malade, qui étoit dans un petit logis derrière son grand. Y étant entrés, elle se mit en son séant dans son lit et adora la croix, qu'elle fit poser honorablement sur une pièce de soie auprès d'elle, et but de cette eau bénite mêlée de rhubarbe et s'en lava aussi l'estomac. Alors le moine me pria de vouloir lire sur elle un évangile; ce que je fis, et lui lus la passion selon saint Jean : si bien qu'enfin elle se trouva mieux et se fit apporter quatre jascots, qu'elle mit premièrement aux pieds de la croix, puis en donna un au moine et m'en vouloit donner un autre, que je ne voulus pas prendre, mais le moine le prit

fort bien pour lui. Elle en donna à chaque prêtre autant, le tout se montant à quarante marcs. Outre cela elle fit apporter du vin pour faire boire les prêtres, et je fus contraint de boire aussi de sa main en l'honneur de la très-sainte Trinité. Elle voulut aussi m'apprendre leur langue, me reprochant en riant que j'étois muet, car lors n'ayant point d'interprète avec moi, j'étois contraint de ne dire mot.

Le matin du jour suivant nous retournâmes encore chez elle, et Mangu ayant su que nous y étions, il nous fit venir devant lui. Il avoit entendu que la dame se portoit mieux; nous le trouvâmes mangeant d'une certaine pâte liquide propre à conforter le cerveau, accompagné de peu de domestiques, et avoit devant soi des os de mouton brûlés. Il prit la croix en sa main, mais je ne vis pas qu'il la baisât ni adorât; la regardant seulement, il fit quelques demandes que je n'entendois pas. Le moine le supplia de lui permettre de porter cette croix sur une lance, comme je lui en avois dit quelque chose auparavant; à quoi Mangu répondit qu'il la portât comme il voudroit. Puis prenant congé de lui, nous retournâmes vers cette dame, que nous trouvâmes saine et gaillarde, buvant toujours de cette eau bénite du moine: nous lûmes encore la Passion sur elle. Ces pauvres misérables prêtres ne lui avoient jamais rien appris de notre créance, ni ne lui avoient pas même parlé de se

faire baptiser. J'étois en grande peine de ne lui pouvoir rien dire, ne sachant point leur langue, qu'elle tâchoit toutefois de m'apprendre. Ces prêtres ne la reprenoient jamais de tous leurs sortiléges. Entr'autres je vis là quatre épées à demi tirées de leurs fourreaux, l'une au chevet du lit de la dame, l'autre aux pieds, et les deux autres à chaque côté de la porte. J'y aperçus aussi un calice d'argent qui peut-être avoit été pris en quelqu'une de nos églises de Hongrie; il étoit pendu contre la muraille, et étoit plein de cendres, sur lesquelles il y avoit une grande pierre noire; de quoi jamais ces prêtres ne l'en avoient reprise comme d'une chose mauvaise; au contraire, eux-mêmes en font autant et l'apprennent aux autres.

Nous la visitâmes trois jours durant depuis sa guérison. Après cela le moine fit une bannière toute couverte de croix, et trouvant une canne longue comme une lance, la mit dessus et la portoit ainsi. Pour moi j'honorois cet homme comme un évêque, et qu'il savoit la langue du pays, encore que d'ailleurs il fît plusieurs choses qui ne me plaisoient pas. Il se fit faire une chaire qui se plioit comme celles de nos prélats, avec des gants, et un chapeau de plumes de paon, sur quoi il fit mettre une croix d'or: ce que je trouvois bon par rapport à la croix; mais il avoit les pieds tout couverts de gales et d'ulcères, qu'il frottoit avec des huiles et des onguents. Il étoit

aussi fort fier et orgueilleux en paroles. Les Nestoriens disoient certains versets du Psautier (comme ils nous donnoient à entendre) sur deux verges jointes ensemble, que deux hommes tenoient, et le moine étoit présent à plusieurs autres semblables superstitions et folies qui me déplaisoient beaucoup : toutefois nous ne laissions pas de demeurer en sa compagnie pour l'honneur de la croix, laquelle nous portions partout chantant hautement le *Vexilla Regis prodeunt*, etc., de quoi les Sarrasins étoient étonnés et n'en étoient pas fort contens.

CHAPITRE XXXIX.

Description des pays qui sont aux environs de la cour du cham, de leurs mœurs, monnoies et écritures.

Depuis que nous fûmes arrivés à la cour de Mangu-Cham, il n'alla que deux fois vers les parties du midi, et après il commença de retourner au septentrion, à savoir vers Caracarum. Je pris bien garde à tout ce chemin, remarquant entre autres choses ce dont m'avoit autrefois parlé, étant à Constantinople, M. Baudouin de Hainaut qui y avoit été : c'est qu'en allant en ce pays-là on montoit quasi toujours sans jamais descendre. Toutes les rivières vont de l'orient à l'occident ou directement ou indirectement, c'est-à-dire tournant un peu vers le midi ou le

septentrion. Je m'enquis de cela aux prêtres qui venoient du Cathay, qui me témoignoient la même chose. De ce lieu où je trouvai Mangu-Cham jusqu'au Cathay il pouvoit y avoir la distance de vingt journées en allant entre le midi et l'orient; et jusqu'à Mancherule (ou Onancherule), qui est le propre et vrai pays de Moal, où étoit la cour de Cingis, il y a environ dix journées droit à l'orient. En ces quartiers d'orient on ne trouve aucune ville, mais seulement quelques habitations de peuples surnommés Su-moall, c'est-à-dire Moals des eaux : car *su* signifie eau en tartare. Ces gens-là ne vivent que de poisson et de chasse, et n'ont point de bestiaux.

Vers le nord il y a d'autres pays qui sont aussi sans villes et cités, où n'habitent que de pauvres gens qui nourrissent des troupeaux et se nomment Kerkis. Il y a aussi les Orengay, qui portent de petits os bien polis attachés aux pieds, et avec cela ils courent si vite sur la glace et la neige, qu'ils prennent les bêtes à la course et les oiseaux même. Il y a encore plusieurs autres pauvres peuples du côté du nord qui sont aux confins vers l'occident des terres de Pascatir, qui est la grande Hongrie, dont j'ai parlé ci-dessus. Les limites de ce pays du côté du septentrion sont inconnus à cause de l'extrême froid et des monceaux de neiges qu'on y trouve. Je fus curieux de m'informer de ces hommes monstrueux dont Solin et Isidore font mention; mais ils me dirent

qu'ils ne savoient ce que c'étoit et n'en avoient jamais ouï parler ; dont je fus étonné et en doute s'il étoit ainsi ou non. Toutes ces nations, encore que pauvres et chétives, sont toutefois contraintes de servir en quelque métier aux Moals, suivant le commandement de Cingis que nul ne fût exempt de servir en quelque chose, jusqu'à ce que le grand âge les empêchât de pouvoir travailler.

Un jour je fus accosté par un certain prêtre du Cathay vêtu de rouge, et lui ayant demandé d'où venoit la belle couleur qu'il portoit, il me dit qu'aux parties orientales du Cathay il y avoit de grands rochers creux où se retiroient certaines créatures qui avoient en toutes choses la forme et les façons des hommes, sinon qu'elles ne pouvoient plier les genoux; mais elles marchoient çà et là et alloient je ne sais comment en sautant; qu'ils n'étoient pas plus hauts qu'une coudée et tout couverts de poil, habitant dans des cavernes dont personne ne pouvoit approcher ; que ceux qui vont pour les prendre portent des boissons les plus fortes et enivrantes qu'ils peuvent trouver, font des trous dans les rochers en façon de coupes ou bassins, où ils en versent pour les attirer. Car au Cathay il ne se trouvoit point encore de vin, mais aujourd'hui ils commencent à y planter des vignes et font leur ordinaire boisson de riz.

Ces chasseurs donc demeurant cachés, ces animaux ne voyant personne sortoient de leurs trous et venoient tous ensemble goûter de ce

breuvage en criant *chin-chin* (dont on leur a donné le nom de chin-chin), et en devenoient si ivres qu'ils s'endormoient; les chasseurs survenant là-dessus les attachoient pieds et mains ensemble, leur tirant trois ou quatre gouttes de sang de dessous la gorge, puis les laissoient aller. C'est de ce sang-là dont il me dit qu'ils teignoient cet écarlate ou pourpre si précieux. Ce même prêtre m'assuroit aussi une chose, que je ne croyois pas toutefois volontiers : qu'au-delà et bien plus avant que le Cathay il y a une province où les hommes, en quelque âge qu'ils soient, demeurent toujours en ce même âge qu'ils y entrent jusqu'à ce qu'ils en sortent.

Le Cathay aboutit au grand Océan, et Guillaume Parisien me contoit de certains peuples nommés Taute et Manse, qui habitent dans des îles, et dont la mer d'à l'entour est gelée en hiver, si bien qu'alors les Tartares les peuvent aller envahir aisément par le moyen des glaces; qu'ils avoient envoyé des ambassadeurs au cham lui offrir deux mille tumen de jascots de tribut par an pour les laisser vivre en paix.

La monnoie commune de Cathay est faite de papier de coton, grande comme la main, sur laquelle ils impriment certaines lignes et marques faites comme le sceau du cham. Ils écrivent avec un pinceau fait comme celui des peintres, et dans une figure ils font plusieurs lettres et caractères comprenant un mot chacun. Ceux du pays de Thé-

beth écrivent comme nous de la gauche à la droite, et usent de caractères à peu près semblables aux nôtres. Ceux de Tanguth écrivent de la droite à la gauche comme les Arabes, et en montant en haut multiplient leurs lignes. Les Jugures écrivent de haut en bas. Pour les Russiens, la monnoie qui a cours entr'eux, est de petites pièces de cuir marquetées de couleurs.

Comme nous retournâmes vers le moine, il nous avertit charitablement que nous nous abstinssions de manger de la chair; et que nos serviteurs la mangeroient avec les siens, promettant de nous donner de la farine, de l'huile et du beurre. Nous fîmes ainsi qu'il voulut, de quoi mon compagnon n'étoit pas fort content, à cause qu'il étoit assez foible et débile : notre pitance donc étoit du millet et du beurre, ou de la pâte cuite dans de l'eau avec du beurre, ou du lait un peu aigre, et du pain sans levain, cuit dans du feu fait de fiente de chevaux et de bœufs.

CHAPITRE XL.

Du second jeûne des peuples d'Orient en carême.

La Quinquagésime, où commence le carême de tous les Orientaux, étant venue, la plus grande dame, Cotota, avec ses femmes jeûna cette semaine-là, et venoit chaque jour à notre oratoire, donnant à manger aux prêtres et à tous les autres

chrétiens, dont plusieurs viennent là pour entendre l'office de cette semaine. Cette dame nous fit présent à mon compagnon et à moi chacun d'un pourpoint et haut de chausses de samit, doublés de certaine étoffe de poil d'étoupe fort rude : car mon compagnon s'étoit fort plaint de la pesanteur de ses habillemens. Je ne voulus pas refuser ce présent pour son soulagement, en m'excusant toujours néanmoins que je ne désirois pas porter de tels habits, et je donnai ma part à notre interprète. Les portiers et huissiers de la cour, voyant que tous les jours il venoit une si grande multitude de personnes à l'église, qui étoit dans le pourpris et enclos de la cour, envoyèrent un des leurs vers le moine, lui dire qu'ils ne vouloient plus souffrir que tant de gens s'assemblassent ainsi dans cet enclos du palais ; à quoi le moine répondit assez rudement, qu'il vouloit savoir si c'étoit Mangu qui l'eût ainsi commandé, y ajoutant quelques menaces, comme s'il se vouloit plaindre d'eux au cham ; mais ceux-ci irrités de cela, le prévinrent et l'allèrent accuser devant le prince, disant qu'il étoit trop fier et orgueilleux en paroles, et qu'il amassoit tous les jours une quantité de monde auprès de lui pour l'ouïr discourir.

En suite de quoi le premier dimanche de carême nous fûmes tous appelés à la cour, et le moine entr'autres qui fut honteusement fouillé pour voir s'il ne portoit point de couteau, de sorte

qu'il fut contraint aussi de quitter ses souliers. Arrivés devant le cham nous le trouvâmes tenant de ces os brûlés en la main, selon leur coutume, et les regardoit fort comme s'il y eût lu quelque chose : se tournant tout d'un coup vers le moine, il le reprit aigrement de ce qu'il aimoit tant à assembler le monde à l'ouïr parler, puisque sa profession n'étoit que de prier Dieu. Pour moi je demeurois derrière, la tête nue, et le cham continuant lui demanda pourquoi il ne se tenoit pas découvert comme faisoit le Franck, et disant cela il me commanda d'approcher de lui : lors le moine, bien étonné et honteux, se découvrit, élevant son bonnet à la façon des Grecs et des Arméniens. Après que Mangu lui eût ainsi parlé aigrement, nous nous retirâmes, et en sortant le moine me donna la croix à porter en notre oratoire ; il étoit encore si transporté de frayeur et de chagrin qu'il n'eût su la soutenir. Peu de temps après il refit sa paix avec le cham en lui promettant d'aller trouver le Pape, et de faire venir sous son obéissance toutes les nations de l'Occident. Etant de retour à l'oratoire, après ce discours avec le cham, il commença à s'enquérir curieusement de moi touchant le Pape, et si je ne croyois pas qu'il pût parler à lui, s'il l'alloit trouver de la part de Mangu, et s'il lui voudroit fournir de montures pour le voyage de Saint-Jacques en Galice. Alors je l'avertis de bien prendre garde, de ne donner aucune menterie à Mangu, qu'en

ce cas, la dernière faute seroit pire que la première, et que Dieu n'avoit que faire de nos mensonges.

Après cela il survint une grande dispute entre le moine et un prêtre nestorien assez savant, nommé Jonas, dont le père étoit archidiacre, et les autres prêtres le tenoient comme leur maître. Le moine avançoit que l'homme avoit été créé avant le paradis terrestre, et que les saintes Ecritures le témoignoient ainsi. Sur cela ils m'envoyèrent quérir tous deux pour être juge de cette question ; mais moi ne sachant quelle étoit l'opinion de l'un ou de l'autre, je dis que le paradis fut fait le troisième jour, qui fut le mardi, lors que tous les arbres furent produits dans la nature, et que l'homme n'avoit été formé que le sixième jour ; sur quoi le moine commença à dire s'il n'étoit pas vrai que le diable dès le premier jour eût apporté de la terre des quatre parties du monde, et de cette terre en eût fait le corps de l'homme, auquel après Dieu avoit inspiré l'âme? Alors entendant un si grand blasphème du moine manichéen et ignorant, et qu'il l'avoit si publiquement soutenu, je le repris aigrement, lui disant qu'il devoit mettre le doigt sur la bouche, puisqu'il ne savoit pas les Ecritures, et qu'il avoit bien à prendre garde de ne dire rien qui pût être repris et taxé de fausseté comme étoit cela : mais il se moqua de moi, faisant accroire autre chose, à cause que je ne savois pas leur

langue. Cela fait, nous nous séparâmes et m'en retournai au logis. Il arriva après cela que les prêtres et lui allèrent en procession à la cour sans m'appeler avec eux, car le moine, depuis cette réprimande, ne voulut plus parler à moi, ni me mener avec lui comme de coutume. Quand donc ils furent venus devers Mangu, il demanda aussitôt, ne me voyant point, où j'étois, et pourquoi je n'étois pas venu avec eux; les prêtres ayant peur, en firent leurs excuses, et me rapportèrent à leur retour les paroles de Mangu, et murmurèrent contre le moine sur ce sujet, mais depuis le moine se réconcilia avec moi, et je reçus ses excuses d'autant plus volontiers que je le priai de m'assister de son langage, et que je l'assisterois des saintes Ecritures; car, comme dit le sage, « un frère qui est assisté d'un autre frère est une forte cité. »

La première semaine du jeûne étant passée, la dame ne venoit plus à l'oratoire, et ne nous donnoit plus aussi à boire et à manger comme à l'ordinaire. Le moine ne permettoit pas qu'on en apportât, disant que leur boisson étoit mêlée avec de la graisse de mouton, et elle ne nous donnoit de l'huile que bien peu; ainsi nous n'avions guère à manger que du pain bis cuit sous la cendre, et de la pâte bouillie dans de l'eau pour faire du potage; et même toute l'eau que nous avions n'étoit que de neige et de glace fondue, ce qui étoit fort mal sain, et mon com-

pagnon en étoit fort ennuyé. Je parlai à David, le précepteur du fils du cham, et lui remontrai notre nécessité, ce qu'il fit entendre au prince, qui aussitôt commanda de nous apporter du vin, de la farine et de l'huile. Les Nestoriens et Arméniens ne mangent point de poisson en carême. Ils nous donnèrent donc une bouteille de vin, et le moine nous dit qu'il ne vouloit manger que le dimanche. La dame nous envoya aussi de la pâte cuite, avec du vinaigre pour notre souper : mais le moine avoit pour lui un coffre au-dessous de l'autel, qui étoit plein d'amandes, de raisins, pruneaux et autres fruits secs, dont il mangeoit tous les jours tout seul. Nous autres ne mangions qu'une fois le jour, et encore bien pauvrement. Aussitôt que ces prêtres nestoriens surent que Mangu nous avoit envoyé du vin, ils entroient impudemment comme loups affamés chez nous, et buvoient tout. Ils ne faisoient autre chose tout le long du jour que boire et s'enivrer à la cour avec les Moalles et les serviteurs du moine, et le moine même; quand quelques-uns le venoient voir, il envoyoit fort bien quérir du vin chez nous, et ainsi ce vin nous faisoit plus de mal que de bien, d'autant que nous ne pouvions pas les refuser sans les offenser. D'ailleurs, en le leur donnant, nous nous en privions nous-mêmes, et n'en osions pas demander d'autre à la cour.

CHAPITRE XLI.

De l'ouvrage de Guillaume l'orfèvre ; et du palais du Cham à Caracarum.

Environ la mi-carême le fils de Guillaume l'orfèvre vint nous voir, apportant une croix d'argent avec son crucifix à la mode de France. Ce que le moine et les prêtres nestoriens ayant vu, ils nous la renvoyèrent, ne voulant la voir davantage à cause du crucifix. Cette croix avoit été faite pour être présentée de la part de Guillaume à Bulgay, le grand secrétaire d'état : dont je fus fort scandalisé et indigné quand je le sus.

Ce jeune homme dit aussi à Mangu-Cham que l'ouvrage qu'il avoit commandé de faire, et dont j'ai déjà parlé ci-dessus, étoit achevé. Il faut savoir que Mangu a à Caracarum un très-grand terrain près les murailles de la ville, qui est ceint d'un mur de brique, ainsi qu'un cloître de nos monastères. En ce lieu il y a un grand palais où il régale solennellement deux fois l'an, à savoir à Pâque quand il passe par là, et l'autre en été à son retour ; et cette seconde fois est la plus grande fête. Alors tous les seigneurs et gentilshommes éloignés de bien deux mois de chemin de la cour s'y trouvent, et le cham leur fait à tous des présens d'habits et autres choses, en quoi il montre sa gloire et sa magnificence. Près de ce

palais il y a plusieurs autres logis spacieux, comme des granges, où l'on garde les vivres, les provisions et les trésors; et parce qu'il n'eût pas été bienséant ni honnête de porter des vases pleins de lait ou d'autres boissons en ce palais, ce Guillaume lui avoit fait un grand arbre d'argent au pied duquel étoient quatre lions aussi d'argent, ayant chacun un canal d'où sortoit du lait de jument. Les quatre pipes étoient cachées dans l'arbre, montant jusqu'au sommet et de là s'écoulant en bas. Sur chacun de ces muids ou canaux il y avoit des serpens dorés dont les queues venoient à environner le corps de l'arbre. De l'une de ces pipes couloit du vin, de l'autre du caracosmos ou lait de jument purifié, de la troisième du ball ou boisson fait de miel, et de la dernière de la téracine faite de riz. Au pied de l'arbre chaque boisson avoit son vase d'argent pour la recevoir. Entre ces quatre canaux tout au haut étoit un ange d'argent tenant une trompette, et au-dessous de l'arbre il y avoit un grand trou où un homme se pouvoit cacher, avec un conduit assez large qui montoit par le milieu de l'arbre jusqu'à l'ange. Ce Guillaume y avoit fait au commencement des soufflets pour faire sonner la trompette, mais cela ne donnoit pas assez de vent.

Au-dehors du palais il y a une grande chambre où ils mettent leurs boissons, avec des serviteurs tout prêts à les distribuer sitôt qu'ils en-

tendent l'ange sonnant de la trompette. Les branches de l'arbre étoient d'argent, comme aussi les feuilles et les fruits qui en pendoient. Quand donc ils vouloient boire, le maître sommelier crioit à l'ange qu'il sonnât de la trompette, et celui qui étoit caché dans l'arbre souffloit bien fort dans ce vaisseau ou conduit allant jusqu'à l'ange, qui portoit aussitôt sa trompette à la bouche et sonnoit hautement; ce qu'entendant les serviteurs et officiers qui étoient dans la chambre du boire, ils faisoient en même instant couler la boisson de leurs tonneaux, qui étoit reçue dans ces vaisseaux d'argent, d'où le sommelier la tiroit pour porter aux hommes et aux femmes qui étoient au festin. Pour le palais du cham, il ressemble à une église, ayant la nef au milieu et aux deux côtés deux ordres de colonnes ou piliers, et trois grandes portes vers le midi. Vis-à-vis la porte du milieu étoit planté ce grand arbre. Le cham étoit assis au côté du nord en un lieu haut élevé pour être vu d'un chacun. Il y a deux escaliers pour monter à lui, par l'un desquels monte celui qui lui apporte sa viande et sa coupe, et il descend par l'autre. L'espace du milieu entre l'arbre et ces escaliers est vide; car là se tiennent ceux qui lui portent son manger, comme aussi les ambassadeurs qui apportent des présens au cham, qui est là élevé comme un dieu. Au côté droit vers l'occident sont tous les hommes, et au gauche à l'orient les femmes : car le palais s'é-

tend en longueur du septentrion au midi. Du côté droit, proche des piliers, il y a des places élevées en forme de théâtre où se mettent les fils et frères du cham, et au gauche il y en a d'autres pour ses femmes et filles. Il n'y a qu'une de ses femmes qui soit assise auprès de lui, mais pas tout-à-fait si haut qu'il est.

Quand donc le cham sut que cet ouvrage de l'arbre étoit achevé, il commanda à Guillaume de l'accommoder en sa place. Et environ le dimanche de la Passion le cham s'en alla vers Caracarum avec ses petites maisons ou pavillons, laissant ses grandes derrière. Le moine et nous le suivîmes, et il nous envoya une autre bouteille de vin. En allant il passa par des pays fort montagneux, où il faisoit de grands vents et un froid bien âpre, et il y tomba abondance de neiges. Sur quoi il nous envoya sur la mi-nuit pour nous demander des prières à Dieu, à ce que le vent et le froid cessassent, d'autant que tous les bestiaux du pays étoient en grand danger de périr, car alors les mères étoient prêtes de faire leurs petits. Le moine aussitôt lui envoya de l'encens, à ce qu'il le mît lui-même sur les charbons pour l'offrir à Dieu. Je ne sais s'il le fit ou non, car je n'en vis rien; mais je sais bien que la tempête, qui avoit duré deux jours entiers, cessa aussitôt.

A la veille du dimanche des Rameaux, nous approchions de Caracarum, et sur le point du jour nous bénîmes des rameaux où il n'y avoit

point encore de verdure, puis environ sur les neuf heures du matin nous entrâmes dans la ville, portant la croix haute élevée avec la bannière; et passant par le milieu de la rue des Sarrasins, où on tient le marché et la foire, nous allâmes à l'église, et les Nestoriens sachant notre venue vinrent au-devant en procession, et étant entrés en l'église, nous les trouvâmes tout prêts à célébrer la messe, laquelle étant finie, ils communièrent tous et me demandèrent si je ne voulois pas aussi communier avec eux. Je répondis que j'avois déjà bu, et que ce sacrement ne devoit être reçu qu'à jeun.

Le service étant ainsi achevé et le soir s'approchant, Guillaume nous emmena en sa maison pour souper et nous reçut là avec grande joie. Sa femme étoit fille d'un Sarrasin et née en Hongrie, parloit bon françois et coman. Nous trouvâmes aussi là un autre homme, nommé Basile, fils d'un Anglois, né aussi en Hongrie, et parlant les mêmes langues. Après souper on nous remena en notre petit logement, que les Tartares nous avoient donné auprès de l'église et de l'oratoire du moine. Le lendemain le cham entra dans son palais, où le moine, les prêtres et moi le fûmes visiter; mais ils n'en voulurent jamais permettre l'entrée à mon compagnon, à cause de l'inconvénient qui lui étoit une fois arrivé de marcher sur le seuil de la porte. J'avois fort consulté en moi-même si j'y devois aller ou non, comme

craignant d'un côté d'offenser et scandaliser les chrétiens si je les eusse quittés, et aussi le cham y prenant plaisir, j'appréhendois que le bon dessein que j'avois et dont j'espérois venir à bout ne fût empêché : ce qui me fit résoudre d'y aller, encore que d'autre part je ne remarquasse parmi eux qu'actions pleines de sorcellerie et d'idolâtrie. A cause de quoi je ne faisois autre chose que prier continuellement et à haute voix pour l'Eglise chrétienne et pour le cham même, qu'il plût à la bonté divine de le convertir et amener à la voie du salut.

Nous entrâmes dans ce palais, qui étoit en bon ordre et bien paré. En été on y fait venir des eaux par des canaux de tous les côtés pour l'arroser et rafraîchir. Ce lieu étoit plein d'hommes et de femmes, et nous nous présentâmes devant Mangu-Cham ayant derrière nous ce grand arbre d'argent avec tous ses vaisseaux et ornemens, qui occupoient une bonne partie de sa salle. Les prêtres lui apportèrent deux petits pains, et des fruits dans un bassin d'argent, qu'ils bénirent en les lui présentant; et le sommelier les prit et les bailla au cham, assis en un lieu fort élevé. Il commença à manger de l'un de ces pains et envoya l'autre à son fils et à l'un de ses frères le plus jeune, que les Nestoriens instruisoient. Ce frère savoit quelque chose de l'Evangile et envoya quelquefois querir ma Bible pour la voir. En suite des prêtres le moine fit ses prières aussi, et moi

après lui. Le cham nous promit alors de venir le lendemain en notre église, qui étoit assez grande et belle, car elle étoit toute tapissée de draps d'or et de soie; mais le lendemain il s'en alla de Caracarum, priant les prêtres de l'excuser s'il n'alloit en leur église, et qu'il n'osoit y entrer, parce qu'il avoit été averti qu'on y avoit porté des corps morts. Pour le moine, les autres prêtres et moi, nous ne laissâmes pas de demeurer à Caracarum, afin d'y pouvoir faire la fête de Pâques.

CHAPITRE XLII.

De la façon que les Nestoriens font leur pain sacramental, et comme les chrétiens se confessèrent à Rubruquis, et communièrent à Pâques.

Durant la semaine sainte, le jour de Pâques s'approchant, comme je vis que je n'avois pas mes ornemens pour célébrer, je me mis à considérer la manière des Nestoriens à consacrer leur pain sacramental, et j'étois en grande peine de ce que je devois faire, ou de recevoir leur communion, ou de célébrer avec leurs vêtemens, leur calice et autres ornemens sur leur autel. De m'abstenir tout-à-fait de leur communion, il n'y avoit pas d'apparence, à cause du grand nombre de chrétiens de toutes nations qui étoient là, hongrois, alains, russiens, géorgiens et arméniens, qui tous n'avoient pu recevoir la communion depuis qu'ils avoient été pris et emmenés là; d'autant,

ils disoient, que les Nestoriens n'admettent personne en leurs églises avant qu'ils soient baptisés de leur main. Ils ne laissèrent pas de nous offrir librement la communion, sans y faire aucune difficulté, et même ils confessoient franchement que l'Eglise romaine étoit la mère de toutes les églises, et qu'ils devroient recevoir leur patriarche du Pape si les chemins étoient libres.

Ils me firent mettre à la porte du chœur de l'église pour voir leur manière de consacrer, et la veille de Pâques je fus tout auprès de leurs fonts baptismaux pour considérer leur façon de baptiser. Ils disoient avoir de l'onguent même dont la Madeleine avoit oint les pieds de notre Seigneur; ils y en remettent toujours autant qu'ils en ont ôté, et avec cela même ils pétrissent leur pain sacramental : car tous ces Orientaux mêlent ainsi du beurre ou de l'huile ou de la graisse de queue de mouton en leur pain au lieu de levain. Ils se vantent aussi d'avoir de la farine même dont fut fait le pain avec lequel Jésus-Christ institua le saint sacrement, dont ils remettent aussi toujours autant qu'ils en ont pris. En une chambre auprès du chœur de l'église il y a un four où ils font cuire le pain pour célébrer, et tout cela avec grande révérence et cérémonies. Ce pain est de la largeur de la main et est mêlé avec de cette huile. Ils le coupent premièrement en douze parts, en autant d'autres portions qu'il est nécessaire pour la quantité du monde qui s'y trouve. Le

prêtre donne à chacun le corps de notre Seigneur en la main, et chacun le reçoit en grande révérence et dévotion, touchant de la paume de la main qui reçoit sur le sommet de sa tête.

Tous ces chrétiens, et le moine même, nous prièrent instamment de vouloir célébrer. Alors acquiesçant à leurs prières, j'ouïs leurs confessions par le moyen d'un interprète, et leur expliquai le mieux que je pouvois les dix commandemens de Dieu, parlai des sept péchés mortels, et autres choses nécessaires pour être bien contrits et confessés. Mais pour ce qui est du péché du larcin, ils s'en accusoient tous librement, disant qu'ils n'avoient aucun moyen de vivre sans dérober, d'autant que les maîtres qu'ils servoient ne leur donnoient ni vivres ni vêtemens, et n'en avoient que ce qu'ils en pouvoient prendre. Considérant comme ces maîtres prenoient ainsi les biens de ces pauvres gens injustement, je leur dis qu'ils pouvoient licitement et en conscience prendre ce qui leur seroit nécessaire pour vivre des biens de leurs maîtres, et que j'étois prêt de soutenir cela en la présence du cham même. Quelques-uns d'eux étoient soldats, qui s'excusoient aussi qu'il leur faudroit mourir de faim s'ils n'alloient à la guerre. A ceux-là je défendis seulement de porter les armes contre les chrétiens ni de leur faire aucun dommage, mais de souffrir plutôt la mort : qu'ainsi ils seroient martyrs ; que si quelqu'un m'accusoit devant Mangu de tenir une telle

doctrine, j'étois aussi tout prêt et résolu de la soutenir et prêcher en sa présence. Car les courtisans nestoriens étoient présens quand je leur disois cela tout haut, et je ne doutois point qu'ils n'en fissent rapport à la cour.

Guillaume l'orfèvre nous avoit fait un fer pour faire des hosties, et avoit de certains ornemens qu'il avoit fait accommoder pour lui; car il avoit quelque connoissance des bonnes lettres, et faisoit fonction de clerc en l'église. Il avoit fait faire aussi une image de la Vierge en sculpture à la façon de France, et à l'entour toute l'histoire de l'Evangile bien et artistement gravée, avec une boite d'argent pour garder le saint sacrement, et dans les côtés il y avoit de petites cellules faites avec beaucoup d'art où il avoit mis des reliques. Il fit faire aussi un oratoire sur un chariot très-beau et bien peint d'histoires saintes. Je bénis ses ornemens et fis faire des hosties à notre mode, et les Nestoriens m'assignèrent, pour célébrer, le lieu de leur baptistère, où il y avoit un autel. Leur patriarche leur avoit envoyé de Baldach un grand cuir carré en forme d'autel portatif qui avoit été fait avec du chrême; car ils usent de cela au lieu d'une pierre consacrée. Je célébrai donc le Jeudi-Saint avec leur calice et platine d'argent, qui étoient deux très-grands vaisseaux. J'en fis autant le jour de Pâques, et donnai la communion au peuple avec la bénédiction de Dieu, ainsi que je me promets de sa bonté, et la

veille de Pâques plus de soixante personnes furent baptisées en très-bel ordre et cérémonie, dont il y eut grande réjouissance entre les chrétiens.

CHAPITRE XLIII.

De la maladie de Guillaume l'orfèvre ; et du prêtre Jonas.

Il arriva que Guillaume l'orfèvre fut fort malade; comme il commençoit à se mieux porter et à recouvrer peu à peu sa santé, le moine l'étant venu visiter, lui donna une potion de rhubarbe, ce qui le pensa faire mourir. Le voyant changé si subitement, je lui demandai ce qu'il pouvoit avoir mangé ou bu qui l'eût mis en si mauvais état: il me dit que c'étoit le moine qui lui avoit fait prendre deux écuelles pleines de breuvage qu'il avoit pris pour de l'eau bénite. Je fus trouver le moine et lui dis assez nettement, ou qu'il allât comme un apôtre faire des miracles par la vertu des prières et de la grâce du Saint-Esprit, ou qu'il se comportât en médecin seulement, et selon la science de la médecine, lui reprochant d'avoir donné une si forte et dangereuse boisson à un malade sans y être préparé, comme si c'eût été une chose sacrée et bénite ; que si cela venoit à la connoissance du monde, il en seroit fort blâmé. Depuis cela il fut plus réservé, et se garda plus de moi que jamais.

Environ ce même temps, le prêtre ou archidiacre Jonas devint aussi fort malade, et ses parens et amis envoyèrent quérir un devin sarrasin, qui leur dit qu'un certain homme maigre qui ne buvoit, ni ne mangeoit, ni ne couchoit en un lit, étoit fâché contre lui, et que si le malade pouvoit obtenir sa bénédiction, il recouvreroit sa santé ; ils jugèrent aussitôt que celui-là que le devin avoit désigné étoit le moine ; et environ la mi-nuit, sa femme, sa sœur et son fils le vinrent trouver, le priant et conjurant de venir donner sa bénédiction au malade : ils nous éveillèrent aussi afin que nous le priassions d'y aller ; mais le moine nous pria de le laisser en repos, et de ne nous point mêler de cela, d'autant que ce prêtre, avec trois autres, avoient de mauvais desseins contre nous, ayant résolu d'aller à la cour pour obtenir de Mangu-Cham que nous fussions tous chassés de ce pays-là. La cause de cela étoit pour un bruit et différend survenu entre eux, sur ce que le cham et ses femmes avoient envoyé quatre jascots et quelques pièces de soie pour les faire départir au moine et aux prêtres à la fête de Pâques. Le moine avoit pris un de ces jascots pour sa part, et des trois autres il y en avoit un faux qui n'étoit que de cuivre ; sur quoi les prêtres pensoient que le moine en avoit eu trop pour lui, et s'en étant peut-être plaint entre eux, le moine en avoit été averti. Toutefois aussitôt qu'il fut jour, je ne laissai pas d'aller voir ce pauvre prê-

tre qui avoit un grand mal de tête et crachoit le sang ; je lui dis que ce devoit être une apostume, et lui conseillai alors, le voyant en si mauvais état, de reconnoître que le Pape étoit le père et chef de tous les chrétiens ; ce qu'il fit aussitôt, promettant devant tous que si Dieu lui rendoit la santé, il iroit lui-même baiser les pieds du Pape, et feroit de bonne foi tout son pouvoir afin que le saint Père voulût envoyer sa bénédiction au cham. Je l'avertis aussi que s'il pensoit avoir quelque chose en sa possession qui appartînt à autrui, qu'il la restituât. Il me répondit qu'il ne pensoit pas avoir rien de semblable. Je lui parlai aussi du sacrement de l'extrême-onction, mais il me dit que cela n'étoit pas leur coutume et usage, et que leurs prêtres ne savoient pas comment il la falloit faire et en user, me priant d'en vouloir faire moi-même ainsi que je l'entendois; de plus, je l'avertis aussi sur la confession, qui n'est pas en usage entre eux. Alors il dit quelque chose à l'oreille d'un prêtre de ses compagnons qui étoit là. Après il commença à se trouver un peu mieux, et me pria d'aller quérir le moine, ce que je fis. Le moine pour la première fois n'y voulut pas venir, mais quand il sut que le malade se portoit un peu mieux, il y alla avec la croix, et moi je lui portai dans la boîte de Guillaume le corps de notre Seigneur, lequel j'avois réservé depuis le jour de Pâques, à la prière de notre bon orfèvre. Le moine étant arrivé commença de frapper le

malade avec ses pieds, et le malade à les embrasser avec grande humilité. Et moi je lui dis que c'étoit la coutume de l'Eglise romaine que le malade reçut le saint sacrement comme un viatique, pour se munir contre les efforts et embûches de Satan ; qu'il considérât que c'étoit le corps de Jésus-Christ que j'avois consacré le jour de Pâques, qu'il le falloit ainsi croire et avoir désir et intention de le recevoir ; alors il commença à dire, qu'avec une très-ferme foi il le désiroit de tout son cœur, et comme je le lui découvris, il me dit, avec une très-grande ferveur, qu'il croyoit que c'étoit son créateur et sauveur, et celui qui lui avoit donné la vie, et la lui rendroit en la résurrection du dernier jour, et ainsi il reçut de mes mains ce saint sacrement à la façon de l'Eglise romaine. Après, le moine demeura auprès de lui, et en mon absence lui donna je ne sais quelle potion ; mais le lendemain il commença à ressentir les tourmens de la mort, et durant l'agonie, je pris de leur huile qu'ils disoient être sacrée, et je l'en frottai selon notre usage, ainsi que lui-même m'en avoit prié ; car je n'avois pas pour lors avec moi de nos saintes huiles, à cause que les prêtres de Sartach avoient retenu tout par devers eux.

Après que nous eûmes chanté et dit sur lui les prières pour les mourans, le moine me donna avis de nous retirer, à cause que si je me fusse trouvé présent à cette mort, je n'eusse plus pu entrer en la cour de Mangu-Cham par l'espace

d'un an entier ; et tous les assistans me dirent que cela étoit ainsi, me priant de m'en aller pour n'être privé d'une telle faveur. Aussitôt que ce pauvre homme fut trépassé, le moine me dit que je ne me misse en peine de rien, et que lui l'avoit fait mourir par ses prières, d'autant qu'il nous étoit contraire, que lui seul étoit savant entre eux, tout le reste n'étant que des ignorans, que de là en avant Mangu-Cham et tous ses sujets nous obéiroient mieux ; et sur cela il me déclara la réponse qu'avoit faite le devin ; à quoi n'ajoutant guère de foi, je m'enquis des prêtres amis du défunt, si cela étoit ainsi ou non ; ce qu'ils m'assurèrent être très-vrai, mais qu'ils ne savoient pas s'il avoit été averti premièrement de cela ou non. Ensuite de quoi je remarquai que le moine fit venir en son oratoire ce devin et sa femme, et leur fit cribler de la poudre pour faire une sorte de sortilège ; il avoit aussi avec lui un certain diacre de Russie qui lui servoit à ces sortilèges-là. Ce qu'ayant aperçu je fus grandement étonné, et eus horreur de la méchanceté de cet homme, et lui dis doucement, en l'appelant mon frère et mon ami, qu'un homme rempli du Saint-Esprit, et qui prêchoit les autres, ne devoit pas consulter ainsi les devins, puisque tout cela étoit défendu, sur peine d'excommunication. Alors il se mit à s'excuser, et qu'il n'avoit jamais usé de ces choses. J'avois grand déplaisir de ne le pouvoir quitter, à cause que j'avois été logé

avec lui par le commandement du cham, si bien que sans la licence spéciale du prince je ne pouvois m'en séparer comme j'eusse désiré.

CHAPITRE XLIV.

Description de la ville de Caracarum, et comme Mangu-Cham envoya ses frères contre diverses nations.

Pour ce qui est de la ville de Caracarum, votre Majesté saura qu'excepté le palais du cham, elle ne vaut pas la ville de Saint-Denis en France, dont le monastère est dix fois plus considérable que tout le palais même de Mangu. Il y a deux grandes rues, l'une dite des Sarrasins, où se tiennent les marchés et la foire : plusieurs marchands étrangers y vont trafiquer à cause de la cour, qui y est souvent, et du grand nombre d'ambassadeurs qui y arrivent de toutes parts. L'autre rue s'appelle de Cathayens, où se tiennent tous les artisans. Outre ces deux rues il y a d'autres grands lieux ou palais, où est la demeure des secrétaires du prince. Là sont douze temples d'idolâtres de diverses nations, et deux mosquées de Sarrasins, où ils font profession de la secte de Mahomet, puis une église de chrétiens au bout de la ville, qui est ceinte de murailles faites de terre, où il y a quatre portes. A celle d'orient l'on vend le millet et autres sortes de grains dont il y en a peu. A la porte d'occident se vendent les brebis

et les chèvres ; à celle du midi les bœufs et les chariots, et à celle du nord les chevaux.

Or, suivant toujours la cour nous y arrivâmes le dimanche avant l'Ascension, et le lendemain nous fûmes appelés devant Bulgay, le principal secrétaire et juge de la cour, à savoir, le moine et toute sa suite, nous et tous les autres ambassadeurs et étrangers qui fréquentoient le logis du moine. Chacun fut introduit en particulier et l'un après l'autre, le moine premièrement, puis nous qui fûmes exactement interrogés par ce secrétaire, d'où nous venions, pourquoi et à quelle fin, en un mot à quoi nous étions propres, et ce que nous désirions d'eux. Cette recherche si curieuse fut faite à cause qu'on avoit rapporté au cham qu'environ quatre cents assassins et meurtriers secrets étoient venus sous divers habits pour le tuer. Environ ce temps-là cette dame malade, dont nous avons parlé ci-dessus, eut une rechute et envoya quérir le moine, qui n'y voulut pas aller, d'autant qu'elle avoit déjà fait venir des idolâtres auprès d'elle, disant qu'ils lui rendissent sa santé s'ils pouvoient, et que pour lui il n'iroit point du tout. La veille de l'Ascension nous allâmes par tout les palais du cham, et je vis que comme il vouloit boire on versoit du cosmos sur ses idoles de feutre; sur quoi je dis au moine, quelle affinité pouvoit-il y avoir entre Jésus-Christ et Bélial, et quel accord de la sainte croix avec ces idoles?

Mangu-Cham a huit frères : trois utérins du côté de sa mère, et cinq de celui de son père. Il avoit envoyé l'un de ses frères utérins au pays des Assassins, que l'on appelle Mulibet, lui commandant d'exterminer toute cette race de gens-là. Il en a envoyé un autre vers la Perse, où il est entré maintenant, pour de là aller, comme l'on croit, en Turquie, et envoyer une autre armée contre Baldach et Vastace. Il en dépêche un autre vers Cathay contre certains rebelles. Le plus jeune du côté maternel, il le retient auprès de soi, et on l'appelle Arabucha, qui se tient au palais de sa mère, qui étoit chrétienne, et au service de laquelle a été Guillaume l'orfèvre, qui fut pris en Hongrie par un des frères paternels du cham lorsqu'il prit de force la ville de Belgrade, où étoit aussi un évêque normand de Belleville, près de Rouen, avec un neveu que j'ai vu à Caracarum. Entre les prisonniers se trouva donc cet honnête Guillaume, qui fut donné à la mère de Mangu, à cause qu'elle désiroit grandement de l'avoir à son service. Quand cette dame fut morte, le sieur Guillaume fut au service d'Arabucha avec tout le reste de ce qui étoit de la cour de sa mère, et par le moyen de cet Arabucha, il vint à la connoissance de Mangu-Cham, qui lui fit faire ce grand ouvrage d'argent dont nous avons parlé, et pour lequel il lui avoit donné tant de marcs d'argent.

La veille de l'Ascension Mangu-Cham dit qu'il

vouloit aller à la cour de sa mère, qui étoit assez proche : le moine s'offrit d'aller avec lui pour lui donner sa bénédiction, dont le cham fut content. Le soir de l'Ascension cette dame, dont nous avons parlé, fut fort tourmentée de maladie, et le premier de ses devins fit faire quelque sort en frappant sur une table.

Le lendemain, après que Mangu-Cham et ses courtisans se furent retirés, comme nous suivions aussi, étant sur le point de nous loger, le moine eut commandement de se retirer plus loin de la cour qu'il n'avoit accoutumé : à quoi il obéit. Alors Arabucha fut au-devant de son frère le cham. Le moine et moi, voyant qu'ils passoient assez près de nous, nous allâmes à sa rencontre avec le crucifix, et lui se ressouvenant de nous à cause qu'il étoit venu quelquefois à notre oratoire, il nous tendoit la main, faisant le signe de la croix à la façon de nos évêques quand ils font la bénédiction. Le moine aussitôt montant à cheval le suivit portant quelques fruits. Arabucha descendit à la cour de son frère, qui pour lors étoit à la chasse. Le moine mit aussi pied à terre et lui fit présent de ces fruits, qu'il reçut. Il y avoit auprès de lui deux Sarrasins des principaux de la cour : mais Arabucha, sachant la contrariété qui est entre les chrétiens et les Sarrasins, demanda au moine s'il connoissoit bien ces Sarrasins : lequel répondit aussitôt qu'il savoit fort bien que c'étoient des chiens, et pourquoi il les

tenoit si près de soi; mais les autres répliquèrent pourquoi il les injurioit, vu qu'ils ne lui faisoient aucun tort ni déplaisir: sur quoi le moine répartit qu'il disoit la vérité, et qu'eux et tout le reste des mahométans étoient d'abominables canailles. Ce qui les mit en telle rage, qu'ils commencèrent à proférer mille blasphèmes contre Jésus-Christ; mais Arabucha aussitôt leur imposa silence et leur défendit de ne plus rien dire contre le Fils de Dieu, qu'il savoit être le vrai Messie et Dieu. Sur ces entrefaites il se leva un si grand vent par toute la contrée aux environs de la cour, qu'il sembloit que tous les démons de l'enfer fussent déchaînés, et peu de temps après on sut que cette dame qui étoit malade étoit morte.

Le lendemain le cham s'en retourna à son palais, mais par un autre chemin, selon l'instruction de leurs devins et sorciers, qui ne veulent jamais que l'on retourne par la même voie qu'on est venu. Davantage, pendant que la cour étoit là, et après qu'elle se fut retirée, personne n'osoit passer ni à pied ni à cheval par où elle avoit demeuré tant que l'on y apercevoit quelque reste de feu ou de fumée.

Le même jour quelques Sarrasins se trouvèrent avec le moine disputant contre lui, et quand il vit qu'il ne pouvoit se bien défendre par raisons contre eux, et qu'ils se moquoient de lui, il ne put se tenir de leur décharger quelques coups d'un fouet qu'il tenoit en main; ce qui excita

une telle rumeur que cela vint aux oreilles de Mangu, qui aussitôt nous fit faire commandement de ne plus demeurer à la cour, au lieu où nous avions accoutumé d'être.

Pour moi, j'avois toujours espérance de la venue du roi d'Arménie, et environ Pâques quelques-uns arrivèrent là de Bolac, où habitent quelques Flamands ou Allemands, que j'avois grand désir d'aller voir. Ils me dirent qu'un prêtre allemand devoit venir à la cour. C'est pourquoi je n'osai pas demander à Mangu-Cham quelle étoit sa volonté sur notre demeure à la cour ou sur notre départ. Au commencement il ne nous avoit donné que le terme de deux mois pour nous y arrêter; mais cinq mois entiers s'étoient passés environ le dernier de mai, et nous y avions toujours demeuré depuis janvier jusqu'alors.

Mais enfin voyant qu'il n'y avoit aucune nouvelle de ce roi d'Arménie ni de ce prêtre flamand dont on nous avoit parlé, et craignant d'être contraints de retourner en l'hiver, dont nous avions déjà assez éprouvé les rigueurs excessives en ce pays-là, je fis demander au cham quelle seroit sa volonté à notre égard; que nous eussions été bien contens de demeurer là si tel étoit son plaisir; mais si nous avions à nous en retourner, ce seroit bien le plus à propos et commode pour nous que ce fût en été que non pas en hiver. Le cham me fit répondre là-dessus que je ne m'éloignasse point de lui et qu'il avoit envie de me parler le lende-

main. Mais je répliquai que si sa volonté étoit telle, que je le suppliois bien humblement d'envoyer querir le fils de Guillaume, d'autant que notre interprète n'étoit pas assez capable. Celui qui me vint parler de la part de sa Majesté étoit Sarrasin et avoit été ambassadeur vers Vastace, et gagné par argent, il avoit donné conseil à ce Vastace d'envoyer des ambassadeurs vers le cham, afin que le temps et l'occasion se passât que les Tartares devoient entrer en ses terres; si bien qu'ayant envoyé ses ambassadeurs, il avoit été averti par eux des forces des Tartares, qu'il avoit après méprisés, et ne se soucia plus de faire la paix avec eux, qui n'étoient point venus en son pays selon leur premier dessein. Car il faut remarquer que jamais ces gens-là ne prennent aucun pays par la force des armes, mais seulement par ruses et tromperies; si bien qu'ils ont subjugué et détruit la plupart du monde sous un beau semblant et prétexte de paix et d'amitié.

Ce Sarrasin qui me parloit de la part du cham se mit après à me faire des demandes du Pape et du roi de France, et combien de journées de chemin il y avoit pour aller jusqu'à eux; mais le moine l'ayant ouï me donna avis en secret de n'y rien répondre, afin qu'ils ne prissent là-dessus la résolution d'y envoyer des ambassadeurs. C'est pourquoi je ne dis mot, et lui sur cela me dit quelques paroles injurieuses et offensantes, de quoi les prêtres nestoriens le vouloient accuser

devant le cham, et sans doute on l'eût mis à mort ou très-bien battu; mais je ne voulus par le permettre, et l'empêchai de tout mon pouvoir.

CHAPITRE XLV.

Comme ils furent examinés plusieurs fois, et de leurs conférences et disputes avec les idolâtres.

Le lendemain, qui fut le dimanche avant celui de la Pentecôte, je fus appelé et mené à la cour, où le premier secrétaire me vint trouver avec un de ceux qui versoient à boire au cham et plusieurs Sarrasins, qui me demandèrent de la part du cham pourquoi j'étois venu en ce pays-là : à quoi je fis la même réponse que j'avois toujours faite, à savoir que j'étois venu vers Sartach et de Sartach à Baatu, qui m'avoit envoyé là : partant que je n'avois rien à leur dire de la part de qui que ce fût, sinon leur prêcher la parole de Dieu, si c'étoit leur plaisir de l'écouter, et qu'ils savoient bien ce que Baatu leur en avoit écrit. A ces mots ils me demandèrent quelles paroles de Dieu je leur voulois annoncer, estimant que je leur voulusse prédire quelques succès heureux, ainsi que plusieurs leur font d'ordinaire. Je leur répondis que s'ils vouloient, je leur dirois quelle est cette parole de Dieu, pourvu qu'ils me fissent venir un bon interprète. Ils me dirent qu'ils en avoient déjà envoyé querir un ; que cependant je ne lais-

sasse pas de dire le mieux que je pourrois par celui qui étoit là, et qu'ils m'entendroient bien. Et comme ils me pressoient fort là-dessus, je leur dis : Voici quelle est la parole de Dieu : celui à qui on a donné plus de choses en charge, c'est celui de qui on en redemande davantage, et celui-là est le plus aimé à qui on remet plus de choses. « Et sur cela je fais savoir à Mangu-Cham » que Dieu lui a donné beaucoup de biens ; car » de toute la grandeur, puissance et richesses » qu'il possède, il n'en a rien reçu des idoles des » Tuiniens, mais d'un seul Dieu tout-puissant, » créateur du ciel et de la terre, qui tient en sa » main tous les royaumes du monde, et les trans- » porte d'une nation à l'autre à cause des péchés. » C'est pourquoi s'il aimoit Dieu, rien ne lui » manqueroit, mais s'il faisoit autrement, qu'il » devoit tenir pour tout assuré que Dieu viendroit » à lui redemander compte de tout ce qu'il avoit » jusqu'au dernier denier. »

« A cela un des Sarrasins dit, y a-t-il personne » au monde qui n'aime Dieu ? Je lui répondis que » Dieu disoit : *que quiconque l'aimoit gardoit ses » commandemens, et qui ne gardoit ses commande- » mens ne l'aimoit pas.* Lors ils me demandèrent si » j'avois été au ciel pour savoir quels sont ses com- » mandemens ; non pas, dis-je, mais il les a don- » nés du ciel aux gens de bien ; et lui-même est » descendu du ciel pour les enseigner à tout le » monde ; et que nous avons toutes ses paroles

» dans les saintes Ecritures, et nous reconnoissons » par les œuvres des hommes s'ils les gardent ou » non. Mais, me repliquèrent-ils, direz-vous que » Mangu-Cham ne garde pas les commandemens » de Dieu ? Je répondis que quand leur interprète » seroit venu, alors en la présence du cham même » je réciterois, s'il lui plaisoit, tous les comman- » demens de Dieu, et il jugeroit lui-même s'il » les gardoit ou non ». Ainsi se départirent-ils de moi, et rapportèrent au cham que je disois qu'il étoit tuinien ou idolâtre, et qu'il ne gardoit pas les commandemens de Dieu.

Le jour suivant il m'envoya son secrétaire, qui me dit de sa part qu'il y avoit chez eux des chrétiens, des Sarrasins et Tuiniens, et que chacun d'eux disoit que sa loi étoit meilleure que celle des autres ; et pour cela, il nous commandoit de venir tous ensemble devant lui, et que chacun mît par écrit ce qu'il étoit de sa loi, pour voir laquelle étoit la plus véritable. Je rendis grâces à Dieu de ce qu'il lui avoit plu toucher le cœur du cham, et le porter à ce bon dessein, et comme il est écrit : « Que le serviteur de Dieu doit être » doux et facile envers un chacun, et non con- » tentieux et injurieux, » je dis que j'étois tout près de rendre compte de ma profession de foi chrétienne à quiconque me la demanderoit. Le secrétaire mit tout par écrit, ce qui fut représenté au cham, et fut fait alors le même commandement aux Nestoriens, à savoir, de mettre par

écrit tout ce qu'ils voudroient dire, et de même aux Sarrasins et Tuiniens aussi.

Le lendemain ce secrétaire nous fut envoyé de rechef pour nous dire que le cham désiroit fort savoir la cause de notre venue en ce pays-là ; à quoi je répondis qu'il le pouvoit apprendre des lettres de Baatu; mais ils me dirent que les lettres de Baatu étoient perdues, et qu'il ne se souvenoit plus de ce qu'il en avoit écrit : c'est pourquoi il vouloit que nous le lui disions nous-mêmes. Alors je m'enhardis de lui faire entendre : « Que »c'étoit entre autres choses le devoir de notre re»ligion de prêcher l'Evangile à tout le monde, » et qu'ayant ouï la renommée des peuples de »Moall, j'avois eu un grand désir de les venir » voir, et que durant cette résolution, j'avois ouï » dire aussi que Sartach étoit chrétien; ce qui » m'avoit fait prendre mon chemin droit vers lui, » et que mon souverain seigneur le roi de France lui » avoit écrit des lettres d'amitié et avec des paroles » obligeantes, par lesquelles aussi il l'assuroit de » notre état et profession, le priant qu'il nous vou» lut permettre de demeurer parmi les peuples de » Moall ; que sur cela Sartach nous avoit envoyés » à son père Baatu, et Baatu à Mangu-Cham, le» quel de rechef nous supplions bien humblement » de nous permettre la demeure en ses pays. »

Tout cela fut écrit et rapporté au cham, et le jour suivant il m'envoya dire qu'il savoit bien que nous n'avions aucun message à lui faire, mais que

seulement nous étions venus pour prier Dieu pour lui, ainsi que plusieurs autres prêtres faisoient ; toutefois qu'il désiroit savoir de nous si jamais aucun de nos ambassadeurs étoit venu vers eux, ou des leurs vers nous. Sur cela je fis rapport de tout ce qui regardoit l'ambassade de David et de frère André. Tout cela fut mis encore en écrit et rapporté au cham, qui alors nous fit dire de sa part que nous demeurions trop long-temps en ses pays, et que sa volonté étoit que nous nous en retournassions au nôtre, et qu'il demandoit si nous voulions mener son ambassadeur avec nous. Je répondis à cela que je n'oserois pas me charger de mener son ambassadeur, d'autant qu'entre son pays et le nôtre il y avoit de fortes et puissantes nations, de grandes mers et plusieurs fâcheuses montagnes à passer, et enfin que je n'étois qu'un pauvre religieux qui ne pouvoit me charger de cela. Ce discours fini, il fut mis par écrit.

La veille de la Pentecôte les Nestoriens s'avisèrent de mettre par écrit toute l'histoire, depuis la création du monde jusqu'au temps de la passion de notre Seigneur, et de plus de sa résurrection et ascension, touchant même quelque chose du dernier jugement: parmi tout cela il y avoit beaucoup de choses qui méritoient bien de la censure et de la correction, comme je leur fis voir clairement; et nous aussi leur mîmes simplement par écrit le symbole qui se chante à la messe : *Credo*

in unum Deum, etc. Alors je leur demandai comment ils vouloient procéder en cette conférence et dispute ; ils nous répondirent que leur intention étoit de disputer premièrement contre les Sarrasins ; je leur dis que cela ne seroit pas à propos, d'autant que les mahométans s'accordoient avec nous qu'il n'y a qu'un Dieu, et partant qu'en cela ils seroient de notre côté contre les Tuiniens et idolâtres : ce qu'ils trouvèrent bon. Je leur demandai s'ils savoient bien d'où l'idolâtrie avoit pris son origine, mais ils ne m'en surent rien dire et je leur appris ce qui en étoit. Sur quoi ils me dirent qu'il falloit proposer cela aux Tuiniens et le leur dire nous-mêmes. Je leur répondis qu'il falloit voir premièrement comment ils répondroient à ces idolâtres. Que pour faire essai de cela, je prendrois le parti des Tuiniens, et qu'ils supposassent que je fusse de leur secte, qui assuroit n'y avoir point de Dieu, et qu'eux prouveroient le contraire contre moi. Il faut remarquer qu'entre ces Tuiniens il y a une secte particulière qui dit que chaque âme, vertu et perfection en quelque chose que ce soit est leur Dieu et n'en croient point d'autre. Mais les Nestoriens étoient bien empêchés à savoir comment ils pourroient prouver le contraire de cela, sinon parce que la sainte Ecriture en enseigne : je leur disois là-dessus que leurs adversaires n'ajouteroient pas de foi aux Ecritures, et que comme ils voudroient alléguer une chose, les autres en allégueroient

une autre toute différente, si bien que je leur persuadai là-dessus de me laisser parler le premier, à cause que si j'étois vaincu par les Tuiniens, eux pussent toujours avoir moyen de répondre mieux ; mais que si eux l'étoient, je ne pourrois jamais trouver moyen de me faire écouter des autres ; ils furent encore contens de cela.

Nous nous assemblâmes donc ce même jour, veille de la Pentecôte, en notre oratoire, et Mangu-Cham nous envoya trois de ses secrétaires pour être juges de nos différends, à savoir l'un chrétien, l'autre sarrasin, et le troisième tuinien. Avant toutes choses, il fut proclamé de la part du cham : « Que son commandement étoit qu'ils » devoient recevoir comme le commandement de » Dieu même, à savoir qu'aucun n'eût à faire in- » jure ou déplaisir à l'autre, ni n'excitât aucune » rumeur et trouble qui pût en façon quelconque » empêcher cette affaire, et cela sur peine de mort. » Alors il se fit un très-grand silence, et il y avoit une fort grande assemblée, car chacun des partis y avoit convié les plus habiles et sages de sa secte, outre plusieurs autres encore qui s'y trouvèrent. Les chrétiens me placèrent au milieu d'eux, afin de pouvoir mieux parler et être entendu des Tuiniens. Alors les adversaires, qui étoient en grand nombre, commencèrent à murmurer contre Mangu-Cham, à cause que jamais aucun cham avant lui n'avoit tant entrepris de découvrir ainsi les secrets mystères de leur religion.

Après ils firent lever contre moi un des leurs, qui étoit du Cathay, et avoit son interprète, et moi j'avois aussi le mien, qui étoit le fils de Guillaume. Son commencement fut : Mon ami, dit-il, si vous êtes poussé à ne pouvoir répondre, il faudra que vous en cherchiez un plus habile que vous ; à cela je ne répondis rien ; puis il me demanda de quoi nous disputerions premièrement, si comment le monde avoit été fait, ou ce que devenoient les âmes après la mort. Je lui répondis que notre dispute ne devoit point commencer par là, mais puisque Dieu étoit la source et le commencement de toutes choses, pourquoi ne devions-nous pas prendre le principe de notre discours de lui-même, duquel aussi ils avoient une opinion toute autre que nous n'avions ? Qu'aussi Mangu-Cham désiroit surtout de savoir qui avoit la meilleure créance en cela. Alors les arbitres jugèrent que ce que je proposois étoit raisonnable. Il vouloit commencer par les susdites questions, à cause qu'ils s'y pensoient bien être les plus forts et mieux préparés : car tous ces gens-là tiennent l'hérésie des Manichéens, croyant que la moitié des choses du monde est bonne et l'autre mauvaise, et qu'il y a au moins deux principes au monde ; et pour les âmes ils croient qu'elles passent d'un corps en un autre ; et un jour un des plus sages prêtres des Nestoriens me demandoit touchant les âmes des bêtes brutes, si elles pouvoient avoir quelque lieu de retraite

et de refuge, où elles ne fussent contraintes de servir et travailler après leur mort.

Pour preuve et confirmation de cette erreur du passage des âmes, un certain enfant, ainsi que j'appris de Guillaume, avoit été autrefois amené du Cathay, qui n'avoit que trois ans, et néanmoins étoit déjà capable de jugement comme une grande personne, et qui plus est assuroit, à ce qu'ils disoient, avoir été par trois diverses fois en un autre corps humain, et savoit fort bien lire et écrire.

Je dis donc aux Tuiniens que nous croyons fermement de cœur et confessions de bouche qu'il y a un Dieu et un seul Dieu parfait en unité, leur demandant là-dessus ce qu'ils en croyoient; mais ils répondirent que ceux-là étoient des fous qui croyoient n'y avoir qu'un Dieu, et que les sages en devoient croire plusieurs : n'y a-t-il pas, me disoient-ils, de grands princes et seigneurs en votre pays, et ici un plus grand que tous, qui est Mangu-Cham; qu'il falloit entendre le même des dieux. Je répliquai à cela que la comparaison n'étoit pas bonne des hommes avec Dieu, et que chaque grand roi ou prince en son pays pouvoit, suivant cela, licitement être appelé Dieu; et comme je voulois réfuter leur comparaison, ils me prévinrent, me demandant importunément quel étoit donc ce Dieu que nous disions n'y en avoir qu'un; je répondis qu'il n'y avoit point d'autre Dieu que celui que nous croyions, qui est

tout-puissant, et n'a point besoin de l'aide d'aucun autre, mais que tous avions besoin de son assistance ; et qu'il n'étoit pas ainsi des hommes, dont pas un n'étoit capable de faire tout. Et pour cela qu'il étoit nécessaire qu'il y eût plusieurs princes et seigneurs en terre, d'autant qu'un seul ne pouvoit tout gouverner et donner ordre à tout. De plus, que ce Dieu savoit toutes choses, et pour cela n'avoit besoin de conseillers, toute science et sagesse procédant de lui : davantage qu'il étoit tout bon, et n'avoit que faire de nos biens ; que nous vivions, mourions et étions tout en lui. Que tel étoit notre Dieu, et partant qu'ils ne devoient pas croire qu'il y en pût avoir d'autres. Ils dirent tous à cela qu'il n'étoit pas ainsi, qu'ils savoient bien qu'il y a un grand et souverain Dieu au ciel, la génération duquel nous est inconnue, et qu'il y en avoit dix autres dieux sous lui, et sous ces dix un autre inférieur, mais qu'en la terre il y en avoit une infinité. Ils vouloient ajouter à cela plusieurs autres semblables fables ; mais je leur demandai si ce grand Dieu du ciel étoit tout-puissant, ou s'il avoit sa puissance d'un autre Dieu ? A quoi craignant de répondre, ils s'enquirent de rechef si mon Dieu étoit tel comme je disois, pourquoi avoit-il fait la moitié des choses mauvaises ? Je leur dis que cela étoit faux, et que celui qui avoit fait le mal ne pouvoit être Dieu, car s'il étoit auteur du mal, ce n'étoit plus un Dieu, puisque toute chose bonne venoit de Dieu

seulement. Cette réponse étonna tous les Tuiniens, et cela fut mis par écrit, et leurs propositions jugées comme fausses et impossibles.

Ils m'interrogèrent de rechef, d'où venoit donc le mal; je leur répondis que ce n'étoit pas la question qu'il falloit faire d'abord, mais qu'ils devoient plutôt demander ce que c'est que le mal, avant que dire d'où il procède; mais que je revenois à notre première question, savoir s'ils croient qu'il y eût quelque Dieu tout-puissant, et qu'après cela je répondrois à toutes leurs autres demandes. La parole leur manquant, les secrétaires leur firent commandement au nom de Mangu-Cham de répondre, et enfin étant pressés, ils dirent ouvertement qu'il n'y avoit point de Dieu tout-puissant, sur quoi tous les Sarrasins se prirent à rire, et le silence était fait de rechef, je leur dis que cela étant, il n'y avoit donc aucun de leurs dieux qui les pût garantir de tous maux et dangers : car il pouvoit arriver tel accident qu'ils n'y auroient aucun pouvoir.

Davantage, qu'un homme ne pouvoit servir à deux maîtres, et comment donc pourroient-ils servir tant de dieux, tant au ciel qu'en la terre? Tous les assistans attendoient qu'ils répondissent à cela, mais ils ne dirent mot du tout.

Comme j'étois sur le point de leur faire entendre mes raisons, pour prouver l'unité de l'essence divine et de la trinité en personnes, en la présence de tous ceux qui étoient là, les Nestoriens.

du pays me dirent que cela suffisoit, et que j'avois assez bien répondu, d'autant qu'ils vouloient aussi disputer à leur tour. Alors je me tus, et comme ils commençoient à se mettre en avant pour disputer contre les Sarrasins, ils n'eurent d'eux autre réponse, sinon qu'ils tenoient notre loi pour véritable, avec tout ce que notre Evangile contient, et qu'ils ne vouloient entrer en aucun point de dispute avec nous, confessant un seul Dieu, lequel en toutes leurs oraisons ils prioient de leur faire la grâce de mourir comme les chrétiens.

Il y avoit là un vieux prêtre de la secte des Jugures qui confessoit aussi un seul Dieu, et néanmoins il adoroit les idoles. Ils entrèrent fort en discours avec lui, lui contant tout ce qui s'étoit passé, et se passeroit jusqu'à la venue de l'antechrist et au jugement final, et lui déclarant à lui et aux Sarrasins ce qui est de la sainte Trinité par similitudes et comparaisons. Ce que tous écoutèrent bien sans aucun murmure ni contradiction. Néanmoins aucun d'eux ne se voulut faire chrétien ni baptiser pour tout cela.

Cette conférence ainsi achevée, les Nestoriens et Sarrasins chantoient ensemble à haute voix; mais les Tuiniens ne disoient rien du tout. Après cela ils burent tous largement.

CHAPITRE XLVI.

Comme ils furent appelés devant le cham à la Pentecôte ; de la confession de foi des Tartares, et comme il fut parlé de leur retour.

Le jour de la Pentecôte Mangu-Cham me fit appeler devant lui avec le Tuinien contre qui j'avois disputé, et, avant que d'entrer au palais, le fils de Guillaume, mon interprète, m'avertit de la résolution qu'on avoit prise de nous en faire retourner en notre pays, et que je me gardasse bien de dire rien contre. Etant arrivé en sa présence, il me fallut mettre à genoux, et le Tuinien aussi près de moi, avec leur interprète. Le cham se tournant vers moi, Dites-moi la vérité, dit-il, si, quand je vous ai envoyé mes secrétaires, vous avez dit que j'étois Tuinien ? Monseigneur, lui répondis-je, je n'ai jamais tenu de telles paroles, mais s'il plaît à votre Majesté impériale m'écouter, je vous rapporterai les mêmes mots que j'ai proférés : ce que je lui récitai de point en point ; et lors il me dit qu'il croyoit bien que je n'avois pas ainsi parlé, ni que je le dusse faire aussi, mais que la faute devoit venir de l'interprète qui l'avoit mal expliqué ; et sur cela il tourna son bâton ou sceptre vers moi, disant que je ne craignisse point : et moi en souriant je dis tout bas que si j'eusse eu de la crainte je ne fusse pas venu là ; alors il

demanda à mon interprète ce que c'est que je disois, ce qu'il rapporta mot pour mot.

Après cela il commença à me faire comme une profession de foi : Nous autres Moalles, me dit-il, nous croyons qu'il n'y a qu'un Dieu, par lequel nous vivons et mourons, et vers lequel nos cœurs sont entièrement portés. Dieu vous en fasse la grâce, Monseigneur, lui dis-je, car sans sa grâce cela ne peut être. Et il demanda encore ce que j'avois dit, et l'ayant su, il ajouta que comme Dieu avoit donné aux mains plusieurs doigts, ainsi avoit-il ordonné aux hommes plusieurs chemins pour aller en Paradis; que Dieu nous avoit donné l'Ecriture sainte à nous autres chrétiens, mais que nous ne la gardions et ne l'observions pas bien, et que nous n'y trouverions pas qu'aucun de nous doive blâmer les autres. Y trouvez-vous cela, dit-il? Non, lui dis-je, mais je vous ai déclaré dès le commencement que je ne voulois point avoir de contention ni de dispute avec personne. Je ne parle pas, dit-il, pour vous; vous n'y trouvez pas aussi que par argent on doive rien faire contre le droit et la justice. Non, Sire, répondis-je, et à la vérité je ne suis pas aussi venu en ce pays pour y gagner or ni argent, mais plutôt ai-je refusé ce que l'on me présentoit. Et là étoit présent un des secrétaires, qui témoigna comme j'avois refusé un jascot et des pièces de soie qu'on m'avoit voulu faire prendre. Je ne parle pas, dit-il, de cela aussi;

mais je dis que Dieu vous a donné les Ecritures saintes, et vous ne les gardez pas; mais à nous, il nous a donné des devins, et nous faisons ce qu'ils nous commandent, et vivons ainsi en paix.

Avant que d'achever ce discours, il but quatre fois, ce me sembla; et comme j'écoutois fort attentivement, attendant toujours qu'il me confessât quelque chose de plus de sa foi, il commença à me parler de mon retour, disant que nous avions demeuré là trop long-temps, et que sa volonté étoit que nous nous en retournassions. Et puisque nous disions que nous ne pouvions pas mener ses ambassadeurs avec nous, si nous voulions bien nous charger de ses paroles et de ses lettres. Depuis ce temps-là je n'eus plus ni temps, ni lieu, ni moyen de l'instruire en la foi chrétienne; car personne n'osoit lui dire que ce qui lui plaisoit, si ce n'étoit un ambassadeur qui lui pouvoit librement représenter tout ce qu'il vouloit.

On ne me permit donc pas de parler davantage, mais seulement d'écouter et de répondre s'il me demandoit quelque chose. On demanda si j'avois autre chose à dire. Alors je lui dis que s'il plaisoit à sa Grandeur de me faire savoir sa volonté et me donner ses lettres, que je les porterois bien volontiers selon mon petit pouvoir. Puis il me demanda si je voulois de l'or et de l'argent ou de riches habillemens. Je lui dis que nous ne prenions rien de tout cela, mais que nous avions besoin seulement de quelque peu de

chose pour notre dépense et frais du voyage, et que sans son assistance nous ne pouvions pas sortir des terres de son empire. Il nous fit réponse à cela qu'il nous feroit pourvoir de toutes les choses nécessaires jusqu'à ce que nous fussions hors des lieux de sa domination, et, si nous voulions, encore davantage que cela. Je lui dis que c'étoit assez pour moi. Il me demanda jusqu'à quel lieu nous voulions être conduits : je lui répondis que sa seigneurie et domination s'étendant jusqu'aux terres du roi d'Arménie, ce seroit assez si nous pouvions aller jusque-là. Il dit qu'il feroit en sorte que nous y serions conduits en toute sûreté, et qu'après nous eussions soin de nous et fissions ce que nous pourrions. Il ajouta encore ces paroles : Il y a deux yeux en la tête, et bien qu'ils soient deux, ils n'ont toutefois qu'un même regard, et où l'un porte son rayon, l'autre y dresse aussi le sien : vous êtes venus de devers Baatu, et par là faut-il aussi que vous vous en retourniez. Sur cela je lui demandai congé de parler encore : Parlez, dit-il. Sire, lui dis-je, nous ne sommes pas gens de guerre, nous désirons que ceux-là aient la domination ici-bas qui se voudront gouverner avec plus de justice, suivant la volonté du Dieu souverain; notre charge est seulement d'enseigner aux hommes à vivre selon ses commandemens : c'est le seul sujet qui m'a fait venir ici, où j'eusse volontiers désiré demeurer, s'il vous eût plu; mais puisque

votre volonté est que nous nous en retournions, nous sommes prêts d'obéir à votre Majesté et de porter vos lettres comme nous pourrons, suivant votre commandement. Mais je supplierois volontiers votre Grandeur et Majesté que, quand j'aurai rendu vos lettres, il me soit permis de retourner ici avec votre bon plaisir et volonté, et principalement à cause qu'il y a quelques-uns de vos serviteurs et sujets demeurant à Bolac qui parlent notre langue, et ont besoin de quelques prêtres pour les prêcher et les administrer, eux et leurs enfans, selon notre religion, et serois bien aise de me venir retirer avec eux. A cela il me demanda si j'étois bien assuré que le roi mon seigneur me renvoyât vers lui : je lui dis que je ne savois pas quelle seroit sa volonté, mais que j'avois toute permission de lui d'aller où il seroit besoin pour annoncer la parole de Dieu, et qu'il me sembloit bien que cela étoit fort nécessaire en ces pays-là. C'est pourquoi, soit que le roi mon seigneur lui envoyât ses ambassadeurs ou non, je ne laisserois pas de retourner s'il lui plaisoit. Il ne me répondit rien à cela, et fut longtemps à penser en soi-même sans dire mot, et mon interprète me défendoit de parler davantage; mais désirant d'avoir réponse sur cela, j'attendois toujours en grand souci ce qu'il me voudroit dire. Enfin il me dit qu'ayant un long voyage à faire, nous devions nous bien pourvoir de tout ce qui nous seroit de besoin pour retourner en notre

pays. Et sur cela il me fit boire, et je pris congé de lui, pensant bien que si Dieu m'eût donné le don de faire les miracles que Moïse avoit faits, peut-être l'aurois-je converti.

CHAPITRE XLVII.

Des sorciers et devins qui sont parmi les Tartares, et de leurs mœurs et mauvaise vie.

Les prêtres des Tartares sont leurs devins, et tout ce que ces gens-là commandent est exécuté sans délai. Je dirai ici à votre Majesté quelle est leur charge, selon que je l'ai appris de Guillaume et de plusieurs autres, qui m'en ont dit des choses assez vraisemblables. Ils sont plusieurs, et ont un chef ou supérieur, qui est comme leur patriarche, qui est toujours logé devant le palais du cham, loin d'environ un jet de pierre. Il a sous sa garde les chariots qui portent leurs idoles, comme j'ai déjà dit. Derrière le palais il y en a d'autres en certains lieux qui leur sont ordonnés, et ceux d'entr'eux qui ont quelque connoissance plus grande en cet art sont consultés de tous ceux du pays. Quelques-uns d'eux sont fort experts et versés en l'astrologie judiciaire, et principalement leur supérieur. Ils savent prédire les éclipses du soleil et de la lune, et quand cela arrive, tout le peuple leur fournit de vivres et de provisions en abondance, si bien qu'ils n'ont

que faire alors de sortir de leurs maisons pour en chercher. Quand l'éclipse paroît, ils commencent à battre des tambours et bassins avec grand bruit, criant à haute voix, et lorsqu'elle est passée, ils se mettent à faire bonne chère et à boire en grande réjouissance.

Ils annoncent aussi les jours heureux et malheureux pour toutes sortes d'affaires. C'est pourquoi ils n'ont garde de faire aucune levée de gens de guerre ni n'entreprennent aucune expédition militaire sans le conseil et direction de ces gens-là. Il y auroit long-temps qu'ils fussent retournés en Hongrie si leurs devins le leur eussent permis. Tout ce qui s'envoie à la cour est premièrement passé au feu par eux, et ils ont leur part et portion de tout. Ils purifient aussi par le feu tous les meubles des défunts. Aussitôt que quelqu'un est mort, tout ce qui lui appartenoit est séparé des autres meubles, et on ne les mêle point avec ce qui est de la cour jusqu'à ce que tout soit purgé par le feu. J'en ai vu user de la sorte au logis d'une certaine dame qui mourut pendant que nous y étions. C'est pour cela que quand ils firent passer frère André par le feu, ils en alléguoient ces deux raisons : l'une à cause qu'il avoit apporté des présens, et l'autre de ce que c'étoient des choses qui avoient appartenu à Ken-Cham, qui étoit décédé peu auparavant. Ils ne nous en firent pas de même, d'autant que nous n'avions rien apporté. Si quelque créature vivante tombe

tombe à terre tandis qu'ils la passent par le feu, cela appartient à ces devins.

Leur coutume est aussi au neuvième de la lune de mai d'assembler toutes les jumens blanches qui se trouvent dans leurs haras et de les consacrer à leurs dieux. Et à tout cela les prêtres chrétiens étoient contraints d'assister avec leurs encensoirs. Ils épandent de leur nouveau cosmos par terre, et font une grande fête quand ils commencent à en boire de frais fait, ainsi qu'en quelques lieux parmi nous quand on goûte du vin aux fêtes de Saint-Barthélemi et de Saint-Sixte, et que l'on goûte des fruits le jour de Saint-Jacques et de Saint-Christophe.

Ces devins sont aussi appelés à la naissance des enfans pour prédire leurs destinées ; quand quelqu'un tombe en maladie, on les envoie querir aussitôt, afin qu'ils usent de leurs charmes sur le malade : ils disent si la maladie est naturelle, ou si elle vient de sortilège. Sur quoi cette dame de Metz, dont j'ai parlé ci-dessus, m'apprit une chose étrange arrivée de cette sorte : c'est qu'un jour on avoit présenté à sa maîtresse, qui étoit chrétienne, comme j'ai dit, des fourrures fort précieuses que les devins passèrent aussitôt par le feu, mais ils en retirent pour leur part plus qu'il ne leur en falloit : une certaine femme qui avoit la charge des riches meubles de cette dame, les en accusa, dont la dame leur en fit un grand reproche, mais il arriva peu de jours après que cette

dame devint grièvement malade, et souffroit de très-grandes douleurs en tous les endroits de sa personne. Sur quoi ces maîtres devins furent appelés, et s'étant assis un peu éloignés de la malade, ils commandèrent à une de ses femmes de mettre la main à l'endroit où étoit sa plus grande douleur, et si elle y trouvoit quelque chose d'attaché de l'en arracher aussitôt. Ce que l'autre fit, et y trouva une petite pièce de drap ou feutre, ce qu'ils lui firent jeter contre terre, et soudain cela commença à faire bruit et ramper comme si ç'eût été quelque chose de vivant; puis l'ayant mis dans de l'eau, cela se changea aussitôt en forme de sangsues; sur cela ils prononcèrent hardiment que cette dame avoit été ensorcelée, et que cela venoit du fait de cette autre femme qui avoit découvert leur larcin, qu'ils accusèrent d'être sorcière; de sorte que sur un faux rapport cette pauvre femme fut menée hors les tentes, et là sept jours durant battue et tourmentée en diverses sortes pour lui faire avouer le crime qu'on lui imputoit.

Pendant cela la dame mourut, et cette femme l'ayant su, elle supplia qu'on la fit mourir aussi, afin de pouvoir accompagner sa maîtresse, à qui elle protestoit n'avoir jamais fait ni procuré aucun mal ni déplaisir, et ne confessa jamais autre chose: ce que Mangu-Cham ayant entendu, il commanda qu'on la laissât vivre. Ces méchans sorciers voyant qu'ils ne pouvoient venir à bout de leur dessein, accusèrent encore la nourrice de

la fille de cette dame chrétienne dont j'ai parlé, et de qui le mari étoit un des principaux prêtres entre les Nestoriens. On mena donc cette pauvre femme avec une de ses servantes au lieu de l'exécution pour en tirer la vérité ; la servante confessoit bien que sa maîtresse l'avoit envoyée un jour parler à un cheval pour avoir réponse de quelque chose, et la nourrice même avouoit aussi qu'elle avoit donné quelque charme à sa maîtresse pour gagner ses bonnes grâces, mais qu'elle n'avoit rien fait qui lui pût porter dommage ni préjudice. Elle étant aussi interrogée si son mari ne savoit rien de tout cela, répondit que non, et qu'elle étoit soigneuse de brûler tous les caractères et billets dont elle usoit, afin qu'il n'en pût découvrir rien. Elle fut condamnée à mort et exécutée: et pour le prêtre son mari, le cham l'envoya vers son évêque, qui étoit pour lors résident au Cathay, pour être son juge, combien qu'il ne fût coupable de rien

Environ en ce même temps, il arriva qu'une des principales femmes de Mangu-Cham accoucha d'un fils, et aussitôt les devins furent appelés pour prédire ce qui arriveroit à l'enfant; ils lui promirent tous une forte longue vie et beaucoup de prospérités, et qu'il seroit un très-grand monarque: mais peu de jours après l'enfant vint à mourir, dont la mère demi désespérée fit venir les devins, et leur reprocha leur fausse prédiction; mais ils lui donnèrent à entendre pour ex-

cuse, que cela venoit de cette sorcière la nourrice de Chirina, qui avoit été exécutée à mort peu de jours auparavant, et qu'elle avoit fait mourir cet enfant par ces sortilèges, et qu'ils avoient fort bien vu comme cette magicienne l'emportoit avec elle.

Cette pauvre femme avoit laissé un fils et une fille déjà grands dans les tentes : lors cette dame devenue furieuse par ces paroles, commanda aussitôt, ne se pouvant plus venger sur la mère, que le jeune homme son fils fût mis à mort par un homme, et la fille par une femme, en vengeance de la mort de son fils, que les devins assuroient avoir été tué par leur mère. Un peu de temps après cela Mangu-Cham vint à songer une nuit de ces enfans de la nourrice qu'on avoit ainsi fait mourir, et le lendemain demanda ce qu'on en avoit fait ; mais ses serviteurs ne lui en osèrent rien dire, dont étant davantage ému et troublé, demanda plus instamment ce qu'ils étoient devenus, d'autant qu'il les avoit vus en songe la nuit d'auparavant. Enfin on lui en dit la vérité, sur quoi plein de colère et d'indignation, il fait venir sa femme, lui reprochant comment, elle étant femme, avoit eu l'audace de donner sentence de mort sans le consentement et permission de son mari, et en même temps la fit enfermer en un cachot sept jours durant, sans lui faire donner à boire ni à manger en tout ce temps-là ; et pour celui qui avoit exé-

cuté le jeune homme, il lui fit couper la tête, ordonnant que cette tête seroit attachée au cou de la femme qui avoit tué la fille, puis qu'elle fut fouettée et battue par tous les carrefours avec des tisons de feu, et après mise aussi à mort. Il eût fait faire aussi la même exécution sur sa femme, sans la considération des enfans qu'il avoit eus d'elle; mais il la fit sortir de sa cour, où elle ne retourna de plus d'un mois après.

Mais pour revenir à ces devins et sorciers, ils savent, quand il leur plaît, troubler l'air avec leurs charmes; et comme le froid est extrêmement violent vers le temps de Noël, quand ils voient qu'ils n'y peuvent apporter de remède avec tous leurs sorts, ils s'avisent d'accuser quelques-uns de la suite de la cour, comme étant cause de ces excessives froidures, dont ils sont mis à mort sur-le-champ.

Peu de jours avant que je partisse de là, une des concubines du cham devint fort malade, et étoit en une grande langueur; si bien que les devins y étant appelés, murmurèrent quelques paroles de sort sur une certaine esclave allemande qu'elle avoit, dont elle fut endormie l'espace de trois jours entiers, au bout desquels s'étant réveillée, ils lui demandèrent ce qu'elle avoit vu durant son dormir; elle répondit qu'elle avoit vu plusieurs sortes de personnes, qu'ils jugèrent devoir mourir bientôt, et d'autant qu'elle dit n'y avoir pas vu sa maîtresse parmi ces gens là, ils

prononcèrent hardiment qu'elle ne mourroit pas de cette maladie. Je vis depuis cette fille qui se sentoit encore fort mal à la tête de ce long dormir.

Quelques-uns d'entre eux se mêlent aussi d'invoquer les diables, pour apprendre d'eux ce qu'ils désirent savoir. Quand ils veulent avoir réponse pour quelque chose que le cham leur demande, ils mettent, la nuit, au milieu de la maison, des pièces de chair bouillie, puis celui qui fait l'invocation commence à murmurer ses charmes, et tenant un tabourin en la main, le frappe fort contre terre, et se démène et agite en sorte qu'il devient comme hors de soi et commence à rêver, après quoi il se fait lier bien serré, alors le diable vient durant l'obscurité de la nuit, et lui donne à manger de ces chairs, et leur fait la réponse de ce qu'ils demandent.

Une fois, comme j'appris de Guillaume, un certain Hongrois s'étoit caché en leur maison pour voir ces horribles mystères, et comme ils faisoient leurs invocations, on entendoit les cris et hurlemens du démon sur le faîte de la maison, qui se plaignoit de n'y pouvoir entrer, à cause qu'il y avoit un chrétien parmi eux : ce que le Hongrois ayant ouï, il s'enfuit vitement, car les autres commençoient déjà à le chercher pour lui faire du mal. Ils font d'ordinaire toutes ces choses, et plusieurs autres encore qui seroient trop longues à rapporter.

CHAPITRE XLVIII.

D'une grande fête, des lettres que le cham envoya au roi de France saint Louis, et comme le compagnon de frère Guillaume demeura avec les Tartares.

Les fêtes de la Pentecôte étant passées, ils commencèrent à préparer les lettres qu'ils vouloient envoyer par nous. Cependant le cham retourna à Caracarum, où il fit une grande fête et solennité environ l'octave de la Pentecôte, qui étoit le quinzième de juin, et voulut que tous les ambassadeurs s'y trouvassent. Le dernier jour il nous envoya quérir aussi, mais j'étois alors allé à l'église pour y baptiser trois enfans d'un pauvre homme allemand, que nous avions trouvé là.

Au reste, Guillaume fut le premier échançon de ce festin, car il commandoit aux trois autres qui versoient à boire. Toute l'assistance faisoit grande fête et réjouissance, dansoient et battoient des mains devant le cham, qui après cela leur fit une harangue, dont la substance étoit : « Qu'il avoit envoyé ses frères en divers pays fort » éloignés, et parmi de grands dangers et diffi- » cultés ; que maintenant il falloit faire voir ce » qu'eux qui étoient présens voudroient faire » quand ils les enverroit aussi pour le bien et » l'agrandissement de l'état. » Tous ces quatre jours que dura la fête, ils changeoient d'habits

chaque jour, que l'on leur donnoit de même couleur depuis les pieds jusqu'à la tête. Je vis là entr'autres l'ambassadeur du calife de Bagdad, qui se faisoit porter en cour dans une litière portée par deux mules; quelques-uns disoient qu'il avoit traité la paix avec eux, moyennant de leur fournir dix mille chevaux pour leur armée. Mais d'autres disoient que le cham ne vouloit entendre à aucune paix, s'ils ne ruinoient toutes leurs forteresses, et que cet ambassadeur lui avoit répondu que quand ils auroient ôté la corne du pied de leurs chevaux, alors ils démoliroient tous leurs forts.

Je vis encore là des ambassadeurs d'un soudan des Indes, qui avoit amené huit lévriers instruits et faits à se tenir sur la croupe des chevaux, comme font les léopards. Quand je leur demandai en quelle partie du monde étoit cette Inde, ils me montroient le côté de l'occident; je m'en retournai avec eux, et nous cheminâmes ensemble environ trois semaines toujours vers le couchant.

Je vis aussi l'ambassadeur du soudan de Turquie, qui apporta encore de riches présens, et dit, à ce que j'appris, qu'ils n'avoient pas faute d'or ni d'argent, mais seulement d'hommes, et pour ce supplioit le cham de leur fournir de gens de guerre. La fête de saint Jean étant venue, le cham se mit à tenir grande fête en buvant et faisant bonne chère, faisant traîner après lui cent cinq chariots et quelques quatre-vingt-dix che-

vaux, tous chargés de lait de vache. Et de même en fit-il le jour de saint Pierre et saint Paul.

Enfin leurs lettres pour votre Majesté étant prêtes et nous les ayant envoyées, on nous les fit interpréter et entendre tout ce qu'elles contenoient, à savoir: « Que les commandemens du » Dieu éternel sont tels : qu'il n'y a qu'un Dieu » éternel au ciel, et en terre qu'un souverain sei» gneur Cingis-Cham, fils de Dieu et de Temingu » Tingey, ou Cingey, c'est-à-dire le son du fer », (car ils appellent ainsi Cingis, à cause qu'il étoit fils d'un maréchal, ou serrurier, et comme leur orgueil s'est accru, ils l'appellent maintenant fils de Dieu.) « Voici les paroles que l'on » vous fait savoir. Nous tous qui sommes en ce » pays, soit Moalles, soit Naymans, soit Mekrit, » soit Musulmans, partout où oreilles peuvent » entendre et où chevaux peuvent aller, vous » leur fassiez savoir que quand ils auront entendu » et compris mes commandemens et ne les vou» dront pas croire ni observer, mais plutôt entre» prendront de mettre armées en campagne contre » nous, vous verrez et entendrez qu'ils auront » des yeux, et qu'ils ne verront pas; et quand ils » voudront manier quelque chose ils n'auront » point de mains, et quand ils désireront mar» cher ils ne pourront, n'ayant point de pieds. » Et voici les commandemens du Dieu éternel, » et tout cela sera accompli par la puissance de » ce Dieu éternel, et du Dieu d'ici bas, seigneur » des Moalles. Ce commandement est fait par

» Mangu-Cham à Louis, roi de France, et à tous » les autres seigneurs et prêtres, et à tout le grand » peuple du royaume de France, afin qu'ils puis- » sent entendre mes paroles, et les commande- » mens du Dieu éternel faits à Cingis-Cham, et » depuis lui ce commandement n'est encore par- » venu jusqu'à vous. Un certain nommé David » vous a été trouver comme ambassadeur des » Moalles, mais c'étoit un menteur et un impos- » teur, et vous avez envoyé avec lui vos ambassa- » deurs à Ken-Cham, après la mort duquel ils » sont arrivés à la cour, et sa veuve Charmis vous » envoya par eux une pièce de drap de soie de » Nasic, avec des lettres. Mais pour ce qui est » des affaires de la guerre ou de la paix et du » bien de cet état, comment est-ce que cette » méchante femme, plus vile et abjecte qu'une » chienne, en eût pu savoir quelque chose?» (et le cham me dit lui-même que cette malheureuse femme avoit par ses sortiléges détruit tout son lignage.) « Ces deux moines sont venus de votre » part vers Sartach, qui les a envoyés à Baatu, » et Baatu ici, à cause que Mangu-Cham est le » plus grand roi et empereur des Moalles. Mais » maintenant afin que tout le monde, tant prê- » tres que moines, et tous autres puissent vivre » en paix et se réjouir que les commandemens » de Dieu s'entendent parmi eux, nous eussions » bien voulu envoyer nos ambassadeurs vers vous » avec vos prêtres; mais ils nous ont fait entendre

» qu'entre ci et là il y a plusieurs pays de guerre,
» des nations fort belliqueuses, et des chemins
» difficiles et dangereux : si bien qu'ils craignoient
» que nosdits ambassadeurs ne pussent aller sûre-
» ment jusque-là, mais qu'ils s'offroient de porter
» nos lettres, contenant nos commandemens au
» roi Louis. Ainsi donc nous vous avons envoyé
» les commandemens du Dieu éternel par vos
» prêtres; et quand vous les entendrez et croirez,
» si vous vous disposez à nous obéir, vous nous
» enverrez vos ambassadeurs pour nous assurer
» si vous voulez avoir paix ou guerre avec nous.
» Et quand par la puissance du Dieu éternel,
» tout le monde sera uni en paix et en joie, alors
» on verra ce que nous ferons. Et si vous méprisez
» les commandemens de Dieu et ne les voulez pas
» ouïr ni les croire, en disant que votre pays est
» bien éloigné, vos montagnes bien hautes et
» fortes, et vos mers bien grandes et profondes,
» et qu'en cette confiance vous veniez faire la
» guerre contre nous, pour éprouver ce que nous
» savons faire; celui qui peut rendre les choses
» difficiles bien aisées, et qui peut approcher ce
» qui est éloigné, sait bien ce que nous pourrons
» faire. » Voilà à peu près la substance de leurs
lettres.

Comme ils nous appeloient au commencement vos ambassadeurs dans les lettres qu'ils écrivent à votre Majesté, je leur dis qu'ils ne le fissent pas ainsi : ce qu'ils rapportèrent aussitôt au cham, et

depuis ils revinrent nous trouver pour nous dire de sa part qu'ils nous avoient donné ce titre par honneur et respect seulement ; mais que toutefois il commandoit que cela fût exprimé en la sorte et manière que nous voudrions ; si bien que je leur dis qu'ils ôtassent ce nom d'ambassadeurs, et y missent au lieu celui de religienx et prêtres. Cependant mon compagnon ayant su qu'il nous falloit retourner par les déserts de Baatu, et que l'on nous donneroit un Moalle pour guide, il s'en alla sans m'en rien dire trouver le secrétaire Bulgay, auquel il fit entendre par signes du mieux qu'il put, qu'il mourroit assurément s'il lui falloit retourner par ce chemin là.

Le jour étant venu que nous devions prendre congé d'eux, à savoir environ quinze jours après la Saint-Jean, nous fûmes appelés à la cour, et le secrétaire dit à mon compagnon que la volonté de Mangu-Cham étoit que pour moi je retournasse vers Baatu, mais pour lui, qui se disoit être malade, comme il paroissoit assez à son visage, s'il vouloit retourner avec moi qu'il le fît à la bonne heure, mais que peut-être ne trouveroit-il pas par le chemin quelqu'un qui le pourvût de ce qu'il auroit besoin, si, par hasard, il étoit contraint de s'arrêter en quelque lieu ; et partant qu'il avisât à demeurer encore s'il vouloit, et qu'il lui seroit pourvu de tout ce qui lui seroit nécessaire, jusqu'à ce qu'il se présentât occasion de quelques ambassadeurs avec qui il s'en pût re-

tourner à tout loisir, à petites journées, et par des pays de villes et villages bien habités. A cela mon compagnon répondit, qu'il remercioit bien humblement la majesté du cham, auquel il prioit que Dieu voulût donner un heureux succès à tous ses desseins ; qu'il demeureroit donc là, puisqu'il le trouvoit bon. Alors entendant tout cela, je dis à mon compagnon : Mon frère, regardez bien ce que vous faites, car je ne vous quitte pas. Vous ne me quittez pas, répondit-il, mais c'est moi qui suis contraint de vous laisser, à cause que si je m'en retourne avec vous, je me vois en danger et du corps et de l'âme, et ma mort toute assurée, étant impossible que je puisse plus supporter de si grands travaux et incommodités, comme celles que j'ai souffertes.

Après cela ils nous firent apporter trois habillemens, nous disant que puisque nous ne voulions prendre ni or ni argent, et que nous avions fait là force prières pour le cham, qu'au moins nous voulussions recevoir de sa part chacun un habillement, afin de ne partir pas les mains vides de sa présence. Ce qu'il nous fallut faire par honneur et respect ; car ils trouvent fort mauvais quand on refuse leurs présens, qui est les mépriser. Avant cela ils nous demandèrent fort souvent ce que nous désirions d'eux, et toujours nous avions répondu le même, à savoir que notre seul désir étoit que les chrétiens fussent estimés et plus regardés entre eux que les autres, qui ne

demandent jamais que des dons et des présens ; mais ils nous répliquoient que nous étions des fous, et que si le cham leur eût voulu donner son palais et tous ses trésors, ils l'auroient volontiers accepté, et feroient sagement. Nous reçûmes donc les habits qu'ils nous présentoient, nous priant de faire quelques oraisons et prières pour le cham.

Ayant ainsi pris congé d'eux, nous nous en allâmes à Caracarum. Il arriva un jour qu'étant assez éloignés du palais avec le moine et d'autres ambassadeurs, le moine fit un si grand bruit en frappant sur une table, que Mangu l'entendit et envoya savoir ce que c'étoit, et comme on le lui eût dit, il demanda pourquoi on l'avoit tant éloigné du palais ; et on lui répondit que c'étoit une trop grande peine et incommodité de lui amener chaque jour des chevaux et des bœufs de service pour aller à la cour, et qu'il seroit beaucoup plus à propos pour lui de demeurer à Caracarum. Sur quoi le cham lui manda que s'il vouloit aller à Caracarum, et y demeurer auprès de l'Eglise, il lui feroit donner tout ce qui lui seroit de besoin. Mais le moine répondit qu'il étoit venu là de la Terre-Sainte de Jérusalem par l'exprès commandement de Dieu, et avoit quitté une ville où il y avoit mille églises meilleures et plus belles que celles de Caracarum, partant que si c'étoit son plaisir qu'il demeurât à la cour, et priât là pour lui, comme Dieu lui avoit commandé, il s'y arrê-

teroit volontiers, sinon qu'il étoit tout prêt de s'en retourner d'où il étoit venu.

Ainsi donc, sur le soir, on ne manqua pas de lui amener des bœufs et des chevaux avec des chariots, et le matin on le remena au lieu où il avoit accoutumé d'être, qui étoit devant la cour. Peu auparavant que nous partissions de là, il y arriva un certain Nestorien, que l'on tenoit pour homme fort sage et savant, lequel Bulgay fit aussitôt placer devant le palais du cham, qui lui envoya ses enfans pour leur donner sa bénédiction.

CHAPITRE XLIX.

Comme ils partirent de Caracarum pour aller vers Baatu, et de là à la ville de Saray.

Nous retournâmes donc à Caracarum, et pendant que nous étions au logis du sieur Guillaume, mon guide me vint trouver, apportant dix jascots de la part du cham, dont il en fit donner cinq, afin de servir aux nécessités du père et du frère de Guillaume s'ils en avoient besoin; les autres cinq pour être donnés au bonhomme mon interprète, pour les frais et nécessités de notre voyage, suivant l'ordre que le sieur Guillaume y avoit donné, sans que nous en sussions rien. Je fis aussitôt changer un de ces jascots en monnoie, que je distribuai aux pauvres chrétiens qui étoient là, et qui n'avoient autre espérance qu'en nous; nous en employâmes un autre pour acheter ce qui nous étoit nécessaire pour le voyage, comme

vêtemens et autres petites commodités ; du troisième, cet homme s'en servit pour se pourvoir de certaines choses qui lui profitèrent fort par les chemins ; le reste nous le dépensâmes en notre voyage : car depuis que nous fûmes entrés en Perse, on ne nous fournissoit plus ce qui nous étoit nécessaire, ni même parmi les Tartares, et nous ne trouvions que fort rarement quelque chose à vendre.

Notre bon ami Guillaume, qui a été autrefois bourgeois et habitant de votre ville de Paris, envoie par nous à votre Majesté une ceinture où est une pierre précieuse dont ils se servent ici contre le tonnerre, et salue votre Majesté de tout son cœur et affection, priant tous les jours le bon Dieu pour sa santé et prospérité ; il faut que j'avoue que je ne saurois jamais assez reconnoître le bien et l'honneur que nous avons reçu de lui, dont je rends grâces à Dieu. Nous baptisâmes quelques enfans, puis nous prîmes congé les uns des autres, non sans beaucoup de larmes. Mon compagnon est demeuré auprès de ce Guillaume, et moi je m'en suis retourné avec mon interprète, un serviteur seulement et notre guide, qui avoit charge de nous donner tous les quatre jours un mouton pour le vivre ordinaire de nous quatre. Nous avons employé deux mois et six jours à aller de Caracarum jusqu'à Baatu, et durant tout ce temps là nous n'avons trouvé ni ville ni village, ni pas même aucun vestige de maisons ni d'habitations, mais seulement des sépultures et tombeaux, excepté un

seul village fort mauvais, où nous ne pûmes même trouver du pain.

En tout ce chemin de deux mois et plus, nous n'avons pas eu un seul jour de repos, sinon un seulement, que nous ne pûmes trouver de chevaux, et avons repassé par la plupart des pays et peuples que nous avions déjà vus en venant, et par plusieurs autres encore. Nous y avions passé durant l'hiver, et nous y sommes repassés en été, suivant toujours les plus hautes et plus éloignées parties des pays septentrionaux, excepté ce qu'il nous a fallu aller quinze jours durant en côtoyant le rivage d'une rivière entre des montagnes, sans trouver herbe ni fourrage que le long de ce fleuve; nous demeurions quelquefois deux et trois jours sans avoir autre nourriture que du cosmos : une fois entre autres nous fûmes en grand danger de mourir de faim pour ne trouver personne à nous donner de quoi, et que nos provisions nous manquoient, et nos chevaux n'en pouvoient plus faute de nourriture.

Quand nous eûmes fait environ vingt journées, nous eûmes nouvelles que le roi d'Arménie étoit passé pour aller au-devant de Sartach, lequel sur la fin du mois d'août nous rencontrâmes allant trouver Mangu-Cham avec une partie de sa cour, ses troupeaux, ses femmes et enfans, le reste avec ses grandes maisons étant demeuré entre les fleuves de Tanaïs et Etilia ou Volga. Je fis mon devoir envers lui, le saluant bien hum-

blement, et lui disant que j'eusse bien désiré demeurer en ces pays-là, mais que Mangu-Cham avoit voulu que je m'en retournasse, et portasse ses lettres; il ne me répondit autre chose, sinon qu'il falloit contenter Mangu-Cham.

Après cela je demandai à Coiac des nouvelles de nos garçons que nous leur avions laissés, et il me dit qu'ils étoient en la cour de Baatu, où il les avoit soigneusement recommandés. Je le priai aussi de nous faire rendre nos livres et nos ornemens; mais il me demanda si nous ne les avions pas apportés pour Sartach; je lui répondis que je les avois bien apportés à Sartach, mais non pas donnés, comme il savoit bien, et le lui avois assez dit, lui répétant encore le même: il m'avoua que c'étoit la vérité, à qui rien ne peut résister, et qu'il avoit laissé toutes nos hardes et bagage chez son père, qui demeuroit près de Saray, qui est une ville que Baatu avoit bâtie nouvellement sur l'Etilia du côté du levant; mais que pour nos ornemens, les prêtres en avoient une bonne partie; sur quoi je lui dis que s'il y avoit quelque chose en tout cela qui lui fut agréable, il le pourroit garder pour soi, moyennant qu'il me rendît mes livres seulement. Il me répondit qu'il feroit son rapport de tout cela à Sartach; mais je lui dis qu'il étoit besoin qu'il me baillât des lettres pour son père, afin que tous mes livres et hardes me fussent restitués. Sur cela, comme il étoit sur le point de monter à cheval, il me dit que le

train des dames suivoit de près, et que là nous mettrions pied à terre pour nous reposer un peu, en attendant qu'il m'envoyât par un exprès la réponse de Sartach. Je craignois que cela ne fût une échappatoire pour me tromper, et toutefois je n'osai contester davantage avec lui. Le soir il ne manqua pas de m'envoyer cet homme qu'il m'avoit dit, lequel m'apporta deux habits, que je pensois être une pièce de soie tout entière, et me dit : voici deux habits que Sartach vous donne; si vous le trouvez bon, vous les pourrez présenter au roi Louis de sa part. Je lui fis réponse que ce n'étoit pas à moi à porter de tels habillemens, mais que je les présenterois tous deux au roi mon maître pour l'honneur et le respect de son seigneur; il me dit que j'en fisse comme bon me sembleroit, et je les envoie tous deux à votre Majesté par le porteur des présentes. Il m'apporta aussi des lettres de Coiac pour son père, afin qu'il me rendît toutes mes hardes, disant qu'il n'avoit que faire de rien qui m'appartînt.

Après quoi nous fîmes tant par nos journées que nous arrivâmes à la cour de Baatu le même jour que j'en étois parti l'année d'auparavant, à savoir de l'Exaltation de la Sainte-Croix; là je trouvai nos gens en bonne santé, grâce à Dieu, et néanmoins ils avoient été en de grandes nécessités et souffert beaucoup, ainsi que j'appris de Gosset, qui en étoit un; et sans que le roi d'Arménie en

passant les avoit soulagés et recommandés à Sartach, ils fussent tous morts misérablement, d'autant qu'ils croyoient tous que je le fusse aussi, et déjà les Tartares leur avoient demandé s'ils savoient bien garder les troupeaux et traire les jumens, et sans notre retour ils eussent été contraints de demeurer en cette dure servitude.

Baatu me fit commander de le venir trouver, et me fit interprêter les lettres que Mangu envoie à votre Majesté. Mangu lui avoit écrit qu'il eût à y ajouter, ôter ou changer tout ce que bon lui sembleroit; alors il me dit : vous porterez ces lettres, et les ferez interprêter à votre roi; puis il me demanda par quel chemin nous nous en irions, par mer ou par terre; je lui répondis que la mer étant déjà fermée, à cause de l'hiver, il me falloit aller par terre; aussi que je croyois que votre Majesté seroit encore pour lors en Syrie; et si j'eusse su qu'elle fût déjà retournée en France, j'eusse passé par la Hongrie pour y être plutôt, et par un chemin plus court et plus aisé que par la Syrie.

Nous cheminâmes avec Baatu et sa cour un mois entier avant que nous puissions avoir un guide. Enfin ils m'en donnèrent un, qui étoit Jugure de nation, et qui ayant su que je ne lui pouvois rien donner, et que je voulois aller droit en Arménie, il se fit donner des lettres de recommandation au soudan de Turquie, sous espérance d'en tirer quelques présens, et qu'il pourroit gagner davantage par ce chemin-là.

Environ quinze jours avant la Toussaint, nous commençâmes d'adresser nos journées vers Saray, allant tout droit au midi, et descendant le long du fleuve Etilia, qui se divise là en trois branches, dont chacune est plus grande deux fois que celle du Nil à Damiète; puis il se sépare en quatre autres moindres bras. Nous passâmes cette rivière en sept endroits par bateau. Sur le bras du milieu est située la ville de Sumerkent, qui n'a aucune muraille, et quand l'eau est grande, elle environne toute cette habitation comme une île. Les Tartares l'avoient assiégée huit ans durant avant de la pouvoir prendre, et étoit habitée par les Alains et Sarrasins. Nous trouvâmes là un Flamand fort honnête homme, avec sa femme: Gosset, l'un de nos garçons, avoit demeuré tout l'hiver avec lui; car Sartach l'y avoit envoyé pour décharger d'autant sa cour. Baatu étoit logé aux environs de ces quartiers-là au-delà de la rivière, et Sartach au-deçà, et ne descendent point plus bas tous deux. Au temps de Noël, cette rivière fut toute gelée, de sorte que l'on passoit aisément sur la glace. Tout ce pays est plein d'herbages, pacage et troupeaux; et il y a des endroits pleins de cannes et de roseaux, où les Tartares se tiennent cachés, jusqu'à ce que les glaces commencent à se fondre.

Le père de Coiac, ayant reçu les lettres de Sartach, me rendit tous mes ornemens, excepté trois aubes, un amict broché de soie, avec une étole,

une ceinture, une tavaïolle et un surplis. Il me rendit aussi tous mes calices et autre argenterie, hormis un encensoir et une boîte où il y avoit du chrême, que les prêtres de la suite de Sartach avoient retenu ; puis tous mes livres, excepté le Psautier de la Vierge que je lui donnai, à cause qu'il le désiroit. Il me pria fort aussi que si par hasard je revenois jamais en ces pays-là, je lui amenasse quelqu'un qui sût accommoder des peaux de parchemin pour écrire, à cause qu'il avoit fait bâtir une grande église sur le côté occidental de la rivière, par le commandement de Sartach, et y avoit aussi fait une habitation nouvelle; qu'il y vouloit aussi faire écrire des livres sacrés pour l'usage de Sartach; toutefois je savois bien que Sartach ne se soucioit pas beaucoup de telles choses.

Quant à la ville de Saray et le palais où Baatu tient sa cour, ils sont situés sur le côté oriental de la rivière, et la vallée dans laquelle ces divers bras viennent à s'épandre a plus de sept lieues de large. Ce fleuve est fort abondant en poissons. Parmi mes livres il y avoit une bible en vers, et un certain livre en langue arabe, qui valoit plus de trente besans ou sultanins, que je ne sus retirer d'eux, outre plusieurs autres curiosités qui leur demeurèrent aussi.

CHAPITRE L.

Suite du chemin depuis Saray, par les montagnes d'Alanie, des Lesges, Derbent et autres lieux.

Ayant pris congé de Coiac environ la fête de la Toussaint, nous cheminâmes toujours vers le midi, tant qu'à la Saint-Martin nous parvînmes aux montagnes des Alains, entre Baatu et Saray. Durant quinze jours nous ne trouvâmes personne en tout ce chemin-là, sinon un des fils de Baatu, qui alloit devant lui chassant avec ses faucons et ses fauconniers en grand nombre; et nous ne vîmes en tous ces endroits-là qu'un méchant petit village.

En tout ce temps-là depuis la Toussaint, que nous ne rencontrâmes âme du monde, nous étions en grand hasard de mourir de soif, car nous demeurâmes plus de vingt-quatre heures sans pouvoir trouver aucune eau, jusqu'environ les neuf heures du jour d'après.

Les Alains habitent en ces montagnes, et résistent toujours aux Tartares; si bien que Sartach est contraint d'envoyer là de dix hommes un pour garder le passage des montagnes, et empêcher que ces Alains n'en sortent pour venir dérober leurs bestiaux. En la plaine qui est entre ces Alains et eux, est le lieu, dit Portes de fer, qui n'en est qu'à deux journées; et où la plaine

commence à s'étrécir entre la mer Caspienne et ces montagnes, habitent certains peuples sarrasins, nommés Lesges, qui se défendent encore aussi contre les Tartares; si bien qu'il fallut que ces Tartares, qui demeurent au pied des monts des Alains, nous donnassent vingt hommes pour nous escorter jusqu'au delà des Portes de fer; et je fus bien aise de les voir ainsi en armes, car jen'avois jamais pu encore les voir en cet état de gens de guerre, comme je désirois.

Quand nous fûmes arrivés au passage le plus dangereux, entre ces vingt qui nous conduisoient il y en avoit deux qui portoient une espèce d'armure comme nos halecrets ou cuirasses, et leur ayant demandé d'où ils avoient eu ces armes-là, ils me dirent qu'ils les avoient gagnées sur les Alains, qui sont excellents artisans à les forger. Sur quoi je jugeai qu'ils avoient peu de sortes d'armures entr'eux, sinon des arcs et des flèches avec quelques jacques et hoquetons.

J'en vis d'autres qui portoient des casques et autres habillemens de fer qui venoient de Perse. J'en ai vu en la présence de Mangu-Cham qui étoient couverts de hoquetons faits de peaux jointes ensemble, mais mal faites et de mauvaise grâce.

Avant que d'arriver à la Porte-de-Fer, nous trouvâmes un château des Alains qui étoit au cham; car il a subjugué tous ces pays-là. Nous commençâmes à y trouver des vignes et y bûmes

du vin. Le lendemain nous vînmes à la Porte-de-Fer, qui est une ville qu'Alexandre le Grand fit bâtir, ayant la mer à l'orient. Il y a une petite plaine entre la mer et les montagnes le long de laquelle la ville s'étend jusqu'aux hautes montagnes, qui la ceignent du côté de l'occident, n'y ayant autre passage que par là ; car par la montagne il n'y a pas moyen d'y passer à cause de sa hauteur inaccessible, ni de l'autre côté aussi à cause de la mer. De sorte qu'il faut passer tout droit par le milieu de cette ville, où est une porte de fer dont la ville a pris son nom. Elle a quelque demi-lieue de long, et sur le haut de la montagne il y a un fort château. Sa largeur est d'environ un jet de pierre. Ses murailles sont très-fortes sans aucuns fossés, mais elle a plusieurs tours bâties de bonne pierre de taille bien polie. Les Tartares ont abattu le haut de ces tours et les boulevards de la muraille. Le pays des environs sembloit autrefois un paradis terrestre pour sa beauté et bonté.

A deux journées de là nous trouvâmes une autre ville, appelée Samaron, où il y avoit grand nombre de Juifs. Et l'ayant passée, nous vîmes que les murailles en descendoient du haut de la montagne jusqu'à la mer, et laissant ce chemin de la mer, qui se tournoit un peu vers le levant, nous prîmes celui d'en haut vers le sud.

Le lendemain nous passâmes par une ville dont les fondemens de murailles paroissoient en-

core et s'étendoient d'une montagne à l'autre, et il n'y avoit aucun chemin par le haut. C'étoient les murailles et clôtures qu'on avoit faites autrefois pour empêcher le passage des nations barbares, à savoir des nomades et pâtres des déserts, afin qu'ils ne pussent se venir jeter sur les pays cultivés et les villes habitées. Il y a un autre enclos de murailles où on dit que les Juifs sont enfermés; mais toutefois je n'en pus rien apprendre de bien certain, sinon que par toute la Perse il se trouve encore un grand nombre de ces gens-là.

Le jour suivant nous arrivâmes à une grande ville, appelée Samach, puis de là entrâmes en une large campagne, nommée Moan, par où passe le fleuve Cur, qui a donné le nom aux Curgiens ou Curges, que nous appelons Georgiens; et ce fleuve passe par le beau milieu de Tiphlis, qui est la ville capitale de ces Curgiens. Son cours va droit de l'occident à l'orient, et il s'embouche en la mer Caspienne. Il porte d'excellens saumons. En cette campagne nous trouvâmes encore des Tartares, et il y passe aussi le fleuve Araxes, qui vient de la grande Arménie, droit entre le midi et l'occident, dont elle est nommée terre d'Ararat, qui est l'Arménie. C'est pourquoi dans le livre des Rois il est rapporté que les fils de Sennachérib ayant mis à mort leur père, s'enfuirent au pays d'Arménie, ce qu'Esaïe appelle terre d'Ararat.

A l'occident de cette belle plaine est la Curgie, où ont habité autrefois les Crosmins ou Coras-

mins. Et à l'entrée des montagnes il y a une grande ville, nommée Gange, qui en étoit la capitale, et empêchoit les Curgiens de descendre en la campagne.

Après cela nous arrivâmes à un endroit où est un pont de bateaux qu'on avoit attachés l'un à l'autre avec une grande chaîne de fer qui traversoit tout le fleuve à l'endroit où le Cur et l'Araxes se mêlent ensemble, mais le Cur y perd son nom.

CHAPITRE LI.

Suite du voyage le long de la rivière d'Araxes ; de la ville de Vaxnam, pays de Sahenna, et autres lieux.

De là montant toujours le long du rivage de l'Araxes, dont le poète dit : *Araxes tout pont dédaignant*, nous laissions la Perse à la gauche vers le midi, et les monts Caspiens à la droite vers l'occident, et allions justement par le milieu entre le midi et l'occident. Ensuite nous passâmes par les pascages de Bachu, qui est le général de cette armée de Tartares qui est aux environs de l'Araxes, et qui a subjugué les Curgiens, Turcs et Perses.

Il y a un autre gouverneur en Perse à Tauris, nommé Argon, qui a charge de recevoir les tributs. Et Mangu-Cham les a rappelés tous deux en leurs premières demeures pour y placer un de ses frères qui vient en ces quartiers-là. Ce pays, que je vous ai décrit, n'est pas proprement la

Perse, mais on l'appeloit anciennement Hyrcanie. Je fus au logement de Bachu, qui nous fit donner du vin à boire, et lui but du cosmos, dont j'eusse aussi bu volontiers s'il m'en eût fait donner; car encore que ce fût de fort bon vin nouveau que nous bûmes, toutefois le cosmos est plus sain, même à un homme altéré et affamé comme j'étois. Nous suivîmes donc toujours la rivière d'Araxes depuis le jour Saint-Clément jusqu'au second dimanche de carême, tant que nous parvînmes au haut de ce fleuve. Au-delà de la montagne d'où il sourd, il y a une fort bonne ville, nommée Arserum, qui appartient au soudan de Turquie. Aux environs de là même l'Euphrate prend sa source vers le nord au pied des monts de Curgie. J'eusse volontiers été voir cette source, mais il y avoit tant de neiges partout que personne n'osoit sortir du grand chemin battu, de peur de se perdre; et de l'autre côté de ces monts du Caucase, vers le midi, le Tigre prend son origine aussi.

Quand nous nous séparâmes de Bachu, mon guide et mon interprète allèrent jusqu'à Tauris pour parler à Argon. Bachu nous fit conduire en une certaine ville, nommée Naxuam, qui autrefois a été la capitale d'un grand royaume, fort puissante et fort belle; mais les Tartares l'ont entièrement ruinée. Il y avoit quelque huit cents églises d'Arméniens, mais maintenant il n'y en a que deux bien petites, et les Sarrasins ont dé-

truit les autres. En une de ces églises je fis la fête de Noël avec mon clerc du mieux que je pus, et le lendemain le curé de cette église mourut, et à ses funérailles assista un évêque avec douze moines de la montagne. Car tous les évêques des Arméniens sont moines, comme aussi la plupart de ceux des Grecs. Cet évêque me contoit que près de cette église il y en avoit une autre où saint Barthélemi et saint Judas Thadée avoient été martyrisés; mais tous les chemins étoient si couverts de neige qu'on n'y pouvoit aller. Il me dit aussi qu'ils avoient deux prophètes, dont le principal étoit Méthodius martyr, qui étoit de ce pays, et qui avoit prédit assez clairement la venue des Ismaélites, et que sa prédiction avoit été vérifiée en la personne des Sarrasins. L'autre prophète, nommé Acacron, avoit prophétisé en mourant de la nation des Archers, qui devoient sortir du nord : « qu'ils conquerroient tous les » pays de l'Orient, et qu'ils épargneroient les » royaumes de l'Orient, afin qu'ils leur aidassent » à gagner ceux d'Occident, mais que les Francs, » qui sont catholiques, ne leur obéiroient pas; » que ces gens-là occuperoient tous les pays de- » puis le Nord jusqu'au Sud, et viendroient à » Constantinople, dont ils prendroient le port; et » que le plus sage d'entr'eux entreroit dans la » ville, et voyant les églises et les belles cérémo- » nies des François, recevroit le baptême et don- » neroit conseil aux François comment ils pour-

» roient faire mourir l'empereur des Tartares, qui
» lors seroient tous confondus et détruits; que les
» François, qui seroient alors au milieu de la
» Terre-Sainte (c'est-à-dire en Jérusalem) en-
» tendant cela viendroient aussi attaquer les Tar-
» tares leurs ennemis, et avec l'aide de sa nation
» (à savoir des Arméniens), les poursuivroient
» de telle sorte que le roi de France viendroit à
» poser son trône royal à Tauris en Perse; et alors
» tous les pays de l'Orient, et toutes les nations
» infidèles seroient converties à la foi chrétienne;
» qu'il y auroit une si grande paix par tout le
» monde, que les vivans pourroient dire aux
» morts : Malheur à vous, misérables, qui n'avez
» pas vécu jusqu'en ces temps-ci! »

J'avois déjà lu cette prophétie à Constantinople, où un Arménien l'avoit apportée, et n'en fis pas grand état alors, mais quand cet évêque m'en parla, je m'en ressouvins et y pensai davantage; mais par toute l'Arménie ils croient cela comme l'Evangile. Il nous disoit encore, que comme les âmes du lymbe attendoient autrefois l'avènement de notre Seigneur pour les délivrer, qu'ainsi ils attendoient notre venue pour être délivrés de cette misérable servitude où ils vivoient il y avoit si long-temps.

Proche de cette ville de Vaxnam sont les montagnes sur lesquelles, à ce qu'ils disent, s'arrêta l'arche de Noé; il y en a deux, l'une plus grande que l'autre; au pied d'icelles coule la rivière

d'Araxes. Là est une petite ville appelée Cemainum, qui en leur langue signifie huit, à cause des huit personnes qui sortirent de l'arche et la bâtirent. Plusieurs ont tâché de monter au haut de cette montagne, mais ils n'ont jamais pu. Le même évêque me disoit là-dessus qu'un certain moine ayant désir d'y monter, fut fort troublé et en grande peine, voyant qu'il n'en pouvoit venir à bout; mais que sur cela un ange lui apporta une pièce du bois de cette arche, lui enjoignant de ne s'en tourmenter pas davantage; il me dit que cette pièce de bois étoit encore gardée en leur église.

Pour la montagne, elle ne semble point si haute à voir que l'on n'y pût bien monter. Un certain vieillard me disoit une raison assez plaisante, pourquoi on ne le pouvoit; c'est que cette montagne est appelée Massis, qui en leur langue est du genre féminin, et qu'il étoit impossible que personne y pût jamais monter à cause qu'elle étoit la mère du monde.

En cette même ville de Vaxnam, je rencontrai frère Bernard Catalan, de l'ordre des Frères Prêcheurs, qui avoit demeuré en Georgie avec un certain prieur du sépulcre, qui a de grandes terres en ces pays-là. Il avoit appris quelque peu de la langue tartare, et s'en alloit avec un autre religieux hongrois à Tauris pour avoir un passeport d'Argon, afin d'aller vers Sartach; mais quand ils y furent ils ne purent avoir audience,

et le moine hongrois retourna à Tiphlis avec moi et un serviteur; frère Bernard s'arrêta à Tauris avec un frère lai allemand, dont il ne savoit pas la langue.

Nous partîmes de Vaxnam l'octave de l'Epiphanie, car nous avions été contraints de nous arrêter long-temps à cause des grandes neiges. Quatre jours après nous arrivâmes au pays de Sahenna, qui est un seigneur Curgien, très-puissant autrefois, mais aujourd'hui sujet et tributaire des Tartares qui ont ruiné toutes ses villes et forteresses. Son père Zacharie avoit eu tous ces pays d'Arménie, pour les avoir délivrés des mains des Sarrasins. Il y a plusieurs villes et villages, et beaucoup de bons chrétiens qui ont leurs églises semblables à celles de France, et chaque Arménien a en son logis un lieu honorable où est une main de bois tenant un crucifix, et une lampe ardente au-devant; et comme nous usons d'eau-bénite pour chasser les mauvais esprits, ils se servent d'encens: chaque nuit ils brûlent des senteurs et en parfument tous les coins de leurs maisons pour les préserver de toutes sortes d'ennemis. J'eus quelque conversation et mangeai avec ce Sahenna, qui me fit beaucoup d'honneur et de caresses, lui, sa femme, et son fils Zacharie, qui est un jeune homme fort honnête et fort sage. Il me demanda si, au cas qu'il vînt trouver votre Majesté, elle voudroit bien l'entretenir. Car bien qu'il ait souvent vail-

lamment repoussé l'effort des Tartares et qu'il ait abondance de toutes commodités en son pays, toutefois il aimeroit mieux voyager dans les pays étrangers que de souffrir la rude et cruelle domination de ces barbares. De plus, ils se disent tous enfans de l'Eglise romaine, et si sa Sainteté les vouloit assister un peu, ils pourroient contraindre toutes les nations circonvoisines à reconnoître l'Eglise latine et subjuguer tous ses adversaires.

Etant partis de ce pays, nous arrivâmes en quinze jours dans les terres du soudan de Turquie, au premier dimanche de carême; et le premier château que nous trouvâmes fut Arsengan, où tous les habitants sont chrétiens, Arméniens, Curgiens et Georgiens, mais les Sarrasins en ont la seigneurie. Le capitaine du lieu disoit avoir un exprès commandement de ne point donner de vivres ni de provisions à ceux qui venoient des parties de France, ni aux ambassadeurs du roi d'Arménie et de Vastace.

Du lieu d'où nous partîmes le premier dimanche de carême jusqu'en l'île de Cypre, où nous sommes arrivés à la Saint-Jean, il nous a fallu toujours acheter nos provisions. Mon guide nous trouvoit des chevaux; et tout l'argent que nous lui donnions pour acheter des vivres, il le mettoit fort bien en sa bourse; en passant la campagne, comme il voyoit force troupeaux de moutons çà et là, il en prenoit par force quelqu'un, dont il donnoit à manger à tous ses compagnons

qui mouroient de faim, et trouvoit fort étrange que je ne voulusse pas manger de son larcin.

Le jour de la Purification nous nous étions trouvés en une ville nommée Ayni, qui appartient à Sahenna, et est très-forte par sa situation, Il y a bien là-dedans cent églises d'Arméniens, et deux mosquées de Turcs : les Tartares y ont établi un bailli ou gouverneur; j'y rencontrai cinq religieux des F rères Prêcheurs, dont les quatre étoient de France, et le cinquième s'étoit mis en leur compagnie en Syrie; ils n'avoient qu'un garçon pour les servir, qui étoit quasi toujours malade; il parloit turc et un peu françois. Ils avoient des lettres de recommandation de sa Sainteté pour Sartach, Mangu-Cham et Buri, telles que celles que votre Majesté m'avoit données. C'étoit pour leur permettre de demeurer en leur pays et y prêcher la parole de Dieu. Mais quand je leur eus conté tout ce qui m'étoit arrivé là, et comme ils m'avoient renvoyé ainsi que j'étois venu, ils tournèrent leur chemin vers Tiphlis, où il y avoit de leurs confrères, pour consulter avec eux ce qu'ils auroient à faire. Je leur dis qu'ils pouvoient bien passer jusques-là par le moyen de ces lettres, mais qu'ils se disposassent et résolussent aussi à souffrir beaucoup de travaux et d'incommodités, et de rendre bien exactement compte de leur venue, car quand les Tartares sauroient qu'ils n'ont autre charge que de prêcher, ils ne feroient pas grand cas d'eux,

et principalement en ce qu'ils n'avoient point d'interprète. Je ne sais ce qu'ils sont devenus, n'en ayant eu aucunes nouvelles depuis.

CHAPITRE LII.

Passage de l'Euphrate, du château de Camath, et arrivée en Cypre, Antioche et Tripoli.

Nous vînmes le second dimanche de carême à la source du fleuve Araxes, et passant sur le haut de la montagne, arrivâmes vers la rivière d'Euphrate, sur laquelle nous descendîmes huit jours durant, toujours allant vers l'occident, et enfin parvînmes au château de Camath. Là ce fleuve se tourne au midi vers Halape; mais passant l'eau nous prîmes le chemin par des contrées fort hautes et montagneuses et pleines de grandes neiges, en tirant à l'occident. Il y avoit eu en cette année-là un si grand tremblement de terre que plus de dix mille personnes de qualité y étoient péries en la ville d'Arsengan, sans compter une multitude infinie d'autres pauvres gens. Comme nous y passions à cheval trois jours durant, nous y vîmes encore d'horribles crevasses et ouvertures de terre avec de grands monceaux de pierres et de rochers qui avoient roulé des montagnes et combloient les vallées; de sorte que si cela eût duré un peu davantage, on eût aisément vu l'accomplissement de la prophétie

d'Isaie, quand il dit que toute vallée sera élévée, et toute montagne et colline sera abaissée.

Nous passâmes aussi par la vallée où le soudan des Turcs fut défait par les Tartares, et il seroit trop long de raconter par le menu comment cela se passa; mais un certain serviteur de nos guides qui se trouva avec les Tartares, nous disoit qu'ils étoient au nombre de dix mille seulement; et un Curgien, sujet des Turcs, contoit que le soudan avoit deux cent mille chevaux, et qu'en la campagne où la bataille se donna se fit un grand lac par un tremblement de terre; ce qui me faisoit penser en moi-même que la terre avoit ainsi voulu ouvrir sa bouche pour recevoir et avaler le sang des Sarrasins. De là nous fûmes à Sébaste en la petite Arménie, environ l'octave de Pâques, et y visitâmes les sépultures des quarante martyrs; où il y a aussi une église de saint Blaise, mais je n'y pus aller, d'autant qu'elle est dans le château sur une hauteur.

Le dimanche de *Quasimodo* nous vînmes à Césarée de Capadoce, où est l'église du grand saint Basile. Quinze jours après nous sommes venus jusqu'à Iconie à petites journées, car nous allions un peu plus doucement, et nous reposions en plusieurs lieues par le chemin, à cause que nous ne pouvions pas trouver des chevaux aisément; et aussi mon guide étoit cause en partie de cela, car il allongeoit expressément pour faire ses affaires et négoces, en s'arrêtant quelques jours en

chaque ville : ce qui me déplaisoit fort, mais je n'en osois dire mot, ni même faire semblant de le trouver mauvais. Il auroit pu faire de nous ce qui lui eût plu, ou nous vendre ou nous tuer, personne n'osant lui contredire en rien. Je trouvai plusieurs François à Iconie, et un certain marchand genevois d'Acre, nommé Nicolas de Sansire, qui avoit un compagnon vénitien, appelé Boniface Molini, qui venoient là trafiquer de l'alum qu'ils transportoient tout de Turquie, et avoient si bien fait, que le soudan ne le pouvoit vendre qu'à eux deux ; et le renchérirent de telle sorte par le moyen de ce monopole, que ce qui ne valoit auparavant que quinze besans, on l'achetoit soixante.

Mon guide me présenta au soudan, qui me dit qu'il me feroit passer et conduire sûrement jusqu'à la mer d'Arménie ou Cilicie. Mais ce marchand dont j'ai parlé, sachant combien les Sarrasins faisoient peu de cas de nous, et qu'aussi j'étois grandement incommodé en la compagnie de mon guide (à qui j'étois contraint de donner tous les jours quelque chose), il prit le soin de me faire conduire jusqu'à Curch, qui est un port du roi d'Arménie. J'y arrivai la veille de l'Ascension, et j'y séjournai jusqu'après les fêtes de la Pentecôte. Pendant que j'étois là il vint nouvelles du fils du roi d'Arménie à son père, et incontinent je fus vers lui pour savoir ce que son fils lui mandoit, et le trouvai assis parmi tous ses en-

fans, hors un nommé Barum Usin, qui faisoit bâtir un château. Il me dit que son fils lui écrivoit comme il étoit sur son retour de Tartarie, et que Mangu-Cham lui avoit cédé et quitté une grande partie du tribut qu'il payoit, et lui avoit donné le privilége que dorénavant aucun ambassadeur de leur pays ne viendroit plus en ses terres. A cause de ces bonnes nouvelles, ce bon homme de père fit un grand festin avec tous ses enfans; et pour moi il me fit conduire jusqu'à un port de mer, nommé Layace; de là je passai en Cypre, et vins à Nicosie, où j'ai trouvé notre provincial, qui m'a amené avec lui jusqu'à Antioche, que j'ai trouvée en un état pitoyable. Nous y avons passé la fête de saint Pierre et saint Paul, et de là nous sommes venus à Tripoli de Syrie, où nous avons tenu un chapitre le jour de l'Assomption.

CHAPITRE LIII.

Comme frère Guillaume écrivit de Tripoli au roi Saint-Louis pour lui donner avis de son voyage et d'envoyer des ambassadeurs vers les Tartares.

De là ayant reçu l'obédience de notre provincial pour aller résider au couvent d'Acre, y étant arrivé, il ne m'a jamais voulu permettre d'en partir pour aller saluer votre Majesté, ainsi que je désirois; mais m'a commandé de vous écrire par le porteur des présentes, à quoi je n'ai osé dé-

sobéir. J'ai tâché de vous rendre compte et raison de tout mon voyage le moins mal qu'il m'a été possible, suppliant très-humblement votre incomparable clémence et bonté de me pardonner si je ne me suis si bien acquitté de ma commission que je devois et si j'ai dit quelque chose mal à propos et indiscrètement. Votre Majesté aura égard, s'il lui plaît, à mon peu d'esprit et d'intelligence, qui ne suis accoutumé et stylé à raconter, comme il faudroit, tout ce que nous avons vu, et ce qui nous est arrivé en ce voyage. La paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence et connoissance des hommes, veuille éclairer de sa lumière votre cœur et votre entendement. J'ai un très-grand désir d'avoir l'honneur de voir votre Majesté, aussi bien que quelques-uns de mes amis spirituels qui sont en votre royaume; c'est pourquoi je l'eusse volontiers suppliée, si cela n'étoit en quelque sorte répugnant à sa dignité royale, de vouloir écrire à notre provincial, qu'il me permît d'aller vers vous, à la charge de retourner peu de temps après en la Terre-Sainte.

Pour ce qui est de la Turquie, votre Majesté saura que la dixième partie des hommes qui y sont n'est pas de Sarrasins, mais quasi sont tous Arméniens ou Grecs, et n'ont que des enfans qui leur commandent. Quant au soudan, qui fut vaincu par les Tartares, il n'a eu qu'une femme légitime ibérienne, dont il n'a laissé qu'un fils assez foible et débile, lequel il a dé-

claré son successeur. Il en a eu un autre d'une concubine grecque, auquel il a laissé une autre seigneurie assez grande ; et en avoit encore un troisième, né d'une turque, avec lequel plusieurs Turcs et Turcomans s'étoient ramassés et ligués, comme par conspiration, pour faire mourir les enfans des chrétiennes. Leur dessein étoit aussi, à ce que j'ai entendu, après en être venus à bout, de détruire toutes les églises des chrétiens, et mettre à mort tous ceux qui ne se voudroient faire mahométans. Mais ce dernier fils a été vaincu par les autres, et la plupart de ses gens tués en bataille; et ayant remis son armée sur pied, voulant tenter la fortune une autrefois, il a été défait de rechef et pris, et est encore détenu en prison à présent. Pacaster, le fils de la concubine grecque, a fait en sorte avec son frère aîné Filiaster, que celui-ci, à cause de son infirmité, l'a laissé être soudan, et a aussitôt envoyé vers les Tartares. Mais tous les parens du côté de la mère de cet autre, à savoir les Ibériens et Gurgiens, ont trouvé cela fort mauvais. Si bien qu'un enfant gouverne aujourd'hui la Turquie, sans deniers, avec peu de gens de guerre, et force ennemis de tous côtés.

Pour le regard du prince Vastace, son fils est aussi fort jeune et foible, et a guerre avec le fils d'Assan, qui est aussi un enfant : son pays est fort ruiné, et est sous la servitude des Tartares; de sorte que si une armée de l'Eglise passoit en

la Terre-Sainte, il lui seroit bien aisé de venir à bout de tous ces gens-là, et même de passer outre.

Pour ce qui est du roi de Hongrie, il ne peut pas faire plus de trente mille hommes de guerre, et de Cullin à Constantinople il n'y a pas plus de soixante journées de chemin en chariot, et de Constantinople au royaume d'Arménie, il n'y en a pas tout à fait tant. Il y a eu autrefois de fort braves hommes qui ont passé en ces pays-là, où ils ont eu de grandes victoires et d'heureux succès; toutefois, en ce temps-là, ils y avoient trouvé d'autres très-vaillans hommes qui leur faisoient tête; maintenant Dieu a détruit et exterminé tous ces gens-là; et pour y aller, on n'a que faire de se mettre au hasard de la mer, ni de se soumettre à la merci des mariniers. Les frais qu'il faudroit faire pour la marine, seroient seuls suffisans pour toutes les dépenses de terre. Je dirai aussi, avec toute assurance, que si les seuls paysans et petites gens de nos quartiers (je ne parle point de princes, seigneurs et gentilshommes) vouloient marcher comme font les Tartares, et se contenter de leur manière de vivre simple et sans superfluité, c'est sans doute qu'ils pourroient conquérir tout le monde.

Je pense aussi qu'il n'est plus à propos d'envoyer dorénavant des religieux vers les Tartares, ainsi qu'on a fait de nous et des frères prêcheurs. Mais si le Pape, qui est le chef de tous les chré-

tiens, vouloit, il y pourroit envoyer honorablement quelque évêque, ou autre personne qualifiée, pour ambassadeur, afin de pouvoir répondre à toutes leurs folles demandes; ils ont écrit par trois fois aux Francs, et peuples de deçà, à savoir, une fois au Pape Innocent quatrième d'heureuse mémoire, et deux fois à votre Majesté, l'une par David, qui vous a trompé, et l'autre par nous maintenant. Une personne revêtue de la dignité épiscopale ou autre semblable, pourroit leur dire ou donner par écrit tout ce qui lui plairoit, d'autant qu'ils écoutent paisiblement tout ce que veut dire un ambassadeur, et demandent toujours s'il a quelque chose à dire davantage; mais surtout il est besoin d'avoir un bon interprète, même plusieurs, et n'épargner point la dépense pour tout cela.

FIN DU VOYAGE DE RUBRUQUIS.

ADDITIONS

TIRÉES DU MIROIR HISTORIQUE

DE VINCENT DE BEAUVAIS,

ET DE L'HISTOIRE DE

GUILLAUME DE NANGIS,

POUR L'ÉCLAIRCISSEMENT DES PRÉCÉDENS VOYAGES.

CHAPITRE LIV.

De l'ambassade et lettres des Tartares au roi Saint-Louis.

Le roi Saint-Louis étant en son voyage d'outre-mer à Nicosie de Cypre, attendant le temps de son passage en Syrie, il lui arriva des ambassadeurs d'un grand prince tartare, nommé Ercalthay, qui lui écrivoit par eux. Il se trouva là alors un frère André de Lontumel ou Louciumel, jacobin, qui connoissoit le principal de ces ambassadeurs, nommé David (1). Il l'avoit vu en l'armée des Tartares lorsque le Pape Innocent IV l'avoit

(1) Voyez dans le voyage de Rubruquis.

envoyé vers eux avec d'autres religieux. Ces Lettres d'Ercalthay étoient écrites en langue persane, mais en caractères arabiques, et le roi les fit traduire en latin par ce même religieux et en envoya une copie scellée de son sceau à la reine Blanche sa mère. Ces ambassadeurs dirent au roi comme depuis environ trois ans le grand cham ou empereur des Tartares s'étoit, par la grâce de Dieu, rendu chrétien et fait baptiser, lui et les principaux de ses barons et de son armée, qui avoient tous fait profession de la foi catholique; que Ercalthay lui-même s'étoit aussi fait baptiser depuis quelques jours, et que le grand cham l'avoit envoyé avec une très-puissante armée en intention de défendre et avancer la religion chrétienne, et procurer la délivrance et le bien de tous ceux qui adoroient la croix, et de combattre et détruire tous ses ennemis; qu'il désiroit grandement l'amitié et bienveillance du roi de France; qu'il avoit entendu qu'il devoit venir en Cypre. Ces mêmes ambassadeurs rapportèrent aussi que ce prince Ercalthay devoit à Pâques prochain venir assiéger la ville de Baldac, où étoit le siége du calife des Sarrasins, qui avoit plusieurs fois donné secours au soudan de Babylone d'Egypte, et entr'autres durant le siége de Damiète.

Le roi ayant entendu tout cela, tant par les ambassadeurs que par les lettres, en fut grandement réjoui, reçut fort honorablement ces ambassadeurs et les fit très-bien traiter, et leur fit

fournir abondamment de toutes choses. Entr'autres ils assistèrent le jour de Noël à la messe avec le roi, puis furent régalés au palais; ils furent encore à l'église le jour des rois et se comportèrent, au moins en apparence, en très-bons chrétiens.

La teneur des lettres d'Ercalthay au roi Saint-Louis étoit telle :

« Par la puissance du grand Dieu, les paroles » d'Ercalthay envoyé par le roi de la terre Cham » au grand roi de plusieurs pays, très-vaillant et » belliqueux, l'épée du monde, victorieux entre » les chrétiens, défenseur de la foi apostolique, » fils de la loi, de l'Evangile, et roi de France. » Que Dieu augmente ses seigneuries, le conserve » en son royaume longues années, et accomplisse » ses volontés en la loi et au monde, maintenant » et à l'avenir, par la vérité divine, conductrice » des hommes et de tous les prophètes et apôtres; » amen. Cent mille saluts et bénédictions, que » je supplie vouloir maintenant recevoir, et à ce » qu'elles soient grandes envers lui. Dieu me fasse » la grâce que je puisse voir ce grand roi magni- » fique qui est arrivé d'outre-mer, et que le même » Créateur rende votre venue en charité, et nous » fasse la grâce de nous pouvoir assembler et unir; » et que sa Majesté reconnoisse par cette lettre » que notre intention n'est autre que le bien de » la chrétienté et la force de la main de tous les » rois chrétiens moyennant l'aide de Dieu, lequel » je supplie qu'il lui plaise donner victoire à l'ar-

» mée des chrétiens, et la fasse triompher de tous
» les ennemis de la croix. De la part du grand
» roi je prie Dieu qu'il l'exalte et le magnifie en la
» présence de Kiocay. Nous sommes venus avec
» puissance et commandement de délivrer tous
» les chrétiens de toute servitude, tributs, et de
» tous griefs, à ce qu'ils soient en honneur et ré-
» vérence; que personne ne touche à ce qui leur
» appartient; que les églises soient rebâties, le
» service soit rétabli, et que personne dorénavant
» n'entreprenne de les empêcher de prier Dieu
» librement et paisiblemeut pour l'état de votre
» Majesté.

» Nous venons encore maintenant pour le
» bien, garde et conservation de tous les chré-
» tiens moyennant la grâce du Tout-Puissant;
» et nous avons envoyé vers vous ce notre fidèle
» et vénérable personnage Sabeldin Moufat David
» avec Marc pour vous annoncer ces bonnes nou-
» velles, et vous dire de bouche tout ce qui est
» de notre part, et vous prions, comme notre
» fils, d'écouter leurs paroles et y donner toute
» créance et à nos lettres aussi. Que le roi de la
» terre soit exalté, et sa magnificence et gran-
» deur commandent que, selon la loi de Dieu, il
» n'y ait point de différence entre le Latin, le
» Grec, l'Arménien, le Nestorien, le Jacobite,
» et bref entre tous ceux qui adorent la croix; car
» tous ceux-là ne sont qu'un entre nous. Nous
» prions aussi votre royale magnificence qu'elle

» ne fasse point de distinction et de différence
» entr'eux, mais que sa piété et clémence s'é-
» tende sur tous les chrétiens et dure à toujours.

» Donné à Four Mercharram. Et tout ira bien
» Dieu aidant. »

Telles étoient les lettres d'Ercalthay, à quoi s'accordoient aussi d'autres lettres que le roi de Cypre et le comte de Jafès avoient quelque temps auparavant présentées au roi; dont copies de toutes furent envoyées au Pape Innocent IV par le vénérable Odon, légat du saint Siége.

Ces autres lettres étoient du connétable d'Arménie au roi de Cypre au sujet des Tartares, dont la teneur étoit telle :

A l'excellent et puissant prince Henri de Lusignan, par la grâce de Dieu roi de Cypre, à la reine sa sœur et à son noble frère Y. de Ibelin, le connétable d'Erménie envoie salut et dilection.

« Vous devez savoir que comme je me suis mis
» au hasard de ce voyage pour l'honneur de Dieu
» et le bien de tout le christianisme, ainsi a-t-il
» plu à Jésus-Christ de me conduire jusqu'à la
» ville de Santequant. Car ayant passé plusieurs
» pays et laissé l'Inde derrière, nous avons tra-
» versé toute la terre de Baudac, à quoi nous
» avons employé environ deux mois de chemin.
» J'y ai remarqué plusieurs villes détruites par

» les Tartares, dont la grandeur et les richesses
» avoient été inestimables. J'y en ai vu quelques-
» unes de trois journées de chemin, et plusieurs
» montagnes merveilleuses, qui n'étoient que des
» monceaux des ossemens de ceux que les Tar-
» tares avoient mis à mort. Et nous a bien sem-
» blé que si Dieu en eût disposé autrement, et
» que les Tartares qui ont ainsi détruit les païens
» ne fussent venus là, tous ces peuples eussent
» été capables de conquérir et peupler toutes les
» terres deçà la mer. Nous avons passé l'un des
» plus grands fleuves du Paradis terrestre, appelé
» Gyon dans l'Ecriture, dont le sable s'étend
» plus d'une journée de part et d'autre. Quant
» aux Tartares, vous saurez qu'ils sont en si
» grand nombre qu'on ne les sauroit compter. Ils
» sont très-bons archers, de forme terrible, et
» de plusieurs sortes de visages. Il seroit bien dif-
» ficile de vous décrire particulièrement toutes
» leurs mœurs et façons de faire. Il y a mainte-
» nant quelque huit mois que nous ne faisons
» autre chose nuit et jour que marcher, et l'on
» nous donne à entendre qu'avec cela nous ne
» sommes qu'à la mi-chemin de notre pays et de
» celui où le cham leur empereur fait sa demeure.
» Nous avons aussi su pour certain qu'il y a déjà
» cinq ans que le père du cham qui règne aujour-
» d'hui est décédé. Mais les barons et seigneurs
» des Tartares étoient tellement et si loin épan-
» dus partout, qu'à peine durant ces cinq ans ont-

» ils pu s'assembler en un certain lieu pour sacrer
» et couronner celui-ci. Car les uns étoient dans
» l'Inde, les autres au Cathay, autres en Russie,
» et les autres aux pays de Casrat et Cangath,
» qui est la terre d'où les trois rois sortirent pour
» venir adorer Jésus-Christ; et tous les peuples
» de ce pays-là sont chrétiens. J'ai moi-même en-
» tré en leurs églises, et y ai vu la peinture de
» Jésus-Christ, et des trois rois lui offrant de l'or,
» de la myrrhe et de l'encens. C'est par ces rois
» que ces nations-là furent converties, et par elles
» le cham et les siens ont depuis peu été faits
» chrétiens. De sorte que devant leurs portes ils
» ont des églises et des cloches qu'ils sonnent,
» et frappent sur des pièces de bois, et qu'allant
» vers le cham leur seigneur il faut qu'ils passent
» premièrement à l'église, et saluent Jésus-Christ
» avant que de saluer l'empereur.

» Nous avons aussi trouvé grand nombre de
» chrétiens épandus par tout l'Orient, et plusieurs
» églises anciennes, hautes et bien bâties, que
» les Tartares avoient détruites. Si bien que les
» chrétiens de là vinrent trouver le cham, qui
» les reçut avec grand honneur, les remit en li-
» berté et défendit sur grosses peines que per-
» sonne n'eût à les offenser de fait ou de paroles.
» Et d'autant que pour nos péchés personne ne se
» trouvoit là qui pût prêcher la foi de Jésus-Christ,
» lui-même y a voulu se manifester et s'y mani-
» feste tous les jours par beaucoup de miracles;

» ainsi tous ces peuples-là croient aujourd'hui en » lui. Mais au pays de l'Inde, où le bienheureux » apôtre saint Thomas a prêché, et qu'il a converti, il y a encore un certain roi chrétien qui » étoit fort opprimé par d'autres rois sarrasins ses » voisins, qui lui faisoient une rude et forte guerre, » jusqu'à ce que les Tartares sont venus de ce » côté-là ; alors il s'est mis sous leur obéissance, » et joignant ses armes aux leurs, il a tellement » attaqué et battu les Sarrasins ses ennemis, qu'il » a gagné une bonne partie des Indes, et aujourd'hui tout ce pays-là est plein d'esclaves mahométans. J'y en ai vu plus de cinq cent mille que » ce roi avoit pris et faisoit vendre à l'encan.

» Vous saurez aussi que sa Sainteté a envoyé » des ambassadeurs au grand cham pour savoir » de lui s'il étoit chrétien ou non, et pourquoi il » avoit envoyé ses armées pour la perte et destruction du monde ; mais le cham lui a fait réponse » que Dieu avoit fait ce commandement à ses ancêtres et à lui d'envoyer ses gens de guerre pour » exterminer toutes les nations perverses et méchantes ; et sur la demande s'il étoit chrétien » ou non, il a répondu que Dieu le savoit, et si » le Pape le vouloit savoir, qu'il vînt lui-même » le voir et l'apprendre. »

CHAPITRE LV.

Comment le roi Saint-Louis s'informa de plusieurs choses aux ambassadeurs d'Ercalthay.

Le roi Saint-Louis s'enquit, des ambassadeurs que lui avoit envoyés le prince Ercalthay, de plusieurs choses touchant leurs affaires. Premièrement s'il y avoit long-temps que ce prince s'étoit fait baptiser, et où il étoit pour lors, de l'état de tous les Tartares, et pour quel sujet ils étoient venus, et comment ils avoient su qu'il devoit passer outre mer : à quoi ils répondirent que le soudan de Musule (autrefois Ninive) avoit écrit au grand cham, et lui avoit envoyé les lettres qu'il avoit reçues du soudan de Babylone, qui l'avertissoit de l'arrivée du roi de France, et l'assuroit faussement qu'il avoit défait et pris soixante navires françois qu'il avoit emmenés en Egypte, et vouloit aussi par là faire considérer au soudan de Musule, qu'en cette occasion de la venue des François, il ne devoit pas demeurer les bras croisés. Que sur cet avis le prince Ercalthay lui avoit bien voulu envoyer ses ambassadeurs, pour l'avertir que le dessein des Tartares étoit de venir l'été suivant attaquer le calife, et prioit le roi qu'en même temps il voulût se jeter sur l'Egypte, afin d'empêcher que les Egyptiens ne le pussent secourir.

Ces ambassadeurs dirent encore de plus que

ceux qu'on appeloit pour lors Tartares étoient sortis, il y avoit environ quarante ans, de leur terre, qui n'a aucune ville ni village, mais est abondante en pâturages ; ce qui faisoit que les habitans ne s'adonnoient qu'à la nourriture des bestiaux, et que ce pays là étoit à quelque quarante journées de celui où pour lors le cham faisoit sa demeure, et où il avoit posé le siége de son empire. Que ce premier pays s'appeloit Tartar, dont ils avoient eu le nom de Tartares. Ils dirent aussi que ces Tartares à leur première sortie vainquirent le fils du roi Prêtre-Jean, et le mirent lui-même à mort avec toute son armée. Que leur cham a près de soi tous les chefs et capitaines des divers peuples, avec une innombrable multitude d'hommes, tant de pied que de cheval, et d'animaux qui toujours habitent sous des tentes, à cause qu'il n'y a ville, pour grande qu'elle fût, qui les sût contenir. Que leurs chevaux et autres bêtes sont toujours dans les pâturages, parce qu'ils ne pouvoient trouver assez d'orge et de paille pour les nourrir. Que leurs chefs envoient des gens de guerre pour subjuguer les nations, et qu'eux demeurent toujours près de leur grand roi. Ces princes et ducs ont le pouvoir, quand il est mort, d'en élire et établir un autre de ses enfans ou neveux.

Ils dirent encore que le cham qui commandoit pour lors s'appeloit Kiocay, et que sa mère étoit chrétienne et fille du roi Prêtre-Jean, et qu'à

sa prière et par l'exhortation d'un saint évêque nommé Malassias, il avoit reçu le saint sacrement de baptême avec dix-huit fils de rois et plusieurs autres chefs; mais qu'il y en a encore beaucoup parmi eux qui ne se sont point fait baptiser. A l'égard d'Ercalthay, qui les avoit envoyés, qu'il étoit chrétien il y avoit déjà plusieurs années; qu'il n'étoit pas du sang royal, mais qu'il étoit fort puissant entre eux : qu'il étoit pour lors aux confins de Perse du côté d'orient.

S'étant aussi enquis du duc Bachin (Bajothnoy), pourquoi il avoit si mal reçu et traité les ambassadeurs du Pape, ils répondirent que c'est parce qu'il étoit païen, et ceux de son conseil Sarrasins; mais que maintenant il n'avoit plus tant d'autorité parce qu'il étoit sous la charge d'Ercalthay. Enquis encore du soudan de Moysac ou Musule, s'il étoit chrétien, ils dirent qu'il étoit fils de chrétienne, et qu'en son cœur il aimoit les chrétiens et observoit leurs cérémonies, et ne gardoit en nulle sorte la loi de Mahomet : qu'ils croient que si quelque bonne occasion s'offroit, il ne manqueroit à se faire chrétien ouvertement. Ils dirent aussi que le nom du souverain Pontife commençoit à être célèbre et renommé entre les Tartares, et que le dessein de leur maître Ercalthay étoit de venir assiéger le calife l'été suivant, et venger sur lui l'injure faite au nom de Jésus-Christ.

CHAPITRE LVI.

Des ambassadeurs envoyés par le roi de France vers les princes Tartares.

Le roi ayant là-dessus assemblé son conseil, résolut d'envoyer vers l'empereur des Tartares et vers Ercalthay ses ambassadeurs, avec lettres et présens ; en sorte que quelques-uns d'eux reviendroient de devers Ercalthay le trouver, et les autres iroient plus outre jusqu'au cham même. Les ambassadeurs tartares ayant donné à entendre que le cham auroit extrêmement agréable d'avoir une tente ou chapelle d'écarlate, le roi en fit faire une très-belle avec d'autres pièces d'une riche broderie où étoit représentée à l'aiguille, fort artistement, toute la passion de notre Seigneur. Tout cela avec plusieurs autres choses de dévotion et d'ornement pour cette chapelle, fut envoyé par le roi au cham, pour l'exciter à plus grand amour et affection envers la religion chrétienne. Il lui envoya encore et à Ercalthay aussi du bois de la vraie croix, avec des lettres à l'un et l'autre, pour les exhorter à reconnoître et adorer en toute humilité et devoir celui qui les avoit daigné par sa grâce appeler à la connoissance de son saint Nom, et qu'ils persistassent toujours fermes en son amour. Outre cela, monsieur le légat Odon écrivit aussi des lettres au grand cham, à Ercalthay, et à tous leurs prélats, pour leur faire savoir

comment la sainte Eglise romaine les recevoit pour ses chers et bien aimés enfans, depuis qu'elle avoit entendu avec joie leur conversion à la foi catholique, pourvu qu'ils fussent résolus de tenir et conserver inviolablement la croyance orthodoxe, et reconnoître l'Eglise romaine, mère de toutes les Eglises, et son chef, le vicaire de Jésus-Christ, auquel tous ceux qui font profession du christianisme devoient avec raison obéir. Il admonétoit aussi particulièrement leurs prélats d'avoir tous le même sentiment, d'éviter tous schismes et divisions, et de demeurer fermes et immuables en la vérité de la foi professée aux quatre premiers conciles œcuméniques, et approuvée par le saint Siége apostolique. Or les ambassadeurs destinés à ce voyage vers les princes tartares de la part du Roi, furent le susdit frère André, avec deux autres religieux de son ordre, deux clercs et deux sergens ou officiers du Roi, qui ayant toutes leurs dépêches et instructions, avec ce qui leur étoit nécessaire pour un tel chemin, partirent peu de jours avant la Purification, et ensemble avec les ambassadeurs tartares, prirent congé de sa Majesté le 25 de janvier, et trois jours après sortirent de la ville de Nicosie. Or peu de jours après frère André, que le Roi avoit fait chef et conducteur de toute cette ambassade, écrivit sur le chemin au Roi, qui envoya en France copie de ses lettres et de celles d'Ercalthay à sa mère la reine Blanche.

Ensuite de cela Saint-Louis y envoya encore depuis frère Guillaume de Rubruquis, dont nous avons donné le voyage ci-dessus.

FIN.

RAISONS AU LECTEUR

DE M. DE BERGERON,

POURQUOI IL A PUBLIÉ CES VOYAGES.

Puisque l'histoire apporte, comme chacun sait, tant d'utilité à la société des hommes, il est important d'avoir principalement égard à l'exacte situation des lieux et à la vraie suite des temps qui en sont comme les deux yeux, sans lesquels ce ne seroit que confusion et désordre dans le récit qu'on en feroit. Les relations des voyages anciens et modernes nous en donnent une assez évidente preuve, quand ils se trouvent conformes à l'une et à l'autre de ces conditions qui en bannissent tout ce qui tient de la fable et du roman. Ayant toujours eu la curiosité d'en faire une assez diligente recherche, j'ai heureusement rencontré ces voyages que je fais voir main-

tenant et que je n'ai point estimé indignes de paroître aux yeux des curieux, qui prendront, s'il leur plaît, en bonne part le principal but que je me suis proposé, qui est de profiter en quelque sorte à mon pays, et de faire voir que nos François n'ont pas été des derniers en un si louable dessein. Mais faut-il aussi avouer franchement que nous en avions la première obligation aux Italiens, qui, outre les belles lettres et la politesse que nous tenons d'eux, nous ont encore montré le chemin, tant pour entreprendre ces voyages, que pour les transmettre à la postérité. Ce que tous les autres peuples de l'Europe ont bien suivi, et les Anglois entr'autres, ainsi qu'il se peut voir dans les amples recueils que nous devons au grand travail qu'ils ont bien voulu y employer. De sorte que m'étant tombé en main, depuis plusieurs années, un ouvrage des navigations angloises du docte géographe Richard Hakluit, j'y trouvai une partie des voyages de ces religieux en Tartarie; et depuis j'ai eu moyen de les suppléer par un plus ample recueil qu'en a fait le curieux Samuel Purchas, et enfin d'y mettre la dernière main avec l'aide d'un manuscrit qui étoit demeuré caché parmi nous jusqu'au-

jourd'hui. C'est ce que je donne maintenant, tiré d'un latin assez grossier, où il étoit écrit selon le temps, pour le faire voir en notre langue avec un peu plus d'élégance et de clarté. Il me suffit de me donner à entendre par un langage simple et naïf, sans rechercher les fleurs et les délicatesses du style moderne, que je laisse à ceux qui se plaisent et s'étudient davantage à cette nouvelle politesse, dont je laisse le jugement au temps et à la postérité. Pour ce qui est du sujet de ces voyages, l'histoire du temps nous apprend que, sur ce grand et soudain débord des Tartares qui fut sur le point de couvrir toute la terre de ruines et de désolation, le pape Innocent IV et notre roi Saint-Louis se mirent en devoir d'arrêter un peu ce torrent et de tâcher de le détourner de la chrétienté, y envoyant pour cet effet des religieux de Saint-François et de Saint-Dominique, dont les ordres se rendoient alors des plus célèbres et florissans en doctrine, en zèle et en piété, ainsi qu'ils ont si bien continué depuis, et à leur exemple d'autres ordres pour le même dessein de l'avancement de la foi jusqu'aux pays les plus éloignés de notre ancien continent, avec le fruit et succès que chacun peut savoir. Certainement,

quand je considère ces divers voyages faits par terre et par mer, tant pour des conquêtes, le commerce et la curiosité, que principalement pour la religion; si ceux de mer nous ont depuis quelques siècles ouvert le chemin à beaucoup de lieux, ou inconnus auparavant, ou peu fréquentés, ceux de terre ne sont pas moins à mépriser, puisque de tout temps on en a été si curieux, ainsi que le montrent clairement tant d'écrits qui en sont venus jusqu'à nous. A la vérité les routes de mer nous donnent une grande et prompte connoissance des divers pays de la terre habitable, mais ce n'est d'ordinaire, et pour le plus, que sur les côtes, sans entrer plus avant; au lieu que ces autres voyages par terre nous font pénétrer jusque dans l'intérieur des plus grands empires et états, avec le contentement et l'utilité que l'on peut juger; dont ceux-ci et plusieurs autres ensuite nous sont un illustre et mémorable exemple. Que ceci soit dit en passant pour exciter les rois et princes de ce temps à de si louables entreprises, puisqu'il s'est trouvé assez de particuliers qui s'y sont portés par la seule curiosité. Mais ce qui est beaucoup à remarquer dans les voyages de ces anciens religieux pour

l'honneur et la gloire de notre nation; c'est de ce que ces Tartares, qui se rendoient si formidables à tout le reste de la terre, ne redoutoient rien tant entre tous les peuples de deçà que nos François. Et l'on peut voir en plusieurs endroits de ces relations l'estime en laquelle ils les avoient, et combien ils faisoient cas de leur discipline militaire qu'ils disoient vouloir apprendre. Ce qui venoit de la réputation qu'avoient les François d'être les meilleurs gens d'armes, et les plus adroits et plus polis cavaliers du monde; ainsi que le témoigne même de son temps ce grand empereur Frédéric Barberousse en cette fameuse chanson qu'il composa à la louange de toutes les nations de l'Europe, en langue provençale, alors en vogue par toutes les cours de la chrétienté, quand il commence ainsi :

Plas mi cavalier francez, etc.

Au reste, pour apporter plus d'éclaircissement à ces voyages de Tartarie, j'ai cru qu'il étoit à propos de les accompagner de quelques considérations et remarques que j'ai tirées de mes plus amples mémoires sur ce sujet, et d'y ajouter aussi un abrégé de l'histoire sarrasine et mahométane, pour la liaison de religion, de mœurs, et même

d'origine en quelque sorte, qu'il y a entre toutes ces nations différentes. Ce qui méritoit bien une histoire complète, comme j'en ai eu quelquefois le dessein ; mais laissant cela à de plus jeunes et capables que moi, je me contente d'en faire voir cet échantillon, et de supplier les lecteurs de recevoir favorablement ce que je leur présente de bon cœur. En considération de quoi, j'espère qu'ils supporteront plus facilement les fautes qui pourront s'y rencontrer et qu'ils auront la bonté de les corriger.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PAGES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,
RUE PALATINE, N° 5.

